

DANIEL MEUROIS

Le Chamane et le Christ



Mémoires amérindiennes

LE
PASSE-MONDE

Daniel Meurois

Le Chamane et le Christ

Mémoires amérindiennes

Éditions Le Passe-Monde
Québec

*** De Daniel Meurois et Marie Johanne Croteau, aux Éditions Le Passe-Monde**
LE NOUVEAU GRAND LIVRE DES THÉRAPIES ESSÉNIENNES ET ÉGYPTIENNES

*** De Marie Johanne Croteau, aux Éditions le Passe-Monde**
LE DON DU SOUFFLE... *De la Galilée à la Camargue, une disciple du Christ raconte*
CES ÂMES QUI NOUS QUITTENT... *12 récits véridiques venus de l'Au-delà*
LE PORTAIL DES ELFES... *souvenirs d'ailleurs*

*** De Daniel Meurois, aux Éditions Le Passe-Monde**
LE LIVRE SECRET DE JESHUA... *La vie cachée de Jésus selon la Mémoire du temps T 1*
LE LIVRE SECRET DE JESHUA... *La vie cachée de Jésus selon la Mémoire du temps T 2*
LE LABYRINTHE DU KARMA... *Déchiffrer et comprendre notre contrat d'âme*
LES 108 PAROLES DU CHRIST... *108 perles de sagesse pour le temps présent*
ADVAÏTA... *libérer le Divin en soi*
LE TESTAMENT DES TROIS MARIE... *trois femmes, trois initiations*
IL Y A DE NOMBREUSES DEMEURES... *à la découverte des univers parallèles*
LES ANNALES AKASHIQUES... *Portail des mémoires d'éternité*
CE QU'ILS M'ONT DIT... *Messages cueillis et recueillis*
FRANÇOIS DES OISEAUX... *Le secret d'Assise*
LA MÉTHODE DU MAÎTRE... *Huit exercices pour la purification des chakras*
AINSI SOIGNAIENT-ILS... *Des Égyptiens aux Esséniens...*
COMMENT DIEU DEVINT DIEU... *Une biographie collective*
LA DEMEURE DU RAYONNANT... *Mémoires égyptiennes*
VU D'EN HAUT... *Rencontre avec la Fraternité galactique*
LES MALADIES KARMIQUES... *Les reconnaître, les comprendre, les dépasser*
VISIONS ESSÉNIENNES... *Dans deux fois mille ans...*
L'ÉVANGILE DE MARIE-MADELEINE... *Selon le Livre du Temps*
LOUIS DU DÉSERT - Tome 1... *Le destin secret de Saint Louis*
LOUIS DU DÉSERT - Tome 2... *Le voyage intérieur*
LE NON DÉSIRÉ... *Rencontre avec l'enfant qui n'a pas pu venir...*
CE CLOU QUE J'AI ENFONCÉ... *À la reconquête de l'estime de soi*
LES ENSEIGNEMENTS PREMIERS DU CHRIST... *À la recherche de Celui qui a tout changé*

*** De Daniel Meurois en collaboration avec Anne Givaudan, aux Éditions Le Passe-Monde**
DE MÉMOIRE D'ESSÉNIEN... *L'autre visage de Jésus*
CHEMINS DE CE TEMPS-LÀ... *De mémoire d'Essénien tome 2*
RÉCITS D'UN VOYAGEUR DE L'ASTRAL... *Le corps hors du corps...*
WESAK... *L'heure de la réconciliation*
LE VOYAGE À SHAMBHALLA... *Un pèlerinage vers Soi*
LE PEUPLE ANIMAL... *L'âme des animaux*
LES ROBES DE LUMIÈRE... *Lecture d'aura et soins par l'Esprit*

*** Également, aux Éditions S.O.I.S.**
TERRE D'ÉMERAUDE... *Témoignages d'outre-corps*
PAR L'ESPRIT DU SOLEIL
LES NEUF MARCHES... *Histoire de naître et de renaître*
CHRONIQUE D'UN DÉPART... *Afin de guider ceux qui nous quittent*
CELUI QUI VIENT
SOIS... *Pratiques pour être et agir*
UN PAS VERS SOI... *Sereine Lumière*

*

Couverture : Adaptation d'une peinture de Zou Shu Liang, "The sacred war-pipe".
Avec toute notre gratitude. Cartes réalisées par Thomas Haessig
Infographie de couverture : Typoscript - Montréal
Saisie informatique et maquette du texte : Lucie Bellemare
© Éditions Le Passe-Monde, Québec, 3^e trimestre 2020
Imprimé au Canada ISBN : 978-2-923647-66-1

*Au peuple Wendat et à sa résilience,
Aux âmes et aux cœurs sans détours,
Aux mains qui servent,
Aux pieds qui ne craignent pas de marcher
... et à toutes ces voiles qu'il faut savoir hisser en soi.*

Éditions le Passe-Monde
C.P. 1002, 1015 Bd du Lac. Lac-Beauport, (QC) Canada G3B 0A0
passe-monde@ccapcable.com www.danielmeurois.com
<https://www.facebook.com/DanielMeurois>

Avant toute chose...

Il y a, je crois, plus d'un quart de siècle que ce récit attendait en moi. Il me fallait témoigner de tant d'autres choses auparavant ! Et puis, il y a toujours des portes qui s'entrebâillent un jour et dont on sent confusément que le moment juste où elles s'ouvriront pleinement viendra de lui-même. Celui qui concerne ces pages s'est présenté un soir d'hiver 2019... ou plutôt il s'est imposé sous ma plume tel un torrent s'écoulant de mon âme, un flot n'ayant d'autre raison d'être que de nourrir l'étendue et la profondeur d'un lac.

Je parle d'un de ces grands lacs qui sont semblables à des mers intérieures en cette terre que des hommes ont appelée Kanada. Je parle aussi de cet insondable et immense lac que représente la conscience de tout être humain.

L'histoire que je vous livre ici fut mienne ; elle a resurgi de ma mémoire profonde d'une façon incontrôlable, à son rythme. Elle n'a certes pas été facile à rédiger, tout d'abord parce qu'une pudeur s'installe d'emblée au bout de ma plume dès qu'il me faut entrer dans l'intimité de mon être et ensuite parce qu'elle m'a fait pénétrer dans un monde étranger à ma culture actuelle, celui des Premières Nations du continent nord-américain dans le courant du XVII^{ème} siècle.

C'est dire le défi que cela a représenté non seulement dans le travail de l'écriture mais avant tout dans l'intense revécu akashique auquel il a fallu que je m'abandonne jour après jour afin d'en extraire la quintessence.

Il me paraît important d'annoncer sans plus attendre que ce récit n'a pas de prétention historique au sens premier du terme. Il ne s'appuie sur aucun document d'époque. Il est même possible que par certains détails ou certaines informations il diffère de quelques données officielles en vigueur aujourd'hui.

J'en suis conscient et à aucun moment je n'ai cherché à faire coïncider mon texte avec les recherches académiques. Force m'a été de constater que celles-ci sont d'ailleurs constamment en mouvement et qu'elles se contredisent parfois. Je les respecte, bien évidemment, mais mon rôle était de leur préférer la spontanéité, l'authenticité et la chaleur de mon propre vécu. Je parle ici d'un vécu pratiquement quotidien que je me suis appliqué à relater avec le plus de sincérité et de précision possible.

On pourra bien sûr me taxer de subjectivité... mais l'intérêt de toute expérience vécue n'est-il pas de laisser avant tout s'exprimer la vérité éprouvée par le cœur ?

Il faut le dire, la vérité "historique" qui se base strictement sur des documents est généralement froide et sèche. Est-elle plus exacte pour autant ?

La question est d'autant plus aigüe ici que la culture des Premières Nations amérindiennes n'a pas laissé directement de trace écrite puisque sa transmission était orale. Quant aux documents d'époque dont nous disposons, ils sont inévitablement sujets à caution puisque rédigés en majeure partie par des missionnaires chrétiens, Jésuites et Récollets essentiellement. Pour ceux-ci – dont je salue cependant la force d'âme – les peuples autochtones n'é-

taient constitués que de "sauvages" à convertir coûte que coûte. On sait aujourd'hui à quelles aberrations et ignominies cela a mené.

Que l'on ne se méprenne pourtant pas ; le vécu dont je témoigne dans ces pages n'entend pas idéaliser en quoi que ce soit ces peuples. Quels que soient leurs origines, leurs modes de vie et leurs croyances, les êtres humains sont toujours des êtres humains, avec leurs beautés et leurs petitesse, leur courage et leurs cruautés, leurs appétits de pouvoir ou leur abnégation.

Si l'histoire hors-norme d'un "homme-médecine", autrement dit d'un chamane de la nation huronne-wendate m'a semblé pertinente à narrer en ce début d'un siècle sans doute décisif, c'est parce qu'à mon sens elle véhicule des valeurs que notre société moderne qui se pense mature et détentrice du "bon droit" a dramatiquement oubliées.

Je parle ici bien sûr du respect fondamental de la Nature ainsi que de toutes les formes de vie qu'elle porte et de la sacralité essentielle de tous les règnes qui l'habitent. Je parle évidemment aussi de la Reconnaissance et de l'Amour que nous nous devons d'offrir à notre planète au sein de son somptueux cosmos. N'est-il pas grand temps, lorsque nous appelons celle-ci "Terre-Mère" que ce soit bien plus qu'un bel assemblage de mots conventionnels ?

Que l'on ne s'attende pourtant pas à trouver dans ces pages une "leçon de chamanisme". Elle lance plutôt un cri, un appel à renouer avec une sensibilité dont l'importance n'est pas optionnelle. Pour cela, l'une de mes priorités a été de retransmettre une atmosphère, une ambiance généralement étrangère au lecteur occidental et, ce faisant, de distiller un enseignement qui, par sa subtilité et sa possible omniprésence dans le quotidien, ne semblera pas en porter le nom. C'est par conséquent de la retransmission d'un souffle dont il s'agit et non pas d'un credo.

À ceci, j'ajouterai encore une remarque relative à certains termes issus de la famille des "langues algonquiennes" dont le Wendat fait partie et que l'on découvrira au gré de ces pages. Je les ai la plupart du temps reconstitués phonétiquement d'après les sonorités captées dans la Mémoire akashique. Je prie donc les éventuels spécialistes qui me liraient de ne pas se polariser sur leur orthographe qui n'a d'ailleurs jamais été vraiment fixée, sachant que la langue wendate parlée au XVII^{ème} siècle se composait elle-même de quatre à cinq dialectes...

Une dernière remarque enfin au sujet du terme "chamane" – d'origine sibérienne – qui a été retenu pour le titre de cet ouvrage au lieu de celui d'"homme-médecine" davantage en rapport avec les peuples autochtones d'Amérique du Nord. Mon choix se justifie simplement par le fait que le mot "chamane" est plus éloquent, puisque désormais intégré à un vocabulaire assimilé par tous.

Ceci dit, que me reste-t-il à ajouter sinon qu'avec cet ouvrage – qui n'est en aucun cas un roman – c'est une fois de plus la volonté de bonté et de beauté que j'espère susciter chez ceux qui le découvriront... jusqu'à l'immersion, pour une croissance en sagesse.

... Et que toujours, toujours, le ressenti du Cœur puisse l'emporter parce que c'est lui qui, ultimement, forge la mémoire des âmes.

Daniel Meurois

*"Qui dira le sentiment qu'on éprouve
en entrant dans ces forêts aussi vieilles que le monde,
et qui seules donnent une idée de la Création,
telle qu'elle sortit des mains de Dieu ?"*

*François René de Chateaubriand
Voyage en Amérique*



Chapitre I

Autour de l'an 1630

Selon un calendrier auquel je m'étais promis de ne jamais me soumettre, nous étions autour de l'an 1630.

Peut-être un peu avant...

Aussi loin que ma mémoire parvenait à remonter les hivers, je n'avais connu que les bois. Les bois, les lacs et les rivières. Un lac surtout et puis un autre, plus au nord...¹. Celui-là offrait une étendue d'eau si vaste et d'un bleu si profond que tous les yeux s'y perdaient bien avant d'en trouver la rive opposée. C'était dans cette contrée où feuillus et épineux s'entremêlaient que j'avais toujours vécu, tout comme mes ancêtres et les ancêtres de mes ancêtres et cela dès le Commencement du Monde.

Depuis d'innombrables générations, nous avons été des multitudes à avoir trouvé dans ce mariage des forêts et des eaux une forme d'équilibre sinon de perfection à la mesure de ce que les Forces de la Nature et les caprices de l'espèce humaine autorisaient.

¹ Le lac Simcoë puis, plus au nord, le lac Huron, avec la Baie Géorgienne, sur l'actuel territoire de l'Ontario, au Canada.

Mon peuple était celui des Wendats, ce qui voulait dire "celui qui se trouve sur la terre au milieu des eaux"¹. Il vivait essentiellement de la culture des sols, de la pêche et de diverses cueillettes. De la chasse aussi, non pas tant pour la chair de l'animal à sang chaud que pour ses fourrures qui permettaient de survivre à la rudesse des hivers et pour les mille services que rendait son cuir.

Nous n'étions que de simples humains parmi la multitude des autres mais, pour nous définir dans ce que nous exprimions d'essentiel, on pourrait dire que nous étions des hommes et des femmes imprégnés de la notion du Sacré.

Était-ce d'ailleurs seulement une notion ? En vérité, non ; c'était bien davantage que cela. Le Sacré représentait pour nous une réalité de l'ordre du concret qui faisait qu'à nos yeux il n'existait pas de frontière marquée entre le visible et l'invisible. L'un se mêlait à l'autre, proposant de la vie une perception dont les horizons pouvaient être repoussés à l'infini.

Ainsi, les mondes intérieurs que nous concevions, que nous nourrissions et côtoyions se montraient-ils aussi vastes que celui où nos corps et nos masques humains naissaient, vivaient puis mouraient dans un cercle sans cesse renouvelé.

Oui, notre monde était vaste pour nos jambes qui aimaient courir et nos bras tendre l'arc, ne fût-ce que pour jouer...

Cependant, au fur et à mesure que l'enfant libre et méditatif que j'avais été s'était transformé en un jeune adolescent, celui-ci s'était rendu compte que l'immensité des forêts parmi lesquelles il avait grandi pouvait malgré tout avoir ses limites car, en réalité, dans la dimension comparable des humains d'aujourd'hui, il n'était pas aussi étendu

¹ Il s'agit d'une référence au mythe wendat de l'origine du monde mais aussi à l'île Manitoulin, "*l'île aux esprits*", considérée comme sacrée.

que cela... Ce n'était pas la Nature qui lui imposait de telles limites mais l'homme, celui qui en voulait toujours plus, celui qui jalousait l'autre. Alors, il m'avait bien fallu constater qu'il était arrivé ce qui finit invariablement et cycliquement par arriver à tous les peuples, même à ceux qui se sentent supérieurs aux autres... Le territoire généreux et par conséquent convoité des Wendats s'était mis de toute évidence à devenir poreux puis à rétrécir.

Ainsi donc, les profondes forêts dans lesquelles nous aimions nous aventurer loin vers le sud et qui ne prenaient fin que sur les rives d'un autre immense lac¹ devinrent-elles de plus en plus incertaines jusqu'à nous inquiéter et à presque nous échapper.

À l'âge où j'avais pris conscience de cela, je n'avais encore jamais marché assez longtemps au côté des miens pour savoir quels étaient le parfum et la couleur de ses eaux. Je n'ignorais toutefois pas que sur sa rive opposée vivait un autre peuple, celui des Iroquois.

Les Anciens de chez nous le disaient fort différent du nôtre bien que parlant à peu près la même langue. Je les écoutais en silence lorsqu'ils venaient à les évoquer avec une pointe d'amertume dans le cœur. Ils disaient l'existence d'une guerre que ceux-ci nous faisaient par moments depuis de si nombreuses saisons que plus personne ne savait les compter.² Pour quelle raison cette guerre avait-elle été déclarée ? Nul ne s'en souvenait au juste... Le meurtre d'un *sagamo*³ prétendaient certains.

Les récits qu'ils en faisaient et les morts qu'ils énuméraient par centaines me peinaient et me plongeaient dans l'incompréhension. Si c'était les Iroquois qui peu à peu mangeaient notre territoire, au-delà d'une vieille querelle

¹ Le lac Ontario.

² Il a été historiquement établi que ce conflit débuta en 1609.

³ Sagamo : chef de clan ou de tribu, parfois de famille.

qu'est-ce qui aurait fait une réelle différence entre leur peuple et le nôtre ? N'avaient-ils pas, eux aussi, la forêt pour demeure et un grand lac pour pêcher et rêver ? Ne respiraient-ils pas le même air que nous sous le même soleil et la même voûte étoilée ? Cela aurait dû, cela *devait* suffire à en faire des hommes et des femmes identiques à nous...

Mais de l'autre côté de ce lac-là, c'était loin... et, en silence, je me disais alors qu'il n'y avait peut-être besoin que de l'éloignement pour engendrer la crainte, l'animosité et les paroles qui tuent.

Il n'y avait cependant pas que des paroles qui décochaient des flèches. Les Anciens de nos villages savaient de quoi ils parlaient...

Un jour, non loin de mes treize ans, il m'a bien fallu me rendre à l'évidence lorsqu'on ramena dans l'enceinte de notre village les corps meurtris et exsangues de trois de nos chasseurs. Ils s'étaient fait piéger par une bande d'Iroquois à une journée de marche de chez nous et ceux qui étaient parvenus à leur échapper en s'enfuyant affirmaient qu'ils leur avaient volé toutes leurs fourrures.

Je n'ignorais pas qu'il y avait déjà eu de nombreuses autres morts pour les mêmes raisons mais c'était dans d'autres villages. Alors, pour la première fois me semblait-il, cela devenait vrai...

Je me souviens qu'à la nuit tombée, profondément choqué, je me suis demandé avec toute ma candeur si le Sacré pouvait soudainement s'arrêter quelque part au milieu des eaux d'un lac ou dans je ne savais quelles profondeurs boisées à des jours et des jours de marche vers le sud. Que fallait-il penser et faire ?

Je ne voulais surtout pas tomber dans les maladies de la haine et de la vengeance en commençant à crier « Ici c'est chez nous et là-bas c'est chez vous ! » Cela n'avait pas de sens et c'était contre toutes les valeurs du peuple wendat

pour lequel il fallait obligatoirement tout partager, tout mettre ne commun afin de demeurer dignes de ce que la vie offrait.

Je refusais obstinément de sortir de ce raisonnement qui, au fond de moi, ne pouvait pas s'appliquer qu'à nous. Hélas, ce dernier point n'était plus guère de l'avis de chacun dans notre village. Je le savais déjà car, à chaque fois qu'un tel drame était arrivé quelque part, il s'en était toujours suivi de longues et âpres discussions le soir, autour d'un feu, après que la pipe à herbes¹ eût circulé comme une tentative d'argument pour apaiser les tensions. En ce qui me concerna, ce fut ma première expérience de partage du calumet.

Les chasseurs et les guerriers iroquois n'étaient toutefois pas les seuls à nous rappeler régulièrement la fragilité de notre territoire...

Depuis bien avant ma propre naissance, des hommes qui prétendaient venir d'une terre très lointaine avaient résolu de nous rendre visite. Il était même devenu évident qu'ils cherchaient de plus en plus à s'installer parmi nous ou non loin de nous. C'était un peuple à vrai dire extrêmement étrange, à la peau tellement claire que la première fois qu'ils s'étaient montrés nous les avions cru malades... D'autant plus qu'il y avait aussi ces poils drus qui leur poussaient si abondamment sur le visage et le corps qu'ils avaient inquiété ceux de nos Anciens qui les avaient accueillis. Du moins était-ce ce qu'on affirmait, le sourire aux lèvres.

Ces hommes-là, frêles et de petite taille en regard de nous, je les connaissais depuis mes plus jeunes années, depuis la mort de mon père atteint d'un mal auquel nul

¹ On ne parlait pas tout à fait du même tabac qu'aujourd'hui mais de mélanges d'herbes et d'écorces. Le véritable tabac n'est apparu qu'un peu plus tard, en provenance d'Amérique centrale et du sud.

n'avait rien compris. Ils disaient s'appeler les Français et essayaient de se montrer plutôt amicaux, tout au moins avec nous, les Wendats, car ils se méfiaient des Iroquois. C'était un point qui nous rapprochait.

Étant enfant, je n'avais rien compris à tout cela, à ce jeu des amitiés et des inimitiés. L'univers qui était vraiment le mien, celui qui pétillait au creux de la Nature, me paraissait infiniment plus essentiel et plus digne d'intérêt parce que vital et sans détour. Évidemment, sitôt que le portail de l'âge adulte s'était présenté j'avais trop bien vu que les Français avaient leur intérêt à se montrer bienveillants envers nous...

Nos peaux tannées et nos fourrures les intéressaient dans les mêmes proportions que les Iroquois nous les enviaient. Mais surtout, surtout... ils avaient appris avant nous que ceux-ci s'étaient alliés à des ennemis à eux dont le visage était aussi blanc que le leur et qui venaient de tout aussi loin qu'eux¹... les Anglais.

Et enfin, il y avait ce dieu, *leur* dieu qui semblait ne pas se soucier moindrement des Puissances invisibles des forêts, des montagnes, des eaux, du feu et des mille autres Présences qui se cachent et nous écoutent à travers les chants du vent... Ce dieu qui récompensait ou punissait et auquel ils consacraient étonnamment beaucoup d'énergie dans l'espoir que nous l'adoptions. Trop d'énergie à mon sens et à celui de nos Anciens dont j'épousais facilement le regard et les convictions dès qu'il s'agissait des racines sacrées de ce qui nous donnait vie.

De toute évidence, les Français ne connaissaient rien aux mariages des arbres, aux senteurs des marais et se pré-occupaient peu des subtiles couleurs de la lune qui tein-

¹ Après un début de colonisation néerlandaise, les Britanniques prirent le dessus et s'allièrent aux Iroquois.

taient les nuages... Pourtant, en dépit de telles carences, ils parvenaient à subjuguier par leur art de faire naître parmi nous certaines envies qui devenaient vite des besoins.

Ils avaient en effet maîtrisé cette redoutable matière qui a pour nom métal et dompté le pouvoir de projeter une sorte d'éclair destructeur. Leurs armes nous le démontraient autant que nous le voulions comme leurs meilleurs arguments pour nous prouver que leur dieu était non seulement le plus grand puisqu'il les rendait si forts mais le seul qui vaille qu'on s'incline devant lui.

Je me souviens avoir découvert avec effroi que c'était ainsi qu'ils espéraient acheter le Souffle qui emplissait nos poitrines. Oui... si nous voulions nous aussi, posséder des couteaux de métal et même quelques-uns de leurs "bâtons à foudre" pour pouvoir mieux combattre les incursions des Iroquois, alors il nous fallait promettre solennellement de renier notre respect pour la lune et le soleil ainsi que pour les myriades de créatures qui tissaient la trame de notre monde. Nous devions vénérer jusqu'à en mourir ce dieu qu'ils appelaient Christ tout en jurant qu'il était le seul à *Être...*

Au début, cela m'avait fait rire. C'était un troc si grossier et invraisemblable ! Cela m'avait fait rire jusqu'au jour où j'avais trouvé ce marché terrible en constatant que quelques-uns d'entre nous finissaient par céder au chantage... Ils vendaient leur conscience contre le pouvoir de tuer de plus en plus vite ! Ils se soumettaient au raisonnement puéril des Français puisque ceux-ci se disaient ambassadeurs d'un dieu unique et que c'était forcément vrai car, en leur inspirant de telles armes, ils les aideraient à venir à bout des Iroquois...

La naïveté, l'orgueil, le goût d'une sensation de pouvoir ou même l'avidité de certains d'entre nous n'y résistèrent donc pas.

« Quelle que soit la couleur de sa peau et les mots qui sont les siens, l'homme n'est jamais qu'un homme, disaient les Anciens de chez nous, il tombe toujours de la même façon, du haut vers le bas... »

J'étais révolté mais je demeurais cependant discret, voire timide face aux torses toujours prêts à se bomber à la première opportunité de se placer en avant. Je préférais écouter et scruter les regards.

À dire vrai, j'avais des raisons clairement identifiées pour être ainsi. Je me savais "différent" et nul ne contestait d'ailleurs l'état qui était mien, une façon d'être et de ressentir qui s'était révélée d'elle-même dès les premiers mots que j'avais balbutiés.

J'ai en mémoire que ce fut ma mère et son frère aîné, chargé selon la coutume de mon éducation, qui m'en firent le récit dès que je fus en âge d'en saisir le sens...

Enroulé dans une couverture, le dos posé sur l'herbe d'une clairière, bien avant même de savoir parler, le visage grave et le regard fixe, j'aurais prononcé à trois reprises un nom : *Wantan*. Wantan, ce qui dans la vieille langue de notre peuple aurait signifié quelque chose comme "esprit de l'Ours". Or, il s'avérait que ma famille était du clan des Attignawantan, celui de l'Ours¹.

L'histoire fit aussitôt le tour du village ; le chamane fut prévenu et celui-ci, après avoir longuement fumé, aurait commencé à tracer des signes à l'aide d'un bâton sur le sol de la maison longue où nous vivions. Ensuite, il serait parti dans la forêt pour ne réapparaître que le surlendemain. Alors, toujours après avoir longuement repris la pipe devant tous les Anciens qu'il avait convoqués, il aurait tran-

¹ Les Wendats étaient confédérés en 5 clans ou nations : les Attignawantans, les Attignaenongnehacs, les Arendaronons, les Tahontaenrats et les Ataronchronons.

quillement annoncé, comme si c'était une évidence, que je serais celui qui lui succéderait. Une vision le lui avait dit et cela ne devait pas se discuter.

Dès lors, tout le clan sut que le petit Endehwan était destiné à devenir le futur homme-médecine, le futur chamane du village lorsque l'heure serait venue.

Endehwan... Cela signifiait "Éclat de foudre". C'était ma mère qui m'avait spontanément donné ce nom à ma naissance parce que j'étais venu au monde une nuit d'orage. Lorsque j'ai été en âge de parler et de comprendre ce qu'il voulait dire, on m'a raconté que je m'étais mis en colère et que mon humeur s'était assombrie pendant quelques jours. Je n'en avais bien sûr gardé aucun souvenir mais, lorsque je l'appris des années plus tard, il me fut facile de comprendre pourquoi.

En vérité, je n'avais rien de l'éclair... Le feu du ciel était même plutôt contraire à ma nature. Il n'y avait en moi rien de tonitruant ni de fulgurant, d'autant plus que jusque vers ma septième année ma santé avait été plutôt précaire. Des fièvres à répétition et des toux qui n'en finissaient pas... Cela a dû compter dans le fait que je me tienne facilement à l'écart des autres enfants de mon âge ainsi que de mes frères et sœurs qui étaient au nombre de six.

Futur homme-médecine ou pas, j'étais effectivement "différent" et, d'une certaine façon, cela ne me déplaisait pas car je préférais vivre au-dedans de moi, là où je contactais des songes dans lesquels je menais de longues conversations avec les plantes, les arbres et toutes sortes d'animaux.

Peu après que la vie eût quitté le corps de mon père, lorsque sa première âme se fût dissoute et que la seconde fut totalement libre de rejoindre le séjour de nos Ancêtres à

tous, j'avais été pris par une fièvre plus longue et plus forte que les autres.¹

Appelé à mon chevet, le chamane de notre clan avait alors été saisi d'une transe au cours de laquelle une voix à travers lui avait déclaré que mon nom n'était pas juste, pas bon pour moi. Que c'était lui, qui, telle une pluie de feu s'abattant sans cesse sur mes épaules, me rendait si souvent malade. Qu'il fallait donc que j'en change, que mon être profond le savait et qu'il était mécontent en moi.

Lorsqu'on m'avait rapporté cela, j'étais d'abord entré dans un long silence puis un voile s'était tout à coup déchiré. J'avais eu l'impression de sortir d'un demi-sommeil et la sonorité de mon premier balbutiement, des années auparavant, avait ressurgi toute seule hors de ma bouche... « *Wantan...* » C'était Wantan que je m'appelais vraiment ! J'en étais certain ! Et je n'avais plus rien voulu d'autre que ce nom qui avait été emprisonné durant sept années au fond de mon cœur. Rien d'autre !

J'étais naturellement encore ignorant de la plupart des choses de la vie mais, intuitivement, je savais qu'un nom ce n'était pas rien, qu'on ne pouvait pas appeler de n'importe quelle façon quelqu'un ni quoi que ce soit.

Je pressentais qu'un son cela pouvait être une puanteur, une simple odeur ou un parfum. Alors l'insulte, le dénigrement par le souffle qu'était capable de porter une voix, c'était forcément un poison... Voilà pourquoi aussi j'avais toujours été si prudent en paroles. Je me méfiais de moi et de ma facilité à entendre ce qu'il était parfois préférable de

¹ Dans la Tradition autochtone amérindienne, l'être humain est pourvu de plusieurs "âmes". La première se dissout quelques semaines après la mort. (Elle correspond au corps éthérique de la Tradition initiatique occidentale), la seconde s'envole vers une demeure où elle retrouve les siens et ce qu'elle a aimé (Le corps dit "astral" dans ses diverses dimensions émotionnelles et mentales) puis éventuellement d'autres qui voyagent "ailleurs" en fonction de leur élévation.

ne pas capter et que j'aurais pu avoir envie de répéter inconsidérément. L'enfance peine si souvent à se censurer !

Ce fut à cette période que l'homme-médecine qui avait su identifier ma blessure secrète entreprit de me former à son art ou, plutôt, de m'aider à déchirer, les uns après les autres, les voiles de l'oubli qui m'avaient jusque là empêché de venir complètement au monde.

Dans notre peuple, il ne suffisait pas de voir le jour pour être totalement né. Il se disait que nos différentes âmes mettent parfois du temps à habiter notre corps à tel point d'ailleurs que, certaines d'entre elles, cachées dans les replis de la deuxième, n'y descendaient jamais ; elles ne le pouvaient pas ou le refusaient, provoquant alors un rétrécissement ou un obscurcissement de notre masque, c'est-à-dire de notre personnalité¹.

Je comprenais déjà un tel langage lorsque, pour la première fois, Tséhawéh – c'était son nom – m'emmena avec lui dans la forêt afin d'entamer mon instruction². Ce fut très certainement l'expérience la plus décisive de ma vie car toutes les autres en dépendirent par la suite, même celle qui, plus tard, devait me faire entrer dans l'âge adulte.

Pour accéder à l'état qui m'avait été prédit par Tséhawéh, j'avais d'abord dû commencer par comprendre – pas dans ma tête mais dans mon cœur et mon ventre – que jamais, jamais je ne pouvais être seul en quelque lieu et en quelque espace que ce soit. Je ne le pouvais pas parce que tout était peuplé. Tout était doté d'une conscience, d'une respiration, d'une intelligence et avait donc sa raison d'être, sa fonction précise et sa destination. Je pouvais *me sentir* seul... mais *l'être*, certainement pas.

¹ C'était ainsi que l'on expliquait certaines incapacités ou troubles mentaux.

² Tséhawéh signifie "Porteur de Lumière". Il est à l'origine du nom de famille Sioui.

Vivre comme j'étais appelé à vivre, cela signifiait donc mêler tout mon être à cette réalité, l'intégrer à ma chair en modifiant ma façon de penser, en la contrôlant puis en me plaçant surtout, jour après jour, en union avec la connaissance du fait que tout ce qui constituait la Nature était de ma famille.

Au centre de l'instruction qui m'avait été promise, mon premier défi avait dès lors été de faire savoir aux Puissances naturelles que je connaissais cette parenté, cette vérité et qu'elles pouvaient ainsi m'accueillir pleinement en leur sein.

Comme je n'étais pas un dresseur de frontières et que je me savais à l'aube de cet état qui faisait de tout humain un enfant du Grand Esprit, elles devaient m'aider à briser mes résistances et à dissoudre les peurs qui pourraient surgir.

Jour après jour, j'avais donc appris à m'asseoir face à un rocher, à un arbre, face aux crépitements d'un feu la nuit ou encore dans l'eau jusqu'à la taille pour que "quelque chose" se passe en moi qui vienne parler à mon oreille de ma parenté absolue avec ce que j'observais et qui me recevait. J'avais aussi dû m'incliner longuement, à l'aube à peine naissante, devant le cerf et l'orignal, puis accueillir la respiration du putois jusque dans ma chevelure ou encore répéter à voix haute et en cadence le nom du *Yä-nariskwa*¹ dans l'espoir qu'enfin celui-ci apparaisse au couchant et se mette à chanter.

Tséhawéh avait été avec moi un homme de peu de mots mais de paroles justes et exigeantes. Quant à ma mère, prise par la culture de la terre comme toutes les femmes de nos villages, elle n'a plus compté les jours où je disparaissais, où j'étais "avalé par les bois" et en conversation avec le peuple de ses créatures.

¹ Le loup.

Il n'y avait eu aucun secret digne de ce nom dans ce qui m'avait été appris et induit saison après saison. Pas de formules mystérieuses, pas non plus d'étranges substances à respirer ni à mâcher, même si mon instructeur n'avait jamais nié qu'il en existait par chez nous... La seule "magie" qu'il m'avait communiquée tenait en une façon d'être, c'est-à-dire de placer ma conscience en dialogue constant avec tout ce qui était, animé comme inanimé, sans distinction d'espèce ni hiérarchie. Cela avait été un temps fascinant pour le jeune adolescent que j'étais encore...

Parfois, dans les retraites feuillues qui m'avaient été assignées avec interdiction d'en bouger, j'avais senti monter en moi des sonorités. Il m'avait alors fallu les reproduire instinctivement et réaliser qu'elles étaient des appels ou des clefs vers d'autres mondes...

Dans de tels moments, il avait été bien rare qu'un animal n'apparaisse pas. Du serpent jusqu'au porc-épic, tout me fut offert, parfois fugitivement, sans même me laisser le temps d'avoir peur.

– « Peur de quoi ? » m'avait un jour demandé Tsé-hawéh alors que je lui avais parlé de la silhouette d'un ours entr'aperçue derrière des taillis, à quelques pas de moi. « Oui... peur de quoi ? avait-il repris avec douceur. Tu es de sa famille et il est de la tienne. N'aie peur que de ta peur ! Si l'Ours devait te pousser à nouveau dans le grand Cercle des vies et des morts, c'est qu'il aurait été chargé d'une mission pour toi. Ainsi, il est parfois des serpents qui piquent pour guérir... tout comme des hommes qui te font mal et te dépouillent pour te faire avancer... »

Dans mon for intérieur, cela m'avait paru difficile d'admettre une telle "loi" dans le contexte humain car je m'étais toujours senti plus en affinité avec les animaux, les plantes, les arbres et les roches. Au moins cet univers-là était sans détour...

J'ai encore en mémoire les images du jour où, à cette période de ma vie, j'ai découvert le cadavre d'un ours sur le bord d'un ruisseau. L'animal devait être mort de vieillesse à en juger par ce qui se dégageait de lui et aussi par les traces que portait sa fourrure. Ce n'était pas anodin et j'ai aussitôt eu la certitude qu'il s'agissait d'un moment important pour lui et pour moi.

Durant mes retraites dans la forêt, je portais souvent un sac au côté dans lequel Tséhawéh avait placé une omoplate de caribou ainsi qu'un autre os tout en longueur. C'était mon "tambour" et son bâton. Mon premier réflexe avait donc été de les sortir de leur étui de peau teintée d'écarlate et d'entamer une cérémonie en l'honneur de mon frère mort. J'avais chanté sans même savoir ce que je chantais puis j'avais laissé le rythme du claquement des os prendre le dessus jusqu'à épuisement de mes bras.

Enfin, j'avais pris mon couteau et passé des heures à prélever les griffes de l'une des pattes du vieil ours. Cela aussi, c'était pour l'honorer, pour qu'il reste quelque chose de sa force et de sa beauté. Ce serait comme un sceau qui consoliderait le pacte de mon clan avec le sien tandis que le reste de son corps pourrait retourner à la terre afin de la nourrir en vue de la prochaine vie qui lui serait donnée. J'allais me faire un collier avec ses griffes et jamais celui-ci ne me quitterait !

Quelques jours plus tard, en apercevant au bout d'un sentier la palissade de bois qui protégeait notre village, je m'étais soudainement empli de fierté avec mon collier de griffes ostensiblement mis en évidence. Quelques jeunes de mon âge s'exerçaient à l'arc non loin de là.

– « C'est toi qui l'as tué ? » m'avait malicieusement demandé l'un d'eux à la vue de ce qui pendait à mon cou.

– « Non... il l'a sûrement trouvé... a surenchéri un autre. Mon père a perdu le sien à la dernière lune. »

Pendant ce temps-là, des filles vêtues de robes de peau mal tannées bien trop grandes pour elles s'étaient mises à rire. Et ça, je ne l'avais pas aimé...

Je n'avais rien répondu à quiconque ; ma fierté était blessée et, sans l'existence de ma mère, de son frère et de Tséhawéh qui devaient m'attendre, je serais reparti dans la forêt. Je savais m'y débrouiller, attraper les poissons et choisir les baies à manger sans crainte de me tromper. J'avais même encore un peu de *pémican*¹ enroulé dans une feuille de blé² tout au fond de mon sac.

Et puis... la vue de quelques-unes de nos maisons longues par la porte grande ouverte de notre village avait achevé de m'en dissuader. Là aussi c'était chez moi avec les chiens qui couraient, les femmes qui triaient les graines à même le sol et les hommes qui allaient et venaient, occupés à des travaux d'entretien ou à écorcer du bois.

Oui, j'aimais mon village même si, régulièrement, mon âme avait l'impression d'y étouffer. Il s'appelait, je crois, *Tékénonkiayé*, de la tribu de l'Ours bien sûr, celle dont ma mère était issue et dont elle m'avait transmis la fierté³.

C'était un regroupement d'habitations de bois assez important dans lequel nous avons peut-être été trois ou quatre cents cœurs à battre en bonne harmonie durant ces années-là. C'était aussi l'un de ces villages où ceux que nous nommions "les Robes-Noires"⁴ étaient venus le plus souvent depuis l'arrivée des Français.

Jusque là, selon Tséhawéh et la plupart des Anciens du clan, ils n'y avaient pas fait beaucoup de "dégâts". Leur dieu-Christ n'avait encore vraiment réussi à y convaincre

¹ Le pémican est une sorte de pâte essentiellement faite à base de poudre de viande séchée, de graisse et d'épices qui a la particularité d'être très nutritive et de se conserver longtemps.

² On parle ici de "blé d'Inde", autrement dit de maïs.

³ Les Wendats sont de culture matrilineaire.

⁴ Les Jésuites.

que peu d'entre nous et ceux-ci avaient d'ailleurs été rapidement obligés de se mettre à l'écart. Ils n'avaient pas eu d'autre choix puisque les Robes-Noires leur interdisaient toute participation à nos cérémonies dès lors qu'ils avaient reçu l'eau d'un certain "baptême" sur leurs épaules et aussitôt changé de nom.

À vrai dire, cela avait été un éternel sujet de discussion les soirées d'hiver, autour des feux, enveloppés dans nos fourrures au cœur de l'obscurité de nos maisons longues !

Lors de celles-ci je n'avais jamais entendu parler de lâcheté ou de trahison des nôtres à ce propos. Chacun avait toujours été libre du chemin de son âme pourvu qu'il fût vrai sur celui-ci car, dans notre Tradition, il n'y avait ni Bien ni Mal absolus mais des tendances entre lesquelles chaque être vivant pouvait errer jusqu'à ce qu'on ne savait quoi exactement... Jusqu'à ce que, peut-être, l'ultime Lumière du Centre de l'Univers se manifeste pour dire qu'il y avait un Grand Secret à découvrir en dehors du cercle de la vie et de la mort.

J'avais environ treize hivers derrière moi lorsque l'un de ces Français portant la robe noire m'avait directement adressé la parole pour la toute première fois. Il m'avait paru très observateur et attentif parce qu'il avait rapidement remarqué que je me tenais plutôt à l'écart de ceux de mon âge et que, de toute évidence, je n'étais pas vraiment intéressé à l'écouter. En cela il ne s'était pas trompé puisque la seule vue de son vêtement et de son grand chapeau rond me faisait frémir. Quant à son discours, on m'en avait dit assez pour que je le trouve triste et absurde.

Oui, il était non seulement observateur mais rusé... Il avait remarqué que très tôt le matin j'aimais me rendre sur le bord d'une petite rivière aussi sauvage que je l'étais pour m'adresser en solitaire à Yoskaha, "Celui qui vivait au Ciel" et à qui, nous les hommes, devons tant de choses, à

commencer par le soleil et le blé. Je ne lui parlais cependant jamais pour lui demander quoi que ce soit car Tsé-hawéh m'avait toujours répété que Yoskaha savait exactement ce dont chacun de nous avait besoin.

Alors, ce rendez-vous quotidien n'était jamais fait que de remerciements... bien qu'au fond de moi je devais reconnaître que c'était quand même afin que "tout continue" et que nous ne manquions de rien. Et aussi, bien sûr, pour que les Iroquois nous laissent enfin en paix.

C'est sur le chemin de l'un de mes retours que le Robe-Noire m'a surpris un matin un peu humide... Il était assis sur un tronc d'arbre comme s'il m'attendait.

– « Pourquoi te sauves-tu toujours, Wantan ? »

Ainsi il connaissait mon nom. Moi aussi, d'ailleurs, je connaissais le sien. Il avait d'abord voulu qu'on l'appelle "père", dans sa langue... Cela n'avait aucun sens ! Son vrai nom, c'était Jean de Brébeuf.

Fidèle à ma tendance plutôt taciturne, je ne lui ai pas répondu. De toutes façons, j'étais persuadé ne m'être jamais sauvé devant lui. Je n'étais simplement pas intéressé par ce qu'il voulait me dire, à savoir qu'il était là pour m'enseigner le vrai dieu et parce qu'il fallait que mon âme soit sauvée... Quant à un couteau, une aiguille ou un récipient de métal ni ma mère ni moi n'en avions besoin. Encore qu'un couteau, peut-être...

Sauver mon âme ! Mais la sauver de quoi ? Et puis, il n'y comprenait rien puisque je n'en avais pas qu'une !

Jean de Brébeuf n'avait pas réussi à tirer un seul mot de moi ce matin-là. Il n'en a pas paru fâché ni déçu. C'était un bon point pour lui à mes yeux parce que j'avais été éduqué dans l'idée que la colère était l'aveu d'une faiblesse puisqu'elle nous faisait perdre nos forces avec des mots qui nous mangeaient à chaque fois un petit morceau de cœur.

Il croyait en ce qu'il disait, c'était certain, mais quelle maladresse et quel aveuglement à toujours vouloir convaincre !

Je savais que lors de certaines fêtes, notamment celle des âmes où nous avions parfois l'occasion de nous rassembler avec le peuple des Pétuns, notre voisin de l'ouest, la coutume était de parler des autres mondes. Et là, il apparaissait, selon les Anciens, qu'il pouvait exister entre nous de grandes différences dans notre compréhension de l'Invisible. Mais cela devenait alors une sorte de jeu oratoire que d'en discuter ! Rien de plus...

Il était en effet impensable que cela puisse créer la moindre discorde car, de l'avis commun, dès qu'il s'agissait du vrai Commencement du Monde et du Grand Mystère, derrière les histoires qui se racontaient, *"la tête de l'homme pouvait se montrer aussi vide que le regard d'un poisson"*. Alors, cela finissait généralement par des plaisanteries et des danses.

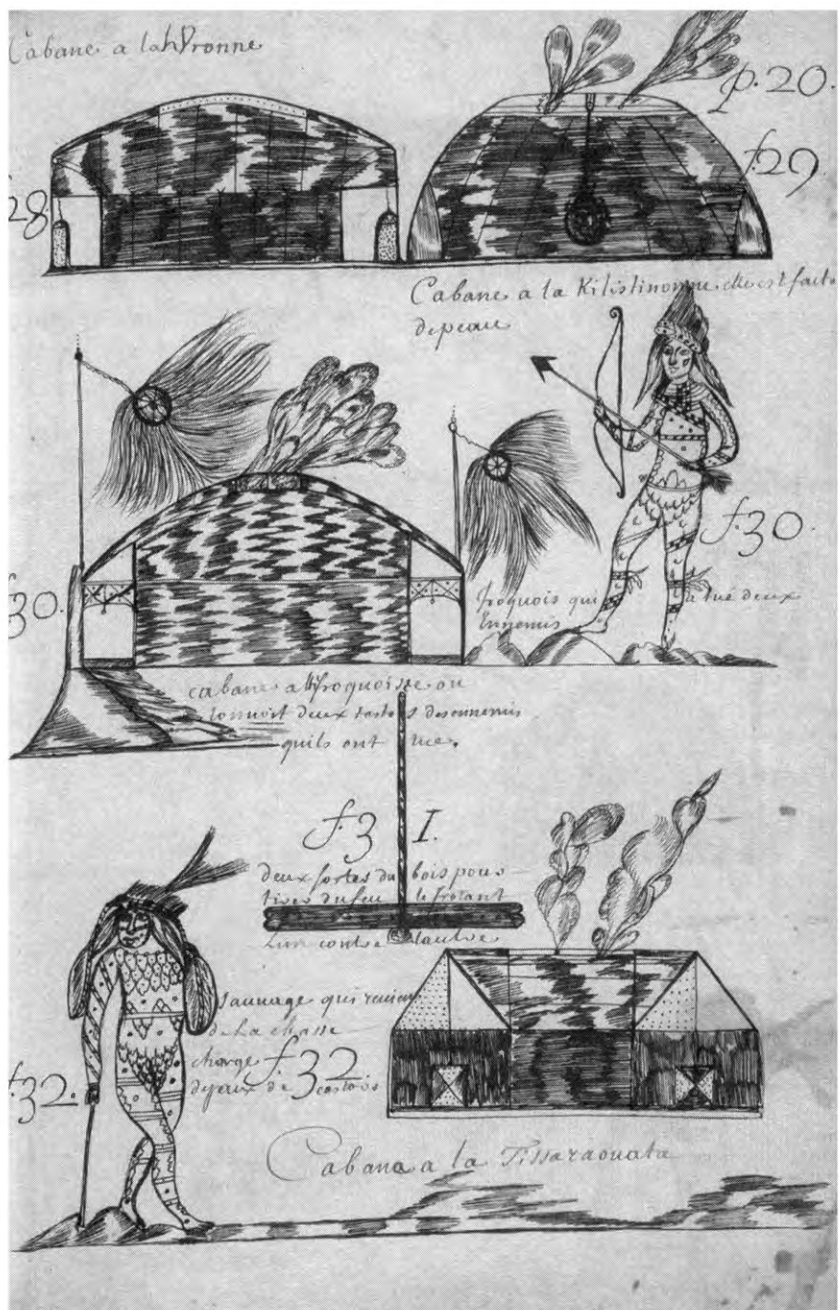
Jean de Brébeuf, que nous avions fini par appeler "Échon" ainsi que les quelques Robes-Noires qui l'accompagnaient parfois, quant à eux, ils ne plaisantaient pas facilement. Et ne dansaient jamais. Leur dieu n'avait manifestement pas réussi à les rendre joyeux. Ils prétendaient sans cesse qu'il était l'Amour incarné mais, à cause de la morosité qu'ils affichaient plus que tout autre chose, je ne pouvais pas les croire. Ils étaient suspects parce que tristes et la bouche trop pleine de paroles trop sûres d'elles-mêmes.

Quant à la voûte céleste, aux rivières, aux lacs et aux mondes qui peuplaient ceux-ci en secret, ils ne m'en devinrent que plus chers... En cela, et sans doute grâce à l'enseignement que la forêt tout entière distillait chaque jour dans mon cœur, j'ai malgré tout retenu l'une des paroles qu'Échon aimait à répéter lorsqu'il était pris par son

étrange "feu" : *"Celui qui a des oreilles pour entendre, écoutons-le"*¹. Elle me plaisait.

Si ma nature ne souhaitait pas nécessairement que l'on m'écoute un jour après le départ de Tséhawéh, il y avait en effet une chose à laquelle j'aspirais ardemment, c'était qu'au fond de mes retraites boisées, jamais mes oreilles ne cessent d'entendre...

¹ Matthieu 11 :15. Cette phrase est aussi traduite par "Écoutons celui qui a des oreilles pour entendre...", ce qui donne en Grec : Ho Echon Ōta Akōuein Akoueto.



Extrait du Codex canadiensis de Louis Nicolas – XVII^{ème} siècle

Chapitre II

Le sceau de l'Ours

Un matin, alors que notre village s'éveillait à peine, la terre s'est mise à gronder. Ce fut si brutal que quelques poteries et un tambour se détachèrent des assemblages de bois qui constituaient les étages à clairevoies sur lesquels nous dormions par familles, à l'abri de nos maisons longues. Les enfants ont aussitôt commencé à crier et tout le monde se leva, dévalant avec plus ou moins de bonheur les troncs d'arbres entaillés qui servaient çà et là d'échelles...

Le signe était sans appel ! La Grande Tortue venait de secouer sa carapace ; elle était fâchée. La Grande Tortue... c'était elle qui, surgissant de l'Océan Primordial, avait su recueillir sur son dos un peu de la boue fertile des profondeurs marines afin qu'une terre, semblable à une île immense et toute verte, puisse naître sur elle et porter ainsi la vie...

Cette île-là, c'était la nôtre et voilà pourquoi nous devions écouter tout ce qu'elle nous disait et parce qu'elle-même avait été choisie par les Grands Oiseaux blancs qui parcouraient les cieux afin que les Wendats naissent et vivent...

N'y voyant guère, d'un bout à l'autre du village chacun s'était précipité dehors, grelottant dans l'air humide. Quelques brèves paroles furent alors échangées, traduisant une pensée unanime : il allait forcément se passer quelque chose... Quoi et quand ? Là était la seule vraie question. La Grande Tortue ne bougeait jamais sans raison.

Dans la pénombre, après avoir serré ma mère et mes jeunes sœurs contre moi, je suis enfin parvenu à distinguer quelque part la silhouette légèrement voûtée de Tséhawéh. Le vieil homme-médecine n'avait quant à lui rien à annoncer ; il n'avait pas fait de songe ni rencontré d'Ancêtre protecteur dans la forêt les jours auparavant. À ma surprise, ce fut même lui qui me demanda si, de mon côté, j'avais été visité par "l'esprit d'un rêve"...

Je me souviens y avoir été sensible. C'était pour moi l'indice qu'il commençait à faire confiance en la façon dont "ma deuxième âme" grandissait.

– « Non... me suis-je entendu lui répondre, encore engourdi par la froidure matinale d'un printemps qui tardait à s'installer. Non... je n'ai pas été visité... mais c'est toi qui m'as appris un jour que Ceux qui nous protègent de l'autre côté du ciel s'amuse souvent avec le temps qui passe dans nos têtes et nos corps et que notre mère la Tortue est leur complice avec toutes ses écailles. Alors, je dis... attendons et veillons... »

Et, dans les faits, nous n'eûmes pas bien longtemps à attendre. À peine une saison plus tard, les rumeurs d'une grande maladie qui emportait par centaines les hommes, les femmes et leurs enfants déferlèrent sur nous, serpentant à travers la multitude des sentiers qui conduisaient jusqu'à notre village... et jusqu'à ce qu'une dizaine de Français épuisés et haletants en franchissent la palissade. Ils ne voulaient qu'une chose, que nous les amenions sans attendre chez Échon. Celui-ci vivait encore parmi nous, profitant

des règles de base de notre devoir d'hospitalité. Un devoir qui n'était guère pesant, à dire vrai, car Échon avait totalement adopté notre façon de parler et de manger. En cela il nous honorait et nous le respections.

À ce que nous pouvions en juger par leurs vêtements qui se ressemblaient à peu près tous, les Français devaient être des guerriers. Ils disaient venir de la part d'un autre Robe-Noire qui se nommait Paul¹ et que ce Paul réclamait Échon à ses côtés. Il avait besoin d'aide car là où il vivait, un peu plus au Nord, près du grand lac, la terrible maladie dont on parlait sévissait... Dans de nombreux villages les corps se couvraient d'horribles pustules puis, rapidement, la mort survenait sans qu'on ait pu faire quoi que ce soit sinon brûler des vêtements et des maisons.²

Ce fut un choc pour nous tous. Les rumeurs n'en étaient plus. Aux dires des Français, le mal était même plus sournois et destructeur que les attaques des Iroquois.

Échon nous quitta le lendemain avec les guerriers qui étaient venus le chercher. De son propre aveu, il avait bien peu de connaissances en médecine mais il était évident qu'il entretenait dans sa tête l'idée de "sauver le plus d'âmes possible". C'était d'ailleurs l'expression que nous l'avions toujours entendu répéter comme une obsession sur laquelle toute sa vie reposait. Son but avoué était donc moins d'aider à la guérison des Wendats malades que de leur verser un peu d'eau sur la tête en récitant une sorte d'incantation dans une langue qui n'était même pas la sienne.

Une telle attitude faisait figure d'énigme pour moi et beaucoup d'autres. Il fallait à tout prix que son dieu-Christ ait l'exclusivité de tout... et surtout d'une existence de félicité sur l'autre versant de la vie !

¹ Sans doute s'agissait-il du missionnaire jésuite Paul Le Jeune.

² Il est question ici de ce qu'on appelait alors la petite vérole, c'est-à-dire la variole.

« Après tout, me suis-je alors dit, si cela peut l'apaiser de croire qu'il nous "sauve" de cette façon... »

Mais, en réalité, nous sauver de quoi ? Je n'étais bien sûr pas le seul à me demander pourquoi "quelque chose" en notre peuple aurait été plus obscur que chez le sien. Nous savions chanter, danser, aimer. Quant à la robe obscure, n'était-ce pas eux qui la portaient alors que nos vêtements aux multiples nuances, nos plumes colorées, nos bracelets et nos *wampums*¹ blancs et pourpres disaient à chaque instant notre sens de la vie ? Quelle raison aurions-nous eu de craindre le moindre châtiment venu des terres célestes ?

Toujours est-il qu'Échon vêtu de sa vieille robe noire s'enfonça avec les siens dans la forêt, la mine solennelle et soucieuse, nous promettant dans un dernier signe de revenir un jour...

Je dois dire qu'au fond de moi-même, je ne souhaitais pas ce retour. En dépit de sa belle barbe grise qui parvenait à lui donner une sorte de singulière dignité, je m'étais promis qu'Échon ne parviendrait jamais à m'amadouer. Son dieu était peut-être bon et magnifiquement grand, il y avait malgré tout quelque chose d'important que lui et tous les autres Robes-Noires n'avaient pas compris.

Cette "chose", c'était que le Grand Esprit qui flotte au-dessus des mondes ne tenait pas forcément le même langage à tous les hommes parce que la Vie qu'Il avait engendrée était faite de trop de couleurs différentes pour qu'il en soit autrement. Pour tous ceux d'entre nous qui ne se laissaient pas influencer ou plus ou moins acheter, c'était le bons sens...

Quelques jours à peine après le départ d'Échon, comme s'il y avait une urgence, Tséhawéh appela ma mère et son

¹ Les wampums étaient de coquillages dont la porcelaine était très appréciée. Par extension, les wampums désignaient aussi des colliers de coquillages et de perles de terre à plusieurs rangs.

frère dans la maison qu'il partageait avec sa famille. Lorsque ceux-ci arrivèrent, il m'avait déjà fait asseoir, le torse nu, sur une grosse pierre près du feu central qui crépitait et dont l'épaisse fumée peinait à s'échapper par le trou traditionnel pratiqué dans le toit de la construction.

Je me souviens qu'après avoir partagé un peu de tabac tandis que d'autres hommes et femmes du village nous rejoignaient progressivement, il annonça alors de sa voix la plus sentencieuse que l'heure était venue pour je devienne enfin un homme véritable. Il voulait dire un vrai guerrier puis un homme-médecine sachant parler aux Esprits.

Selon lui, mon odeur avait changé et c'était le signe décisif, la preuve que ma couleur d'âme n'était plus tout à fait la même... Et puis, acheva-t-il, mieux que n'importe qui il avait compté les années depuis que j'avais changé de nom.

Il n'y eut pas de grandes discussions. Chacun approuva par une sorte de moue éloquente accompagnée d'un hochement de tête puis les femmes, à commencer par ma mère, entreprirent de me couvrir la poitrine d'autant de cendres qu'elles purent en trouver sur le sol autour du feu. Alors, pour conclure ce petit cérémonial, on fit à nouveau circuler la pipe et Tséhawéh traça une marque sur mon buste à l'aide de son pouce. Il m'avoua plus tard qu'il n'avait pas su ce qu'elle signifiait mais que l'image s'en était tout à coup imposée aux yeux de son cœur comme étant nécessaire et juste.

Ainsi que le voulait notre Tradition, pour passer à l'état adulte, il me fallait dès lors partir rapidement seul en forêt et ne pas en revenir tant que je n'aurais pas eu *la* vision pouvant faire de moi un homme. Une vraie vision ! Pas un rêve ni un songe... Chez nous, cela signifiait une véritable dilatation de la conscience à l'état de veille...

Pour moi, cela voulait aussi dire une "percée de lumière" qui me parlerait de ma vérité profonde et peut-être mêm-

me de la direction de ma vie... ou alors, n'importe quoi que je ne comprendrais pas mais qui saurait agir jusque dans mes entrailles.

Exalté bien que muet face aux miens, j'ai quitté le village dès le lendemain. La forêt avait toujours été ma demeure et par conséquent m'isoler dans ses profondeurs n'était en rien extraordinaire, mais là... voilà qu'elle m'était promise comme un sanctuaire !

J'ai donc pris mon couteau de pierre taillée, les deux morceaux de bois qui me servaient à appeler le feu, quelques bouts de corde, deux ou trois peaux de castor cousues ensemble pour me tenir au chaud, une poignée de baies séchées, un peu de sève d'érable figée puis je me suis enfoncé au cœur des bois par le premier sentier qui s'est offert avec la ferme volonté de me mêler ensuite aux épineux jusqu'aux abords d'une rivière que je savais vers l'est.

J'y suis parvenu lorsque le soleil s'est timidement montré au zénith à travers une percée de nuages. Alors, sans reprendre mon souffle, je me suis empressé ainsi qu'on me l'avait appris à trouver quelques arbrisseaux proches les uns des autres. Mon intention était de les forcer à se courber jusqu'à ce que je puisse les réunir à leur sommet pour former ainsi la structure d'une hutte sommaire. Mes bouts de corde m'y aidèrent... Une fois cela accompli, il ne me resta plus qu'à trouver des branchages puis à les entrelacer pour parachever ce qui deviendrait mon abri.

Lorsque le crépuscule s'annonça enfin, j'étais heureux et fier de ma petite construction, irrégulière certes, mais qui se mariait parfaitement à la densité de la forêt. J'en revois encore l'ouverture intentionnellement fort étroite et donc aisément obturable. Tout cela n'était pas grand-chose mais c'était idéal pour me faire oublier le monde des hommes et appeler en toute liberté l'univers inscrit dans mon cœur.

Avant d'entamer le jeûne auquel je devais me soumettre, j'ai finalement mangé le peu qui restait de mes baies séchées puis je me suis couché, enroulé dans mes peaux, pelotonné sur moi-même tel un animal. J'étais épuisé...

Au beau milieu de la nuit, je me suis pourtant réveillé, ankylosé et certain qu'il fallait que je sorte, que je m'assoie devant ma hutte pour faire un peu de place dans ma tête en emplissant mes poumons. Il avait toujours été dit chez nous, les Wendats, que l'air que l'on respirait en sachant consciemment qu'on le respirait faisait fuir les pensées inutiles. Cela faisait partie des principes de notre sagesse.

Comme je m'y attendais, cela eut aussi pour effet de bientôt faire émerger une douce clarté derrière mes paupières closes puis d'ouvrir mes oreilles à l'infinité des bruits de la nuit. Oh, tout était toujours si vivant, la nuit ! Tant de forces s'y réveillaient, osant sortir, aurait-on dit, d'une forme de retenue que le jour leur imposait...

Combien de fois n'ai-je pas senti des présences animales humer mon odeur ? Ici et là, des branchages craquaient. Pas un seul regard cependant pour percer l'obscurité de son éclat lorsque j'eus décidé d'ouvrir les yeux afin de la fouiller dans l'espoir d'y apprivoiser quelque créature qui, peut-être, me délivrerait un secret que je ferais mien.

Non... Rien pour m'enseigner... Rien pour me dire autre chose que ce que je savais déjà. En ai-je été déçu ? Certainement, mais je me souviens avoir longuement cherché à m'en consoler en laissant les senteurs des herbes et des plantes monter du sol dans toute leur puissance. Une vieille pratique à laquelle j'étais habitué...

Au creux de cet abandon, je n'ai pas vu venir le sommeil si bien qu'il fallut l'humidité de l'aube pour m'en extraire, la tête toute peuplée de sensations indéfinissables. Alors, presque effrayé par l'état de ma conscience engourdie, je me suis glissé dans ma hutte.

Au sein d'une telle nuit, il ne s'était donc passé rien de bien nouveau pour moi. Cependant, à vrai dire, avec la soudaine annonce et les attentes que Tséhawéh avait formulées, une terrible pression commençait à s'installer dans mon être. Il fallait absolument que je sois digne de tout !

Égaré dans le trouble de mes pensées, j'ai bientôt été une fois encore avalé par un "trou de sommeil", un de ces gouffres sans fond dont seule la chaleur du jour parvint finalement à m'extraire. Le soleil était déjà haut dans le ciel, j'avais banalement faim et rien de plus ne s'était passé qui puisse me faire supposer qu'une porte nouvelle allait s'ouvrir en ma conscience sous prétexte que l'heure en avait été annoncée.

Je savais depuis longtemps comment les visions venaient à moi ; je les avais toujours senties m'envahir au creux d'une perception différente des bruits et des silences de la forêt. Jamais je n'avais eu besoin de les réclamer... Jamais ! À chaque fois, elles s'étaient approchées en douceur et m'avaient emporté pour me faire pénétrer dans la terre, l'eau ou les cieux avec un regard plus vaste... et tellement plus aimant que le mien !

Ce jour-là, le second de mon isolement, pour être fidèle à moi-même et à mon épreuve, il ne fut pas question de céder à la faim en me rendant sur le bord de la rivière pour y piéger un poisson.

J'ai préféré chanter autant que je le pouvais dans le but de faire fuir la moindre de mes pensées et d'attirer les Présences de l'Invisible, mes alliées de toujours. Cela dura et dura... Hélas, rien ni personne ne répondit aux mélodies volatiles qui étaient sorties de ma poitrine. Le vide...

Et la nuit a de nouveau tout enveloppé, m'invitant à me réfugier sous mes branchages. Pas même un chevreuil n'était venu à ma rencontre... C'était inconcevable ! Il n'y avait plus que le souffle du vent dans les pins et, au-dedans

de moi, très exactement au centre de mon crâne, une sorte de silence assourdissant. Tséhawéh m'avait dit son existence, je croyais l'avoir déjà visité mais de toute évidence je m'étais trompé.

Tout à coup, assis dans mon abri, j'ai pensé à Échon et à sa pauvre robe noire... Je me suis dit que s'il m'avait vu là, il n'aurait eu de cesse que je prie son dieu-Christ en l'appelant par son autre nom, Jésus. Il avait pour habitude de clamer cela à tout le monde lorsque rien n'allait. Avait-il alors raison ? Moi, je n'avais jamais vu que cela ait servi à quelqu'un. Comment y croire ?

Chez nous, il n'existait pas vraiment d'autre prière que celle du chant et du tambour... ou alors chacun inventait la sienne en sachant qu'elle serait forcément entendue par quelque esprit qui se montrerait peut-être touché par la profondeur de sa sincérité.

Peut-être... À moins que... À moins qu'une telle prière ait assez de force pour ses rendre de l'autre côté de la voûte céleste en se faufilant à travers l'une de ses étoiles. Là, avec un peu de chance, elle pourrait alors rejoindre le Grand Esprit, Yoskaha ou sa mère Aatentsic...¹ Mais peu importait puisque tout se touchait.

Je ne sais pas combien de temps je suis resté ainsi, perdu dans un véritable marécage intérieur où les pensées les plus diverses se chevauchaient les unes les autres. Pourquoi tout paraissait-il si compliqué cette fois-ci ? Parce que je m'inventais un défi qui n'existait pas... Je l'ai compris bien plus tard en revisitant ces moments de trouble et d'interrogation dans mes souvenirs.

¹ Yoskaha et Aatentsic sont les Grandes Puissances cocréatrices de notre monde dans certains récits de la Tradition wendate dont les versions diffèrent un peu les unes des autres. Ainsi, Aatentsic est aussi présentée comme la mère de deux jumeaux antagonistes, également cocréateurs de notre monde : Yoskaha et Tawiscaron. Leur symbolisme n'est pas sans évoquer celui d'Osiris et de Seth dans la mythologie de l'ancienne Égypte.

*On n'a pas à chercher ce qui en vérité n'est pas caché.
On attend simplement que ce soit "cela" qui vienne nous
trouver dans notre plus juste dénuement.*

Dehors, les branchages se remirent à craquer de plus belle et le vent à souffler dans les pins, colportant parfois avec lui le chant hypnotique de la rivière. Puisque je refusais d'être emporté par un sommeil que je jugerais absurde comme les précédents, j'ai décidé de m'asseoir tant bien que mal dans ma hutte... et tant pis si les muscles de mon dos me faisaient mal, tant pis si mon menton s'affaissait sur ma poitrine. Au moins, j'aurais la dignité d'une intention de verticalité.

C'est dans cette attitude où crispations, découragement et vagues de lâcher-prise s'entremêlaient qu'il se produisit enfin quelque chose. Des pensées et des formes impossibles à contenir s'emparèrent peu à peu de ma personne. Elles me poussèrent à un long soupir et provoquèrent un véritable saisissement contre lequel je ne pouvais rien.

C'était des pensées de désir, des pensées terriblement charnelles et des pulsions sensuelles comme je n'en avais jamais connu depuis mes tout premiers émois adolescents. C'était des formes et des corps, des appels ou ce que je prenais pour tels. C'était enfin les visages et les silhouettes de quelques-unes des filles du village... jusqu'à l'odeur de leur peau. Il y avait même leurs rires, toujours un peu moqueurs face à moi, l'étrange et le taciturne.

Je me suis senti sursauter. Leurs présences étaient si envahissantes, si tyranniques ! J'avais appelé de tous mes vœux un esprit animal qui m'offrirait sa morsure d'âme et voilà que c'était moi qui me faisais animal ou plutôt basiquement humain comme je n'avais jamais imaginé pouvoir l'être.

Que faire ? J'étais sous l'emprise sans partage de mes sens et je m'y soumettais avec un délice dont une seule

parcelle de moi osait encore se demander si elle devait en avoir honte. Était-ce cela, cette anarchie de la chair, qui faisait franchir le portail de l'homme vrai, de l'incontournable guerrier qu'il fallait devenir ?

Et l'homme-médecine, le scrutateur d'âmes, où était-il avec sa quête de sagesse et sa maîtrise tant espérée ? Éva-poré. Dissout. Je crois que j'ai sangloté, le corps en émoi et le cœur en lambeaux. Quel pauvre homme-médecine allais-je faire si jamais j'en devenais un !

Deux jours et deux nuits se succédèrent encore ainsi, me semble-t-il. Mes rythmes de veille et de sommeil s'étaient inversés sans la moindre cohérence.

Je finis toutefois par trouver un sens possible à une telle anarchie de mon univers intérieur. Celui-ci s'est révélé au fur et à mesure que j'ai accepté la nature probable de ce qui m'arrivait et des pulsions charnelles qui m'aspiraient dans leur tourbillon. De temps à autre, j'étais même parcouru de frissons qui partaient de la base de mon dos pour aller se perdre parmi les racines de mes cheveux. Avec eux, c'était ma propre terre qui tremblait, qui se réorganisait.

« *Et puis quoi ?* » suis-je enfin devenu capable de m'entendre dire comme si une partie inconnue de mon être émergeait soudain pour me délivrer une sorte de petit enseignement.

« *Oui, et puis quoi ? Tu as peur de ton corps et de ton cœur ? Tu serais bien le seul ici ! Pour qui te prends-tu ? Redescends d'abord si tu prétends vouloir monter !* »

C'était une leçon à la fois cinglante et apaisante. Pourquoi m'étais-je jusque là limité à l'appel de la forêt et des esprits qui la peuplent ? J'avais un corps et il fallait qu'il vive !

Pourquoi avoir si souvent baissé les yeux devant les filles de mon clan ? Aucun d'entre nous ne faisait cela ! De tous ceux et toutes celles de mon âge, c'était même à qui

emmènerait le plus souvent une compagne ou un compagnon dans les bois...

Mon peuple se montrait si libre dans les liens qui se créaient spontanément entre les êtres ! Le corps n'était jamais sale ; seule l'âme corrompue pouvait le souiller, le rendre jaloux, possessif, agressif. Celle-ci était alors considérée comme malade et il fallait qu'un jour ou l'autre elle s'explique devant tous ou soit convoquée par un *sagamo*¹.

Si la droiture dans les comportements était un devoir, il était clair que personne n'appartenait à personne et que le mystère des corps et des âmes qui s'appellent, ne fût-ce que pour un temps, ne représentait pas un tabou. Avais-je donc oublié ou nié tout cela en me croyant par trop différent ? À moins que je n'aie stupidement joué l'indifférence en me mentant à moi-même...

J'ai accusé un moment Tséhawéh d'avoir nourri en moi cette fermeture, cette négation ou une sensation de supériorité venue de je ne savais où... Mais c'était trop facile... Bien souvent, je m'étais surpris à ne pas écouter la totalité de ce qu'il cherchait à m'enseigner.

L'une de mes âmes s'échappait alors vers un monde dont elle ne ramenait rien de précis dont elle puisse parler. Elle préférait voler plutôt que de s'arrimer à la simple densité du présent. Non, Tséhawéh n'avait rien à voir avec mes dénis et mes fuites. J'étais seul avec moi-même dans l'élément que je connaissais le mieux et c'était en moi-même que je devais sans doute cesser d'errer.

Un matin à l'aube, dans un mouvement de rébellion, je me suis décidé à rejoindre le bord de la rivière pour y attraper un poisson. Par bonheur, je n'ai pas beaucoup insisté et je n'y suis pas arrivé. J'aurais rompu mon jeûne et alourdi mon être...

¹ Pour rappel, un chef. Voir la note page 15.

De retour "chez moi", la mine piteuse, je me suis soudain immobilisé. J'avais oublié quelque chose, quelque chose de fondamental.

Peut-être est-ce la perfection scintillante d'une toile d'araignée aperçue entre des branchages qui en a ravivé le souvenir en moi... La symétrie a de secrètes vertus dont les échos résonnent parfois loin dans la conscience...

Une fois ma hutte construite, j'avais omis de tracer un large cercle de cendres autour d'elle, un cercle dont elle aurait dû être le centre, un cercle présentant une petite ouverture vers le nord par laquelle j'aurais toujours pris soin d'entrer et de sortir.

J'ai connu un instant de détresse. Pourquoi avais-je ainsi fauté ? C'était un rituel que j'avais de si nombreuses fois accompli !

Une forme de protection demandée à notre belle Ourse cosmique qui, avec ses quatre pattes de lumière, parvenait éternellement à échapper à ses trois chasseurs¹...

Je me suis assis, la tête entre les mains. J'ai essayé de comprendre le pourquoi de cet oubli... et je n'en ai pas vu d'autre que celui de la nécessité vivre le délire sensuel dont je sortais à peine et dont il me paraissait avoir finalement saisi l'intention.

J'ai alors pris une grande inspiration en me relevant puis, me forçant à demeurer maître de moi, je me suis penché vers ce qui restait de mon feu, j'y ai ramassé de pleines poignées de cendres tièdes et j'ai tracé "mon" cercle sur le sol en implorant l'assistance de tous les esprits célestes qui me venaient à l'idée dans mon stupide désarroi.

¹ À cette époque, les Wendats accordaient une importance toute particulière à la Constellation de la Petite Ourse avec ses sept étoiles caractéristiques (On l'appelle aussi "Petit Chariot"). Ils la disaient en rapport avec une autre, celle des Pléiades, d'où était un jour venu les visiter "Le peuple des Étoiles". Les Babyloniens nommaient par ailleurs la Petite Ourse "Chariot du Paradis", en lien avec la déesse-mère Damkina.

En le dessinant ainsi parmi les herbes rases j'ai eu l'impression de faire naître instantanément en moi un profond et véritable silence, pas un de ceux que l'on décide parce qu'il est requis mais un silence naturellement imprégné de l'indescriptible magie du Sacré.

Une fois cela accompli, je me suis enduit le corps d'un peu de cette graisse rouge aux herbes qui faisait fuir les *barikuis*¹ puis je me suis décidé à m'asseoir et à ne plus bouger de là jusqu'à ce que nous nommions "les Peuples de la Lune" me fassent signe d'une façon ou d'une autre.

Je dois reconnaître que j'ai eu peur lorsque l'obscurité m'a enveloppé et que, pour la première fois, j'ai découvert une fragilité dans ma solitude en même temps qu'une quiétude inconnue et contradictoire. Comment peut-on être seul et inquiet tout en se sentant mystérieusement solide et en paix ?

Au creux de la nuit, une longue plainte est alors montée, semblable à celle d'une femme qui se lamenterait... puis une autre et une autre encore. C'était les coyotes. Jamais jusque-là, ils ne s'étaient fait entendre, m'amenant aussitôt à penser que c'était un excellent signe. Je les avais toujours vus comme des ouvriers d'espaces intérieurs même si Tséhawéh et mon oncle maternel ne m'avaient enseigné rien de très précis à leur propos. Chez nous, on disait surtout qu'ils se mettaient à chanter lorsqu'ils avaient trouvé une proie cependant, pour moi, il y avait aussi "autre chose" et je m'étais promis d'en découvrir un jour le secret...

Enroulé dans mes peaux de castor, j'ai dû enfin m'assoupir sans seulement m'apercevoir de l'œuvre de la fatigue en moi. Cela faisait maintenant des jours que j'étais inactif ou presque mais, durant tout ce temps, mon cœur d'adolescent était bien plus labouré qu'il ne le croyait.

¹ Autrement dit des maringouins, des moustiques.

Puis, tout à coup, j'ai perçu une présence dans mon dos et à ma droite. Une présence énorme, brute, silencieuse bien que toute en grognements.

J'ignore si j'ai tourné la tête ou non mais un ours était là, à un pas de moi. Un ours brun, debout sur ses pattes arrière, terriblement massif. Je n'ai même pas sursauté. Sa présence résonnait telle une évidence inscrite dans mon espace intérieur depuis ma naissance. Elle me fixait du plus profond de ses yeux sombres, me reniflait de son long museau humide et m'enveloppait de son odeur fauve.

Alors, instantanément, je me suis entendu lui dire : « *Ah, te voilà ?* » Ces mots étaient-ils venus de mon âme ou ma bouche les avait-elle vraiment prononcés ? Peu importait la réponse puisque cela avait surgi de mon être comme de celui d'un jeune enfant qui se serait adressé avec candeur et tendresse à sa mère ou à son père.

Je me suis laissé faire, je me suis abandonné à ce qui se passait... J'étais merveilleusement sorti du Cercle du Temps et c'était bon. De son énorme truffe noire, l'ours fouillait ma chevelure et je recevais son haleine dans mon cou. Était-il devant moi ou toujours dans mon dos ? Je n'aurais su le dire car je ne me situais pas davantage dans l'espace. Tous mes repères avaient disparu.

Nous nous tenions, l'ours et moi, dans une sorte "d'ailleurs" indéfinissable qui n'était certainement pas de ce monde et j'avais l'impression qu'un torrent chargé de mille compréhensions me traversait de part en part. Cela s'est éternisé...

Puis, soudain, j'ai senti la mâchoire de l'animal se refermer sur mon épaule droite et ses dents s'enfoncer légèrement dans ma chair. Aucune douleur pourtant... Une chaleur peut-être mais pas l'ombre d'une frayeur ni la moindre volonté de me dégager de l'étreinte. J'ai vécu cette emprise comme un baiser. En vérité – mais je ne l'ai

compris que plus tard – c'était un sceau qui était apposé sur le corps de ma conscience.

Enfin, tout s'est arrêté... Je suis sorti de cet état extatique de la même manière que l'on s'extrait péniblement du miracle d'un songe qui nous a emporté sur nos propres hauteurs.

J'étais à nouveau dans "ma" forêt, le dos tourné à ma hutte et un rayon de lune parvenait à me rejoindre à travers les feuillages des arbres. Pas question pour moi de bouger... Mon cœur vivait d'une paix qu'il n'avait jamais connue et c'était presque trop tendre, trop doux. Il a fallu la fraîcheur de la nuit pour me forcer à rassembler mes pensées et m'inciter à me remuer afin de me blottir dans mon abri.

« Voilà, me suis-je dit, c'est fait... je peux enfin être un homme, un vrai Wendat... Je me nomme Wantan. »

Je me suis refusé à sortir de la forêt avant que deux journées complètes ne se soient encore écoulées. Il était évident que, dès que je reprendrais la direction du village, je briserais une bulle de splendeur, celle de l'immense et mystérieux territoire du Sacré qui avait bien voulu de moi. J'ai pêché quelques petits *achigans*, j'ai chanté... et parfois regardé mon épaule. Aucune marque n'y était visible.

Lorsque je me suis finalement résolu à quitter mon sanctuaire après avoir usé de mon tambour dans une dernière danse de remerciement, j'ai entendu derrière moi un fort bruit de branchages que l'on casse et que l'on piétine. J'ai pensé qu'il était mieux de ne pas me retourner. C'était un salut, un signe de l'esprit de l'Ours-Maître et il ne fallait pas le déranger par un regard d'homme.

Tout était complet, tout me disait que c'était vraiment une bonne journée pour naître une troisième fois...

Chapitre III

Premiers pas d'homme

J'étais totalement abasourdi lorsque j'ai franchi la palissade de notre village, le corps épuisé et la conscience en feu...

Tout au long du chemin du retour, ne cessant d'entretenir des idées de victoire, je m'étais imaginé que l'on m'attendrait avec joie et impatience. Toutefois il n'en fut rien. Seuls, ma mère, mes sœurs et Tséhawéh marchèrent vers moi. Une flagrante leçon d'humilité...

Pour les autres, cela n'avait jamais été qu'une retraite de plus que j'avais prise dans la forêt, même si, traditionnellement, celle-là marquait le franchissement d'une porte. D'ailleurs, durant la dizaine de jours qu'avait duré ma "disparition", deux garçons de mon âge s'étaient également vus envoyés dans les solitudes boisées. Rien d'exceptionnel donc...

On me pria d'abord d'aller me laver dans le ruisseau qui coulait à proximité puis on ne donna à manger tout en me répétant que j'avais bien maigri, ce qui était logique.

Nul ne m'a ensuite demandé ce qui s'était passé, ce que j'avais vécu, non par désintérêt, je le savais, mais à cause d'une sorte de pudeur.

Il était un peu tabou ou tout au moins difficile pour notre peuple de commenter ou de faire commenter une "expérience d'âme". C'était trop intime et trop précieux, à l'image d'une infinité de "mouches à feu"¹ enfermées dans un pot de terre et qu'on aurait laissées s'enfuir en ouvrant celui-ci. La mise à nu d'un soleil intérieur... Du reste, je ne doutais pas que mon regard parle à ma place et dise à tous que oui, maintenant, Wantan était vraiment devenu un homme.

À la porte de notre maison longue, en réajustant son vieux pagne en peau de chevreuil, Tséhawéh m'annonça seulement avec solennité que "tout cela" serait officialisé devant le clan lorsque les deux autres garçons seraient eux aussi revenus avec leurs propres visions. On ferait alors une cérémonie collective, ce serait beau, on fumerait et on danserait.

– « Si c'est possible... » ajouta-t-il cependant.

– « Pourquoi dis-tu cela ? »

– « ... Parce qu'il s'est passé des choses juste avant ton retour. Celles que nous redoutions... Chez "ceux du Daim"², à une demi-journée d'ici, une dizaine d'hommes et de femmes, des enfants aussi sont déjà retournés vers leurs ancêtres et bien d'autres sont pris de fièvre. La maladie... Nous l'avons appris ce matin et maintenant nous ne savons même plus si le messenger de cette nouvelle peut dormir chez nous. Pour l'instant, il est là. Demande, toi... Nous serons deux. »

¹ Des lucioles.

² Les Tahontaenrats.

Ces quelques mots de Tséhawéh me prirent au dépourvu. Je n'ai pas su quoi lui répondre et, dans une sorte de fuite, je suis parti dormir. Oui, j'étais maintenant un homme mais... Ce "mais" était de trop, surtout si le destin de l'homme en question était de savoir parler aux esprits pour aider les malades et les vivants.

Je revins la mémoire vide au sortir d'une nuit qui ne fut qu'un trou noir. Je me suis cependant senti soulagé en apprenant bientôt que le messager dont nous ne savions que faire était reparti de lui-même vers son clan, à l'aube, après s'être mis à grelotter.

Quelques jours passèrent alors sans incident, jusqu'à ce que les deux autres garçons en attente de devenir des hommes réapparaissent l'un après l'autre. Un temps que notre *sagamo* me conseilla d'utiliser pour pratiquer le tir à l'arc et améliorer ma connaissance de la confection des flèches et des lances. Je ne détestais pas cela mais c'était tellement à l'encontre de mes préoccupations profondes que je m'en étais toujours assez peu soucié. Le savoir de ce qui consistait à ôter la vie, même de façon légitime, me paraissait incompatible avec la connaissance des autres mondes, l'art d'y pénétrer naturellement et enfin celui de la fabrication des baumes végétaux.

Ce n'était pas Tséhawéh, "le Vieux", comme nous disions respectueusement, qui m'avait initié à la cueillette des herbes et à la composition de quelques potions de guérison mais une ou deux "Vieilles" du village qui connaissaient les plantes et même les vertus de certains venins et de la bave de crapaud. L'approche des liquides animaux ne m'avait jamais répugné dès mon plus jeune âge et, à ce que m'avait dit mon oncle maternel, cela avait été pour Tséhawéh, l'un des signes qui lui avaient confirmé ce à quoi j'étais destiné.

Et puis est venu le grand jour, celui de trois naissances officielles à l'état adulte. La cérémonie allait être exceptionnelle car tout le village avait été rassemblé devant la maison du *sagamo* et non pas simplement les hommes... face aux futurs hommes. Il y avait eu un grand débat à ce propos. Les hommes l'avaient perdu, acceptant de reconnaître que, puisque c'étaient les femmes qui donnaient "la première vie" en mettant au monde, il était normal que, pour la seconde, elles soient présentes afin de transmettre leur force aux fils du village.

Avant que tout ne débute, les plus Anciens avaient déjà créé entre eux un Cercle de parole puis commencé à y faire circuler une très longue pipe ornée de plumes blanches noires et rouge en même temps qu'un bâton de bois torsadé, sculpté et partiellement entouré d'un bandeau en peau d'ours.

L'usage voulait qu'en tournant dans le cercle, ce bâton propose à celui qui l'avait en main le droit de prendre la parole sans être interrompu. En l'occurrence, cela pouvait être pour offrir des conseils ou adresser des mises en garde aux trois tout jeunes hommes que nous étions. À la demande du "Vieux", on m'avait déjà laissé assister à un tel Cercle de partage.

Je m'attendais à ce que la cérémonie qui s'annonçait en soit le sujet mais ce n'est pas ce qui s'est passé. Le *sagamo* puis Tséhawéh commencèrent par donner leur avis sur la maladie. Celle-ci progressait et, à moins que la Grande Tortue ou Aatentsic ne nous en protègent, elle serait bientôt chez nous. L'avis était qu'il fallait donc passer par le feu tout ce que le messenger du clan du Daim avait pu toucher ou trop approcher. D'une certaine façon, cela voulait dire brûler complètement la maison longue où il avait passé la nuit. La brûler avec tout ce qu'elle contenait, ses

ustensiles, ses peaux, ses tambours, ses raquettes de babi-che¹ et même ses réserves de nourriture...

– « Qui a dit que c'était la meilleure solution ? » est intervenu, en profitant de son tour de parole, un guerrier à l'abondante huppe qui faisait partie du cercle.

Le bâton est alors rapidement passé de main en main.

– « Échon, lui a répondu le *sagamo*. Il connaît mieux la maladie que nous. Je le crois et je le dis. ».

– « Ne crois-tu pas plutôt, Anikawadaj, que c'est son dieu et lui qui nous l'ont amenée sournoisement ? »

– « Les Français la redoutent aussi... »

– « Alors c'est que leur Christ n'est pas le dieu qu'ils prétendent, qu'il n'est ni tout-puissant ni bon. »

Il y eut un murmure d'approbation et la pipe circula de plus belle parmi les raclements de gorge et les toux.

– « Le Grand Esprit et Yoskaha nous en protègent-ils, eux ? Et pourtant... » est intervenu nonchalamment Tséhawéh.

À nouveau il y eut un murmure généralisé et, sans attendre plus, d'un geste impératif, le *sagamo* fit revenir vers lui le bâton de parole.

– « Alors c'est dit. Demain nous brûlerons la maison... Sur ses dernières braises nous jetterons le cèdre et le "foin d'odeur"² puis nous aiderons tous à la reconstruire un peu plus loin.

Un long silence plana sur le village tout entier et enfin Tséhawéh et le *sagamo* se tournèrent vers mes compagnons d'initiation et moi, assis sur le sol, un peu en retrait

¹ Les babiches sont des lanières de cuir entrecroisées et tendues dans des cerclages de bois afin d'en faire des raquettes à neige puis, plus tard, des assises de chaises chez les colons venus d'Europe.

² Le foin d'odeur, ou avoine odorante, est une graminée à la légère odeur de vanille considérée comme une plante sacrée au même titre que la sauge.

de tous. Les deux Vieux se levèrent aussitôt et d'un geste sans ambiguïté nous invitèrent à faire de même.

Tous les trois n'étions vêtus que d'un simple et court pagne de peau ; pas même un collier ne nous avait été autorisé. C'était une nouvelle naissance et non pas une consécration... au cas où nous ne l'aurions pas compris. Notre matrice d'homme avait été la forêt, l'un des esprits qui y régnait nous avait adoptés dans la nudité de notre être et nous devons nous en souvenir.

Cinq ou six guerriers parés d'une multitude de plumes au sommet du crâne, aux poignets et aux chevilles, nous ont alors rejoints pour former un large cercle autour de nous tout en faisant résonner des tambours qu'ils portaient loin en avant d'eux.

Jamais je n'oublierai le martellement feutré mais si puissant des longs bâtons qui s'abattaient en cadence sur leurs peaux tendues à l'extrême comme pour s'harmoniser au rythme de notre cœur et à celui de la Grande Tortue. Je crois avoir relevé légèrement le menton pour en être digne et en pensant avec insolence... « *Et pourquoi pas plus digne que les deux autres garçons.* »

Non, décidément, l'idée de ma "différence" ne m'avait toujours pas lâché... Je m'en suis aperçu presque sur l'instant et, un peu honteux, j'ai baissé la tête. Probablement trop car Tséhawéh me la releva d'un petit geste ferme afin que je voie s'approcher trois femmes, trois des Vieilles que je connaissais bien et dont la tâche était de nous enduire la moitié supérieure du visage d'une peinture d'un rouge intense puis le torse d'une série de motifs blancs. Je me suis totalement abandonné à ce rituel au point que, sans même l'avoir voulu, j'ai retenu mon souffle et que mes paupières se sont fermées.

Tout cela voulait dire beaucoup pour mon peuple ; je ne l'ai sans doute jamais mieux compris ni vécu qu'à ce

moment-là. Les peintures, minérales et végétales, soigneusement consacrées par des incantations, avaient à nos yeux leur âme propre ou, plus exactement, celle de leur espèce dont elles transmettaient la pureté et la puissance.

Les odeurs qu'elles communiquaient à la peau avaient aussi leur importance, voilà pourquoi nous ne devions pas être passifs en les recevant mais tenter, en conscience, d'en ressentir les messages, toujours très personnels. C'était sérieux, c'était solennel cependant qu'à mesure que nous nous en imprégnions, la cadence des tambours s'accélérait.

Enfin, les martellements cessèrent... Les hommes qui leur donnaient vie savaient toujours, d'instinct, quand ils ne pouvaient pas aller "plus loin" ou qu'il ne le fallait pas.

Debout près du feu, j'ai ouvert les yeux et j'ai aperçu les trois Vieilles qui s'éloignaient au milieu de l'assistance. Celle-ci s'était elle-même levée depuis un moment et se laissait aller à de petits mouvements de danse qui évoquaient une légère transe.

Encore une dernière grande étape et le seuil serait franchi... Le rituel de la coupe des cheveux, celui qui transformerait de façon radicale le masque humain que l'enfance puis l'adolescence nous avaient donné.

Quelle étrange sensation... Ma chevelure était d'un noir profond, longue, solide et abondante. Elle avait toujours poussé ainsi, en toute liberté – rien de plus normal – bénéficiant de temps à autre d'une petite coupe lorsque les branches des épineux s'amusaient trop facilement à la capter.

C'est le frère de ma mère qui fut chargé de la tailler radicalement, selon la coutume. Chez les Wendats, l'usage voulait que l'homme ait le crâne rasé à l'exception d'une véritable crête qu'on laissait à son sommet, qu'on rendait drue à l'aide de graisses puis qu'on faisait se prolonger plus bas que la nuque en une sorte de queue.

Tséhawéh m'avait depuis longtemps enseigné que son parcours, d'avant en arrière, était là pour rappeler celui des multiples rayons d'une lumière qui accompagnait tout être dès l'instant de sa naissance. Il m'était arrivé de les voir jaillir certains soirs avant que n'éclate un orage.

La coupe eut lieu avec l'un des couteaux de métal offert par Échon. J'ai en mémoire avoir été égratigné à plusieurs reprises durant cette opération aussi délicate que solennelle. Un peu de sang coula sur mes tempes... J'étais ému, fier, en même temps que curieux de savoir à quoi j'allais bien ressembler avec une telle crête... certainement, bien sûr, à tous les autres Wendats. Je ne voulais pas en tout cas, une fois pourvu de plumes, qu'elle imite la roue de ces grands dindons sauvages qui se montraient parfois avant de se réfugier dans les arbres.

Le rituel me donna l'impression d'être interminable... Des chants montaient de toutes les gorges, les tambours avaient repris leur rythme hypnotique et Tséhawéh y ajoutait parfois le son aigret de l'un *kanyahtéka nowa*¹ afin de prendre notre Mère la Terre à témoin.

J'aurais peut-être aimé pleurer mais je ne le pouvais pas, cela aurait été terriblement indigne... Je ne me souvenais d'ailleurs plus comment on faisait.

Et tandis que tout cela se déroulait, je me suis mis à déjà regretter ma chevelure, à me demander s'il était bien utile que je vive son "amputation". J'avais toujours entendu dire que c'était pour éviter, lors des combats en corps à corps, que l'ennemi la saisisse et nous plaque ainsi mieux au sol.

Pour mon peuple, se raser ainsi le crâne faisait partie de la fierté d'un guerrier... Et c'était précisément là que quelque chose n'allait pas... Je ne voulais pas être un guerrier parce que je ne voulais pas d'ennemi... malgré les Iro-

¹ Un hochet chamannique confectionné à partir d'une carapace de tortue.

quois qui aimaient parfois à nous scalper et en dépit des Français avec leur abominable maladie et leur dieu "ache-teur d'âmes"...

Sans parler de leur manie, à eux aussi, de vouloir chasser sur nos terres. Moi, j'étais là pour faire fuir ce qui affaiblissait ou faisait souffrir les êtres et les corps, pas pour me battre ni tuer ! Avait-on oublié que j'étais né pour être homme-médecine ?

Enfin, lorsque tout fut terminé et que mon regard a osé se poser sur mes longues mèches brunes jonchant le sol, le *sagamo* s'est approché de moi et j'ai senti qu'il accrochait quelque chose au sommet arrière de ma tête... la plume de ma nouvelle dignité, la plume à laquelle d'autres viendraient peut-être s'ajouter, avec le temps, avec les mérites. Cette pensée m'a un peu consolé, je dois dire...

Quant à mes deux compagnons, on n'avait pas encore tout à fait terminé de leur tailler une hure. Tandis que je jetais un rapide coup d'œil dans leur direction, j'ai vu que l'un d'eux grelottait et que cela ne plaisait pas beaucoup à notre *sagamo* à en juger par la moue qu'il faisait. Peut-être ne voulait-il pas être guerrier, lui non plus.

Farouche comme j'étais, je le connaissais peu... À force de m'être senti différent et qu'on me l'ait répété, je me suis rendu compte à ce moment-là qu'en vérité je m'étais bien peu intéressé aux uns et aux autres.

Cela m'est apparu clairement et je me le suis reproché... C'était si peu en accord avec l'idéal qui habitait mes profondeurs.

Enfin, mon oncle est revenu vers moi pour me remettre un *wampum*¹ à deux rangs. Il me l'accrocha lui-même autour du cou en disant à voix basse : « *Tu y ajouteras les griffes de ton ours. Ce sera bon...* »

¹ Pour rappel, voir page 36.

Ce fut alors au tour de Tséhawéh de me faire un présent. Il déposa au creux de ma main droite un petit objet que j'ai tout de suite reconnu comme étant un sifflet. *« Prends-en soin, Wantan, il est en os d'aigle. Je l'ai taillé moi-même. Il t'aidera à appeler les Forces supérieures lorsque tu en auras besoin. »*

Il y eut encore beaucoup de chants tandis qu'on brûlait la sauge en abondance en la faisant tourner parmi l'assemblée tout entière. Cela a poussé mon cœur à se dilater plus encore et je me suis dit que l'instant était vraiment grand parce qu'il n'était pas décidé par les humains seuls mais aussi par la Terre-Mère, bouillonnante de vie. Il était le prolongement de Son enseignement à nos viscères et à notre esprit collectif.

Ma nuit n'en fut pas tout à fait une... Allongé sur ma couche en feuilles d'*önenha*¹, le monde m'est apparu autrement. Il fallait que je l'aime davantage... les humains, surtout et, en cela, j'ai osé l'idée qu'Échon avait peut-être raison. Il y avait la Nature, les animaux et les présences de l'Invisible mais autour de moi, avait-il souligné, vivaient également mes semblables. Je devais reconnaître que cela ne devait faire qu'un Tout dans mon cœur maladroit et orgueilleux. Il le fallait, faute de quoi je ne ferais que "jouer à l'homme-médecine" lorsque l'heure viendrait et, peu à peu, mes capacités s'évanouiraient. Était-ce l'Esprit de l'Ours qui commençait à agir en moi ?

Comme prévu, le lendemain on mit le feu à la maison longue qui avait abrité le "messenger de la maladie". Par malchance cependant, touchée par une grosse braise, la maison voisine s'enflamma également. Lamentations à n'en plus finir... jusqu'à ce que certains disent qu'elle était

¹ "Blé d'Inde" ou maïs.

certainement contaminée, elle aussi, et que c'était la preuve que les esprits des lieux nous protégeaient.

C'était effectivement une façon de voir ou en tout cas de se consoler. Le vieux Tséhawéh m'avait répété depuis mes plus jeunes années que rien n'arrivait sans raison puisque, de l'autre côté de la voûte céleste, il existait un ordre des choses qui avait sa propre logique. Au-delà du respect que je devais à ses leçons, c'était aussi ma conviction profonde.

Par ailleurs, ce qui venait de se produire était-il si dramatique ? Nous savions tous que l'année suivante serait pour notre village – indépendamment des autres – celle de la "Grande transhumance". Nous l'avions vue arriver irrémédiablement, telle une fatalité bienfaisante à laquelle il fallait se soumettre.

En ce temps-là, chaque village avait en effet pour usage, approximativement tous les douze ou quinze ans, de quitter les lieux où il s'était établi. On démontait ainsi tout ce qui était mobile ou récupérable et on reconstruisait ailleurs maisons et palissades. C'était une façon de ne pas épuiser la terre qui avait été cultivée alentours et de laisser la forêt reprendre ses droits vivifiants.

Notre terre à nous produisait encore assez bien mais, même si elle nous accordait toujours une générosité qui nous suffisait, la sagesse demandait que la coutume soit respectée. Pour nous, il en allait de la Nature comme d'un être humain, il y avait des limites à ne pas franchir en exigeant trop de sa bonté ou de sa patience.

Lorsque l'hiver s'annoncerait et que les forêts deviendraient plus transparentes, nous serions donc vingt ou trente hommes de notre village à partir ensemble à travers bois afin de trouver un autre lieu de vie où rien ne manquerait et où nous pourrions être heureux... Un lieu que nous commencerions aussi à défricher tandis que la sève était "redescendue" dans la terre et que les arbres souffriraient

moins d'être coupés avec nos haches... Un lieu où le sol serait fertile, où il serait bon à remuer et où son odeur ressemblerait le plus possible à un parfum.

Je savais que je serais de l'expédition, que l'on ferait appel à mes perceptions ainsi qu'à la familiarité que j'entretenais déjà avec certaines plantes et certaines pierres. On ne me le disait pas pour ne pas me "perturber" et peut-être par prudence envers ce que pouvaient sous-entendre mes capacités... mais c'était un fait acquis.

Il faudrait trouver de l'eau bien sûr, de l'eau vivante à laquelle on puisse parler et idéalement aussi quelques zones marécageuses afin de pouvoir récolter ce riz sauvage tant apprécié appelé *zizania* et du foin d'odeur en abondance. C'était une aventure pour le nouvel homme que j'étais et je m'en réjouissais... sans le manifester, comme d'habitude.

Considérant tout cela et après avoir inévitablement fumé la pipe, il fut rapidement décidé en commun qu'en définitive aucune maison longue ne serait reconstruite et que ceux qui avaient perdu leur toit et leurs biens seraient hébergés par le clan, là où il restait de la place. On mettrait tout en partage ; cela aussi c'était la sagesse.

Quant à Échon et aux Français auxquels nous nous étions habitués... ils sauraient bien nous retrouver si les Ancêtres approuvaient cela ! Les Français avec leurs bâtons à foudre... j'avais bien vu que nos chasseurs finissaient par les tolérer ou même les apprécier ou encore y trouver leur compte car ils étaient constamment en quête de peaux ; ils n'en avaient jamais assez et le troc était avantageux pour nous.

L'été, me souvient-il, se déroula plutôt paisiblement. La maladie semblait s'être éloignée et les Iroquois ne s'étaient que peu montrés dans les parages. On disait les avoir aperçus par bandes de vingt ou trente sans peintures de guerre sur le corps et c'était tout. Ces incursions nous ou-

trageaient, bien sûr, mais fallait-il pour cela leur livrer une offensive ouverte ? Nul ne le souhaitait.

Entre deux enseignements de Tséhawéh qui voulait m'initier aux secrets du point de force qui se situe à une largeur de main sous le nombril de tout être humain¹, je me suis exercé de plus belle au tir à l'arc pour parfaire mes capacités de concentration... tout en m'autorisant à regarder ouvertement les filles, surtout celles qui avaient, de leur côté, franchi la "porte des femmes" – en toute discrétion – évidemment.

C'est au cours de cet été-là que, pour la première fois, je me suis rendu compte qu'elles aussi portaient un certain regard sur moi et que quelques-unes même cherchaient ostensiblement à attirer mon attention en empruntant à leur mère qui une robe décorée de perles et de plumes, qui un grand peigne sculpté dans de l'os et habilement placé dans la chevelure.

Nous possédions tous si peu que la moindre des choses pouvait, à notre âge, être un argument de séduction. Du reste, nous étions bien conscients que tout ceci n'était qu'un jeu auquel nous pouvions nous adonner librement sous l'œil amusé et très permissif du village car, en vérité, nul d'entre nous n'était autorisé à fonder une famille avec une personne de son propre clan. Il fallait chercher ailleurs, au gré des fêtes et des escapades en forêt...

À cette époque, il ne fut pas un soir où je n'ai remercié l'Ours-Maître d'avoir laissé l'empreinte de sa mâchoire dans la mémoire de mon épaule droite. Si rien n'avait jamais été visible à la surface de ma peau, je savais que la

¹ Le second chakra, point d'équilibre du corps, de régulation de sa chaleur, en rapport avec les reins, siège subtil de la force physique et de la captation des énergies éthériques circulant à l'horizontale. Ce point est à rapprocher du "hara" de la Tradition japonaise, centre de la vie instructive, animale et intuitive, sorte de point d'ancrage de l'être et d'activation du Ki, le Souffle.

chair de mes différentes âmes avait été bénie et que c'était pour cela que mon cœur et mes sens s'étaient ouverts à ce point.

Je me suis donc mis à essayer d'aimer pour aimer en réalisant que les capacités qui m'avaient été données et le savoir qui m'avait été inculqué pour officiellement soigner et aider ne signifiaient rien sans cet amour qui n'avait besoin d'aucune justification. En suis-je devenu moins taciturne ? Un peu, certainement. On a beau accumuler les connaissances et mille savoir-faire, on peut ne pas être un humain au plein sens du terme si l'Essentiel de la Vie demeure verrouillé en soi.

Je me suis même surpris à espérer le retour d'Échon ou de quelque Robe-Noire venu de l'est afin d'en apprendre un peu plus sur ce Christ qui leur faisait faire de tels voyages. Qui était-il en réalité, derrière les "idées humaines" ?

Un soir, lors d'un Cercle de parole, je suis allé jusqu'à déclarer que je trouverais juste et bénéfique de rencontrer des Iroquois parce qu'après tout, nous avons la même Mère. Certains Vieux ont approuvé mais pour d'autres il était préférable que je m'en tienne à l'étude des médecines de Tséhawéh car, selon l'expression, *"On ne demande pas à un bouleau de produire la sève de l'érable"*.

Enfin, l'automne est arrivé avec ses flamboyantes rousseurs et ses récoltes, puis l'hiver a commencé à se réinstaller... Déjà ! Premiers frimas, premières neiges, premiers rayons de soleil qui ne réchauffaient plus rien...

Comme prévu, une trentaine d'hommes et moi sommes alors partis en quête d'un nouveau territoire où rebâtir notre village. C'était sérieux. Je me revois encore en train d'enfiler d'épaisses jambières de peaux et de poils et de me les fixer solidement jusqu'aux genoux au moyen de grosses lanières. Je revois aussi ma mère, y glisser un couteau de métal au dernier moment. Il y avait de la fierté dans son regard.

« *Oh... comme elle a vieilli, Migouna¹...* » me suis-je alors fait la réflexion en l’embrassant sur les deux épaules et le front.

Nous ne partions pas au hasard ou d’après les récits de quelques chasseurs. En effet, il s’était trouvé que Tséha-wéh et moi avions fait le même rêve la même nuit ; nous nous étions vus, marchant côte à côte vers les rives d’un assez grand lac tout en tirant une traîne² emplie de blé.

Au-dedans de nous, nous savions que c’était vers le levant. Il ne pouvait donc s’agir que de ce lac si poissonneux que mon oncle m’avait déjà fait découvrir à deux reprises.³

C’était bien plus loin que ce dont nous avions l’habitude dans nos transhumances mais nous sommes partis d’un pas confiant et avons marché et marché... La neige était encore peu abondante et ce fut un bonheur de pouvoir parcourir de longues distances, apercevant de temps à autre de grands troupeaux de cervidés, des familles entières de rats-laveurs réfugiées dans les arbres, des loups et des meutes de coyotes.

Au matin de notre troisième journée, nous sommes arrivés en vue d’une dizaine de très jeunes femmes qui s’affairaient à ramasser du petit bois. Spontanément, elles cherchèrent bien sûr à s’enfuir, toutefois l’un de nous qui courait plus vite que les autres est parvenu à les rattraper et à les rassurer... Nous parlions la même langue et ne faisions guère que passer.

– « Notre village est là, juste à côté, au bord du lac, fit l’une d’elles. Ici, c’est le clan de la Corde... et vous ? »

Elle avait énoncé cela avec une telle dignité et un timbre de voix si clair que j’en ai été impressionné et que j’ai aussitôt cherché à rencontrer ses yeux. Ce ne fut pas fa-

¹ Petite Plume.

² Une luge appelée aussi toboggan dans les langues algonquiennes.

³ Le lac Simcoë.

cile... Elle devait être fière et farouche. Cela ne me déplaisait pas... Sur l'étroit sentier qui serpentait jusqu'à son village, j'ai tout fait pour me rapprocher d'elle et lui adresser la parole, ce qui ne me ressemblait en aucun cas. Ce fut elle, finalement, qui prit les devants.

– « C'est toi qui l'as tué ? » me demanda-t-elle en pointant du menton le *wampum* auquel j'avais joint mes griffes d'ours. On m'avait déjà posé une telle question, me semblait-il...

– « Non, il était déjà mort. C'est un cadeau qu'il m'a fait. On n'est pas toujours obligé de tuer... »

– « Pourtant, on tue toujours. »

Je lui ai souri. Elle avait tellement raison !

– « C'est vrai... »

Et, en lui répondant cela, je n'ai pu m'empêcher de penser à la quantité d'arbres que nous devrions d'abord abattre lentement et à coups de haches pour construire notre futur village. Pour nous, ce n'était pas anodin ; la force de la vie n'avait pas de frontière. Même le végétal en était imprégné, alors il ne fallait jamais l'oublier et le respecter comme un jeune frère placé sur le bord de notre chemin.

En fait, nous ne disions pas que tout avait *une* âme mais que tout avait *de* l'âme et que cette présence, cette expression de la Conscience universelle se manifestait en tout, en permanence, à différents degrés, sous forme collective ou individualisée.

Et puis, tout à coup, je suis sorti de mes pensées et j'ai demandé :

– « Ils viennent ici aussi les Robes-Noires ? Tu les as déjà vus ? »

– « Oui... »

– « Et alors ? Tu crois à ce qu'ils disent ? »

– « Ce serait difficile... Ils ne croient en rien ! »

– « Oh, oui... ils ont un dieu, rien qu'un. »

– « Je le sais bien... mais pour moi c'est comme s'ils voulaient me faire croire que l'arc-en-ciel n'a qu'une couleur. Et en plus, ils prétendent qu'ils mangent sa chair et boivent son sang... exactement comme les Iroquois quand ils deviennent fous jusqu'à dévorer le cœur de certains qu'ils ont tués. »

Là encore, je savais bien qu'elle disait vrai. Manger son ennemi pour prendre sa force, passe encore quand on se laisse prendre par un mauvais esprit mais... manger son propre dieu ! Cela n'avait décidément aucun sens.

– « Comment t'appelles-tu ? »

– « Yayenrà Yati¹... c'est le nom que j'ai choisi. »

– « Pourquoi ? »

– « Parce qu'un colibri est venu me parler au printemps, juste avant de devenir une vraie femme du clan. »

Nous venions d'arriver au village. Entouré d'une enceinte semblable à toutes celles de notre peuple, il n'était pas situé exactement au bord du lac, par sécurité, mais légèrement en retrait.

Au premier coup d'œil, nous avons tous compris qu'il y avait là plus de richesse que chez nous. Les maisons étaient plus grandes, les séchoirs à poissons et à viandes plus nombreux et les femmes portaient davantage d'ornements à leurs robes.

Notre arrivée créa aussitôt un petit attroupement joyeux et on nous amena rapidement chez le *sagamo*... qui s'avéra être le père de Yayenrà Yati. À son invitation, nous nous sommes alors assis devant sa maison, nous avons fait circuler un peu de foin d'odeur, – comment s'en passer ? – puis nous avons parlé. Peu de mots, en vérité, mais beaucoup de ressentis identiques. La maladie perverse, les Français de plus en plus nombreux que nous avions tout intérêt à tolérer, les imprévisibles incursions iroquoises et enfin,

¹ Oiseau de printemps.

cette certitude difficilement exprimable que "quelque chose" s'apprêtait à bouleverser notre ordre du monde.

– « Il y a trop de signes, laissa finalement tomber le père de Yayenrà Yati d'une voix rauque et un peu lasse. Tout se parle parce que tout se touche ! »

C'était exactement le discours que tenait Tséhawéh.

Le lendemain, le *sagamo* nous parla d'un grand espace assez peu boisé qui se trouvait à une petite demi-journée de marche près de la rive vers le nord du lac. Il pensait que cela pourrait faire un bon endroit pour vivre et planter un village... Alors pourquoi ne pas y inviter ceux de l'Ours à y venir ? Il nous honorait en évoquant cet emplacement.

Le reste de la journée fila comme l'éclair. Dans mon coin, la parole bridée par la crainte d'exprimer une stupidité, je n'ai cessé d'observer Yayenrà Yati dans le moindre de ses déplacements. Il y avait je ne savais quoi en elle qui me subjuguait. Avec ses pommettes très hautes, son abondante chevelure de la couleur des corneilles et son port de tête si droit, je la trouvais fort jolie... Cependant, ce n'était pas uniquement cela qui m'attirait en elle. Il se dégageait de sa silhouette une sorte de lumière que seul l'œil accoutumé à l'Invisible pouvait déceler et c'était d'abord cela qui me fascinait.

À de nombreuses reprises, je me suis malgré tout obligé à ne pas trop la regarder car je la devinais très intuitive et je ne voulais pas l'indisposer.

À la nuit tombée, quelle douceur n'ai-je donc pas éprouvée lorsque je l'ai vue s'asseoir juste à côté de moi au repas que son père avait fait préparer pour les invités que nous étions... Un festin de poissons du lac préparé avec des fèves et des herbes. Pour nous qui n'en étions souvent alors qu'à une simple *sagamité*¹, c'était incroyable.

¹ La *sagamité* était un plat populaire résultant d'un mélange bouilli de maïs, de poissons ou de viandes et de baies diverses auquel on ajoutait de la graisse.

Bien que la façon dont nous étions assis n'ait pas facilité les regards mutuels, nos yeux n'ont cependant pas cessé de se rencontrer, l'air parfois faussement surpris comme pour prétexter on ne savait quoi... Une vague de timidité ou de pudeur qui n'en était pas une. Ainsi, peut-être n'étais-je peut-être pas tout à fait indifférent à Yayenrà Yati...

Tôt dans la matinée, son père, trois ou quatre chasseurs et l'homme-médecine du village nous conduisirent jusqu'à l'endroit qui nous avait été décrit. Cela nous sembla d'emblée idéal... Assez peu de très grands arbres à couper, le lac à quelques pas, une terre qui sentait bon, qui était bonne entre les mains puis, non loin de là, visible entre les dénudés, une profondeur de conifères où devaient vivre une multitude d'esprits et de frères animaux. Nous fûmes rapidement du même avis...

Pourquoi chercher plus loin ? Yoskaha, dont certains disaient qu'il foulait régulièrement notre sol d'hommes, nous avait très certainement guidés... Pour moi, plus que pour tout autre sans doute, cela ne se discutait même pas !

Chapitre IV

Aux premières outardes

Nous sommes restés là deux journées entières, dormant comme nous le pouvions au pied des conifères les plus touffus, enroulés dans de vieilles fourrures dont l'état traduisait tout le vécu.

L'intention avait été de marquer le terrain en commençant par l'invocation des esprits du lieu afin qu'ils le protègent et acceptent de nous le concéder puis en entamant son déboisement après avoir parlé à chaque arbre qui serait abattu. Bien sûr, on fit tourner la pipe et on appela le tambour à résonner. Quelques-uns d'entre nous confectionnèrent même un grand *mandella*¹ qui portait la signature de notre clan et on me confia l'honneur de le suspendre le plus haut possible au tronc de l'arbre qui, par sa majesté, régnait de toute évidence sur les lieux.

Je me souviens qu'avant le début de cette cérémonie, très simple mais déterminante, j'ai tenu à enlever l'une des griffes d'ours suspendues à mon *wampum* afin de la fixer

¹ Le *mandella* est un objet sacré de protection pour l'ensemble des peuples autochtones du continent nord-américain. Il se présente sous la forme d'une sorte de bouclier orné de plumes, de morceaux de peaux et de divers objets décoratifs. Il est sensé apporter joie et abondance.

au *mandella*. Pour moi, c'était un geste important et, en l'accomplissant, j'ai su que c'était là mon premier vrai geste sacré, celui qui ferait officiellement de moi un homme-médecine lorsque le temps en serait venu, autrement dit lorsqu'un peu plus de sagesse se serait installée en moi. Chacun approuva et j'ai vu que cela plaisait aussi au *sagamo* de la Corde, le père de Yayenrà Yati.

Quelques jours plus tard, alors que la neige s'était mise à tomber à gros flocons, nous étions de retour à notre village, fiers d'avoir pu accomplir notre mission. Nous y découvrimmes non sans surprise deux "marcheurs"¹ français avec leur chargement de peaux... ce qui nous déplaisait quelque peu. Surpris par l'hiver, ils avaient demandé asile jusqu'au printemps afin de pouvoir survivre sans trop souffrir du froid ni avoir à parcourir de longues distances. Comme nos maisons longues étaient toutes occupées, ils s'affairaient tant bien que mal à la construction d'une hutte qu'ils recouvriraient par la suite d'écorces et de peaux.

Nous nous sommes un peu amusés en les voyant ainsi... mais il fallait avouer qu'ils étaient courageux. Qui ne l'était pas, cependant ? Notre vie à tous était rude et, bien que nous n'en ayons jamais connu d'autre, nous étions conscients qu'il en existait de plus douces.

Quant à moi, juste un peu plus bavard qu'autrefois, "du temps de mon enfance", j'ai commencé à leur rendre visite, certainement sous l'effet d'une curiosité mêlée de défi en apercevant une croix de métal suspendue au cou de l'un d'eux. Celui-là s'appelait Jean tout comme Échon, de son vrai nom, et n'était pas avare d'histoires à raconter. Une forme d'amitié est ainsi née en quelques semaines tandis que la neige ne cessait de s'amonceler et que le froid s'installait.

¹ Des trappeurs. Ceux-ci seront appelés par la suite "coureurs des bois".

– « As-tu une femme ? » lui ai-je un jour demandé.

Il a hésité un instant.

– « Oh... quelques-unes... » finit-il par lâcher avec un sourire en coin.

– « Tes frères sont morts ? Tu as adopté les leurs pour qu'elles ne soient pas seules et mangent bien ? »

– « Oh non... non... Nous n'avons pas le droit... C'est juste que je voyage toujours... Alors tu comprends... »

– « Mais tu en as une vraie ? »

– « Elles sont toutes vraies... mais, oui, tu as raison il y en a une qui l'est plus que les autres, loin d'ici dans une ville à l'est, là où la mer commence¹. »

Je n'avais jamais vu de vraie ville, comme savaient en faire les Français disait-on, ni même de mer ; toutefois ce n'était pas ça qui m'intriguait.

– « Tu dis que vous n'avez pas le droit d'en avoir plusieurs... C'est votre dieu qui ne le veut pas ? »

– « Oui, c'est cela... »

– « Alors pourquoi lui désobéis-tu ? Si c'est un vrai dieu, il te voit ! »

– « Ce n'est pas un vrai dieu, c'est Dieu... »

– « Alors, c'est pire encore ! »

Jean semblait gêné que j'entre ainsi dans l'intimité de son cœur.

– « Oui... mais Il pardonne tout. »

– « Pourtant Échon nous a dit qu'Il punit ceux qui lui désobéissent. »

Un silence s'est installé dans la hutte de Jean.

– « Tu connais Échon ? » fit enfin le Français.

– « Un peu... Il est brave mais sa pensée est comme celle d'un enfant dès qu'il parle de son Christ. Il y a deux sortes de choses dans sa tête : celles qui sont bien selon son dieu et celles qui ne le sont pas, sans voir que parfois elles

¹ Vraisemblablement la ville de Québec, fondée par Samuel de Champlain en 1608.

se contredisent ou alors qu'elles ne parlent que du jour et de la nuit en oubliant que l'un et l'autre se marient pour faire naître l'aube et le crépuscule. »

Jean a souri une nouvelle fois de son sourire un peu oblique. En le voyant ainsi et apparemment à court de mots ou d'idées, je me suis fait la réflexion qu'il ne devait pas beaucoup réfléchir à l'ordre du monde ni au sens de la vie qui lui avait été prêtée par le Grand Esprit.

On lui avait dit de croire à certaines choses et c'était tout. Il ne savait pas chercher "entre" elles et n'imaginait même pas qu'on le puisse ; alors, dans sa tête, il devait s'arranger avec des contradictions... Du moins, telle était mon impression.

Je n'ai pas voulu insister dans cette direction car il me semblait bien que mon nouvel ami n'était pas à l'aise avec ce genre de discussion. C'était étrange... Comment croire sans seulement chercher à comprendre et, qui plus est, avec la crainte d'une punition ? Étaient-ils tous comme ça ?

Ma foi à moi se montrait plutôt simple mais j'avais toujours essayé d'en vivre les effets jusque sur mon corps et dans les prolongements de tout ce qui vivait... En fait, je ne croyais pas... je ne réalisais pas ce que la croyance seule voulait dire... Il fallait que j'éprouve et, en cela, j'étais loin d'être le seul. L'expérience du Sacré, le contact avec l'Invisible, c'était le cœur palpitant de mon peuple, de celui des Iroquois, des Pétuns, des Chonnontons¹, des Anishinabegs et de tous les autres dont je peinais à retenir les noms tant il y en avait.

J'ai donc rejoint ma paillasse en feuilles de blé dans la maison longue où je vivais encore avec toute ma famille. Les enfants de quelque cousine s'y amusaient avec des

¹ Chonnontons ou "Peuple du Chevreuil", appelé aussi "Neutres" par Champlain. Les Anishinabegs sont plus connus sous le nom global d'Algonquins.

poupées de bois et de végétaux tressés. Leurs cris m'ont été désagréables. Je voulais juste m'isoler avec moi-même, ne plus réfléchir et avant tout essayer de retrouver derrière mes paupières closes le regard de Yayenrà Yati.

Oui, elle, bien sûr... Depuis mon retour au village, je me rendais compte que sa présence me poursuivait de plus en plus souvent. Je l'avais si peu approchée, je lui avais si peu parlé... Pourtant elle me manquait comme jamais personne ne l'avait fait. Était-ce cette sensation, ce vide qui faisait ce qu'on appelait "être amoureux" ?

Ce devait être cela... et je me suis fait la réflexion que cela ressemblait un peu à une maladie. La présence de l'autre se faufilait jusqu'à nous ainsi que savent le faire les esprits de toute nature et alors elle ne nous quittait plus en nous laissant l'impression de nous grignoter le cœur... Mais elle, Yayenrà, est-ce que quelque chose de moi la rejoignait de la même façon et "l'aspirait" ?

Comment faire ? Comment vivre avec cela ? Le premier printemps était si loin encore !¹ Sans doute n'y avait-il pas d'autre solution pour moi que d'attendre et de patauger dans mes réflexions. Je me sentais esclave, un état que je n'aurais jamais imaginé pouvoir éprouver.

Par chance, cet hiver-là fut pour moi fort riche en songes et en contact avec les forces de l'Invisible. Non seulement l'esprit de l'Ours est revenu me visiter à plusieurs reprises pour me confirmer – si besoin était encore – son adoption définitive, mais aussi ceux d'un grand nombre d'animaux dont certains que je ne parvenais pas à identifier. Parfois, je jouais même avec la profondeur de leur pelage en y enfonçant mes doigts ou je les voyais danser à

¹ Pour les autochtones de cette région du monde, il existait dans les faits cinq saisons. Avant l'arrivée réelle du printemps, on notait une sorte de "pré-printemps" dès l'apparition des premiers bourgeons, alors que le "vrai" printemps était effectif à l'arrivée des outardes, sous la forme de grands "voiliers" dans le ciel. L'année nouvelle débutait officiellement à l'automne.

mes côtés en adoptant d'improbables postures humaines. Ces espaces intérieurs apaisèrent beaucoup mes vagues de langueur amoureuse. Mois après mois, ils ont également nourri ma force profonde et m'ont certainement conforté dans le rôle que j'aurais à tenir au sein de mon clan.

Le vieux Tséhawéh en profita pour m'enseigner la base de quelques rituels et insista longuement sur la prudence qui devait être de mise face aux manifestations de certaines présences toxiques qui "avaient le talent" d'habiter des corps malades.

– « Un homme-médecine, ne cessait-il de répéter, ne doit jamais être poreux à de telles forces usurpatrices et grignoteuses d'âmes. S'il le devient, il manquera à sa mission et en mourra. Si un jour tu as peur devant "ce" que tu rencontres, Wantan, alors arrête-toi et va te purifier longuement dans la forêt. La peur est semblable à une tempête si forte qu'elle parvient à ouvrir les deux portes d'une maison longue. Son souffle s'y engouffre et y éparpille tout. Sache qu'il n'y a aucune faiblesse à parfois donner ou se donner l'impression de reculer. Il y en a cependant à vouloir absolument porter le masque d'une puissance que l'on n'a pas ou qui nous fait défaut dans l'instant. Lorsque la fierté se pare des peintures de guerre de la prétention ou de l'orgueil, alors elle a déjà perdu le combat car elle devient faiblesse. Souviens-toi de cela... »

Et dans ma solitude intérieure aussi enneigée que les étendues figées de nos forêts, je savais déjà que toujours je m'en souviendrais...

La fin de cet hiver-là fut soudainement marquée par un événement auquel je ne me serais jamais attendu...

Quatre hommes très chaudement vêtus et fort armés s'annoncèrent à la porte de notre enceinte. Ils étaient du clan de la Corde, de ce village même où nous avions été si bien accueillis quelques mois plus tôt, et étaient porteurs

d'un message. Peu après notre départ des guerriers français en quête de nourriture et d'un peu de chaleur étaient passés par chez eux.

Ceux-ci leur avaient appris que leurs troupes s'étaient heurtées à des Iroquois dans le courant de l'été, qu'ils avaient pu en capturer quelques-uns et que l'un d'eux avait avoué que leur peuple prévoyait un grand nombre d'attaques en territoire wendat dès que les beaux jours seraient revenus. Il fallait donc que nous soyons prévenus ainsi que tous ceux des villages dont nous connaissions l'existence.

L'émoi fut bien sûr général... Ainsi les Iroquois n'avaient renoncé à rien ! Et cette nouvelle tombait d'autant plus mal que nous nous apprêtions à abandonner notre enceinte pour une autre qui restait à bâtir. Fallait-il repousser le projet d'une année ?

Contrairement à la coutume, notre *sagamo* n'a pas voulu de débat avec l'ensemble du village. Le soir même, il a réuni autour de lui Tséhawéh et cinq Vieux de notre clan, de ceux qui s'étaient déjà longuement frottés aux Iroquois et qui en connaissent les ruses habituelles.

Dès le lendemain matin, nous apprîmes tous que nous n'ajournerions pas notre projet. Tséhawéh avait reçu de multiples "signes" durant la nuit dont l'un issu du "Peuple des Étoiles" lequel, à ses dires, ne l'avait jamais contacté de toute son existence. Nous commencerions donc à partir sitôt l'arrivée des toutes premières outardes, même s'il restait au sol de grandes bandes de neige. Ce serait rude mais nous le ferions !

L'ours était fort et résistant et nous ne devions jamais oublier que ses qualités étaient gravées dans notre chair !

Au-delà de l'importance de cet événement et de ce qu'il laissait craindre, un autre – qui lui fut simultanément – me toucha tout particulièrement. L'un des guerriers du clan de la Corde m'a en effet pris discrètement à part au lendemain

de son arrivée. Il avait d'abord feint un air grave puis finalement laissé transparaître un sourire complice.

– « Il y a quelqu'un qui vit chez nous... et que tu connais bien, fit-il en cherchant au fond d'un sac qui pendait à son côté. Tiens, prends, mon frère... Voici ce qu'elle m'a remis pour toi. Elle dit que c'est son père qui l'en a chargée mais... Enfin, c'est ce qu'elle dit... et elle a ajouté que cela t'irait bien. »

L'instant d'après je me suis retrouvé avec un petit paquet dans les mains, soigneusement confectionné avec des feuilles de blé maintenues par des lanières de peau assorties de quelques perles. Il contenait l'un de ces larges bracelets que nous aimions tous porter en haut d'un bras afin d'y souligner la force de nos muscles.

Cela m'a troublé... Il était si inattendu et si beau avec son cuir teinté de pourpre et orné de petits motifs noirs.

Totalement stupéfait, j'ignore quel regard j'ai bien pu faire en le découvrant puis en tentant maladroitement de l'enfiler.

– « S'il ne te va pas, mon frère, ou si tu n'en veux pas, je le reprendrai, mais alors... » a malicieusement fait le messager de Yayenrà Yati... puisque c'était forcément d'elle que venait le présent.

– « Non, non... me suis-je empressé de répondre, je le garde ! Je suis certain qu'il me va très bien... »

Je n'ai rien dit d'autre au messager. Rien ! Cela aurait pu rompre je ne savais trop quel charme. Je me suis simplement incliné, le poing droit placé sur ma clavicule gauche, puis j'ai filé me réfugier sur la paille où je dormais. Plus de questionnements, plus de tensions... Je me sentais tel un lac sans la moindre ride à sa surface... Ainsi donc Yayenrà Yati devait chercher mon regard au fond d'elle

tout comme j'espérais trouver le sien dans chacune de mes nuits¹.

Et la vie a repris son cours sous la neige qui commençait à se mêler d'eau... une vie plus pesante pour nos villages avec la menace des Iroquois mais à vrai dire plus légère pour moi à la seule idée que nous partirions très vite afin de bâtir notre nouveau village près d'un autre, cher à mon cœur.

Bientôt les deux "marcheurs" français sont repartis avec leur chargement de fourrures. En guise d'adieu, j'ai souvenir que Jean, celui dont j'avais un peu fait mon ami, me glissa un petit objet dans la main. Sans le regarder, à sa seule rugosité et à sa cordelette, j'ai su de quoi il s'agissait. C'était la croix de métal qu'il portait au cou. Lui aussi, un cadeau ?

J'ai retenu un sursaut... Je n'en voulais pas ! Qu'avais-je besoin du symbole d'un dieu qui se faisait manger tout cru autant qu'on le voulait et dont les volontés, si on ne les respectait pas, conduisaient à un lieu infernal ?

Je n'ai toutefois rien voulu laisser paraître de mon refus instinctif. Il n'était pas question de blesser Jean qui, je n'en doutais pas à ce moment-là, me faisait un cadeau précieux à ses yeux.

– « J'en retrouverai un ! me lança-t-il en guise d'ultime adieu. Là où je vais, on en trouve partout ! »

Cela m'a laissé sans voix. Ainsi, son peuple faisait aisément commerce de ce qui, pour lui, semblait représenter le point culminant du Sacré. C'était choquant.

¹ Il n'était pas rare que la femme prenne l'initiative dans la déclaration des sentiments amoureux. Autant l'homme se plaisait à exprimer sa masculinité de multiples façons, autant la femme était respectée et avait le dernier mot dans ses choix affectifs. Elle a toujours eu une fonction transmettrice dans la culture – rappelons-le – matrilineaire des peuples autochtones.

Chez nous, il n'existait que deux chemins qui pouvaient mener au contact ou à la possession d'un objet ayant une valeur sacrée.

Le premier résultait d'un cadeau inattendu de la Nature elle-même. Celle-ci nous faisait alors découvrir la plupart du temps soit une pierre, soit un arbre ou un morceau de bois desquels se détachait une silhouette – même un simple regard – qui nous interpellait parce qu'elle suggérait une vie. La silhouette en question, le regard et leur support de matière devenaient ainsi et dès lors un pont naturel entre un monde et le nôtre. Celui qui les découvrait savait qu'ils étaient d'emblée consacrés mais il se devait néanmoins d'y faire descendre plus encore l'Invisible par des chants et des fumigations d'herbes.

Quant au second chemin, c'était celui de la fabrication d'un objet symbolique ou rituel. Pour l'ensemble de notre peuple, cette fabrication ne pouvait se concevoir qu'avec une intention précise et en pleine conscience. Tout d'abord dans le choix des matériaux, ensuite dans chaque étape de sa réalisation, toujours méticuleuse, respectueuse de la vie qui circulait dans les matières utilisées puis en dédiant chaque phase du travail à une Présence et à sa fonction.

Tséhawéh et mon oncle maternel m'avaient beaucoup enseigné à ce propos, surtout après les jours d'orage où tout était sensé mieux parler et livrer ses secrets.

Je ne comptais plus les hochets, les calumets, les tambours et les masques de guérison que j'avais confectionnés sous leur direction en apprenant à nourrir chacun de mes gestes et la moindre de mes pensées d'une intention bienveillante parce que porteuse de sagesse.

Il avait alors fallu que tout ce que je faisais ainsi naître de la matière à l'état brut soit "beau". Pas nécessairement

beau pour "l'œil borgne" du commun mais beau dans son orientation essentielle par les détails de sa réalisation.

Et je crois pouvoir dire que tout homme-médecine et toute "Grand'mère aux herbes" d'un village savaient reconnaître la puissance et la sacralité d'un objet par le simple fait de prendre ce dernier entre leurs mains.

Toujours est-il que la possession inattendue et non désirée de la croix métallique de Jean créa un malaise en moi. Qu'allais-je en faire ? Je ne voulais pas qu'on la voie et qu'on s'imagine ainsi que je m'étais laissé convaincre par Échon ou quelque autre Robe-Noire mais, en même temps, je ne trouvais ni juste ni bien de la jeter dans la forêt, même si elle avait fait l'objet d'un commerce et qu'il en existait apparemment des quantités d'autres qui lui étaient identiques.

Peut-être pouvais-je tout simplement et très discrètement "adopter" le dieu Christ aux côtés de Yoskaha, d'Aatentsic et des autres grandes Présences qui nous protégeaient ? Échon ne le voulait pas mais... après tout, qu'est-ce que cela pouvait bien faire si moi je m'en accommodais ? J'ai donc enfoui la croix de métal au plus profond de mon sac, sous ma paillasse, et ma vie continua ainsi.

Quoi qu'il en fût, j'étais profondément déçu du manque d'âme des Français – et sans doute de bien d'autres – qui faisaient si peu de cas de l'image de leur dieu en la privant à coup sûr de sa magie. Mais savaient-ils seulement ce qu'était la vie secrète d'une forme et d'une matière ? Une telle ignorance trahissait pour moi une grande pauvreté.

Et le jour des premières outardes se leva enfin sur notre territoire encore ankylosé... Nous possédions peu mais tout rassembler tandis que tout ou presque nous était indispensable jusqu'au dernier instant rendait les préparatifs difficiles. Nous avions déjà confectionné à la hâte de nombreuses grandes "traînes" que nous pouvions tirer tant bien

que mal sur le sol une fois chargées, toutefois ce n'était rien en comparaison de ce qui nous attendait. Le trajet que nous avons accompli à l'automne en deux ou trois jours nous demanderait certainement trois fois plus de temps dans des conditions de vie épuisantes.

Contrairement à ce qui a été dit, nous n'ignorions pas l'existence des chevaux et nous savions que d'autres peuples que le nôtre en possédaient mais, jusque là, aucun des très rares Français qui s'étaient présentés chez nous avec l'un de ces animaux n'avait accepté d'en échanger un contre quoi que ce soit. Seul notre *sagamo* avait réussi à troquer des peaux contre un ou deux "bâtons à foudre" qui ne lui servaient guère d'ailleurs, par manque de munitions... Quant à l'un de ces animaux qui ressemblaient à un orignal sans cornes, pas question, ils étaient trop précieux.

Enfin, le jour dit, en fonction des étoiles et de l'avis de Tséhawéh qui se montrait plus grave que jamais, nous avons fait à l'aube une petite cérémonie de remerciement à notre Mère la Terre puis nous sommes partis dans le silence.

Comme il devait être étrange notre cortège essayant de se frayer le meilleur chemin possible à travers un entrelacs de pistes déjà existantes ! Je me souvenais très vaguement avoir vécu de tels moments durant ma toute petite enfance mais c'était loin... Ma mère m'avait constamment porté sur son dos. Un effort qui était douloureusement resté dans sa mémoire.

Les problèmes ne tardèrent bien sûr pas à se révéler. Rapidement, quelques vieillards ne parvinrent plus à avancer et demandèrent des sortes de civières sommaires cependant qu'autant d'enfants pleuraient de fatigue. Parfois, lorsqu'on y voyait assez loin à travers les arbres, le son d'un tambour se risquait à aider notre marche. Hélas, puisque la sagesse réclamait la discrétion, il fallait rapidement lui demander de se taire.

Il y avait eu tant à faire durant les semaines précédant notre départ que j'en avais oublié de me raser le crâne selon notre usage. J'avoue que cet oubli – ou ce demi-oubli – ne m'a pas déplu car ma coiffure, en dépit de la dignité qu'elle me conférait, ne répondait pas aux véritables aspirations de mon cœur.

C'est la vue de Tséhawéh marchant devant moi qui, en une fin de journée, me fit réfléchir et emporta ma décision. Malgré la crête qu'il avait toujours conservée au sommet de la tête et dans la nuque, je l'avais toujours connu avec de longs cheveux qui lui couvraient chaque côté du crâne jusqu'à descendre jusqu'à ses épaules. C'était à lui que je voulais ressembler. J'allais être un homme-médecine à son image et je ne voulais pas combattre sinon pour me défendre.

Ce fut ce soir-là aussi où, s'apercevant que je le regardais avec insistance, Tséhawéh m'a posé une question à voix basse.

– « Wantan... dis-moi, lorsque le *mandella* a été suspendu à l'emplacement où nous allons maintenant vivre... combien de griffes d'ours y as-tu attachées ? »

– « Une seule... je n'en avais pas tant que cela à mon *wampum*... »

– « Une seule ? Tu aurais dû les mettre toutes... Crois-tu qu'on compte ou qu'on mesure quand on parle à l'Esprit de l'Ours ? Crois-tu que c'était d'abord pour toi qu'il t'avait donné ces griffes ? »

J'ai bredouillé je ne sais quoi, Tséhawéh a fait une de ces moues dont il avait le secret puis il n'a rien ajouté d'autre. Il m'a simplement entraîné à l'autre bout du campement que nous avions improvisé.

Près d'un feu, un vieillard était allongé, couvert de peaux de castors. Il agonisait, c'était évident. Cela voulait dire que, par conséquent, nous ne bougerions pas de là tant

qu'il n'aurait pas passé la porte qui mène de l'autre côté du monde.

Quelques Vieilles faisaient doucement brûler du cèdre autour de lui ; quant à ses fils, ils ne disaient mot, la mine résignée. Tséhawéh n'a rien proposé ; il a seulement saisi un moment la main du mourant dans la sienne en lui murmurant...

– « Quand une page est tournée, mon frère, c'est bien qu'elle le soit par une belle lune... Et celle-ci est très belle, tu as de la chance. »

Le lendemain matin, le vieillard était en chemin vers ses ancêtres et on préparait lentement la cérémonie qui célébrerait les étapes de son envol.

Notre Tradition voulait que nous n'enterrions pas nos morts avant quatre jours et, comme il n'était pas question que nous y dérogiions, notre situation s'avérait difficile... Le simple fait de devoir creuser le sol pour y déposer le corps relevait du défi car la terre et les roches étaient encore en partie sous l'emprise du gel.

Autour de la dépouille du vieil homme près de laquelle on avait déjà rassemblé ses maigres biens, une bonne dizaine de femmes se lamentaient ainsi qu'il fallait le faire. Sachant qu'il ne pouvait faire autrement que d'entendre leurs pleurs, celle qui avait été son épouse et dont le visage évoquait une terre aride se mit à lui parler à voix haute. Il était important qu'elle lui rappelle ses meilleures années, ses défis, ses courages ainsi que tout ce qu'il avait accompli de bien... C'était une longue litanie qui préfigurait celle qu'elle réciterait le jour de la mise en terre. Après cela, son deuil durerait dix jours... ou une année entière ; ce serait à elle d'en décider car, disait-on : *« Trop de pleurs sont comme trop de pluie. Lorsque les rivières débordent, elles nous emportent avec elles et on s'y noie... »*

Les quatre jours s'écoulèrent donc, mornes et froids. Nous savions tous qu'une fois installés dans le village qu'il nous fallait construire, notre devoir nous commanderait de revenir à un moment précis sur ces lieux afin d'y amener avec nous ce qui resterait de la dépouille du vieillard. De la même façon, il nous faudrait retourner vers les terres que nous venions de quitter afin d'y récupérer les ossements de tous ceux qui y avaient été enterrés.

Après les avoir nettoyés, nous les déposerions alors dans une fosse commune quelque part en un lieu décidé par tous. Pour nous, c'était plus qu'un geste symbolique, cela maintenait la cohésion de l'ensemble de notre peuple en nous reliant à sa mémoire de base. Ce serait alors ce que nous appelions "la Fête des Âmes", Nous ne doutions pas y trouver de la force vitale, de la respectabilité et le soutien des Ancêtres.

La cérémonie de la mise en terre fut brève étant donné les circonstances dans lesquelles nous nous trouvions tous. Aussi, dès que nous eûmes terminé l'édification d'un petit tumulus de terre et de pierres sur l'emplacement de l'inhumation, nous avons immédiatement repris notre marche. C'était encore le matin et nul ne parlait à voix haute. Je me souviens que Tséhawéh a lui-même commencé à éprouver de la difficulté à avancer comme si le départ de celui qu'il avait bien connu depuis de si nombreuses années lui rappelait sa propre fragilité.

« Lorsqu'un oiseau s'envole, fit-il après avoir accepté de s'allonger sur l'une de nos traînes, il arrive souvent que le battement de ses ailes aspire vers lui la petite troupe de ses semblables. »

Pour lui c'était une sorte de plaisanterie mais personne ne l'a trouvée drôle...

Le lendemain, nous sommes finalement parvenus sur les rives du lac de notre vision. Un soulagement... Un

souffle de bonheur... puis quelques hésitations et un peu d'errance... jusqu'à ce que nous ne tardions pas à apercevoir des silhouettes qui couraient entre les troncs d'un bois d'érables et de bouleaux. Le village du clan de la Corde, celui de Yayenrà Yati était là, à proximité... Enfin !

Quelques hommes étaient occupés à la réfection de sa palissade. Ne sachant qui nous étions en si grand nombre, ils donnèrent aussitôt l'alerte au moyen de cris aigus, un signal que notre *sagamo* eut vite fait de désamorcer par des « *oh, oh !* » traditionnels joyeusement lancés.

En un instant tout le village fut là, les hommes, leurs arcs et leurs lances en main, à tout hasard... mais trop heureux de constater que "ce n'était que nous" et que le Grand Esprit secondé par les Ancêtres nous avait bien guidés et protégés. Un nouveau pan de notre destin commençait là à réellement prendre forme et, à coup sûr, nous en laisserions des traces par des dessins gravés sur des écorces.

Notre *sagamo* n'a pas voulu que nous entrions dans le village car nous étions bien trop nombreux. Nous installerions donc notre campement un peu à l'extérieur de son enceinte et ce serait parfait, du moment que nous pouvions faire résonner le cœur de nos tambours et que ceux de la Corde se joindraient à nous avec leurs "pétunoirs"¹, ainsi qu'aimaient à dire les Français.

Pendant un temps qui m'a paru interminable, je n'ai fait que chercher du regard la présence de Yayenrà Yati parmi les centaines d'hommes, de femmes et d'enfants qui étaient là à faire connaissance. Je n'avais pu que fièrement saluer son père sans évidemment oser demander où elle se trouvait. Lui, il m'avait regardé d'un air complice et quelque peu débonnaire tout en gardant le silence.

Enfin Yayenrà m'est apparue, mêlée à un groupe de jeunes femmes affairées à préparer l'un des feux autour

¹ Leurs pipes.

desquels nous pourrions bientôt nous rassembler et partager un peu de nourriture. Elle faisait mine de ne pas me voir mais je savais qu'elle avait une façon de lever le sourcil gauche qui traduisait le fait qu'elle observait quelque chose ou quelqu'un. J'ai alors tenté quelques pas et elle a réagi, l'air faussement intimidée. De loin j'ai finalement eu l'idée de lui montrer le large bracelet qu'elle m'avait offert et nous nous sommes dès lors rejoints sans plus attendre.

Quel émoi difficilement contenu de part et d'autre ! Peu de mots échangés pourtant... Nous ne savions pas lesquels. Je me sentais tel un jeune castor qui aurait péniblement construit son barrage afin de retenir les eaux d'une rivière et dont l'œuvre allait être emportée par une crue soudaine et violente.

Alors, pour la seconde fois, j'ai montré mon bracelet à Yayenrà et c'est là que, sans crainte, elle m'a attiré à l'intérieur de l'enceinte de son village, derrière une maison longue... Premiers baisers, premières douceurs muettes... C'était si simple...

Puis nous sommes sortis de derrière la maison en riant, toujours sans nous être vraiment parlé afin de nous mêler aux autres. Pourquoi dissimuler quelque chose dont le cœur est le maître ?

C'est à cet instant précis que nous avons croisé trois hommes vêtus d'une robe qui avait dû être noire autrefois et qui étaient pourvue d'une capuche. Tout laissait croire qu'ils avaient surpris un instant de notre tendre complicité car leurs regards de réprobation étaient à eux seuls éloquentes.

– « Les Robes-Noires sont revenus ? »

– « Ce ne sont pas les mêmes, m'a répondu Yayenrà en chuchotant. Tu n'as pas vu la corde à leur taille ?¹ Ils ont

¹ Il s'agissait vraisemblablement de moines Récollets, donc de Franciscains. Ceux-ci ont été les premiers à s'être aventurés en territoire wendat avant d'être progressivement remplacés par les Jésuites.

passé tout l'hiver ici mais il y a des années qu'ils vont de village en village, à ce qu'ils nous ont dit. Le grand chef des Robes-Noires leur aurait demandé de partir depuis fort longtemps, cependant eux ne l'ont pas voulu¹. Ils sont bons et prient beaucoup mais restent tout aussi étroits et étranges dans leur tête qu'Échon lorsqu'il est venu ici. On dirait qu'ils n'aiment pas les femmes ou alors qu'ils en ont peur. Je suis contente qu'ils nous aient vus... »

– « Pourquoi ? »

– « Comme ça... »

Et dans ce "comme ça" sorti de la bouche de Yayenrà j'ai senti une petite pointe de provocation qui n'a pas été pour me déplaire...

Bien qu'éprouvés par notre longue marche nous avons veillé fort tard autour des feux. Avec l'accord de tous il fut décidé que nous séjournions là deux ou trois jours, le temps de reprendre un peu de force avant de rejoindre, à une petite demi-journée, le lieu de notre installation.

La joie de se retrouver entre clans d'un même peuple était palpable et s'est prolongée toute la durée de notre séjour. Yayenrà Yati et moi ne nous sommes pas quittés un instant à tel point que notre complicité amoureuse est devenue l'objet de quelques aimables plaisanteries. À plusieurs reprises, nous avons même aperçu les deux *sagamos*, ma mère, son frère, Tséhawéh et Onchiaréh, l'homme-médecine de la Corde, s'entretenir autour de ce qui devait être une boisson chaude aux herbes...

De quoi parlaient-ils donc ? Qu'il était préférable qu'un homme-médecine en devenir n'ait pas de femme ?

La veille de notre départ, alors que je commençais à échaufauder des plans pour rejoindre Yayenrà le plus sou-

¹ Cela laisse à penser que tous les Récollets n'ont pas accepté de se faire supplanter par les Jésuites et que certains ont préféré la très discrète solitude des villages au fait de devoir rejoindre l'Europe.

vent possible dans les semaines et les mois à venir, un petit événement que je n'avais pas envisagé est survenu.

Alors que je passais devant la maison d'écorces occupée par les "Frères" français, l'un d'eux me prit doucement par le bras afin de m'inviter à franchir leur porte. À en juger par l'absence de réaction des deux autres, j'ai compris que la rencontre avait été plus ou moins préparée.

– « On nous a dit que tu t'appelais Wantan, mon frère, me fit d'un ton posé celui qui ne me lâchait toujours pas le bras. Nous avons vu que tu contemplais beaucoup les étoiles, le ciel et les oiseaux alors... aimerais-tu que nous te parlions de la Vérité ? Assieds-toi... »

Sa connaissance de notre langue était certes beaucoup moins bonne que celle d'Échon mais tout de même...

– « La Vérité ? ai-je répondu un peu interloqué. Laquelle ? »

– « Mais... la seule qui soit, mon frère, celle du Christ Jésus. C'est pour elle et pour vous tous que nous sommes venus jusqu'ici... »

– « Oh... m'entends-je encore lui répondre avec un aplomb qui m'a moi-même surpris, mais... nous sommes heureux avec la nôtre... Pourquoi en changerions-nous ? Chez nous, on dit que tout ce qui rend heureux et ne cause aucune souffrance à nos semblables est juste. »

– « Écoute... Veux-tu que nous te racontions l'histoire du Seigneur Christ ? Si tu ne la connais pas, tu ne peux rien comprendre de ce que nous voulons te dire. »

Par respect, je me suis assis sur le sol en me faisant la réflexion qu'après tout ce serait peut-être intéressant. De cette histoire-là, je n'avais jamais saisi que quelques bribes éparses qui m'avaient paru peu cohérentes, très culpabilisantes et finalement fort tristes. Que risquais-je ?

C'est ainsi que j'ai patiemment prêté l'oreille à l'histoire d'un petit enfant dont la mère n'avait jamais

connu d'homme mais qui, bien qu'il fût tout jeune, était néanmoins identique à son père qui se cachait dans les Cieux et que nul n'avait jamais vu... Un petit enfant qui avait malgré tout un faux père sur la Terre et qui était persuadé être venu pour purifier tout le monde. Une fois adulte, il était forcément devenu homme-médecine puisqu'il avait guéri beaucoup de monde, qu'il avait chassé des mauvais esprits, apaisé des tempêtes et fait faire de grandes pêches comme si c'était les conditions indispensables pour qu'on le croie plus grand que tous les dieux de son temps.

Hélas, il avait échoué puisqu'il avait rendu jaloux tous les *sagamos* et les autres *okis*¹ de son pays et que ceux-ci l'avaient fait mourir en le clouant tout nu sur une croix. Mais là où l'histoire devenait plus intéressante c'était lorsqu'elle affirmait qu'il s'était redonné vie lui-même et que, pour célébrer cela, il avait voulu qu'on se partage sa chair et son sang, pour pouvoir faire comme lui...

Et ça, c'était énigmatique ; je ne le comprenais pas car il était évident que tous ceux qui croyaient en lui n'étaient visiblement pas pour autant plus purs ni meilleurs que les autres et qu'ils continuaient de mourir et de se faire mourir entre eux... En fait, ils étaient comme nous... si ce n'est qu'ils semblaient ne jamais s'attarder sur la beauté de la vie qui pétillait autour d'eux.

Comme je faisais cette remarque aux trois hommes, l'un d'eux m'a aussitôt rétorqué d'un air victorieux :

– « Mais non... tu te trompes ! Celui qui a créé notre "clan" il y a longtemps et qui se nommait François² parlait souvent aux oiseaux et parfois aux animaux sauvages. »

¹ Oki : rayonnement naturel procurant un pouvoir ou toute personne le manifestant.

² François d'Assise, bien sûr, à l'origine des Frères Mineurs – les Franciscains – dont étaient issus les moines Récollets.

– « Ah... ai-je fait avec l'air certainement très surpris. Mais... moi aussi je le fais... et ce n'est pas exceptionnel. »

– « Oh, ce n'est pas pareil ! Il a même inventé une prière où il s'adresse au soleil et à la lune !¹ Et tu vois, c'est le Seigneur Christ qui lui a inspiré tout cela. »

Je voulais bien les croire mais *pourquoi* n'était-ce pas "pareil" ? J'avais la tête un peu pleine, alors j'ai dû faire une petite moue dubitative et je me suis levé pour les quitter en me disant qu'on ne pouvait pas vraiment discuter avec eux comme avec un bâton de parole parce qu'ils ne savaient pas écouter et qu'ils se sentaient de toute façon supérieurs malgré leurs masques d'humilité.

Nous étions tous des hommes et des femmes et nous avions chacun une montagne à gravir. C'était celle de nos imperfections et, sur ce point au moins, j'avais vu que nous étions d'accord. Cependant, pour accomplir une telle ascension ne pouvait-il pas exister plusieurs chemins et les rencontres ne seraient-elle pas alors différentes ?

Enfin, il m'apparaissait que c'était enfantin à comprendre, qu'il n'y avait pas besoin de beaucoup discourir pour cela et encore moins de se "faire Chrétien" en recevant de l'eau sur la tête...

¹ Le Cantique des créatures.

Chapitre V

Vers le clan de la Corde...

Avec la lenteur qui nous caractérisait, le lendemain en fin de journée nous sommes enfin arrivés à destination. Plus la moindre langue de neige mais pas non plus la plus petite crosse de fougère pour s'élancer vers le ciel. Tout était vierge, comme en attente de notre futur...

Dans un premier réflexe, nous avons été quelques-uns à chercher notre *mandella*. Il était toujours là, dans son arbre. J'aurais aimé pouvoir à nouveau grimper à celui-ci afin d'y accrocher ce qui me restait de griffes d'ours, cependant j'ai imaginé quelle aurait été la réaction immédiate de Tséhawéh : « *Inutile, Wantan... Cela ne servirait plus à rien ! C'est la spontanéité qui fait la force...* ». Et il aurait eu raison. Un élan du cœur ne s'accomplit pas en deux temps. J'avais manqué dans ma générosité et il faudrait que je vive avec cela.

Ce fut un moment de grâce lorsqu'il devint manifeste que l'espace découvert et déjà dédié à notre clan faisait la joie de tous... C'était la lune des fleurs¹ et, avec le lac qui

¹ Période qui correspondait globalement à notre mois de mai.

étendait son miroir à quelques pas, l'abondance nous était déjà acquise.

Nous avons passé tout le printemps et même une bonne partie de l'été à nous reconstruire un village, chaque famille prenant en main sa propre maison longue. Un très rude labeur en vérité car il nous fallait non seulement abattre une grande quantité d'arbres avec tout le respect que nous leur devons mais également les écorcer soigneusement, les enfoncer dans le sol, les rendre solidaires les uns des autres puis recouvrir leur assemblage avec des planchettes improvisées, les restes des écorces puis des végétaux séchés enduits de boue qui, dans un premier temps, feraient l'affaire pour nous abriter.

Et enfin... il y avait la palissade. Nous l'avons voulue plus haute et plus résistante que la précédente avec une double rangée de pieux taillés en pointe car la peur des Iroquois était là. Au fil des mois elle s'est même mise à nous tennailler, si bien que l'un de nos chasseurs a suggéré lors d'un Conseil des Anciens que nous creusions une tranchée couverte jusqu'au lac où attendraient des canoës, afin que certains puissent s'enfuir en cas de massacre annoncé. Le projet s'avéra pourtant irréalisable : le sol n'était fait que d'une succession de gros blocs rocheux jusqu'au rivage.

Les femmes, durant tout ce temps, s'épuisèrent à défricher et à dépierrer ce qu'il fallait de terrain pour y cultiver les plantes et les légumes qui nous étaient indispensables. Pas question de passer tout notre temps pour ensemercer la terre avec ce que nous avons emporté de graines dans des petits tonneaux... Des fèves¹, qui avaient la réputation de nourrir le sol, de l'*önenha*² dont les tiges pourraient leur servir de tuteur et des courges dont nous savions que les

¹ Des haricots.

² Pour rappel, du maïs ou blé d'Inde.

très larges feuilles se montraient capables de préserver l'humidité du sol¹.

Nous maîtrisions assez bien l'art de marier plantes et légumes car, depuis toujours, nous avons remarqué qu'elles se comportent comme nous, les humains ; elles aussi ont leur sens de la complémentarité ou de l'incompatibilité. À force de leur prêter l'oreille, elles deviennent bavardes...

Pour moi, ce fut aussi une longue période d'impatience. Une petite journée de marche sur un sentier à peine tracé à travers bois, c'était beaucoup pour que je puisse rejoindre Yayenrà Yati autant de fois que je l'aurais voulu sans faillir à mes devoirs dans la construction de notre village.

Alors, lorsqu'à quelques reprises j'ai annoncé à notre *sagamo* que je souhaitais partir deux ou trois jours d'affilée, c'était toujours avec des mots maladroits, comme si je devais avoir honte des sentiments qui me poussaient à cela. Sans compter qu'un apprenti homme-médecine se devait d'apprendre à maîtriser certaines "choses"...

Le *sagamo*, lui, il n'aimait pas cela, non plus que ma mère et mon oncle à cause des Iroquois. Certains disaient qu'ils avaient attaqué un de nos villages de l'autre côté du lac et qu'il y avait eu des morts, même parmi les Français qui s'étaient montrés incapables de les défendre. On ajoutait qu'il y avait des Robes-Noires parmi eux. Ils se seraient fait égorger à l'aube. Quant à Tséhawéh, il ne disait rien. Il était de ceux qui pensent que chacun a assurément son chemin et parce que, de toute façon, il avait eu la vision que je lui succédais.

Lorsqu'en début d'été j'ai pu rejoindre pour la troisième fois Yayenrà Yati avec un *wampum* afin de le lui offrir fièrement, elle m'a tout de suite demandé si je voulais

¹ La Tradition a nommé ces légumes "les trois sœurs". Elles sont à la base de la sagamité.

d'elle pour épouse. Cette façon de faire était dans nos coutumes cependant je n'avais pas imaginé que "ma" Yayenrà serait aussi rapide. J'ai bredouillé, je crois, mais ma réponse fût évidemment oui... Oui, ça ne pouvait être que oui !

Oui... même si ce n'était traditionnellement pas très en accord avec la vie qui m'attendait. Un homme-médecine se devait en effet d'être le plus abstinent possible afin de préserver les énergies vitale et psychique qui lui étaient indispensables afin de contacter les esprits et de les recevoir en lui.

Mon tempérament quelque peu farouche avait fait que je n'avais guère connu d'autres filles avant de rencontrer Yayenrà mais le peu de ce que celle-ci m'avait permis de découvrir de l'amour me semblait "prétentieusement" contrôlable. C'était évidemment mal nous connaître l'un et l'autre !

– « Ça ne te fait pas peur, un homme-médecine pour partager ta vie ? » lui ai-je malgré tout demandé comme pour obtenir une confirmation de sa part avec tout ce que cela impliquait.

– « Pourquoi devrais-je avoir peur ? Les esprits sont partout. Parfois, quand je suis seule, il me semble qu'ils me frôlent, je te l'ai déjà dit. Alors, si par ta bouche et tes danses, ils me parlent, ce sera parfait. »

Yayenrà n'avait pas totalement répondu à ma question mais... À partir de ce jour-là, la nouvelle a circulé librement bien qu'il fût certain qu'elle ne plaisait pas à tous à cause des exigences que ma future fonction allait réclamer. Rien ne pouvait toutefois se faire tant que la construction du nouveau village de mon clan ne serait pas achevée. C'était une question de droiture d'âme, de respect de la famille et c'était donc sacré.

Ce fut une bien étrange période pour moi ; je ne savais plus exactement où me situer car je participais à la mise au

monde d'un espace qui me tenait à cœur et où allaient vivre ceux que j'aimais et qui avaient constitué ma famille... tout en sachant que je n'y vivrais certainement jamais ni ce que je deviendrais "ailleurs". En effet, chez nous les Wendat tout comme chez bien d'autres, l'homme qui se mariait allait nécessairement vivre dans le clan et la famille de son épouse. La coutume faisait toutefois qu'il conservait son ascendance. Ainsi, je serais toujours un "homme de l'Ours" même si ma vie allait se dérouler chez "ceux de la Corde".

En me laissant subjugué par la douceur volontaire de Yayenrà Yati et en lui offrant mon amour, je n'avais jamais pensé un seul instant à une telle situation... Oui, tout devenait étrange et déstabilisant.

Rien de définitif n'était toutefois conclu. En effet, notre Tradition faisait preuve d'une certaine sagesse en permettant à ceux qui s'aimaient de partager une vie commune durant des mois avant le mariage envisagé afin de mesurer la solidité de leur entente notamment en apprenant, selon l'expression consacrée, à "*respirer l'âme de l'autre*" à travers ses forces et ses fragilités.

Je savais d'ailleurs que Migouna, ma mère, avait un peu vécu avec deux autres hommes avant d'épouser mon père. Mon frère aîné était le fruit de l'une de ces premières unions qui n'avaient pas été consacrées. C'était dans l'ordre de ces choses qui, pour nous, étaient simplement normales puisqu'elles tissaient la paix par la compréhension et l'acceptation des aléas de l'existence plutôt que par la confrontation.

Évidemment, c'était une de nos façons d'être qui choquaient les Robes-Noires et particulièrement Échon dont j'avais une fois surpris la colère à ce propos. Il mêlait la soi-disant bénédiction éternelle de son dieu-Christ à la fragilité si facilement souffrante des sentiments humains... Sa colère avait alors troublé beaucoup d'entre nous. Surtout ceux qui se laissaient prendre par le feu de ses paroles et la

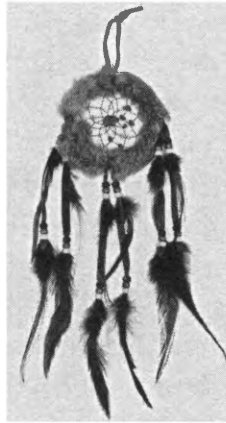
magie qui paraissait se dégager de ce fameux "livre" qu'il brandissait si souvent et auquel nous ne comprenions rien d'autre que ce qu'il voulait bien nous en dire.

Vers le milieu de l'été de cette année-là, alors que notre nouveau village "des bords du lac" put être considéré comme achevé ou tout au moins vivable, j'ai donc rassemblé le peu de biens qui m'appartenaient et, le cœur battant, j'ai fait trois fois le tour de sa palissade avant de m'engager sur le vague sentier qui, à travers bois, allait me mener jusqu'à Yayenrà Yati, sa famille et son clan...

Il n'y eut pas d'embrassades ; nous n'aimions pas nous les offrir à la vue de tous. Encore une question de pudeur. Un cœur à nu était infiniment plus difficile à voir qu'un corps dénudé...

Mon arrivée au sein de la communauté très respectée du clan de la Corde se fit sans bruit mais avec une déférence qui m'a paru presque palpable. J'étais le possible élu de la fille aînée de leur *sagamo* et cela me conférait un statut un peu particulier. Qui plus est, ma réputation de *oki* pressenti m'avait devancé. En fait, même si elle pouvait soulever quelques interrogations et malgré mon jeune âge, elle impressionnait davantage que dans mon clan d'origine parce que chaque homme et chaque femme de ce dernier m'avaient vu grandir. Pour eux, je n'avais pas que des capacités, j'avais aussi des incapacités et en cela ils n'avaient évidemment pas tort.

Toujours était-il que ceux de la Corde se flattaient entre eux – si le mariage se concluait – d'avoir un deuxième homme-médecine parmi eux. Cela ne plaisait certes pas à tous mais en ces temps qui s'annonçaient difficiles c'était un signe de protection envoyé par notre Mère céleste, Aa-entsic...



Un mandella

Ma vie d'homme "presque marié" a donc commencé de la plus belle des façons. Le cœur était au rendez-vous, le charme troublant de Yayanrà m'envoutait et, n'eût été la menace toujours présente d'un retour de "la maladie" et des attaques annoncées des guerriers iroquois, je n'aurais rien eu à attendre de plus de la bienveillance de mes Ancêtres et du Grand Esprit.

Par ailleurs, les rêves et les visions à l'état éveillé se multipliaient pour moi en dépit du soi-disant éparpillement de mes forces ; ils me rassuraient et me confortaient dans mon rôle. Cela finissait par se savoir... Sans doute même un peu trop parce qu'Onchiaréh, l'homme-médecine de mon nouveau village, en a rapidement pris ombrage. Il était dans la pleine force de l'âge et manifestement jaloux des talents qui lui offraient une sorte de "plein pouvoir psychique" sur sa communauté.

À ses yeux je n'avais encore rien d'un homme et encore moins d'un homme-médecine. Il n'avait pas besoin de le dire... le seul regard qu'il posait sur moi lorsque nous fumions la pipe l'énonçait sans équivoque.

Onchiaréh, disait-on, avait été grand chasseur durant sa jeunesse et cela avait ajouté à son prestige. Je me souviens que ses discours envers les Iroquois se montraient vite ex-

trêmement violents. Cela me choquait parce que, dans mon cœur, c'était incompatible avec la fonction qu'il occupait et les battements d'ailes que sa deuxième âme était sensée accomplir dans le monde des esprits.

Moi aussi, je redoutais les Iroquois et ce qu'on m'avait raconté de leur façon de faire la guerre par harcèlements continus ne me les faisait pas aimer... Cependant, en dépit de tout cela, je persistais en profondeur dans l'idée qu'ils n'étaient certainement pas très différents de nous et qu'il fallait trouver un moyen de leur parler plutôt que de fabriquer des pièges à leur intention à l'entrée de nos villages.

Il y avait eu forcément un énorme malentendu quelque part, loin dans le temps... Ce n'était pas possible autrement car n'étions-nous pas tous des fils et des filles d'Aatentsic et les protégés de Yoskaha ?

Un jour que j'avais osé prendre la parole lors de l'un de nos Cercles de partage, je le lui ai dit devant tous avec le bâton de parole en main et je ne sais quelle assurance dans la voix. C'était plus fort que moi...

– « Mon frère, Onchiaréh, mon frère... tu as vécu cent fois plus de lunes que moi mais, dans le Grand Cercle de notre Tradition, n'est-il pas dit que nous formons tous "une même famille" ?¹ Une nuit, je l'ai clairement vu, ce Grand Cercle. Je l'ai d'abord vu de très, très haut, plus haut que de cet espace où volent nos grands oiseaux blancs. Il m'est apparu si parfait et si lisse dans son tracé !

Puis, sans l'avoir voulu, mon regard s'en est rapproché jusqu'à se coller à lui, au ras de nos collines, de nos forêts et de nos lacs... Et là, il s'est montré couvert d'aspérités, de crevasses et de pics, exactement comme lorsqu'on

¹ Cette affirmation commune à tous les peuples autochtones d'Amérique du Nord est particulièrement bien traduite par l'expression rituelle *Mitakuyé Oyasin* qui, dans la langue des Sioux Lakota, signifie globalement : *Nous sommes tous reliés et je vous honore dans ce cercle de vie*. Ce qui évoque l'idée d'une parenté.

prend une poignée de terre dans la main. On se dit alors, "c'est de la terre"... mais sans se rendre compte que, si on se fait très, très petit devant elle, elle n'est jamais, elle aussi, qu'une masse d'irrégularités, une véritable succession de sommets et de vallées.

Voilà pourquoi, mon frère, depuis cette nuit-là je me répète que nous regardons peut-être les choses et les hommes et les femmes que nous sommes tous d'un peu trop près aussi... et que c'est certainement parce que le Grand Esprit nous observe de si haut dans l'Infini qu'Il peut nous aimer malgré nos hauts, nos bas et nos aspérités.

Alors, vois-tu... je ne me perçois pas encore homme-médecine face à toi mais je ne veux pas haïr les Iroquois parce qu'ils sont une rugosité dans notre vie et parce que peut-être... Oui parce que peut-être bien que le Grand Esprit se sert d'eux pour nous enseigner. Je ne sais pas... »

Il y eut un très long silence et, au creux de celui-ci, j'ai capté toute la vexation que, sans l'avoir cherchée, je venais de faire vivre à Onchiaréh.

– « Tu n'as rien vécu Wantan, finit-il par répondre celui-ci en m'arrachant le bâton de parole. Comment une simple plume peut-elle se confondre avec une paire d'ailes au point de prétendre voler plus haut que quiconque ? »

Personne n'a dit le moindre mot. Quant à lui, il est sorti de la maison où nous nous tenions. Cela ne se faisait pas. Ceux qui étaient là se sont tous regardés et, après l'avoir bourrée, ont fait tourner la pipe sans ouvrir davantage la bouche. Je n'ai trop su comment interpréter cela mais, au moins, j'avais été vrai. Plus tard, j'ai compris que je venais de me faire mon premier ennemi en ce monde.

L'adversité et parfois même l'Ombre ne viennent pas toujours de là où on les attend ; c'est souvent très exactement au sein des siens qu'elles surgissent parce qu'elles nous y attendaient tel le plus pernicieux des pièges.

Étonnamment, à ma connaissance, nul ne commenta ce qui s'était passé ce soir-là. Cela n'avait pas existé. Même s'il me semblait que mes paroles avaient néanmoins été entendues, une part de moi voulait croire qu'Onchiaréh avait sans doute ses raisons à lui pour avoir tant maudit les Iroquois.

Peut-être avait-il dû les affronter au corps à corps... Peut-être les avait-il vu commettre des horreurs tandis que moi je n'avais effectivement "rien vécu"... Peut-être enfin étais-je tout simplement "trop volatile"... La seule plume que je portais en arrière de ma tête et à laquelle il avait fait allusion se montrait assurément insignifiante et je ne pouvais prétendre le contraire.

À vrai dire, j'ai vite décidé d'oublier cet événement, bien trop absorbé que j'étais par ma nouvelle vie auprès de Yayanrà qui s'avérait être la plus douce des amoureuses. J'en bâclais parfois les rituels quotidiens auxquels je devais me consacrer dans le but d'entretenir toutes les rivières intérieures à mon être et par lesquelles l'Invisible se racontait à lui¹. Ce n'était pas si grave car le nouveau continent que je découvrais me disait que j'expansais mon âme d'une autre façon. Un corps et un cœur qui exultent dans toute leur vérité ne peuvent jamais appeler autre chose que le Beau et le Noble.

Et en effet cela se confirma car, à la fin du troisième mois de notre vie commune, "ma" Yayanrà se révéla être enceinte... Trop d'escapades dans la forêt... Trop de feu de part et d'autre pour qu'il en fût autrement.

Fallait-il précipiter pour autant un mariage officiel ? Non, pas chez nous. L'annonce de la venue d'un enfant était toujours reçue comme le fruit d'un Monde aux mille raisons impénétrables qu'il fallait avant tout honorer. Et peu importait ultimement les noms du père et de la mère

¹ Les nadis, ces canaux subtils véhiculant ce que les Traditions orientales nomment le prâna.

qui lui tiendraient ensuite la main car tout ne pouvait qu'être juste selon la loi des âmes.

Ce fut donc très librement que Yayenrà me confirma qu'elle me souhaitait pour époux et ensuite que nos familles respectives s'accordèrent afin qu'il en soit ainsi. Chacun reconnaissant qu'elle et moi nous nous aimions profondément, j'allais donc m'engager à des périodes régulières d'isolement et d'abstinence et tous les aspects de la Tradition seraient respectés... C'était simple.

La cérémonie devait avoir lieu environ une lune plus tard alors que les érables, les hêtres et la multitude des autres feuillus seraient déjà dépourvus de leurs parures. Une sorte de paradoxe face à notre amour...

Comment cependant oublier entre temps l'intervention des trois "Frères" du dieu-Christ qui paraissaient vouloir s'établir à jamais au village de la Corde ? Le père de Yayenrà avait pressenti celle-ci et nous en avait prévenus.

– « Vous verrez, ils vont venir vous chercher... »

Et, sans faute, les Frères en question sont bien sûr apparus tandis que Yayenrà réparait les babiches d'une paire de raquettes sur la rive du lac et que, près d'elle, je fabriquais un harpon qui servirait pour la pêche une fois le printemps de retour.

– « Mes enfants, fit le plus âgé qui se nommait Michel, mes enfants, soyez bénis... Nous avons, vous le savez, appris la bonne nouvelle qui vous concerne. Les hommes vous ont approuvés mais... il serait bon aussi que le Dieu Éternel, notre Père à tous, vous approuve par le Christ son Fils... »

Un peu irrité en les ayant vu s'approcher tous trois, je l'avais écouté sans trop lever la tête. Il fallait qu'il comprenne que je devais terminer mon harpon. Son Jésus le Christ n'avait-il pas aimé la pêche, lui aussi ?

Le Frère s'est alors un peu éclairci la voix, a remué entre ses doigts un long collier de grosses perles noires et a repris son discours de plus belle.

– « Croyez-moi... nous respectons vos coutumes... Cependant quel mal y aurait-il pour vous à ce que vous soyez bénis par Christ ? Quel mal à recevoir un peu de Son eau sur la tête, à écouter quelques-unes de Ses paroles puis à enfiler un jonc¹ sur l'un de vos doigts ? Quel mal enfin à prendre un nom qui Lui plaise ? »

– « Un autre nom ? »

De tout ce que venait de dire le Frère Michel, c'était *la* chose qui me choquait. Ce qu'elle sous-entendait n'était pourtant pas de l'ordre de la surprise car nous savions tous que les Robes-Noires et ceux qui leur ressemblaient avaient pour habitude de demander cela. J'en avais déjà discuté avec Tséhawéh et d'autres et nous étions d'avis que c'était un calcul grossier pour nous couper de nos racines.

– « Un autre nom ? ai-je repris en insistant sur les mots. Cela, jamais ! Mon nom est mon nom et il vient de mon cœur profond. Jamais ! »

Le ton de ma voix qui avait traduit ma détermination tout en me surprenant moi-même a certainement irrité le moine. Celui-ci m'a aussitôt répondu sur un mode proche de la colère, une façon d'être que je ne lui avais jamais connue.

– « Si tu ne le veux pas pour toi et ton... amie, fais-le au moins pour l'enfant qui vient... sinon, il descendra aux Enfers ! »

Les Enfers ! Oh... J'avais déjà capté ce mot dans la bouche d'Échon et même de quelques autres de passage. Il m'avait alors laissé de glace mais là, dans ces circonstances, je refusais de l'entendre parce qu'il sonnait comme une menace.

¹ Une alliance.

Je me suis levé d'un seul élan.

– « Et tu prétends que ton dieu est bon et juste ? Alors moi je te dis ceci : Ou ton dieu n'est pas vrai ou toi tu ne sais pas en parler ! Et je préférerais la deuxième possibilité... »

Le Frère est resté bouche bée et les deux autres n'ont pas davantage réagi. Devant tant de vide et d'incohérence, j'ai pris Yayenrà par la main et je l'ai emmenée à une bonne centaine de pas de là, toujours sur la rive, afin que nous finissions nos travaux.

– « Oh... regarde, lui ai-je murmuré à l'oreille pour chasser le sombre décor de pressions et de menaces qu'avaient inopportunément dressé les moines. Regarde... une loutre ! »

Et effectivement, non loin de nous, parmi les plantes aquatiques, un petit animal au pelage lustré et aux longues moustaches barbotait joyeusement.

Nous en apercevions régulièrement mais pour moi, pour nous, cela ne pouvait pas être anodin à cet instant précis. Nous savions tous que le moindre animal qui apparaissait de manière imprévue dans nos vies se faisait porteur d'un message. Il était toujours mandaté par le Grand Esprit pour nous enseigner quelque chose.

Ainsi, aux yeux de notre peuple, la loutre était-elle porteuse de joie, d'équilibre, de beauté et, pour tout dire, de féminité. Elle parlait aussi de simplicité et de liberté afin que jamais nous ne puissions oublier celles-ci. Enfin, certains disaient qu'elle rappelait l'amour à offrir à tous les enfants du monde, ceux qui nous prolongeraient dans le Temps.

– « Oui, Yayenrà, regarde... ai-je insisté, elle est venue pour toi... Elle parle de ta grâce, de notre enfant et de la liberté qu'il faut préserver. À la tombée du jour, nous reviendrons ici et nous ferons brûler pour elle un peu de foin

d'odeur. Oublie le Frère Michel et les autres ; ils parlent dans le vide, ne te laisse pas troubler... »

Je crois que ce petit événement eut son importance dans nos vies car, dès le lendemain, toujours sur les bords de notre lac, Yayenrà éprouva le besoin de me faire une confiance, une confiance qu'apparemment elle remettait sans cesse d'un jour à l'autre depuis que nous vivions ensemble. Oh, elle n'était pas bien lourde cette confiance... Pourtant, lorsqu'elle me l'eût faite, j'ai facilement compris pourquoi elle lui avait pesé.

Durant l'hiver où, chacun dans notre village, nous n'avions cessé de voyager en pensées l'un vers l'autre, Yayenrà avait accepté de recevoir des leçons de langue et de lecture de l'un des trois Frères. Une sorte de curiosité qu'elle avait voulu satisfaire. C'était seulement là qu'elle avait vraiment commencé à comprendre ce que représentait un livre, cet objet de pouvoir intrigant dont se réclamaient si aisément les Chrétiens.

Alors oui, telle qu'elle était à mes côtés, elle savait quelques mots de la langue des Français et un peu déchiffrer les innombrables et mystérieux signes qui s'alignaient à l'infini sur l'un de ces objets qui étaient, selon moi, trop souvent brandis comme des lances et qui racontaient en détails la vie de ce dieu Christ qu'on appelait aussi Jésus.

– « Tu m'en veux ? » me demanda Yayenrà.

– « Pourquoi t'en voudrais-je ? Tu es un peu plus savante qu'autrefois, c'est tout... Et quand tu seras vieille et que tu sauras raconter ces histoires, tout le village t'écouterà et te respectera davantage... C'est bien, non ? Ton père le sait-il ? »

– « Oui et ma mère aussi. Ils me laissent libre... Mais je ne suis pas chrétienne, Wantan ; je suis fidèle à notre Mère, Aatentsic. Elle est bien là, dans mon cœur, avec toutes les loutres du monde... »

Enfin, le jour de notre mariage arriva. Le soleil s'était montré frileux dès l'aube dans la blancheur du ciel mais il était bien là pour accompagner notre bonheur. Celles et ceux de mon village qui pouvaient faire le déplacement étaient arrivés depuis l'avant-veille et avaient été répartis au gré des places qui restaient dans les maisons longues de la communauté de la Corde qui m'adoptait désormais.

Ma proche famille était présente, bien sûr, entourant Migouna, de plus en plus ridée et l'échine fatiguée mais radieuse. Mon bonheur aurait été complet si on ne m'avait appris l'absence de Tséhawéh. Celui-ci avait fait une très mauvaise chute et s'était blessé à la tête. Depuis ce jour, avait ajouté notre *sagamo* en me prenant à part, il semblait perdu dans ses pensées et éprouvait de la difficulté à marcher.

Pour le remplacer, il avait tenu à ce que sa grande peau d'ours, celle qu'il portait jusque sur la tête dans les cérémonies les plus sacrées m'accompagne pour le mariage. Ce n'était pas conforme à la Tradition mais cela voulait dire beaucoup et il fallait le respecter même si cela déplaisait à Onchiaréh. Tséhawéh était un Vieux unanimement considéré et sa demande prévalait sur tout autre avis dans un tel cas.

Comme il fallait s'en douter, je n'ai pas vu grand-chose de ce qui s'est passé ce jour-là et il en fut de même pour Yayenrà Yati. Beaucoup de chants et de danses, beaucoup de présents échangés entre les deux familles et tout autant de paroles adressées aux esprits des Anciens ainsi qu'à la Grande Tortue qui nous porterait dans nos pérégrinations en ce monde.

Il y eut toutefois un moment qui, quant à lui, est demeuré intact dans nos mémoires... Le plus intense et le plus doux pour nos deux cœurs dilatés, celui du *Don de la Pierre d'Amour*.

Dans tout village wendat, il existait une pierre précieusement conservée par les "Vieilles aux herbes", gardiennes de la Tradition. En l'occurrence, cette Tradition voulait qu'à un moment de la cérémonie de son mariage, la jeune femme reçoive cette pierre. Les hommes "libres" de son village devaient alors se présenter à elle l'un après l'autre jusqu'à ce qu'elle choisisse enfin parmi eux celui qui serait son époux et qu'elle désignerait en lui remettant la *Pierre d'Amour* qu'elle tenait dans la main gauche. Il n'y avait aucune surprise dans ce choix, bien sûr, mais le moment n'en demeurait pas moins sacré et attendu par tous.

Je ne saurais réellement décrire comment je l'ai vécu lorsque la main de Yayenrà est venue se glisser dans la mienne pour y déposer doucement le galet rond et lisse porteur de son feu et de la mémoire de tous ceux de son clan qui s'étaient aimés autour de lui, avant nous et dont les noms se perdaient dans le Temps... Instant d'une délicatesse et d'une intensité infinies dans ma vie, nos vies encore toutes neuves et si fragiles à même le dos de la Grande Tortue...

Les yeux rivés à ceux de la jeune femme qui devenait mon épouse, je ne m'étais jamais autant senti relié à la lignée de mes Ancêtres. Au comble de cette perception, il m'a même paru que c'était l'Esprit de l'Ours qui faisait descendre chacun d'eux auprès de moi pour y renouveler un pacte. Je sentais presque son souffle dans ma nuque. Cela ne prit fin qu'avec une sorte de suffocation collective dans un épais nuage de foin d'odeur suivi d'un rire général...

Et les jours et les semaines passèrent. Je vivais désormais officiellement et, comme il se devait, au sein du clan de la Corde même si je gardais mon appartenance aux At-tignawantan. Les premiers signes de l'hiver allaient bientôt nous être envoyés et le cercle de nos vies pris dans la

Grande Ronde de l'Univers, celle du Grand Mystère, se préparait à inscrire un autre cycle en nous.

Les Iroquois ne s'étaient pas aventurés jusqu'à nous malgré les menaces annoncées et cela nous assurait un peu de paix au moins jusqu'au printemps. Nous avions tous nos occupations et nous pouvions donc tous nous y adonner pleinement, sans crainte.

Puisqu'il fallait passer au mieux le temps des gels et des neiges, chacune de nos tâches allait en ce sens. Quelques femmes achevaient de préparer le *pémican* pour les inévitables marches dans la froidure et les jours les plus difficiles, quelques autres – dont Yayenrà – tissaient déjà des filets en fine corde de chanvre pour la pêche en prévision des beaux jours tandis que la plupart s'appliquaient à coudre des fourrures à l'aide de fils de tendons séchés et des lanières afin que chaque famille soit au chaud.

Le ventre de Yayenrà s'arrondissait chaque jour un peu plus, bien sûr, et tout nous disait que l'enfant serait parmi nous vers la fin du printemps... peut-être au temps où les mères écureuils permettraient à leurs petits d'enfin courir de branche en branche.

C'était ce genre d'événement ainsi que cent autres que le monde de la forêt mettait en scène qui rythmaient notre vie et lui donnaient un sens... Si peu savent aujourd'hui les voir...

J'aurais pu être pleinement heureux mais mon cœur de Wantan ne le pouvait pourtant pas... Les nouvelles de Tséhawéh n'étaient pas bonnes.

Avec le froid, le vieil homme-médecine ne sortait plus de sa maison longue, ne marchait plus guère et oubliait, les unes après les autres, les choses de la vie de chaque jour.

Je me souviens qu'à plusieurs reprises, à grandes enjambées de raquettes dans la neige, je lui ai rendu visite au sein de sa famille. Il y eut un jour où il peina à me reconnaître...

« Oh, il me semble bien que je sais qui tu es, toi, a-t-il alors fait d'une voix qui était à peine la sienne. Nous avons fumé beaucoup de pipes ensemble, n'est-ce pas ? Je crois même que j'ai connu ta mère... Mais dis-moi... Ta'Ohten'Chiatsih ? »¹

À chaque fois, après avoir salué Migouna, mes sœurs, ma famille, puis avoir passé la nuit dans la toute nouvelle maison qu'ils partageaient, je repartais toujours le lendemain matin, le cœur souffrant d'avoir vu ainsi le "Vieux" qui m'avait non pas tant appris mais "appris à apprendre".

Il n'y avait plus alors que la puissante silhouette d'un cerf dans la neige sur le chemin du retour et enfin les bras de Yayenrà pour me redonner un peu de joie...

¹ « Comment t'appelles-tu ? »

Chapitre VI

Le secret de Frère Lynx

L'hiver fut long ; il a engourdi nos villages et le lac, pétrifié les arbres et les traces animales dans la neige. J'aimais à suivre celles-ci en solitaire...

Parfois, elles me faisaient découvrir ici ou là de petits morceaux de bois plus vivants que d'autres qui m'invitaient alors à la sculpture d'un visage venu à ma rencontre la nuit.

C'était une sorte de pratique méditative qui, souvent, me délivrait son message du moment... Un message bien simple la plupart du temps : l'origine de la maladie qui frappait l'un de nous et son remède, le lieu où retrouver un objet perdu, une médisance à éteindre... Des choses qui facilitaient juste notre vie mais que j'aurais sans doute mieux fait de garder pour moi car, en s'ébruitant, elles ne faisaient qu'amplifier l'animosité qu'Onchiaréh nourrissait à mon égard. L'idée de jalousie m'était étrangère alors je n'imaginai pas qu'elle puisse l'habiter. En vérité, j'étais fort naïf parce qu'il était vraisemblable que mes perceptions aiguës affaiblissaient peu à peu son autorité au sein de sa propre communauté...

Quant à Yayenrà Yati dont le père observait toujours tout sans rien dire, elle rayonnait avec la rondeur de son ventre et ses yeux couleur de corneille qui pétillaient malgré la fatigue.

Une nuit, peu avant de donner le jour à notre enfant, c'est elle qui fut visitée par un rêve si puissant qu'il l'avait immédiatement poussée à me réveiller en chuchotant à mon oreille afin de n'être entendue par personne d'autre.

– « Wantan... Wantan... J'ai vu des guerriers avec leurs peintures, des Iroquois peut-être... Je ne sais pas bien les reconnaître. Ils entraient dans le village, ils tuaient et prenaient les scalps... À un moment donné, ils ont vu un ours et ils l'ont attrapé je ne sais pas comment et moi je ne pouvais rien faire, je pleurais... »

Comme je l'ai pu, j'ai essayé de trouver les mots pour apaiser Yayenrà. Peut-être pas les bons mots hélas car, au fond de moi, je me suis aussitôt dit que ce n'était pas un rêve qui l'avait emportée mais une vision, un message envoyé par la plus haute de ses âmes.

Par crainte, j'ai préféré ne pas interpréter celui-ci. Il y a tant et tant de "choses" que la Force de toute Vie cherche à nous dire et que nous ne voulons absolument pas entendre ! Peut-être d'ailleurs est-ce préférable ainsi afin que l'épreuve ou le faux-pas placé sur notre route puisse jouer son rôle enseignant.

Les bourgeons avaient déjà éclaté depuis des semaines pour donner naissance à de larges feuilles d'un vert tendre lorsque Yayenrà, d'abord aidée par deux Vieilles puis seule dans la forêt, mit au monde une toute petite fille... si petite qu'elle aurait presque tenu dans la paume d'une seule de mes mains. Si chétive aussi que durant quelques jours nous avons tous craint pour sa vie.

Évidemment et comme il fallait s'y attendre, les trois Frères se sont précipités avec une petite cruche d'eau et

d'étranges "croix" de bois¹ assez maladroitement dissimulées dans les manches de leurs pauvres robes. M'apercevant de cela, je me suis vite interposé entre eux et Yayenrà qui allaitait notre enfant... Celle-ci avait déjà un nom. Un *vrai* nom et je le leur ai dit.

En prévision de ce qu'ils avaient l'intention de faire, nous l'avions aussitôt appelée Képawisk, ce qui voulait dire "perle de rosée", à cause du moment où nous pensions l'avoir conçue dans l'humidité matinale d'une clairière.

En voyant les trois hommes avec leur plus beau sourire, je leur ai toutefois laissé le passage. Après tout, ils ne nous voulaient aucun mal ! J'ai simplement eu soin de les priver leur cruche d'eau au passage, ce qui eut pour effet d'écourter singulièrement leur visite.

– « Peux-tu me montrer le petit morceau de bois que tu tiens dans ta manche ? ai-je fait à l'un d'eux alors qu'il s'apprêtait à partir. »

J'étais sincère, sa forme m'intriguait.

– « Ma croix ? »

Et sans hésiter, comme si ma demande était un cadeau que je lui faisais, le Frère l'a déposée au creux de ma main gauche.

– « Tiens, je te la donne... »

– « Tu en as d'autres ? »

– « Non... mais je trouverai un morceau de bois et je m'en ferai une nouvelle avec mon couteau. »

Sa réponse m'a infiniment touché, tant et si bien que des mots inattendus sont tombés de mes lèvres.

– « Alors je la garde... mais c'est moi qui t'en taillerai une autre dans le bois. »

Cela me semblait juste car lui, au moins, fabriquait de ses mains la représentation de ce qu'il honorait.

¹ La croix franciscaine en forme de "Tau".

Le Frère m'a regardé différemment. Il était totalement stupéfait.

– « Oui, ai-je repris. Pourquoi pas ? Il y a quelques jours je me suis dit que votre Maître était sûrement une sorte d'homme-médecine puisque vous racontez qu'il vénérât le soleil, la lune, les étoiles ainsi que notre mère la Terre... »

– « Oui, oui... et même le vent, l'eau et le feu ! On peut dire cela, si tu veux... »

– « Pourquoi "si je veux" ? Ce n'est pas cela ? »

– « Enfin... oui... non ce n'est pas vraiment pareil. Il faudrait que nous nous parlions davantage, Wantan. »

"Pas vraiment pareil..." Il fallait donc qu'ils reviennent toujours sur leurs lèvres, ces quelques mots !

– « Pourquoi ta "croix" n'est-elle pas "vraiment pareille" à celle des Robes-Noires ? ai-je alors fait en considérant malicieusement le petit morceau de bois taillé que j'avais dans la main.

– « Oh... c'est un peu compliqué mais... Eh bien, tout d'abord tu dois savoir que François, celui que tu appelles notre "Maître" l'a vue apparaître avec cette forme dans un grand rêve.

Pour moi, une telle réponse résonnait étrangement ; elle ne faisait en effet que confirmer que leur François était bel et bien un homme-médecine, un *oki*, puisque lui aussi avait su faire de "grands rêves"... Il n'y avait donc rien d'autre à comprendre dans le "pas pareil" de ces "Frères", que leur volonté obstinée d'avoir toujours raison avec leur Enfer éternel, leurs lois écrites et leur dieu-Christ qui régnait sur tout...

Mes années étaient encore bien peu nombreuses mais il me semblait pourtant avoir compris à travers nos Cercles de parole qu'une certaine sagesse consistait à ne pas vouloir toujours avoir le dernier mot. En étaient-ils donc dénués ?

Une légende de chez nous dont j'avais oublié le récit exact racontait que le Grand Esprit avait fait en sorte que, même si l'Eau et le Feu ne tenaient pas le même langage, l'un et l'autre ne se rencontraient jamais en ennemis mais en frère et sœur car leur devoir était de transmettre la Respiration d'une même Mère.

Je n'ai pas cherché à argumenter face aux explications des trois hommes. Ce n'était pas dans ma nature et, de toutes façons, ils auraient forcément eu "raison". À force d'observer sans rien dire les mille et un détails de leurs attitudes, j'avais fini par comprendre que, malgré leur volonté d'exprimer une certaine douceur, je n'étais – nous n'étions – jamais pour eux qu'une bande d'ignorants à peine pourvus d'âmes.

Mais peu importait... Une semaine plus tard, j'avais déjà donné la petite "croix" que je m'étais appliqué à tailler à celui qui m'avait offert la sienne.

Et les lunes défilèrent... partagées par Yayenrá et moi entre la joie d'avoir entamé une nouvelle vie avec la naissance de Képawisk et les occupations simples mais vitales de la vie quotidienne.

Quant à mes rapports fréquents et spontanés avec les esprits de la forêt et les âmes des Ancêtres, j'en faisais le moins de cas possible. À vrai dire, c'était davantage pour ne pas engendrer de conflit au cœur du village que par respect pour Onchiaréh qui ne manquait jamais une occasion de mettre en doute ma légitimité et de me rabaisser.

Je n'avais cependant pas encore pris conscience que cette situation portait en elle l'étouffement de ma propre personne car je me sentais presque toujours obligé de refuser de l'aide à celles et à ceux qui venaient se présenter à la porte de notre maison longue.

Tséhawéh m'avait dit un jour : *"Tout homme-médecine qui ne remplit pas sa mission tourne le dos à Aatentsic ain-*

si qu'à Yoskaha... Il se dessèche, perd son Feu et devra en rendre compte à la plus haute de ses âmes... Sois humble... Toujours ! Mais ne joue pas au castor qui retient la puissance de l'eau avec son barrage... Jamais !"

C'était pourtant ce que j'étais en train de faire. Que ce fût de l'eau ou du feu, je bridais *ce* qui exigeait de passer à travers moi. Malgré ma lucidité, je suis toutefois resté longtemps dans l'expectative. Il n'y eut que Yayenrà pour entrer dans l'intimité de mon secret et partager ce qui, peu à peu, allait inévitablement devenir une souffrance.

Et puis un jour, au plus creux de l'hiver, alors que la neige recouvrait tout et que le lac n'était qu'un trop vaste espace de virginité, j'ai éprouvé l'intense besoin de me retirer en forêt, comme autrefois. C'était le juste moment. Il le fallait, j'avais besoin du conseil de ses esprits animaux afin de pouvoir me redéfinir là où la vie m'avait placé. Yayenrà le savait, tout comme elle savait qu'un homme-médecine devait s'isoler régulièrement et garder pour lui son énergie...

Alors, un matin aux premières lueurs de l'aube, ses bras se sont ouverts et elle m'a dit : « *Pars... pars jusqu'à ce que tu aies reçu ta réponse et que la force de ta semence se mêle à nouveau à celle de ton âme.* »

J'ai pris ce que j'avais de plus chaud, lacé solidement mes jambières, chaussé mes raquettes, saisi mon sac et mon couteau puis je me suis enfoncé dans la forêt, le cœur lourd quoique nourri d'une forme d'espoir.

Ainsi que je l'avais si souvent fait, j'allais donc construire ma hutte, faire mon feu, répandre la cendre et chanter jusqu'à ce que quelque Présence me réponde...

Ce serait dangereux, je le savais, Yayenrà l'avait accepté et même souhaité parce que je n'avais pas d'autre choix.

Je me souviens encore du poids de mes raquettes et de la lenteur de mon avance. La neige était si abondante et le froid si mordant que j'en perdais le souffle. Seul le petit cri sec et sonore de l'écureuil perçait le silence de la forêt dès que je faisais une halte. Étais-je devenu fou pour avoir si soudainement décidé cela ? Par bonheur, une réponse allait m'être envoyée...

Adossé au tronc d'un gros pin, j'ai levé les yeux comme pour trouver un peu de courage dans la lumineuse blancheur du ciel. Ce fut alors que, très haut dans un arbre proche du mien, j'ai tout à coup aperçu la silhouette d'un lynx allongé sur une branche à l'horizontale. L'animal m'observait...

Je n'ai eu qu'une réaction, celle de me laisser glisser sur le sol afin de m'asseoir. Il n'était pas si facile de "saisir" le lynx du regard. Un tel événement ne pouvait donc être qu'un signe de l'Invisible, la marque d'un message qui m'était destiné...

Puisque le félin semblait décidé à rester là à me fixer sans émettre le moindre grognement, j'ai pensé qu'il fallait que je lui parle à voix haute et que c'était cela qu'il attendait afin que je vide mon cœur pour que lui le remplisse.

– « *Frère Lynx, j'ai mal et tu le sais par l'Esprit qui t'envoie... Je croyais savoir comment et vers où conduire ma vie mais voilà que maintenant je l'ignore. J'ai une femme et un enfant... Où est ma place ? Et toi maintenant tu es là ; je te vois... et moi, ce que je sais par l'Esprit qui m'a fait marcher jusqu'ici, c'est que tu portes un secret pour mon cœur. Tu me le murmures et je veux l'entendre.* »

Je n'en ai pas dit davantage et j'ai laissé mes paupières se fermer. C'était tout ce que mon corps réclamait dans l'instant...

Le rythme du sang qui battait dans mes tempes s'est alors peu à peu apaisé et j'ai senti qu'il fallait que j'attende là, sans bouger, tandis que le félin continuait sans nul doute à m'observer.

– « Frère Lynx ! »

Mon appel est devenu un cri, presque une supplique.

– « Frère Lynx ! » ai-je répété une fois de plus.

Pour seule réponse, un nom est venu résonner dans ma tête :

– « Tséhawéh ! »

Le temps d'un éclair sonore j'ai eu la conviction que la présence du vieil homme s'était projetée jusqu'à moi.

Tséhawéh voulait que je me rende à ses côtés. Je ne pouvais pas en douter. "Quelque chose" de sa conscience entre deux mondes avait cherché à me le dire...

J'ai ouvert les yeux... Le lynx n'était plus sur sa branche. Alors, rassemblant toutes mes forces, je me suis relevé, j'ai resserré les liens qui maintenaient mes jambières et je me suis remis à marcher. Mon intention avait toutefois changé. Sans hésiter, dès que je serais parvenu près d'un gros rocher entouré de très grands et majestueux pins, j'obligerais vers l'est et le nord afin de retrouver les bords du lac puis le nouveau village du clan de l'Ours. Ce n'était pas si loin...

Quelle réconfortante sensation que celle procurée par la vue de "mon" *mandella* toujours suspendu à son gros Arbre-Mâître ! Hormis les cris de quelques enfants qui jouaient dans la neige, les aboiements d'une bande de chiens et des rubans de fumée qui s'échappaient de ses toits, le village donnait l'impression d'un profond sommeil.

Le temps d'aller rapidement saluer Migouna, mes sœurs puis ceux de ma famille qui partageaient leur maison et j'étais déjà auprès de Tséhawéh. Celui-ci était allongé au

ras du sol, près d'un feu, couvert de toutes sortes de peaux. Le Vieux – qui paraissait dormir – a pourtant entr'ouvert les paupières à mon approche.

– « Il est toujours comme cela, maintenant, chuchota le *sagamo* qui, manifestement heureux de mon arrivée, avait tenu à m'accompagner. Il ne nous reconnaît plus beaucoup et il dit des choses que nous ne comprenons pas. C'est ainsi... le Vent finit toujours par tout balayer. Demain, c'est nous qu'il viendra emporter... »

Qu'y avait-il à répondre ? Là où certains pourraient voir de la fatalité, il n'y avait que lucidité et sagesse. Ce n'était pas triste... C'était l'éternelle histoire de la chenille, de la chrysalide et du papillon. Elle nous donnait confiance en l'éternité...

À la nuit tombée, après que j'eus expliqué le pourquoi de ma venue, avoué mes interrogations au sein de mon nouveau village puis ma rencontre avec le lynx, le *sagamo* et une dizaine d'Anciens jugèrent bon que nous nous réunissions dans la *Maison aux Esprits*, une sorte de grande hutte au toit surélevé.

Selon notre Tradition, nous y accrochions des masques et plantions dans son sol des représentations des Puissances invisibles avec lesquelles notre clan avait passé des pactes depuis des générations.

C'était la "Maison des voyages", celle d'où les âmes pouvaient plus aisément qu'ailleurs s'envoler pour contacter les silhouettes du passé et les esquisses du futur ou encore inviter les esprits à s'exprimer... Deux "Vieilles aux herbes" étaient également présentes avec nous. Je savais que l'une d'elles qu'on appelait Katsitsánoron pouvait faire parler les Ancêtres à travers elle ; de toute évidence, pour moi c'était elle qui remplacerait Tséhawéh plutôt que moi. Rien ne serait plus juste malgré ce qui m'avait été annoncé depuis longtemps. D'une part je ne vivais plus là et ensuite elle suscitait le respect dû à l'âge et à ses connaissances.

Je me souviens... Il faisait tellement froid autour de ce petit feu que nous avions allumé et qui éclairait à peine nos visages burinés !

Afin de former un cercle, l'usage avait voulu que nous nous placions en demi-lune pour compléter celle des représentations de bois et de plumes des Présences auxquelles nous souhaitions nous adresser. Des herbes avaient bien sûr été offertes en abondance aux braises et les tambours avaient longuement résonné...

Je crois que ni les uns ni les autres ne savions exactement ce que nous attendions de cette cérémonie, cependant nous avions tous besoin de conseils, chacun avec ses propres interrogations. Quant à moi, face au lent départ annoncé de Tséhawéh, l'étouffement et la frustration que je ressentais dans la communauté voisine de la Corde représentaient bien peu de choses. Je l'avais humblement et maladroitement exprimé devant tous mais on m'avait aussitôt répondu : « Et le secret du Lynx ? ».

Et effectivement, ils n'avaient pas tort, c'était exact, il y avait "le secret du Lynx".

Enfumé et enivré par les herbes, la conscience dilatée, je n'en pus bientôt plus de m'en remettre aux Esprits et aux Ancêtres dont les frôlements me devenaient tangibles. La journée avait été si longue, si imprévisible et si harassante que je me suis étonné un instant d'être encore en éveil...

Soudain, l'une des deux "Vieilles aux herbes" a poussé un cri aigu. L'ayant cherchée du regard dans la pénombre, j'ai vu qu'elle tremblait de tous ses membres et que sa tête se rejetait avec des spasmes en arrière de son corps. Dans une telle cérémonie c'était normal, simplement juste et beau. J'avais déjà moi-même vécu cet état sous la direction de Tséhawéh et j'en connaissais la force indomptable.

Un deuxième cri, tout aussi perçant que le premier est ensuite sorti de la gorge de Katsitsánoron et celle-ci s'est

mise à cracher en avant d'elle¹. C'était le signe qu'un Esprit venait d'emprunter son corps et allait s'exprimer. Tout le monde s'est incliné...

– « *Tsetahah* ! Mets-toi debout... Approche-toi ! »

J'ai reçu une poignée de terre et de petits cailloux sur les jambes... C'était à moi que ces mots s'adressaient et la voix qui les avait prononcés ressemblait étrangement à celle de Tséhawéh.

J'ai sursauté, je me suis levé à demi, puis je me suis rapproché de la Vieille pour aussitôt m'asseoir à ses pieds. Quelques-uns ont murmuré derrière moi ; c'était la stupeur...

J'avais à peine osé relever la tête que déjà les deux mains qu'empruntait la Présence se posaient au sommet de mon crâne avec une vigueur impressionnante...

J'ai souvenir qu'elles y sont restées longtemps et avoir eu la sensation qu'elles y déversaient "quelque chose". J'ai aussi souvenir que le regard de Tséhawéh s'est alors imposé à moi telle la signature d'un don qu'il me faisait. Oui, c'était sans nul doute la conscience de celui qui avait été mon instructeur qui venait de se faufiler dans le corps de la vieille guérisseuse jusqu'à l'investir complètement. Le petit geste taquin qui lui était coutumier et qui consistait à me tirer un peu la hure en avant du crâne acheva de m'en persuader.

Ce fut tout. Katsitsánoron rejeta une fois encore sa tête en arrière puis en avant tout en laissant échapper un long soupir...

Je me suis relevé lentement et, le dos courbé, j'ai regagné à reculons ma place dans le cercle. Il y eut un très long silence... Enfin, après avoir marmonné quelque chose d'inaudible, la seconde Vieille est allée recouvrir les mas-

¹ Le surplus soudain d'énergie vitale peut parfois créer ce phénomène chez des êtres qui sont eux-mêmes naturellement en abondance de force éthérique. Dans un tel cas, il ne s'agit jamais de crachats en direction du sol.

ques au moyen des grands rideaux de feuilles de blé qui les dissimulaient habituellement en dehors des cérémonies sacrées.

Les uns après les autres nous sommes alors sortis de la *Maison aux Esprits*. Une très fine neige tombait à la clarté de la lune... Il ne pouvait pas y avoir plus douce bénédiction offerte à ce qui venait de se produire.

Le lendemain matin, tandis que je m'extrayais avec peine d'un sommeil sans fond, le bruit courait déjà dans le village que le vieux Tséhawéh avait su prendre l'apparence d'un esprit et qu'il avait fait connaître sa volonté... Il voulait que Wantan revienne au village de l'Ours, qu'il y vive donc avec sa famille et qu'il en serait dorénavant l'homme-médecine puisqu'il l'avait béni en lui transférant une part de son *oki*.

En apprenant cela, traînant les pieds dans la neige parmi l'enchevêtrement des maisons longues et des tas de bois qui attendaient d'être brûlés, je n'ai rien trouvé à dire. Bien sûr, il existait une fierté en moi mais le poids de la responsabilité que je commençais à mesurer m'abasourdissait. Tout se mettait étonnamment en place et, en même temps, je m'émerveillais du fait que le seul fait de réintégrer mon clan d'origine allait éteindre le ressentiment d'Onchiaréh envers moi.

Quant à Tséhawéh, il ne s'était toujours pas décidé à rejoindre ses ancêtres. Pris d'une forte émotion, je suis allé le saluer sans attendre. Il était à demi-assis sur sa paillasse de feuilles... Les yeux pâles et fixes, il était dans son monde à lui et s'inventait assurément une vie en son creux. Comment dire la peine de l'avoir vu ainsi ? C'était enseignant.

Deux ou trois lunes plus tard, j'étais de retour parmi les miens, les Attignawantans, mais cette fois en compagnie de Yayenrà et de la petite Képawisk'...

Aux premiers beaux jours, alors que les fougères jaillissaient dans les sous-bois qui entouraient ce village où nous allions finalement désormais vivre, nous avons donc franchi tous trois la porte de ce qui serait notre maison. Ma mère, mes sœurs et le reste de ma famille nous y attendaient.

Nous nous sommes rapidement trouvé un coin en hauteur afin de nous y installer et d'y déposer le peu que nous possédions. Ce fut aussi simple que cela... Quelques peaux suspendues ici et là suffirent enfin à nous donner un semblant d'intimité.

Je me souviens d'une petite fête au lendemain de notre arrivée afin de célébrer celle-ci. On y amena même le vieux Tséhawéh sur une sorte de brancard. C'était un honneur à lui faire. Même s'il s'était montré plus absent que jamais, je lui avais trouvé ce jour-là un léger sourire énigmatique qui m'avait fait chaud au cœur. Qui pouvait dire ce qui se passait en lui et ce que ses âmes vivaient en vérité ?

Durant les premières semaines qui suivirent notre installation, j'ai éprouvé quelque peine à vraiment réaliser le fait que je jouais désormais bel et bien le rôle que Tséhawéh m'avait jadis prédit. C'était difficile parce qu'il me semblait que j'étais effectivement beaucoup trop jeune pour une telle tâche ainsi qu'Onchiaréh me l'avait lancé au visage à peine un an auparavant. Comment "les autres", tous ceux du village pourraient-ils me prendre au sérieux ?

Et pourtant... Très vite il ne se passa pas une journée sans que je n'aie à donner quelque avis sur une maladie, un trouble ou pour une étrangeté à soigner. Parfois, lorsqu'on venait me chercher, l'une des "Vieilles aux herbes" m'accompagnait avec ses onguents, sinon je me déplaçais seul avec mon tambour et mon sifflet en os pour appeler les forces de l'Invisible, en obtenir un conseil ou les laisser travailler à travers moi. Cela m'absorbait tellement que j'en

avais presque oublié "la maladie" venue avec les hommes blancs et la menace permanente des Iroquois.

Hélas, cette période bénie devait être de courte durée. L'été n'était pas encore installé que la nouvelle d'une série d'attaques iroquoises qui avaient eu lieu de l'autre côté du lac et plus au sud parvint jusqu'à nous, nous obligeant à confectionner davantage de flèches et toujours plus de lances et de tomahawks. Je ne pouvais me soustraire à une telle tâche mais à chaque arme qui passait entre mes mains je sentais mon être s'alourdir. C'était douloureux parce que contre ma nature profonde. Alors cela me révoltait et je m'enfermais dans un profond mutisme.

Comment défendre la vie tout en préparant ce qui allait engendrer la souffrance ? Mon dilemme se situait là... Ce n'était pas la mort qui était à craindre... Jamais ! Mais bien la souffrance. Même si l'approche de l'une et l'autre correspondait au raisonnement global de mon peuple, cette perception me paraissait être plus aiguë chez moi, qu'il se fût agi d'un végétal, d'un animal ou d'un être humain. Ne pas faire souffrir...

Et puis il y eut aussi ce jour que je n'ai pas aimé où des Robes-Noires sont venus nous rendre visite. Je n'en avais jamais vu autant...

Comme toujours, ils étaient là pour "sauver nos âmes" en les guérissant du mal de l'ignorance. Ils se disaient également porteurs d'une "très bonne nouvelle" : À une petite journée de marche, ils avaient réussi à construire leur propre village avec l'aide, assuraient-ils, de beaucoup d'entre nous qu'ils avaient "amenés au vrai Dieu"...

J'étais occupé à sculpter le fourneau d'une pipe à l'image d'un ours lorsque j'ai entendu cela. J'ai d'abord cru avoir mal compris mais non... C'était conforme à ce qu'ils étaient... les propriétaires de la divine Vérité. Je me suis donc fâché et je me suis bientôt dirigé vers celui qui paraissait être leur chef.

– « C'est Échon qui vous envoie ici ? Il vous a demandé de nous retrouver ? »

– « Échon ? Ah... le Père Brébeuf ? Non... Non... Il est loin... à Ossossané¹, dit-on. Non... c'est le Christ Jésus qui nous envoie. »

– « Je ne le connais pas... et je ne veux pas le connaître. Tout ce dont nous avons besoin est ici, autour de nous. »

– « Crois-tu, mon fils ? Christ est le Libérateur. Ceux de ton peuple qui nous ont déjà rejoints l'ont compris. Par le baptême ils ont gagné leur liberté. »

Une réponse cinglante est immédiatement sortie de moi.

– « Ils *étaient* libres ! Ils ne le savaient peut-être pas mais ce qu'ils ont plutôt gagné, c'est leur esclavage et cela veut dire qu'ils étaient faibles et qu'ils le demeurent ! L'assujettissement, c'est toujours le choix des faibles ! Maintenant laisse-nous, nous avons tout ici ! »

– « Tout ? Oui... la saleté au fond des bois et l'*ignorance*. »

L'homme à la robe noire m'a considéré un instant avec condescendance avant d'ajouter encore :

– « Tout oui, bien sûr ! La forêt, les animaux et vous qui vous mêlez à eux ! Cela, nous l'avions compris... »

Et il tourna les talons pour aller rejoindre les autres. En le voyant s'éloigner aussi soudainement j'ai eu la conviction qu'il fuyait après nous avoir insultés. Oh non, il n'avait ni l'habileté ni la force d'Échon !

Devant l'aveu de ce que je considérais comme une bassesse, ma colère est tombée d'elle-même et je les ai regardés un à un tous ces hommes en longue robe noire qui s'étaient maintenant regroupés autour d'un des nôtres pour lui

¹ Ossossané est située dans la Baie Georgienne. À cette époque, elle était considérée par les missionnaires comme la capitale du pays wendat.

montrer l'une de ces croix sur lesquelles leur dieu était cloué.

Ils m'ont presque fait peine à les voir ainsi "croire" sans jamais se questionner sur le fait que leur "tout" à eux devait tourner autour de leur peuple et de sa vérité à lui. Ils n'imaginaient pas un instant que c'était pour cette raison qu'ils ne voyaient pas le vrai *Tout* pour *Ce* qu'Il était, qu'ils ne Le comprenaient pas et qu'ils S'en coupaient donc irrémédiablement.

Alors, tout en retournant vers ma petite sculpture de pierre tendre, je me suis surpris à penser que ces hommes n'avaient peut-être même pas compris non plus ce Jésus dont ils se réclamaient et qui, à plusieurs reprises, m'avait étrangement rappelé Yoskaha...

Mais après tout, n'étaient-ils pas libres de leurs regards, de leur cœur et de s'habiller de noir si cela leur plaisait ? L'énigme à résoudre se résumait seulement à comprendre *pourquoi* ils tenaient tant à nous imposer leur forme de liberté. Craignaient-ils d'être condamnés aux "Enfers" si nous y allions ?

J'ignore combien d'années se déroulèrent sur ce mode et ce rythme de vie. Cinq ou six probablement. La maladie semblait ignorer notre existence et, par chance, les Iroquois n'étaient jamais parvenus jusqu'à nous ni jusqu'au village du clan de la Corde où Yayenrà et moi avions si peu vécu.

À trois ou quatre reprises nous étions quelques-uns, chaque année, à nous y rendre en groupe et c'était à chaque fois des échanges de cadeaux, des *wampums*, des vêtements chargés de perles et des ceintures ornées d'épines de porcs-épics.

C'était aussi, de temps à autre, des visites à un "poste de traite" où, au fond de leurs étranges constructions de bois plein, des "marcheurs" français se montraient très avides des fourrures que leur proposaient nos chasseurs en

échange de nombreux objets de métal et, parfois, d'un bâton à foudre. Je n'aimais pas beaucoup cela car, non seulement j'avais la confuse sensation que nous nous faisions piller, mais les Français en question avaient pour habitude d'abuser d'un liquide imbuvable qui les rendait facilement fous.

Et puis il y eut un été où Tséhawéh se décida à rejoindre le monde de ses ancêtres. Il est parti sans douleur, comme s'il s'endormait, en pleine harmonie avec la sagesse qu'il avait su transmettre. C'était exactement deux années avant la naissance de notre deuxième enfant, une toute petite fille encore, que Yayenrà voulut nommer Kiésos puisqu'elle était née aux premiers rayons du soleil un jour de forte chaleur. Peines et bonheurs se rejoignaient facilement dans nos cœurs parce que nous étions des êtres d'émotion, au sens noble du terme.

J'ai en mémoire que lorsqu'on porta le vieux Tséhawéh en terre, il y eut un double arc-en-ciel. C'était tellement auspiceux en pareille circonstance qu'il fut unanimement décidé qu'il n'y aurait pas le deuil traditionnel. Cela signifiait que les âmes du Vieux ne s'attarderaient pas sur Terre, prisonnière de ses habitudes, ainsi que tant le sont pour s'être prises à leur propre jeu.

Pour Yayenrà, nos deux filles et moi-même ce furent assurément des années de paix. Un temps qui m'a aussi permis de grandir dans mon art d'enjamber les mondes avec ma conscience et d'en ramener des informations guérissantes pour ceux qui se trouvaient dans la peine ou la souffrance. Parfois même il m'arrivait de guider quelques défunts égarés dans les labyrinthes de leurs pensées.

Le point culminant de cette époque fut sans conteste celui où, après un trajet solitaire en canoë sur le lac, je me suis enfoncé dans une profonde sapinière afin de m'isoler quelques jours comme il se devait. Alors que je m'apprêtais à construire ma hutte, j'en ai aperçu une parmi un

fouillis de buissons et de fougères. Je m'en suis approché sans bruit. Un objet était suspendu près de sa minuscule porte. C'était un *mandella* qui avait déjà bien souffert des vents, des pluies et du frimas... Derrière moi quelques branchages ont alors craqué.

Il y avait là, à vingt pas, un très vieil homme aux longs cheveux blancs, courbé en deux, qui s'approchait lentement de moi. J'ai immédiatement pensé que ce devait être cet *oki* presque mythique dont m'avait quelquefois parlé Tséhawéh et qui vivait on ne savait trop où dans la plus totale solitude.

– « Tu as mis du temps à venir... »

Sa voix, un peu rauque, était impressionnante. Je me suis autorisé à faire quelques pas vers lui et j'ai vu qu'il arborait sur sa poitrine un triple collier de griffes d'ours.

– « Tu m'attendais ? »

Ce fut ainsi, par ces simples mots un peu déconcertants, que le vieillard et moi avons noué le plus inattendu des liens. Un lien dont la sacralité de la Mémoire du Temps ne permet pas qu'il soit dit grand-chose... Un rituel secret qui se déroula sur deux jours de jeûne complet, associé à des pratiques respiratoires se prolongeant par des chants "soufflés"...

En vérité le vieil *oki*, qui n'y voyait presque plus mais dont toute l'énergie passait par la voix, était membre de ce que notre peuple et d'autres aussi appelaient la *Compagnie des faux visages*, un regroupement plus que discret d'hommes et de femmes initiés à des pratiques thérapeutiques de contacts avec des présences porteuses de lourdes dysharmonies. Leur but était de pouvoir offrir une aide lorsqu'une maladie cruelle ou mystérieuse s'accrochait à un être vivant.

Ne pénétrait pas dans cette *Compagnie* qui le voulait. On disait toujours que c'était le Grand Esprit ou un Animal-Maître qui en décidait. Alors, lorsqu'il en était ainsi et

que "la porte" s'ouvrait, cela ne se discutait pas. Ultimement, le travail de celui qui en avait franchi le seuil était de savoir identifier la nature d'une force toxique et de lui donner un visage afin de la piéger pour qu'elle soit enfin absorbée et purifiée par la Terre Mère¹. Une tâche précise, délicate qui ne pouvait s'accomplir que lors d'un total don d'amour.

Oui, l'amour... la puissance de la compassion... Nous n'en parlions peut-être pas beaucoup chez nous. Toujours cette retenue... Toutefois, sans l'un et l'autre nous n'aurions pas existé par manque d'union avec la moindre des expressions de vie que nous respirions.

« Pas besoin de croix, avais-je un jour répondu aux Robes-Noires, parce qu'à chaque fois que nous ouvrons les bras sur l'univers qui nous entoure et que, vous, vous ne voyez pas à cause de votre livre autoritaire, c'est nous-mêmes qui devenons une croix ! »

Les moments aussi secrets que sacrés que j'ai vécus en ce temps-là dans cette forêt me confortèrent dans cette attitude d'émerveillement et de don. Nous avions en nous la capacité de tout laver et de tout embrasser sans avoir à déchiffrer autre chose que le langage de l'écorce d'un arbre ou l'éclair du regard d'un animal.

Lorsque j'ai retrouvé Yayenrà Yati, Képawisk qui grandissait et la petite Kiésos, j'avais vieilli en sagesse. Sans alors le savoir mais avec le recul des siècles, je puis dire aujourd'hui que je m'étais certainement beaucoup *rapproché* du dieu-Christ des hommes blancs dans ce qu'Il

¹ Celui ou celle qui est en mesure de faire un tel travail, appelle une vision ou une transe dans laquelle il capte une forme, souvent un visage grimaçant. Il s'agit alors de sculpter le masque de ce visage à même le tronc d'un arbre, de l'en détacher et de porter le masque lors d'une cérémonie avec le malade. Quant à l'arbre, il n'est abattu que lorsque le malade est soulagé, guéri ; il absorbe alors en lui "l'onde de souffrance" transmise par le masque et la retourne à la terre. Le masque devient dès lors inactif.

avait réellement dû enseigner et non pas dans ce qu'on m'assurait qu'Il avait décrété et qui s'était de toute évidence desséché.

Chapitre VII

Sur le sentier des arbres qui parlent

Et les saisons défilèrent encore, ponctuées par les visites obstinées des Robes-Noires, les récits d'agressions iroquoises et l'ombre à nouveau surgissante de "la maladie".

On disait de celle-ci qu'elle revenait frapper avec vigueur les bords du grand lac de nos origines¹ et qu'elle pouvait désormais prendre plusieurs visages².

Quant aux Iroquois, la douzaine de nos chasseurs qui s'étaient aventurés verts l'est en quête d'originaux avait dû en être victime car elle n'avait plus jamais donné signe de vie. C'était un sujet de colère. Parfois, une épaisse fumée montait de la rive opposée de notre lac et nous laissait supposer le pire. Certainement une attaque, ce qui voulait dire un village incendié, un massacre, des âmes qui allaient errer et qu'il faudrait secourir dans leurs mondes.

Bien sûr, nous avions encore renforcé notre palissade et même creusé des fossés... mais avec la violence que

¹ Pour rappel, le lac Huron et la Baie Géorgienne.

² Dont celui du thyphus.

nous sentions ramper insidieusement, tout cela pouvait-il réellement servir ?

Malgré tout, nous nous efforcions de vivre au rythme de notre harmonie naturelle, dans l'espoir sans cesse entretenu de quelque nouvelle rassurante à chaque fois que des groupes de Français passaient par chez nous. Nous n'étions cependant pas dupes de leur intention de faire avant tout miroiter à nos yeux un nombre grandissant d'objets dont nous ne pourrions bientôt plus nous passer. Une hache de métal contre une belle peau de loup, un ou deux chaudrons contre un grand sac de graines de courges...

Invariablement, ils se disaient envoyés par ce très grand *sagamo* qu'ils appelaient leur "roy" et avoir la ferme volonté de nous soutenir¹. C'était sans doute vrai, mais ils avaient aussi leurs ennemis personnels à combattre, leur propre part de naïveté et surtout leur grande méconnaissance de notre terre, riche en imprévus.

De son côté, en compagnie de nombreuses autres femmes, Yayenrà travaillait durement le sol, transportant partout lorsqu'il le fallait la petite Kiesos sur son dos dans une sorte de sac rigide et bien sanglé.

Yayenrà avait tout de suite aimé notre village et les spécificités rituelles de notre clan... La seule chose qu'elle disait regretter, c'était la présence des "Frères" qui lui avaient un peu enseigné la langue des Français et la lecture de leur livre. Pour ce qu'il en était de Képawisk, toujours souriante, il y avait déjà longtemps qu'elle gambadait ici et là et apprenait à reconnaître une multitude de plantes. Enfin, quant à moi, dès que j'en trouvais le temps, je me plaisais à lui conter ce que nous savions des origines de notre peuple et de son union avec les Forces de l'Invisible. Au-

¹ Louis XIII. Louis XIV n'ayant accédé au trône qu'en 1643, cela permet de situer cette partie du récit avant cette date.

tant que je le pouvais, je semais en elle le désir de la vastitude et du Sacré. J'étais bien conscient, toutefois, qu'elle observait continuellement les allers et venues des Robes-Noires et qu'elle questionnait souvent sa mère à leur propos.

Un jour, alors que je réparais un canoë à l'aide de résine chauffée et de grands morceaux d'écorce de bouleau, elle est venue me trouver, la mine anormalement grave.

– « Aitahé¹, tu dis que tu n'aimes pas beaucoup les Robes-Noires mais je ne comprends pas... »

– « Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? »

– « ... Pourquoi tu caches une croix dans ton sac... »

Je suis resté interdit devant la réponse inattendue de Képawisk. J'ai regardé la petite dans les yeux et j'ai vu qu'elle était très sérieuse. Comment avait-elle pu apercevoir la croix de métal offerte par Jean, ce "marcheur" français qui avait autrefois été mon ami, l'espace de quelques mois ?

– « Je ne la cache pas... et je ne pensais même plus que je l'avais encore... »

C'était assez vrai... Je pensais rarement à elle bien qu'inconsciemment je devais plus ou moins la dissimuler. Toujours était-il que je l'avais bel et bien conservée et que ma fille venait de toucher un point sensible en moi.

– « Tu sais, Képawisk, ai-je fait comme pour me rattraper, je l'ai parce qu'on ne jette pas les cadeaux qu'on reçoit... »

– « Alors si c'est un cadeau, tu dois la porter... tu m'as toujours dit ça avec les cadeaux... »

– « Un jour, peut-être... Il y a des cadeaux qui sourient moins que d'autres... » ai-je marmonné en me remémorant

¹ Père.

l'autre petite croix, en bois et très étrange, que j'avais un jour aussi reçue en présent. Celle-là, je l'avais perdue...

– « Pourtant Aitahé, les Robes-Noires me sourient toujours quand ils me montrent leurs croix à eux. »

– « Si tu les aimes bien, c'est parfait, tu en as le droit... Mais écoute-moi Képawisk, quelle que soit l'histoire qu'ils te racontent... souviens-toi toujours de nous et de nos histoires à nous... Il n'y a de vrai que ce qui rend heureux... Et cela fait des milliers et des milliers de lunes que nous sommes tous heureux ici. »

Je n'ai pas voulu en dire davantage à ma petite Képawisk. C'était la première vraie discussion importante que nous avions tous deux et je me disais que cela faisait déjà beaucoup pour elle qui était si jeune et que je sentais confusément à la frontière entre deux mondes, celui qui nous avait vu naître depuis des temps immémoriaux et l'autre, celui qui commençait à nous grignoter sans que nous puissions y faire grand-chose.

Chacun était libre de ce dont il voulait emplir son cœur, oui, cela ne se remettait pas en cause... mais j'étais fâché contre les Robes-Noires et tous ceux qui leur ressemblaient parce qu'il ne me paraissait pas juste de vouloir emplir le cœur de l'autre avec des promesses de marchands et des peurs que l'on agissait comme des hochets.

Le soir-même, Yayenrà, fort grave elle aussi, me confirma que notre petite fille connaissait déjà la signification du mot "Enfer" et qu'elle était aussi persuadée qu'un jour il lui faudrait changer de nom si elle ne voulait pas y aller. Alors, une profonde tristesse m'a envahi...

Après tout, peut-être n'étais-je jamais qu'un "sauvage" comme j'avais entendu Échon le dire une fois de nous en sermonnant un jeune garçon pour je ne savais plus quoi. Après tout aussi, peut-être aurais-je dû aller me joindre à

ceux de nos guerriers qui commençaient à affirmer qu'ils ne craindraient pas de scalper quiconque s'il le fallait pour faire respecter ce qui nous habitait depuis toujours. Après tout, oui... car peut-être même que les Robes-Noires pratiquaient la sorcellerie ainsi que le disaient certains de nos Anciens.

En réalité, je pouvais en énumérer beaucoup de ces "après tout" parce qu'insensiblement, derrière ma force d'*oki* et mes silences, je cumulais les peines et les motifs de révolte.

Révolte devant ce qui me semblait être l'amitié en demi-teinte de la plupart des Français qui passaient, révolte face à des vérités pétrifiées qui ne nous correspondaient pas mais qu'on glissait sournoisement en nous, révolte enfin contre nos voisins iroquois qui ne cessaient de nous harceler au moyen d'une guerre qui n'en portait pas vraiment le nom... Et peine infinie parce que terriblement croissante de me sentir inutile avec cet étrange destin qui peu à peu me faisait mieux comprendre le monde des âmes que celui des hommes.

Fallait-il en ajouter une autre encore ? Certainement mais je ne voulais pas me l'avouer. C'était celle causée par le souverain mépris de ceux qui venaient nous parler de leur Jésus tout en se montrant si ignorants des lois de l'Invisible, si habiles à parler d'un certain Esprit-Saint en forme de colombe sans manifestement l'éprouver et en étant évidemment incapables de se projeter dans les cieux pour y voler avec les oiseaux.

Révoltes et tristesses... les mots n'étaient pas trop forts et c'était à peine si j'osais m'en libérer lorsque, la nuit venue, je parvenais à trouver les yeux de Yayenrà dans la pénombre de notre maison longue.

– « Il est si puissant que cela leur livre ? m'est-il alors arrivé de lui demander du bout des lèvres. Toi qui l'as tenu

entre tes mains et qui as un peu appris à déchiffrer ses signes, tu as bien dû ressentir s'il est vrai ou pas... »

Je me souviens que la réponse s'était fait attendre durant un moment qui m'avait paru trop long pour être anodin.

– « Je ne sais pas, Wantan... Il m'intriguait... Une impression de joie, sans doute, mais aussi de grande peine, comme s'il était un mélange de lumière et d'ombre... ou comme la soudaine fraîcheur qui nous prend lorsqu'un gros nuage vient s'installer devant le soleil... »

J'ai aimé cette réflexion toute simple de Yayenrà. Elle avait tout résumé en images, selon notre coutume, c'est-à-dire au-delà des mots trop précis qui sont souvent pareils à des enclos parce qu'ils laissent si peu de place à nos sensibilités humaines.

Ce soir-là m'est alors revenu en mémoire l'un de ces courts moments où Échon avait habilement réussi à s'emparer de l'attention du jeune adolescent que j'étais encore... Il m'avait affirmé que son dieu-Christ avait enseigné à l'aide de petites histoires pleines d'images et de comparaisons et que cela aurait pu me plaire. Bien évidemment, je l'avais fui comme par instinct.

Et voilà que la réflexion de Yayenrà me permettait soudain de mieux en comprendre la raison profonde. En vérité, si j'avais toujours fui Échon et "les siens", c'était justement parce qu'ils n'avaient jamais su, eux, s'exprimer par images afin d'ouvrir en chacun de nous des espaces de liberté. Les notions d'amour et de bien ne sortaient de leur bouche qu'avec des « *Vous devez, sinon...* » qui nous emprisonnaient en faisant de nos personnes les coupables d'à peu près tout ce qui pouvait s'imaginer.

Autant j'avais pu jusque-là secrètement admirer l'intelligence que traduisait la magie de l'écriture, autant à partir de ces considérations je me suis dit que la transmission

orale d'une Tradition et de sa connaissance était sans nul doute plus puissante qu'elle pour la conscience humaine. Plus puissante parce qu'en ne pétrifiant rien elle demeurait vivante et que, par ce seul fait, elle permettait à l'intelligence du cœur de développer à l'infini des espaces de floraison¹.

Ainsi, peu importait pour nous, pour moi, ce que l'on rapportait exactement de l'histoire d'Aatensic dont les nombreux récits variaient souvent selon les clans et les générations qui se succédaient. Qu'elles qu'aient été ses versions, cette histoire demeurait en effet toujours riche du même enseignement fondamental qui constituait notre colonne vertébrale et notre noblesse.

De quelle façon Aatensic – notre mère ou grand'mère selon le cas – était-elle tombée des cieux ?

En avait-elle été poussée par son époux comme il arrivait qu'on le dise ?

Comment avait-elle été secourue par de grands oiseaux blancs ? Ceux-ci avaient-ils appartenu au Peuple des Étoiles ?

Et quel avait été le rôle de la "petite tortue" montée au ciel pour y recueillir le feu des éclairs en regard de l'importance de celui de la Grande Tortue qui nous offrait sa carapace pour y vivre ?

Enfin Aatensic avait-elle eu deux fils, Yoskaha et Tawiscaron, dont le premier aurait tué l'autre parce qu'il y voyait une force destructrice ? Qu'en penser dès lors que certains affirmaient malgré tout qu'ils étaient les cocréateurs de notre monde ? Peut-être que la Lumière et l'Ombre ne pouvaient se passer l'une de l'autre...

Autant de mystères, de contradictions parfois mais aussi autant de sujets d'exploration de nos âmes plutôt que

¹ Voir "Le livre secret de Jeshua", du même auteur, chapitre II, pp 32-33.

de motifs de discorde. Ainsi, j'aimais par-dessus tout qu'aucune obligation de croyance ne nous soit imposée par une bouche qui transmettait *d'abord* selon la mémoire de son cœur... De la même façon, nul ne voyait la nécessité d'entendre exactement la même chose que l'autre dans la réception d'un récit puisque la mémoire de chaque cœur participait individuellement à l'histoire de tous.

Nous jouions donc avec les symboles¹ sans même le savoir parce que, tout naturellement, nous les vivions et les nourrissions de notre substance...

Mais, en dépit de tout cela, lorsque je me repliais en moi-même quelque chose de mon être ne pouvait nier accorder un certain respect à la parole évidemment trop figée du Jésus de ceux qui se disaient "Chrétiens". Et la raison en était que ce "quelque chose" était secrètement convaincu qu'on avait rétréci et étouffé cette Parole parce que trop d'hommes orgueilleux avaient voulu s'en emparer et la façonner.

« Celui qui "possède les âmes" possède leurs corps, leurs biens et leurs terres... »

Cette réflexion qui avait un jour jailli spontanément au sein de l'un de nos Cercles de parole avait à mes yeux valeur de vérité incontournable. Le très grand *sagamo* des Robes-Noires et de leurs semblables était donc forcément un homme extrêmement rusé et il fallait se méfier de ses desseins...

Et puis est venu ce printemps où je me suis senti particulièrement attiré par une minuscule clairière à peu de distance de notre village. J'avais découvert celle-ci "au hasard" de mes errances en forêt lorsque, selon mon habitude, il m'arrivait de chercher des morceaux de bois à sculpter.

¹ On pourrait également parler d'Archétypes.

Son espace secret se cachait dans l'écrin d'une multitude de petits arbres fins et élancés dont le feuillage bruissait étonnamment au moindre souffle de vent.

À force de m'y rendre sans vraiment m'attarder sur le pourquoi d'une telle attirance, j'ai fini par m'allonger sur l'herbe tendre qui en constituait le centre. Je me souviens du singulier frisson qui m'a alors parcouru... Il ne venait ni de la fraîcheur ni de l'humidité du sol mais bel et bien de la danse des feuilles que l'azur du ciel mettait en relief juste au-dessus de moi. C'était une danse saisissante de vitalité et infiniment bavarde. J'ai attendu un peu puis j'ai compris qu'il fallait que j'en détache mon regard car elle s'adressait plutôt à mes oreilles.

Il y avait en elle plus qu'un murmure : ses frémissements ondoyants portaient une Parole. Les arbres avaient quelque chose à me dire et m'invitaient à faire silence en moi...

– « *Comprends cela, frère Wantan, disait cette parole non humaine qui se passait de mots... Comprends... Ton cœur cherche la perfection... mais la perfection absolue n'est pas et ne sera jamais car elle interdit toute évolution... Elle trace l'idée d'un chemin qui se ferme, elle dresse une absurde barrière. Oh, frère... la puissance du Grand Esprit de tous les mondes ne se déplace pas pour engendrer un cercle perpétuel et s'y emprisonner mais pour dessiner une éternelle spirale... Bouge ! Suis la tienne et monte ! »*

Après des mots d'une telle intensité, j'ai éprouvé quelque difficulté à m'extraire de ma clairière. Le vent avait cessé mais la voix des arbres persistait en moi tel un écho qui n'en finissait plus.

Mon retour au village ne fut ponctué que d'interrogations. Bouger ? Je croyais n'avoir fait que cela ! Bouger... oui, mais vers où ou vers quoi ?

J'avais toujours su qu'ici et là il existait des *arbres qui parlent*. Les Anciens le répétaient suffisamment et par respect on les croyait... Cependant voilà que la preuve venait de m'en être donnée. Bouger... Je le voulais bien mais... Et pourtant l'Esprit du peuple des arbres de ma forêt *ne pouvait pas mentir* !

Je n'ai pas réussi à conter ce qui m'était arrivé à Yayenrà avant le lendemain. C'était trop intime en même temps que trop beau et trop inquiétant. Il a fallu que ce soit Yayenrà elle-même qui me pousse à faire tomber mon verrou.

– « Qu'y a-t-il, Wantan ? Que s'est-il passé ? Il y a de bons et doux silences et il y en a d'autres dans lesquels on se noie. »

J'ai tenté de me dérober par une plaisanterie mais elle n'en a pas été dupe ; ma résistance a sauté et je lui ai tout raconté.

– « Moi aussi je veux les entendre, m'a-t-elle répondu avec fébrilité. Tu sais, les esprits savent également comment me parler et je n'ai jamais douté de la sagesse des arbres, surtout quand eux-mêmes recueillent celle du vent. Demain, tu m'emmèneras là-bas avec Képawisk, elle est assez grande pour apprendre à écouter. »

Il n'y avait pas à discuter ; c'était juste.

Le lendemain aux premières heures, Kiesos fut donc confiée à ma vieille Migouna, toujours vaillante, et nous avons emprunté un tout petit sentier qui s'enfonçait dans les bois. Je me souviens encore de Képawisk sautillant en arrière de nous. Elle n'était plus qu'une explosion de joie. Nous allions à la rencontre des *arbres qui parlent*...

J'aimais la voir et l'entendre ainsi. Elle avait la douceur, la vivacité volontaire et la noblesse de Yayenrà qu'elle questionnait sans cesse à propos de tout ce qui l'intriguait.

– « C'est vrai qu'ils l'ont cloué sur un grand morceau de bois ? »

Sa dernière question m'a pourtant un peu irrité. Je savais évidemment de *qui* elle voulait parler et cela en disait long quant à la sournoise obstination de certains hommes sombrement vêtus...

– « Voyons, Képawisk ! suis-je intervenu sans me retourner. Il n'est pas question d'un morceau de bois aujourd'hui ! Nous allons rendre visite aux *arbres qui parlent...* »

Sur ces mots, j'ai un peu allongé le pas à travers les hautes fougères qui étouffaient le tracé de notre sentier.

Soudain, un cri aigu, terrible... C'était Yayenrà ! Pas même le temps de me retourner... J'ai immédiatement su qu'on m'empoignait avec violence par les cheveux et tout s'est éteint. Silence et obscurité...

Impossible de décrire une nuit qui n'en est pas une. Pas l'ombre d'une conscience ni même la plus infime perception d'un abyme... Rien ! Un néant.

Je n'en suis sorti que par vagues successives, lentes et lourdes. J'ai d'abord senti ma nuque, la douleur qui s'en était emparée et qui me réduisait à sa seule existence. Puis, mes yeux ont voulu s'ouvrir mais n'en ont pas trouvé la force...

Tout autour de ce qui devait être moi dans un "quelque part" indéfinissable, un brouhaha a fini par monter... Des intonations sourdes s'en échappaient, incompréhensibles. Enfin, l'une de mes paupières a accepté d'obéir à une sorte de pulsion de survie venue de je ne sais où et j'ai émergé...

Alors seulement, j'ai réalisé que j'étais sur le sol, le visage dans la poussière et l'herbe rase. J'étais allongé sur le côté, à demi replié, les mains nouées dans le dos.

C'est là qu'il y eut un son cruel et que deux solides poignes m'ont saisi par les épaules pour me redresser. Je me suis retrouvé à genoux et, peu à peu, la brume qui couvrait encore mon regard s'est dissipée. L'air sentait la fumée et des rires m'agressaient...

J'étais entouré d'hommes, une vingtaine peut-être. Tous avaient des peintures de guerre sur le visage et la crête de leurs cheveux, violemment teintée de rouge, explosait en de longues plumes tout aussi écarlates. Les Iroquois... C'était eux !

Je me souviens que la première vraie pensée dont je fus alors capable a été pour Yayanrà et la petite Ké-pawisk... Où étaient-elles ? J'aurais voulu crier pour le leur demander à tous mais rien ne sortait de ma bouche. J'étais dans l'abrutissement total, privé de force et de volonté.

Le néant a de nouveau cherché à m'absorber mais on m'a secoué... Encore une fois on m'a redressé puis empoigné de plus belle afin que je sois sur mes deux jambes... Quelques rires encore m'ont transpercé la tête.

Pourquoi ne me tuaient-ils pas ? En ces instants je l'aurais presque souhaité tant c'était douloureux. Mais non... les Iroquois avaient plutôt l'air satisfaits de la situation telle qu'elle était, comme s'ils la savouraient. Enfin, ils m'ont poussé pour que j'avance... J'ignore comment j'en ai trouvé la force mais étonnamment mes jambes ont bien voulu me porter. Un pas, puis deux... et les autres ont suivi, tant bien que mal. Si au moins j'avais eu les mains libres pour trouver mon équilibre !

J'ai alors essayé de mieux distinguer les visages de ces hommes qui m'entouraient. De narquois, ils étaient devenus graves, tendus même. C'était des visages de guerriers en action qui, à mes yeux, se ressemblaient tous avec leurs peintures agressantes et leurs hures pareilles aux nôtres.

Oui... ces hommes auraient pu être wendats, comme moi, être de ma famille, de mon clan et comme tous ceux que j'aimais.

Alors pourquoi tout cela ? C'était trop absurde ! Qu'avaient-ils fait à Yayenrà et à notre fille ? J'ai voulu me persuader qu'elles avaient réussi à s'enfuir. C'était certainement cela... Elles avaient forcément réussi... Elles couraient si vite quand elles le voulaient !

Et puis le temps s'est distordu dans mon esprit et je n'ai même plus senti que marcher me faisait mal.

Bientôt, j'ai eu froid. Ma poitrine était nue, comme la plupart du temps en cette saison... Un pagne de grosse peau tenu par une large ceinture me couvrait la taille jusqu'à mi-cuisse et c'était tout tandis que la forêt se faisait de plus en plus dense, fraîche et sombre. Jusqu'où et jusqu'à quand cela continuerait-il ainsi ?

– « Où allons-nous ? me suis-je finalement hasardé à demander. Où est ma famille ? »

L'un des Iroquois s'est tourné vers moi et m'a décoché un sourire en coin... Ce fut la seule réponse que l'on m'accorda. Tout ce que je parvenais à deviner c'était que nous avançons certainement vers le sud et que si rien ne changeait nous finirions tôt ou tard par nous éloigner des territoires qui protégeaient mon peuple.

– « *Ta' ohtan' chiatseh* ? Comment t'appelles-tu ? »

Celui qui marchait à ma gauche consentit enfin à m'adresser la parole. Sa prononciation avait été un peu maladroite mais au moins connaissait-il mon parler¹.

– « Wantan... »

– « Tu es avec les Chrétiens, Wantan ? »

– « Non, jamais ! Pourquoi ? »

¹ On pourrait plutôt parler de dialecte car le Wendat fait partie des nombreuses langues dites "iroquoiennes".

J'avais presque pris cela pour une insulte.

– « À cause de ce que tu as à ton poignet... »

Je me suis interrogé. J'avais toujours les mains attachées dans le dos et je ne voyais pas à quoi il faisait allusion. Mes pensées étaient encore trop confuses... Et puis tout à coup, j'ai compris ; il voulait parler de la petite croix de métal suspendue à son cordon que j'avais enfilée à l'un de mes poignets le matin-même en guise de bracelet pour faire plaisir à Képawisk puisqu'il fallait "honorer les ca-deaux".

– « Non, jamais ! » ai-je repris.

– « C'est mieux... On ne les aime pas ici. On n'en veut pas. »

Disant cela, l'Iroquois a plissé les yeux comme pour chercher en moi et savoir si je lui mentais. Mais je ne mentais pas et mon regard savait également se faire pénétrant, sans doute d'ailleurs plus que le sien. J'étais né ainsi.

Notre échange s'est arrêté là. Le guerrier qui marchait derrière moi m'a poussé dans le dos pour me faire avancer un peu plus vite, j'ai failli trébucher puis les autres échangèrent entre eux quelques interjections dont je n'ai pas bien compris le sens et notre marche s'est poursuivie.

J'étais exténué et mes tempes bourdonnaient lorsque le crépuscule s'est annoncé et que le chef de notre troupe, un colosse dont la tresse descendait jusqu'aux reins, décida de notre campement et ordonna qu'on fasse un feu.

Je crois que cette nuit-là, exceptionnellement, quelques larmes ont coulé de mes yeux, heureusement avalées par l'obscurité. Je ne comprenais plus rien, ma tête résonnait tel un tambour et les visages de Yayenrà et de ma petite Képawisk ne cessaient de me hanter derrière mes paupières closes.

Le lendemain, notre marche a repris aux premières heures. Hormis le fait qu'on me détacha les mains afin que

j'avance plus vite, j'ai eu l'impression de ne pas davantage compter qu'un animal. Les Iroquois qui m'escortaient vers je ne savais où après m'avoir soustrait aux miens se montraient terriblement silencieux et infiniment plus disciplinés que ne l'auraient été les Wendats.

Alors que ma tête était vide et que je ne m'attendais à rien d'autre qu'à me faire égorger ou scalper quelque part, nous sommes cependant arrivés sans tarder à un vaste campement où quelques huttes rapidement dressées se mêlaient à des cabanes comme seuls savaient en construire les hommes blancs.

On aurait pu croire que c'était une sorte de poste de traite en raison de l'abondance des peaux fraîchement tannées qui séchaient sur des pierres, cependant c'était bien plus que cela. Un grand nombre de lances et de harpons plantés dans le sol ainsi que de boucliers et d'arcs accrochés dans des buissons laissait croire tout autre chose.

Il s'agissait d'un véritable petit village qui devait servir de point de ralliement à des guerriers. En l'espace de quelques instants, nous fûmes d'ailleurs entourés d'une bonne cinquantaine d'hommes, haches et couteaux bien en évidence à la ceinture.

Après quelques brèves paroles échangées, tous les regards se portèrent dans ma direction, accompagnés parfois de nous dédaigneuses. Enfin, on me poussa à l'intérieur d'une cabane et on en referma la porte derrière moi. Je n'y étais pas seul...

Dans sa pénombre, j'ai distingué les silhouettes de trois hommes assis dans la poussière du sol. Mon arrivée soudaine les a fait se relever. Qui étaient-ils ? À leur façon de prononcer quelques mots, j'ai immédiatement compris que c'étaient des Wendats... Je n'ai pu contenir un énorme soupir de soulagement et je me suis laissé tomber sur la terre battue, au bord du malaise.



Extrait du Codex canadiensis de Louis Nicolas (XVII^e siècle)

Chacun demeura assez longtemps sur la retenue avant de prononcer le moindre mot. Profitant des faibles rayons de lumière qui filtraient à travers les interstices des murs de bois de la cabane, j'ai cherché les visages... Tous disaient la souffrance et la peur au-delà des paroles osées à voix basse.

Puis, peu à peu, à force de petites phrases échangées, il est devenu évident que nous avions tous été capturés de façon analogue, qu'on nous avait amenés là de la même manière et que si nous étions encore en vie c'était nécessairement pour une raison précise. Mais une fois cela compris, que dire et que faire ?

À un moment donné, la porte s'est entrouverte et une main nous a jeté un peu de poisson séché accompagné d'une grosse galette de pain à partager¹. Nous étions affamés...

Puis l'obscurité s'est déployée dans notre cabane et après quelques gorgées d'eau bues à même une cruche plus personne n'a murmuré quoi que ce soit. J'ai alors cherché à m'allonger comme je le pouvais et j'ai voulu laisser parler mon cœur au-dedans de ma poitrine puisqu'il était dit qu'un cœur n'a jamais besoin de mots pour respirer, être et comprendre. Mais en réalité, qu'y avait-il à comprendre ? Il m'était seulement arrivé ce qui en principe n'arrivait qu'aux autres dans des villages forcément lointains qui, disait-on, finissaient toujours dans les flammes.

J'ai eu besoin de me recueillir... besoin de demander l'aide de tous les Esprits de toutes les directions du monde, de toutes les forces de la terre, de l'eau, du feu et du vent, besoin aussi de rejoindre la si puissante présence de l'Ours, ce frère d'âme et de chair qui jamais ne m'avait abandonné. Et puis... sans réfléchir, j'ai même appelé le dieu-

¹ Du pain de maïs.

Christ d'Échon en me hasardant à prononcer son nom, Jésus...

Pour la toute première fois, plus rien ne l'opposait à rien dans mon esprit... parce que s'il était *Ce* que certains prétendaient, il devait être bien au-delà des Français, de tous les hommes blancs et il avait donc protégé ma famille... Enfin, il devait être forcément complice avec le Grand Esprit et notre Mère Aatentsic...

Ensemble, tous les trois, ils étaient alors en train de danser de l'autre côté des étoiles afin d'étouffer le mal... et qui pouvait dire si Yoskaha lui-même n'allait pas les rejoindre !

Chapitre VIII

Un si long voyage

Jamais une aube ne m'avait paru aussi terrible à affronter... Depuis ma douloureuse capture par les guerriers iroquois, j'avais pour la première fois la sensation de retrouver une véritable lucidité.

Avec sa nuque et ses tempes qui commençaient à se faire oublier, tout mon être découvrait enfin pleinement sa souffrance car il mesurait maintenant l'ampleur du drame qui se jouait et qui ne faisait sans doute que débiter. Il n'avait pas mal pour lui-même mais bien pour Yayenrà Yati, Képawisk, Kiésos, Migouna, toute sa famille et l'entière de son clan...

La porte de la cabane a grincé en raclant le sol... Une voix sèche nous a aussitôt intimé de sortir puis un guerrier couvert de peintures nous a attachés les uns aux autres par la taille au moyen d'une corde. Alors, encadrés par une bonne centaine d'Iroquois dont certains étaient armés de bâtons à foudre, mes compagnons d'infortune et moi avons entamé une nouvelle marche dans la forêt.

Une marche silencieuse, une fois encore, plus rapide toutefois et toujours vers le sud. J'ai essayé de ne plus penser, de vider ma tête de tout passé et de tout horizon futur, un peu comme j'avais appris à le faire lorsque je m'isolais dans les bois et que je demandais aux Forces de l'Invisible de s'engouffrer en moi afin de m'éclairer... Un véritable rituel de survie et d'abandon de mon être à ce que je comprenais d'Elles et qui était inscrit jusque dans ma chair...

Pendant un très long moment, je me suis plu à espérer que Yoskaha apparaîtrait quelque part, parmi les hautes fougères, au creux de quelque taillis ou sous les branches d'un gros épineux et que, par sa seule présence, il pacifierait tout. Ne disait-on pas qu'il lui arrivait de vivre parmi les hommes, de leur venir en aide, de les enseigner puis de mourir comme eux pour renaître ensuite au milieu d'eux et entamer alors une nouvelle vie ?¹

Peut-être était-ce vrai ? Peut-être était-ce un "quelque chose qui ressemblait à cela" dont voulaient à tout prix nous parler les Robes-Noires ? L'histoire d'un dieu qui marchait avec les hommes et qui mourait parmi eux... Leur Christ-Jésus était apparemment mort dans sa chair et tous assuraient qu'il reviendrait les chercher dans le Grand Cercle... Après tout, pourquoi pas ?

Se pouvait-il alors que Yoskaha et le Jésus des hommes blancs soient le même dieu qui s'amusait à changer de masque de temps à autre et que tous les hommes se trompaient toujours un peu en racontant son histoire ?

Yoskaha avait offert le blé en abondance pour qu'on s'en nourrisse tandis que Jésus voulait qu'on mange son corps transformé en pain... N'était-ce pas étrange ?

¹ La Tradition orale qui colportait cela suggère évidemment la notion orientale d'*Avatar*, autrement dit l'incarnation d'un Messager du Divin qui, de cycle en cycle, réapparaît dans notre humanité pour l'enseigner tout en partageant sa vie.

Dans les profondeurs de mon désarroi, ces réflexions ont réussi à me faire discrètement sourire... Je crois qu'elles appelaient à une sorte de lointaine espérance.

En toute fin de journée, ivres de fatigue et le corps couvert d'égratignures, mes compagnons et moi nous sommes laissés tomber sur le sol. Je crois même que nous étions incapables de communiquer entre nous parce que totalement soumis aux Iroquois comme l'auraient été des animaux. Dans la pénombre, l'un d'eux, un seul, me parut pourtant poser sur nous un regard de cette si rare forme d'attention teintée d'amour qu'on appelle compassion.

Nous étions parvenus au bord d'un lac dont la légère brume ne nous permettait pas de deviner l'étendue. C'était là que notre campement sommaire allait s'établir pour la nuit...

– « As-tu peur ? »

Je venais à peine de me blottir au pied d'un pin quand ces mots inattendus m'ont été glissés à l'oreille. Ils avaient été chuchotés par l'un de mes trois compagnons. Celui-ci devait avoir à peu près mon âge et il grelottait. Une balafre, tout fraîche encore, barrait sa joue droite comme pour attester d'un combat précédant sa capture...

Si j'avais peur ? La question m'a dérouté et je n'ai pas vraiment su y répondre. Oui, bien sûr, j'avais peur... mais, jusqu'à cet instant, je ne l'avais jamais réalisé, bien trop habitué que j'étais à me centrer le plus possible sur le moment présent et le geste qui l'accompagnait. Tout mon *oki* dépendait de cette attitude ; c'était ma seule chance de survie.

– « Tu n'as pas peur ? » a alors repris mon compagnon.

– « Je ne veux pas y penser... Si je pense à la peur, je l'appelle... Si je la nomme, je lui donne une place dans ma première âme et je serai malade. »

Sans m'en rendre compte, je venais de répéter mot pour mot un des tout premiers enseignements que m'avait dispensé Tséhawéh quand je n'étais encore qu'un très jeune garçon.

– « Tu es dur... »

Non, en vérité je n'étais pas dur mais c'était certainement l'image que je pouvais parfois renvoyer de moi.

– « Comment t'appelles-tu ? » ai-je fait en forme d'excuse.

Un bref instant, par réflexe, j'ai cherché à ma ceinture l'une de ces peaux de castor dont je ne me séparais jamais afin de la lui proposer pour la nuit... mais hélas je ne l'avais plus... Je n'avais plus rien d'autre que mon cœur maladroït.

C'est alors que je me suis souvenu d'une pratique issue de notre Tradition secrète ; c'était une vieille façon de faire que je n'avais jamais encore eu l'occasion d'offrir à qui que ce soit et qui, disait-on, pouvait tant aider...

Elle consistait tout d'abord à poser un index à la base intérieure de l'annulaire gauche d'un être avalé par une profonde peine puis, très lentement, très doucement, à laisser remonter cet index jusqu'à une zone précise de son poignet.

C'était là qu'il fallait dès lors tout laisser aller en soi pour entrer dans une écoute infinie et se laisser absorber par ce que nous appelions *la Pacificatrice*, cette ineffable vague de Paix qui ne saurait jamais se répandre qu'à partir du Grand Esprit... Et puis, venait ensuite le moment sacré où l'index, uni à deux autres doigts, commençait à décrire de petits cercles semblables à des caresses sur la surface intérieure du poignet de celui qui peinait dans sa vie.

Et là, là... si l'Amour était présent dans son habit de Compassion, la porte du Cœur s'ouvrait pleinement parce que les discrets tambours du poignet se faisaient entendre puisqu'ils en étaient l'une des clefs... Enfin, parfois, il ar-

rivait alors que des images d'âme viennent à surgir... Parfois oui, mais trop rarement...¹

– « Comment t'appelles-tu, mon frère ? », ai-je fait à nouveau.

– « Mignéwinou... »

– « Laisse-moi prendre ta main, Mignéwinou... Elle peut me dire le poids qui pèse sur ton cœur et – si c'est juste – le faire un peu fondre. Ce qui est gelé, vois-tu, appelle la chaleur sans même le savoir. »

Incapable de la moindre résistance, Mignéwinou m'a donné sa main, son doigt, puis m'a abandonné son poignet. Je ne sais plus ce que j'y ai vu ou entendu mais ce fut un baume et pour lui et pour moi. Tandis qu'il s'endormait apaisé et allégé, j'y ai en effet retrouvé une bonne part du souffle qui me manquait, la vraie volonté de ne pas sombrer.

"Celui qui offre reçoit..." Les enseignements des paroles ancestrales devenaient de "vraies vérités" et ces vérités prenaient chair.

Qui devais-je remercier ? Notre mère Aatentsic, Yoskaha, ou cette sorte de fils du Grand Esprit qu'on appelait Christ ? Je ne savais plus... Je voulais aider autrui, je l'avais toujours souhaité, mais voilà qu'avec ma fierté de ne jamais rien laisser transpirer, je me trouvais obligé de me dépasser. Ce fut l'instant où il m'a semblé que seul l'Ours de mes visions pouvait, lui, à son tour, me prendre une main, un doigt, un poignet... à moins qu'une fois encore il ne préfère me prendre une épaule tout entière dans sa gueule.

¹ En étant initialisée à partir de l'annulaire gauche, cette pratique thérapeutique n'est pas sans rappeler la Grèce antique qui affirmait l'existence d'un lien subtil (un nadis) reliant ce doigt au cœur. En latin, ce lien a été nommé "veina amoris". Lorsque l'on sait que l'atome-germe de tout être, c'est-à-dire sa mémoire absolue, réside dans son cœur, la méthode en question n'en acquiert que davantage de sens.

Aux premiers feux de l'aurore, nous étions tous debout et nous découvrions pleinement le rivage de ce qui s'est aussitôt révélé être un immense lac¹. Aucune brume matinale, un ciel radieux, couleur de l'aubépine, et une eau à peine ridée qui s'étendait à l'infini... C'était tellement beau ! Une insulte à ce que mes trois compagnons et moi vivions...

« *As-tu peur ?* »

Les mots que Mignéwinou avait prononcés la veille sont revenus me chercher.

Peur ? Dans mon for intérieur j'ai décidé que non sans même savoir si j'étais à la hauteur du défi. Était-ce d'ailleurs un défi ou de l'arrogance ? Mais l'image de Yayanrà s'est immédiatement imposée à mon esprit venant tout effacer de ce stérile questionnement. Elle me disait qu'il fallait que je m'échappe, que je m'évade et que c'était tout ce qu'il y avait à décider. Pour ce qu'il en était de Yoskaha et de Jésus, "on verrait bien après"...

Je ne devais pas en douter... Dans la clarté sauvage du petit matin j'avais le souffle de l'animal en moi et j'étais soudainement prêt à ne plus rien écouter d'autre que lui pour rejoindre ma famille, quitte à renier tout mon chemin, tout mon *oki* et tout ce qui m'avait construit.

Un long moment, aux aguets, j'ai donc été sur le point de bondir, de ne plus obéir qu'à ma chair, qu'à mon cœur de sang et à la mémoire de mon clan. Où s'était donc retranchée *la Pacificatrice* en moi ?

Quelqu'un m'a alors poussé dans le dos... Pour une fois, c'était sans violence. Cela venait de l'Iroquois de la veille, de celui qui m'avait accordé un regard de compassion ou peut-être tout simplement humain. L'homme m'a

¹ De toute évidence le lac Ontario.



Extrait du Codex canadiensis de Louis Nicolas – XVII^{ème} siècle
 Pipe et sac à pétun

aussitôt un peu souri tout en levant excessivement le menton tant et si bien que j'ai eu l'impression qu'il aurait aimé plaisanter et qu'il cherchait pour cela une sorte d'argument. Je ne sais pas si je lui ai souri à mon tour mais je me suis autorisé à lui poser une question sans redouter un coup ou une insulte.

– « Peux-tu me dire où nous allons... frère ? »

Après une légère hésitation ce qualificatif était venu se placer très simplement sur mes lèvres. Il m'avait semblé "normal" au-delà de toutes les raisons qui opposaient nos peuples et malgré la rage de m'enfuir qui m'habitait depuis mon réveil.

– « Là-bas... loin à l'autre bout... »

Et tout en disant cela d'un ton presque las, l'homme avait tendu le bras en direction de ce qui paraissait être l'opposé du lac mais qui, à mes yeux, se confondait avec un horizon d'incertitude. Puis, d'un coup, il s'est repris en me lâchant un brutal « *Allez avance !* » comme s'il craignait que les siens lui reprochent son attitude.

Alors j'ai avancé parmi les autres, les poignets à nouveau pris dans de grossiers liens de chanvre. Mais avancer, cela voulait d'abord dire entrer dans l'eau jusqu'aux genoux pour aussitôt tenter d'embarquer dans de grands canoës... Au premier coup d'œil, j'ai dénombré vingt ou vingt-cinq de ceux-ci parmi les roseaux. Déjà en partie chargés de sacs, de lances et de bâtons à foudre, ils n'attendaient plus que nous... tout avait donc été bien prévu.

Mes trois compagnons wendats et moi fûmes immédiatement séparés afin que nous prenions place dans des embarcations différentes et éloignées les unes des autres. Cela m'a paru stupide. Qu'aurions-nous pu tenter ? D'ailleurs, comme la plupart d'entre nous, je ne savais pas nager !

D'un peu partout sur le rivage et au ras de l'eau, des hommes ont alors poussé de petits cris, des pagaies ont été empoignées et nos canoës se sont mis à glisser sur le lac. Je

me suis rapidement retourné... Nous étions cinq sur "le mien", cinq dont le guerrier qui avait essayé de montrer quelque humanité envers moi. Pourquoi donc encore lui ? Le hasard ? Ce concept ne signifiait rien dans nos esprits.

Je me souviens que la journée s'est passée ainsi... de coups de pagaie en coups de pagaie, au fil de l'eau, entrecoupée de temps à autre par les regards furtifs que j'osais lancer vers "mon" Iroquois qui se gardait bien, tout en arrière, de me prêter la moindre attention. Formant un long cortège, nous ne faisons que longer la rive du lac, et il semblait bien que cela ne s'arrêterait jamais...

À main gauche, l'horizon argenté de l'eau ne cessait de fuir tandis qu'au-dessus de nos têtes il n'y avait dans l'azur que les inlassables rondes de quelques bandes d'oiseaux qui se relayaient. En savaient-ils plus que nous sur notre destin ?

C'était ce que les Anciens prétendaient et je n'avais jamais douté d'une telle vérité. Tous les oiseaux étaient nés messagers parce qu'ils pouvaient flotter entre tout et tout, même jusque dans la mort qu'ils acceptaient parfois de se donner. Pour nous, la mort d'un animal pouvait tenir un discours quand enfin on comprenait qu'elle dessine toujours une porte par laquelle on doit regarder en soi.

Dans l'espoir de tout oublier et de brider mes pulsions de révolte, je me suis laissé prendre par ces pensées. Seule leur sagesse pouvait agir en moi à la façon d'une eau que l'on jette sur des braises. Les animaux, oui... Fallait-il une telle détresse pour enfin réaliser que, bien au-delà des leçons de Tséhawéh, ils avaient été mes premiers vrais instructeurs ?

Et pourtant... on m'avait appris à les chasser, à les pêcher, à les manger et même à me couvrir de leurs dépouilles sans que cela me trouble... Il fallait donc bien se rendre à l'évidence... C'était la Force de Vie elle-même qui nous poussait à toujours inévitablement mettre à mort ce qui

nous enseignait et nous nourrissait. Nous détruisions ce que nous aimions et qui nous faisait grandir. Alors... oui alors peut-être les Robes-Noires et tous les Chrétiens avaient-ils raison lorsqu'ils mangeaient leur dieu ?

Je ne savais plus... mais le constat silencieux de mes questionnements errants avait au moins une vertu, celle d'anesthésier ma souffrance.

Combien de jours avons-nous ainsi glissé dans nos canoës sur les eaux du grand lac ? Ma mémoire a refusé de les compter, semble-t-il, mais ils furent nombreux. Il y eut des soirs où des villages iroquois nous accueillirent dans leur enceinte de bois et d'autres où nous fûmes contraints de dormir sur le sable de quelque crique, presque mêlés aux oies et aux canards.

Les quatre prisonniers wendats que nous étions se parlaient peu. Ce qui avait désormais l'allure d'une fatalité nous étouffait et nous privait de mots ; quant à l'idée de nous échapper, je crois que nous avons tous fini par comprendre qu'elle aurait été suicidaire.

Comme pour nous en dissuader, d'ailleurs, il arrivait que dans un village où nous faisons halte un guerrier ou même un enfant à l'air moqueur nous montre du doigt le sommet d'une de leurs maisons longues, là où, accrochés à une perche, un scalp ou deux pendaient lamentablement en compagnie de quelques pauvres plumes. Venaient-ils de notre peuple ? De celui des Pétuns peut-être ou d'un autre encore ? Cela ne changeait rien. Nous aussi, les Wendats, nous savions faire cela s'il le fallait ; j'avais déjà vu un vieux scalp suspendu quelque part comme un trophée dans le village de Yayenrà...

Jamais les animaux ne faisaient cela entre eux... Alors pourquoi nous ? La mort n'était rien mais pouvait-on jouer avec elle ? Les Blancs, les Chrétiens n'étaient d'ailleurs guère mieux que ceux de nos peuples. À ce que m'avait dit

Jean, ce "marcheur" dont je m'étais fait un ami le temps d'un hiver, ils étaient capables de planter les têtes de leurs ennemis au bout d'une lance et cela "pour l'amour" de leur dieu-Christ ! Mais au fait... où était la petite croix de métal qu'il m'avait donné ? Où était-elle passée ?

Cette question a tout à coup surgi un jour où, perdu dans mes pensées, j'ai posé les pieds dans l'eau à l'occasion d'une halte. Mes deux poignets me sont apparus simultanément sur le rebord du canoë et aucun d'eux n'avait cette croix nouée autour de lui. J'ai presque paniqué. Je l'avais donc perdue... C'était pour ma petite Képawisk que je me l'étais ainsi nouée un certain matin... Qu'est-ce que cela voulait dire ? J'ai cherché des yeux dans le fond de l'embarcation... Rien ! Rien sinon un coup de pied pour me faire comprendre de ne pas rester là, l'air hébété.

C'était trop stupide ! J'ai eu l'impression que quelque chose dans mon cœur venait de se casser et que cela m'éloignait cruellement de ma fille. Je ne trouvais plus son regard en moi ni le son de sa voix...

Dans mes retraites solitaires au fond des bois je m'étais souvent dit que c'était la mémoire qui nous faisait vivre et voilà que la mienne paraissait vouloir soudain s'effriter à la seule disparition d'un objet qui, finalement, ne parlait que de souffrance et de mort...

Lorsqu'on disait que les Robes-Noires étaient des sorciers, c'était sans doute vrai. En souriant à Képawisk, ils l'avaient piégée car il devenait évident que leurs sourires ne portaient pas la joie en eux mais plutôt le malheur. Ils le semaient ! J'ai alors pleuré comme je ne l'avais jamais fait et aussitôt, pour cacher mes larmes, j'ai aspergé mon visage avec l'eau de la rive...

Un jour, enfin, nous sommes arrivés à destination quelque part au bout du lac. C'était vers l'est disait le soleil. Il y avait une crique profonde et assez étroite qui s'enfonçait

dans les terres¹. J'y ai vu trois petites îles, couvertes de grands conifères comme sur la plupart des rivages que nous avons longés. L'eau s'y montrait d'un vert transparent et presque sans rides cet après-midi-là.

Après quelques bons coups de pagaie jusqu'à l'extrémité de la crique, nous avons accosté face à un village. On nous y a fait pénétrer... Il ressemblait singulièrement à celui du clan de la Corde où Yayenrà avait grandi... Pour peu, j'aurais pu la voir sortir d'une maison longue et courir vers moi !

Comme chez nous, les femmes triaient les récoltes à même le sol et achevaient le tannage des peaux avec des tranchants de coquillages tandis que leurs enfants s'amusaient avec des chiens tout en criant autour d'elles. Une image ordinaire, une image de la paix en tout point identique à celle que j'avais toujours portée en moi... Et pourtant... nous étions bien chez les Iroquois, chez ceux que nous les Wendats et même nos voisins les Pétuns, appelions "les hommes à la langue de serpent".

Mentaient-ils plus que nous ? Leurs paroles étaient-elles à ce point venimeuses ? Je l'ignorais mais j'étais désormais convaincu qu'ils étaient de bien meilleurs combattants que nous et que leur nombre dépassait de beaucoup le nôtre sur un territoire qui n'en finissait plus de s'étaler. Peut-être selon la volonté du Grand Esprit...

Nous avons passé la nuit là, puis deux autres encore dans un enclos de bois, à attendre sans attendre... Je veux dire sans espoir, seulement visités à la tombée du jour par un de ces jeunes *entirons*² dont j'avais toujours aimé les présences familières et joueuses. Il cherchait à manger, bien sûr. Cependant, au fond de nos écuelles de terre cuite,

¹ Il pourrait s'agir de ce lieu appelé de nos jours Sodus Point, dans l'État de New-York, sur le bord du lac Ontario.

² Ratons-laveurs.

il ne restait jamais rien. Nos portions de *sagamité* ou de ra-gôût à la courge n'étaient guère généreuses.

J'aurais aimé vraiment parler avec mes trois compa-gnons. Hélas, soit ils étaient trop perdus et désespérés pour en avoir envie, soit ils ne savaient que se plaindre de leur infortune. Je ne pouvais ainsi voir en eux que de très sim-ples chasseurs aux muscles bien développés et non pas des alliés ni des complices. Pour se montrer un peu différent, il n'y avait que Mignéwinou, celui dont j'avais lu le cœur en lui prenant le poignet un soir de détresse. On aurait dit que le fond de son regard cherchait à me raconter ce que sa pensée était trop malhabile à formuler par des mots.

Je crois me souvenir qu'une fois encore il me l'a tendu, ce poignet... mais que je ne l'ai pas saisi. Je n'en ai pas eu la force parce qu'il me ramenait au mien et à la cicatrice de ce qui s'en était détaché... cette petite croix de métal dou-loureusement devenue pour moi celle de Képawisk.

Avec sa disparition, j'étais persuadé que tout mon *oki*, ce "souffle-médecine" qui m'avait investi depuis mon en-fance s'était à jamais dispersé.

Le troisième soir, alors que le son de quelques tam-bours se faisait entendre entre les maisons, l'odeur parfu-mée du pétun s'est faufilée jusqu'à notre enclos. Il se pas-sait quelque chose... Les Iroquois faisaient à coup sûr tour-ner le bâton de parole et débattaient de notre sort. Je le sen-tais jusque dans mon ventre et cette certitude me vrillait comme parfois je l'étais au creux de certains rêves éclairés.

Le lendemain matin, nous repartions... Deux jours de marche rapide à travers bois et prairies avait-on cette fois bien voulu nous dire. Les Iroquois semblaient en effet être inexplicablement devenus un peu plus humains à notre é-gard ; ils nous ont même distribué des vêtements, jugeant probablement que le peu que nous portions partait en lam-beaux et qu'ils avaient tout intérêt à ce que nous soyons

mieux protégés de l'humidité des nuits. Cela nous confirma dans l'idée qu'ils voulaient donc que nous vivions, tout au moins pour quelque temps encore...

– « Tu es homme-médecine et tu te nommes Wantan, c'est cela ? »

En pleine marche, celui que j'appelais un peu ironiquement "mon" Iroquois venait de se rapprocher de moi. Pour la première fois, il me donnait l'impression de vouloir vraiment me parler sans se soucier du regard des siens.

Méfiant, j'ai hoché de la tête en émettant un son qui se voulait affirmatif. Comment savait-il cela à mon propos ? Peut-être avait-il entendu mon nom dans la bouche de l'un de mes compagnons mais... quant à mon rôle en ce monde, quant au masque qui recouvrait mes âmes...

– « Comment sais-tu cela ? »

– « Oh... J'écoute et je regarde. Il est arrivé que tu chantes un peu en rêvant. Pas des chants habituels... des chants secrets qui peuvent faire peur. »

– « Ah... et tu as eu peur, toi ? »

– « Non... mon père était homme-médecine. Je sais reconnaître ce qui est sacré et j'ai du respect, même si tu n'es qu'un *Wyandot*¹. Et puis il y a tes cheveux, il n'y en a pas beaucoup qui les portent comme ça. »

Il avait raison... Depuis longtemps j'avais respecté mon souhait de les laisser pousser à la façon du vieux Tsé-hawéh... fort longs de chaque côté du crâne comme pour encadrer cette crête qui nous caractérisait tous et se terminait en une sorte de tresse au bas de la nuque. J'étais fier de la mienne... Elle descendait maintenant jusqu'au creux de mes reins et était supposée renforcer cette part de "force rayonnante" que notre Mère la Terre m'avait prêtée à la naissance.

¹ Autre appellation des Hurons-Wendats, plus utilisée dans un contexte anglophone.

Malgré moi j'ai souri et cela a provoqué dans mon être une sensation oubliée. Il y avait des semaines que je ne savais plus comment on faisait pour décrire un visage.

– « Pourquoi est-ce que tu me parles ? ai-je enfin répondu. C'est le respect ? »

– « Je ne sais pas... Peut-être, oui... Moi, je m'appelle Miritsou. »

Et Miritsou s'est éloigné en allongeant le pas...

Avais-je noué un début d'amitié ? J'ai eu l'audace de l'espérer mais lorsque nous sommes arrivés au terme de notre marche de deux jours, "mon" Iroquois ne m'avait plus ré-adressé la parole. Quelle importance ? Une illusion parmi d'autres...

"Le vrai monde n'est pas de ce monde !"

S'il restait un seul enseignement de Tséhawéh dont je devais me souvenir, c'était celui-là parce qu'il n'y avait jamais que lui qui pouvait encore donner un sens à ma vie. En amont de ce qu'il énonçait, c'était la foi absolue et même la certitude que je retrouverais ceux que j'aimais et qui m'aimaient.

Le terme de notre marche s'appelait *Onontagué*¹.

J'avais déjà entendu ce nom. Il était parfois revenu lors de nos longs partages de parole quand il était question des agressions de nos ennemis héréditaires... On disait que c'était de loin leur principal village, une ville, leur capitale comme auraient dit les Français qui semblaient fascinés par les grands regroupements de maisons. Et, de fait, *Onontagué* s'est tout de suite révélé être un immense village.

C'est avec donc une certaine crainte que les quatre Wendats que nous étions, encordés les uns derrière les autres, avons franchi son enceinte sous les cris et les insultes d'une troupe d'enfants et de jeunes adolescents grimaçants.

¹ Onontagué était situé près de l'actuelle ville de Syracuse.

C'était prévisible... Tous les prisonniers et les vaincus étaient humiliables car, dans la pensée commune, cela signifiait en quelque sorte qu'ils étaient désapprouvés par le Grand Esprit.

Au fur et à mesure de notre avance entre les habitations, j'ai été stupéfait de voir le nombre de places qui y étaient aménagées avec leur feu central et aussi un gros poteau dont je ne doutais pas qu'il ait déjà servi de temps à autre à quelques supplices. Le bruit courait que les Iroquois étaient passés maîtres en ce savoir-faire. Ce devait être vrai...

Comment oublier les rires et les crachats sur notre passage ? Cracher c'était toujours indigne chez nous, même si certains évidemment ne se gênaient pas pour le faire, surtout dans de telles circonstances. Pour les Anciens, cela voulait presque dire qu'on méprisait Aatensic et la Grande Tortue puisque tout en ce monde naissait et vivait par elles. Le crachat, c'était le déchet des basses couches de notre première âme.

Nous sommes restés deux jours à *Onontagué*, un séjour angoissant dans un enclos comparable au précédent... D'autres hommes, trois Wendats et un Pétun étaient déjà là, allongés et l'air anéantis. Il n'y eut rien de plus à faire que de nous laisser tomber sur le sol parmi eux et d'essayer de savoir ce qu'ils comprenaient de la situation... Mais eux aussi ignoraient ce qui leur était réservé.

Lorsque le ciel commença à s'empourprer au-dessus de nos têtes, j'ai enfin trouvé la force de regarder mes six compagnons les uns après les autres. C'était pitoyable. Deux d'entre nous n'avaient même pas de tunique tandis qu'un jeune, dans un coin, ne portait qu'un pagne et une sorte de couverture de laine pour se protéger les épaules.

J'ai eu beau chercher, plus la moindre plume pour orner nos chevelures et traduire ainsi notre appartenance et

notre dignité d'hommes, plus trace non plus d'un seul *wampum* si ce n'était à mon cou par je ne savais quel prodige.

Quand le Pétun me l'a fait remarquer, je n'ai pas trouvé de réponse mais en passant par réflexe ma main sur mon collier, j'ai néanmoins remarqué qu'une seule griffe d'ours y restait accrochée... Il n'y avait rien à en déduire sinon que les autres devaient être celles que j'aurais dû offrir au *mandella* de notre nouveau village, des années auparavant.

Si c'était cela, c'était juste parce que le Grand Esprit rectifiait toujours tout, jusque dans les moindres détails. La sagesse consistait à le remarquer, à l'accepter puis à en saisir le sens profond.

Oh... La sagesse... La sagesse ! J'essayais bien de l'inviter mais cela ne me disait pas pourquoi je demeurais le seul à avoir encore un collier de porcelaines et suffisamment de forces vitales pour se tenir les yeux grands ouverts. Parce qu'il me fallait bien le constater : j'étais assurément devenu le plus solide de tous les captifs en dépit de la terrible lourdeur qui nichait au creux de ma poitrine. Oui, pourquoi ?

Probablement est-ce cette réflexion qui a déclenché en moi une prise de conscience dès que les premières étoiles ont scintillé dans le ciel. Elle murmurait avec insistance qu'il ne fallait surtout pas que j'oublie ma place d'homme-médecine, ma responsabilité, mon rôle auprès des corps et des âmes et cela quelle que soit ma souffrance ! Surtout pas !

J'ai donc commencé à chanter, d'abord à voix basse puis de plus en plus fort. Ce fut un chant d'invocation aux esprits animaux. Il s'était imposé de lui-même, certainement parce qu'il était à la fois doux et rythmé et que je sentais qu'il répondait à notre besoin de consolation comme de force. Et puis aussi parce que je savais qu'il existe toujours une part d'animal en chacun de nous et qu'appeler

celle-ci puis la laisser s'exprimer nous fait devenir plus vrais et plus robustes sous le masque que nous portons.

En cela, c'était la force première de chacun de nous que je voulais convoquer. J'ai dû y parvenir car tous les yeux ont fini par s'ouvrir et les torses se sont redressés pour un long moment.

Enfin, dans la pénombre, j'ai cru voir la porte de notre enclos s'entrouvrir et laisser se profiler le visage d'un guerrier iroquois. Celui-ci est resté longtemps figé puis son regard a cherché le mien. Alors, ce fut bon pour mon cœur parce que rien, rien dans ce regard qui m'était adressé n'est parvenu à ricaner...

Le lendemain, très tôt, notre marche a repris tel un rituel inexorable. Plus difficile toutefois car on nous obligea à tirer des "traines" chargées de peaux. Jusqu'où notre cruel asservissement nous conduirait-il ? Nous poursuivions toujours vers l'est mais aussi le sud, du moins à ce que nous pouvions en juger à travers les grands conifères et les frondaisons des arbres dont les essences variées se multipliaient.

La plupart du temps, nous empruntions des sentiers déjà existants et ceux-ci nous montraient à quel point les Iroquois étaient actifs sur leur territoire. Je me souviens avoir été surpris du peu d'animaux que nous apercevions. On aurait dit dès lors que la forêt était privée d'une partie de sa substance sacrée. Sans doute était-ce pour cela que les Iroquois nous enviaient notre terre et venaient y chasser plus que de raison. Avaient-ils trop tué sur la leur ?

Miritsou, lui, était toujours présent. Une énigme... S'était-il arrangé pour faire absolument partie de la cinquantaine d'hommes qui restaient afin de nous escorter jusqu'à une destination finale ? Il n'avait donc aucune famille, aucune attache ? De plus, il ne marchait jamais bien loin de moi.

– « Je t'ai très bien entendu l'autre soir, quand tu chanta. Mon père aussi connaissait ce chant... ou un qui lui ressemblait. Il n'avait pas le droit de le lancer n'importe quand en dehors de lui parce qu'il disait que ça appelait trop de forces et parfois des malheurs. Il fallait des circonstances... »

– « Pour nous, le malheur est déjà arrivé, frère. »

La remarque était spontanément sortie de moi et un petit silence l'a suivie.

– « Tu avais une épouse, Wantan ? Des enfants ? »

– « Je les ai toujours et je les retrouverai... »

Miritsou a poussé une sorte de grognement que je n'ai pas voulu interpréter puis il a bredouillé quelques mots.

– « Tu sais... si tu regardes les choses qui sont derrière celles qui en cachent d'autres, puis d'autres encore, tu finis par comprendre que c'est toujours le Grand Esprit qui ouvre la porte aux bonheurs et aux malheurs... »

– « Nul n'a jamais vu le Grand Esprit mais je crois que les hommes réussissent toujours à voir ce qu'ils veulent voir. »

J'ai eu droit à un autre grognement.

Un après-midi, je ne sais plus lequel tant il y en eut, notre colonne n'a pu faire autrement que d'interrompre son avance. Une odeur de fumée tout d'abord puis, à l'extrémité d'un vaste champ, des amas de bois encore partiellement en feu... Je savais reconnaître sans hésiter les restes d'un village incendié. Pas de doute possible...

Le nom de "la maladie" a immédiatement circulé parmi les Iroquois et cela a déclenché leur colère. Certains vociférèrent, d'autres se frappèrent le front dans un geste rituel que je ne connaissais pas. Eux aussi étaient donc touchés. Oserai-je dire que cela m'a un peu rassuré ou soulagé ? C'était la preuve qu'ils n'étaient pas aussi invincibles qu'ils essayaient de nous le faire croire. Celle aussi que le

Grand Esprit ne les privilégiait pas plus que nous et que leur supériorité n'était jamais qu'une affaire d'hommes... pas de préférence divine. J'ai pris la leçon comme elle venait.

À force de vivre la réalité des mondes qui s'interpénétraient sans cesse, j'avais peut-être – comme beaucoup – oublié les libertés et les fragilités qui étaient celles de tous les humains et qui pouvaient faire passer ceux-ci de maîtres à esclaves le temps d'une bourrasque.

Par prudence, par crainte, nous avons contourné le grand champ pour bientôt découvrir un sous-bois assez clairsemé. Au pied d'un arbre, deux silhouettes étaient accroupies... Celle d'un vieil homme et de sa femme. Ils avaient le visage couvert de cendres en signe de purification et portaient sur eux tous leurs *wampums*, leurs bracelets et leurs ceintures ainsi que leurs coiffes de perles et de plumes noires. Tout ce qu'il leur restait ou presque...

Il y eut une discussion entrecoupée d'exclamations. C'était bien ce que nous pensions tous... la maladie avait commencé à faire tant de victimes qu'il avait fallu brûler des quantités de maisons longues et partir rapidement...

Quant à eux, les deux Vieux, ils préféraient rester là, quitte à en mourir. Ils allaient se construire une hutte, honorer la Terre pour qu'elle leur donne à manger et ce serait tout. Dans mon cœur, j'ai trouvé cela admirable. Ils disaient avoir fait leur temps et que ce n'était pas si triste... Leur vision de la vie y trouvait une certaine paix et nous la partagions tous, Iroquois comme Wendats.

Alentours, affirmèrent-ils également, d'autres villages avaient dû être livrés aux flammes. On comptait les morts par centaines depuis deux lunes. C'était ainsi.

D'un accord unanime, les Iroquois ont résolu de partir rapidement après s'être barré le front d'un peu de la cendre qui restait du feu éteint des deux Vieux.

Et puis je ne sais plus... Nous avons marché, marché, très peu mangé, très peu dormi, sans même compter les jours ni les ruisseaux franchis à gué parce que cela ne signifiait plus rien. Nos "traines" emplies de fourrures étaient devenues des tortures permanentes et nos poitrines des tambours battus au rythme sourd de chacun de nos pas...

Enfin un matin, alors que mon échine avait peine à se redresser, j'ai senti que le parfum de l'air avait changé. Il était porteur de quelque chose que je ne connaissais pas et qui était indéfinissable.

– « Lorsque le soleil sera au milieu de sa course, ce sera fini, Wantan... Nous serons arrivés, fit alors Miritsou en passant à côté de moi. Ce sera la mer... un si grand lac, un espace si infini que tu n'en as jamais imaginé de semblable ! Moi, je ne l'ai vu qu'une fois... »

Je suis resté interdit... Qu'allions-nous faire là ?

Mais Miritsou se trompait, j'avais déjà vu la mer dans mes songes... avec de grands oiseaux blancs qui planaient au-dessus. C'était par elle que venaient les Français et tous les autres...

– « C'est cela l'odeur du vent ? » ai-je fait.

Plutôt que de répondre à la naïveté de ma question, Miritsou, l'air grave, m'a alors énergiquement forcé à m'accroupir en même temps que lui tout en me saisissant la main droite puis en me l'ouvrant presque de force.

– « Tiens prends cela et cache-là... C'est moi qui te l'ai enlevée une nuit. Ici, personne n'aime ça... Avec cela au poignet, ils auraient fini par t'attacher à un arbre et te torturer. Ma sœur en avait une et elle l'embrassait... Ils l'ont tuée... »

Alors, dans un geste rapide, mon frère Miritsou, l'Iroquois, a discrètement déposé au creux de ma main la "petite croix de Képawisk" que je croyais avoir perdue.

Sans rien dire, je l'ai regardé s'éloigner... Se doutait-il seulement de la puissance de ce qu'il venait d'accomplir ?

Chapitre IX

Baston

Je ne sais plus vraiment quel effet a produit la mer sur moi. J'étais absorbé par les images de tant d'autres choses que son immensité miroitante n'a rien provoqué de particulier en mon esprit.

Elle était d'un bleu sombre ce jour-là, puissante, envahissante et évidemment sans fin... Mais c'était tout. Rien de plus pour mon être qui naviguait plutôt vers ceux qu'il aimait et qui ne redoutait plus rien à force de ne plus rien comprendre à rien.

Du haut d'une petite butte, nous la contemplions tous par une trouée au milieu des conifères. Un bref instant, j'ai eu l'impression que les Iroquois relâchaient leur surveillance mais le plat d'une lance sur mes côtes est rapidement venu me persuader du contraire.

La mer... Était-ce celle des Français ou des Anglais ? Mon questionnement était naïf et même stupide mais peu importait... L'eau était l'Eau et ne pouvait être habitée que par un unique Esprit, celui-là-même qui se faufilait en nous pour nous donner la vie. L'Eau, c'était aussi le sang de la Grande Tortue et il fallait l'aimer même si on ne comprenait pas toujours ce qu'elle voulait, même si elle faisait

peur lorsqu'elle était fâchée ou trop profonde pour nous. Et puis, elle ressemblait au Feu parce qu'elle avait toujours raison et qu'elle savait quoi faire de nos destins.

Cependant, il n'y avait pas que la mer... Il y avait aussi une grande rivière¹ et des maisons, beaucoup de maisons. Elles étaient trop loin pour que je les distingue bien mais elles étaient là, pêle-mêle, plantées sur le rivage, serrées les unes contre les autres, semblables à des guetteurs scrutant l'horizon qui se mêlait aux nuages.

Enfin, au-delà d'elles sur les flots, il y avait autre chose, quelque chose qui tout d'abord ne m'avait pas paru réel tant c'était surprenant... Les silhouettes sombres de deux sortes d'énormes canoës qui flottaient, immobiles. Des mâts étaient plantés en leur centre. Je n'avais jamais vu cela... Comment était-ce possible ? Était-ce ce qu'Échon avait un jour cherché à nous décrire et qui lui avait permis de venir jusqu'à nous ? Mes souvenirs étaient flous mais c'était bien évidemment cela.

– « Ce gros village-là, les Français l'appellent Baston paraît-il². Je te dis cela parce que toi tu les connais... mais des Français, crois-moi, tu n'en verras pas ici ! »

C'était Miritsou qui une fois encore s'était faufilé jusqu'à moi pour m'adresser quelques mots. J'ai fait une grimace car ce que je venais d'entendre confirmait de façon définitive ce que mes compagnons et moi redoutions, à savoir que nous allions assurément vers les Anglais. Ce n'était pas bon signe... Il se disait tant de choses à leur sujet, à commencer par le fait qu'ils échangeaient à outrance des bâtons à foudre contre des fourrures et que c'était aussi beaucoup pour cela que les Iroquois venaient nous prendre les nôtres. Je me souvenais que le père de Yayenrà avait

¹ La rivière Charles.

² Baston, c'était ainsi quel les Français nommaient, vers 1640, ce qui allait devenir la ville de Boston, au Massachusetts.

même soutenu un soir, lors d'un Conseil, que nos vrais ennemis c'était d'abord les Anglais parce qu'ils achetaient les Iroquois par l'intermédiaire de leurs chasseurs. Ils attisaient les rancœurs et les haines.

C'était peut-être vrai... Mais je ne saurais dire à quel point je me suis moqué de tout cela en empruntant avec les autres le chemin tortueux qui nous conduisait jusqu'à Baston ! Savoir *qui* combattait *qui* m'apparaissait de plus en plus dérisoire. Ma vie n'en était plus une ; je voulais seulement retrouver ceux que j'aimais...

Alors, le plus candidement du monde, j'ai demandé au Grand Esprit si ce serait le trahir que de m'adresser vraiment au dieu-Christ pour en obtenir un peu d'aide, si toutefois il existait...

Et mon frère l'Ours, tout au fond de mon cœur, avait-il quelque chose à me dire, lui ? Impossible qu'il abandonne Wantan même s'il n'était guère bavard ! Impossible !

Trop partagé entre le désarroi et l'appel au Sacré sous toutes ses formes, je n'ai prêté aucune véritable attention à l'itinéraire qui nous a menés jusqu'à l'entrée de Baston, c'est-à-dire jusqu'à ce que j'aperçoive "mes" premiers Anglais. Ils étaient environ une vingtaine à monter la garde au pied d'un grand mur et d'une construction de pierre un peu plus haute que les maisons annonçant l'entrée de la ville. Sans aucun doute des guerriers, au vu du nombre des bâtons à foudre à leur disposition et du harnachement d'objets divers qui pendaient à leur côté.

A priori, ils n'avaient rien de bien différent des Français, aussi petits, aussi chétifs et aussi blancs, si ce n'était davantage... Seule la couleur rouge assez dominante sur leurs vêtements permettait peut-être de les en distinguer¹.

¹ L'armée anglaise n'était pas encore dotée d'uniformes officiels. Même si le rouge commençait à y être prépondérant, il était loin d'être généralisé. Il en allait de même pour le chapeau et la culotte à mi-genoux dont les formes étaient variables.

Après avoir parlementé quelques instants avec les Iroquois qui conduisaient notre troupe, après avoir également considéré la cargaison de peaux qui nous accompagnait et qui achevait de nous épuiser, les Anglais nous laissèrent entrer dans leur ville au son d'une cloche suspendue à la branche d'un gros arbre. Je n'ai pas aimé cela... J'y voyais le signe d'un piège qui achevait de se refermer sur nous, les Wendats ; une impression pénible qui s'amplifia encore dès que les portes des maisons commencèrent à s'ouvrir pour laisser entrevoir des visages curieux et suspicieux ou parfois même des silhouettes armées.

Il y eut des mots jetés sur notre passage, probablement quelques insultes que je ne comprenais évidemment pas... Des aboiements aussi et des cris d'animaux que je ne pouvais identifier. La hauteur des maisons, leurs formes, les odeurs qui s'en échappaient, tout aurait dû me surprendre mais je ne me sentais pas concerné. Tout se déroulait comme si j'étais entré par erreur dans une histoire qui n'était pas la mienne et dont il fallait que je me réveille au plus vite.

Au bout de la ruelle que nous avions empruntée, il y avait une place remplie d'hommes et de femmes occupés à troquer ou vendre toutes sortes de choses, des poteries, des couteaux ou des vêtements faits d'étranges façons.

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, notre arrivée a créé un vif émoi. J'ai vu des femmes s'enfuir et des hommes les y inviter en les poussant devant eux. Il était évident que dans leur tête c'était le Mal qui s'infiltrait parmi eux puisqu'il était bien connu que nous n'étions que des sauvages et des sorciers. Cela paraissait amuser les Iroquois car j'en ai vu qui riaient presque... Comment se pouvait-il que certains humains aiment à ne pas être aimés ? Ne voyaient-ils pas qu'eux aussi étaient concernés par la méfiance et le rejet qui s'exprimaient ? À mes yeux, cela constituait une énigme.

Une chose s'imposait en tout cas : les Anglais se sentaient au moins aussi supérieurs aux Iroquois que les Français ne le laissaient entendre des Wendats. On m'avait dit qu'ils avaient le même dieu-Christ... Ce devait être pour cela... Était-ce leur Jésus qui les avait alors rendus ainsi ? Pourtant... ma mémoire me disait qu'Échon avait souvent parlé d'humilité... Qui mentait ? À moins que l'incohérence n'ait été l'une des expressions premières de notre humanité... Et moi d'ailleurs, étais-je toujours cohérent ?

Je ne sais plus trop ce qui s'est passé ensuite... Dès que la place fut traversée, on nous a fait entrer dans un grand espace délimité par des murs qui faisaient trois fois la hauteur d'un homme et dont une partie était couverte de pierres plates savamment agencées. Cet espace-là pouvait être fermé par une imposante porte aux barreaux de bois. Une prison... Il n'y en avait pas chez nous. On préférait les punitions, le rejet de la communauté... ou la mort.

Toujours est-il qu'on nous y a fait entrer, nous laissant devant l'humiliant spectacle des Iroquois qui s'empres-saient de troquer notre arrivée contre une grande quantité de bâtons à foudre et de petits tonneaux probablement em-plis de la poudre qui leur était nécessaire. Chaque prison-nier contre deux armes... Cela ne me disait pas si nous va-lions beaucoup ou pas... Les Iroquois paraissaient très sa-tisfaits mais cela ne les a pas empêchés de se faire repous-ser fermement dans la ruelle par la dizaine d'Anglais qui s'occupaient des lieux. Était-ce tout ?

On nous a donné du pain et quelque chose qui res-semblait au *sagamité* mais qui n'en était hélas pas, puis on nous laissa ainsi jusqu'au lendemain sans même nous a-dresser la parole. D'ailleurs, aurions-nous seulement com-pris quelque chose ? La langue des Anglais nous paraissait absolument imprononçable.

Au petit matin, à travers les barreaux de notre prison, j'ai remarqué une croix accrochée à l'un des murs de la

cour. Leur Jésus y était suspendu ; je pouvais en distinguer la silhouette peinte et toute sanguinolente. Cela m'a laissé plus perplexe que jamais... Dans la solitude de mon cœur je me sentais un peu comme lui, l'âme en sang et clouée au corps. Du moins, était-ce ainsi que je me le représentais.

J'ai un peu voyagé dans mes souvenirs... Selon le "Frère Michel à la triste robe" du village de la Corde, il aurait accepté qu'on le traite de cette façon pour nous laver de tout le mal que nous avons fait depuis toujours. Cela m'interrogeait... Il devait manquer quelque chose à cette histoire, une autre de ces nombreuses choses que les Chrétiens n'avaient pas comprises.

Comment la souffrance pouvait-elle laver quoi que ce soit ? Et même si c'était vrai, alors c'était à elle que les Français et les Anglais vouaient un culte. Cela voulait dire qu'ils aimaient le sang et la mort tandis qu'ils affirmaient n'aspirer qu'à la vie éternelle. Quelque chose n'allait vraiment pas... La mort, peut-être oui, je comprenais qu'on puisse parfois la désirer... mais pas la douleur ni la tourmente ! Encore une fois, rien dans la nature de mes forêts ou dans le partage de mes rêves et de mes visions avec les Esprits animaux ne m'avait inspiré la meurtrissure, la souffrance ni moindrement chanté leurs vertus. Au contraire...

Chaque jour qui se levait et chaque étincelle de vie qui habitait celui-ci étaient là pour nous offrir leur sagesse et il était dit que *"le méchant finit toujours par manger de sa méchanceté jusqu'à ce que son estomac n'en puisse plus."* Vivre était entrer dans une danse circulaire et infinie au sein de laquelle le fait de souffrir n'avait rien de guérissant ni de salvateur... Et si le corps était aussi vil, sale et honteux que le prétendaient les Robes-Noires, alors pourquoi exhibaient-ils leur dieu nu sur une croix ?

Une sorte de grognement m'a soudain tiré de mes pensées. C'était Mignéwinou, ce compagnon dont j'avais masqué le poignet, qui venait juste de me rejoindre et qui pla-

quait son visage contre les barreaux de la porte au travers desquels mon esprit s'était un instant aventuré. Peu important les mots qui sont sortis de lui... Ils ne disaient que sa révolte et sa rage ; ils étaient de ceux qui enterrent l'espoir en maudissant tout ce qui est, jusqu'à l'oiseau qui picore ses graines sur le sol... parce que lui, il est libre et sait voler.

J'ai tenté de l'apaiser mais ce fut peine perdue. D'ailleurs Migouna, ma mère, avait raison lorsqu'elle disait qu'un orage qui éclate est comme un éternuement dont a parfois besoin la Nature parce qu'il la soulage.

Alors, et ainsi qu'il fallait s'y attendre, la colère et ses coups de tonnerre ont gagné l'ensemble de notre geôle. Il fallait que tout sorte. Seuls le Pétun et moi-même n'avons pas grondé ; lui pour je ne sais quelle raison et moi par lassitude, à moins que ce ne fût par l'éclosion de l'une de ces petites graines de sagesse que le vieux Tséhawéh s'était autrefois évertué à planter dans ma terre du dedans.

Enfin, sous l'œil narquois et les moqueries inintelligibles de nos gardes anglais tout s'est calmé ; le silence est revenu malgré l'ultime provocation de l'un d'eux qui traça dans notre direction et à bout de bras le signe d'une grande croix.

Cela m'a renvoyé à la mienne, à celle de Képawisk... Quand elle m'avait été discrètement rendue par Miritsou, je l'avais cachée à la hâte dans un repli de ma ceinture, là où j'avais coutume de placer des herbes contre la fièvre ou un peu de tabac. Je l'en ai immédiatement sortie. Sa cordelette était en piteux état mais elle pouvait certainement encore servir. Spontanément, j'ai demandé au Pétun qui s'était accroupi dans un coin s'il pouvait me la nouer au poignet en en faisant plusieurs tours. Je l'aimais bien, ce frère d'infortune... Sa maîtrise de lui me plaisait, elle rejoignait mon besoin de paix fondamental.

– « Tu es chrétien ? » fit-il en la soupesant un instant dans le creux de la main.

– « Non... Pas du tout... Peut-être ma fille... un peu... Je ne sais pas... mais elle l'aimait bien, cette croix... »

Et en prononçant ces mots, je me suis aperçu que c'était la première fois que je parlais de Képawisk comme si elle n'appartenait plus à ce monde. C'était horrible ! Je me suis aussitôt repris.

– « Oui, elle l'aime bien ! »

Au regard que le Pétun a levé sur moi j'ai su qu'il avait capté un éclat de mon histoire dans le ton de ma voix.

– « Ça te déplaît de me l'accrocher au poignet ? »

– « Non... Cela m'est égal. Je ne connais rien au dieu des hommes blancs, si ce n'est qu'il veut absolument être le seul à exister. »

– « Ce n'est peut-être pas lui qui dit ça comme ça mais les Français et les Anglais... et d'autres Blancs aussi qui sont d'un autre clan. Il y en a beaucoup, paraît-il, de l'autre côté de la mer. »

– « C'est possible... mais j'ai entendu dire que tous ne parlent pas de leur dieu de la même façon et que cela provoque de grandes querelles parce qu'ils n'ont pas les mêmes livres... ou pas tout à fait. Tu as déjà vu un livre ? »

– « Oui... c'est étrange tous ces signes ! On dirait qu'ils gravent ou qu'ils enferment ce qui ne peut pas l'être. As-tu remarqué ? Les Chrétiens ne voient pas nos signes à nous... Ils ne lisent ni dans les arbres, ni dans le vol des oiseaux et encore moins ce qui est caché dans la lumière. »

Le Pétun, qui se nommait Atirunta, m'a regardé différemment encore.

– « Tu es homme-médecine, Wantan, c'est cela ? »

Je n'ai pas réussi à répondre oui tant je me sentais depuis trop longtemps dépossédé de ma vraie vie. Cependant, je savais que mon silence parlait à lui seul de ma pudeur et de ma peine.

Homme-médecine ! Qu'est-ce que cela signifiait d'ailleurs ? Était-ce seulement un titre comme ceux que les Robes-Noires et leurs chefs s'attribuaient entre eux ? Non... c'était plutôt un état... Un état offert par le Grand Esprit, une manière d'être au monde qu'on subissait ou qu'on maîtrisait... Et qu'on pouvait peut-être perdre si on n'en était plus digne, si on oubliait comment respirer le Souffle de la Vie, si on ne savait plus comment regarder, humer, toucher ni entendre entre les sons tout ce que notre Mère la Terre enseignait vraiment... Avais-je égaré tout cela en chemin ? L'occasion d'en être digne me serait-elle encore donnée ?

J'aurais tant voulu que mon corps soit plus "sauvage" pour franchir les barreaux de notre prison et aller contempler le ciel !

Il faisait maintenant jour et, de là où je me trouvais, seul un petit morceau d'azur était perceptible au-dessus des murs.

– « As-tu entendu, cette nuit ? m'a alors demandé paisiblement mon ami le Pétun. Écoute... on l'entend encore... »

J'ai prêté l'oreille... Il y avait effectivement une sorte de rumeur ou de chuchotement qui se glissait jusqu'à nous par légères saccades... La mer ! C'était la mer et ses vagues... Quand la verrions-nous ?

Il s'est écoulé deux semaines avant qu'on nous fasse sortir de derrière nos barreaux et qu'on nous conduise jusqu'à son rivage... Deux semaines de questionnements et de révolte face à des gardes aux énormes ceinturons de cuir blanc qui caressaient machinalement leurs armes tout en jouant à nous ne savions quoi sur une petite table.

À quelques reprises, des hommes richement vêtus et pourvus d'étranges coiffures étaient bien venus voir à quoi

nous ressemblions pour ensuite repartir en grommelant mais rien de plus...

Enfin, le jour était arrivé... et si c'était celui de notre mort, eh bien cela vaudrait toujours mieux que de croupir là à perdre notre dignité !

En fait de rivage, c'était une sorte de quai de gros bois mal équarri qui nous attendait derrière une rangée de maisons de pierres et des tonneaux empilés. Beaucoup d'hommes et quelques femmes s'y tenaient, discutant ou contemplant plus ou moins la danse des vagues et le vol des oiseaux marins.

Avant notre arrivée à Baston, je n'avais jamais vu de femmes blanches ; elles étaient pour moi un mystère. Je les ai trouvées plutôt belles mais en même temps ridicules avec leurs amples robes si compliquées et leurs coiffes pareilles à des bonnets dentelés. Elles étaient sombres aussi... On aurait dit qu'elles craignaient les couleurs ou tout simplement l'éclat naturel de la vie.

Leurs visages m'ont fait chercher en moi celui de ma Yayenrà... Il me semblait que je le perdais ou que je craignais de le perdre. Ses yeux surtout, ses pommettes saillantes et même son sourire si souvent énigmatique.

Quant aux hommes, ils avaient également l'air d'apprécier le noir et le brun. Certains m'ont étonné avec leurs grandes encolures blanches et leurs chapeaux à la hauteur démesurée qui devaient donner prise au vent. Quant à leurs bottes qui leur masquaient presque les genoux...

J'ai presque eu peur moi-même en voyant l'émoi que notre arrivée a créé parmi tout ce monde. Il y avait pourtant une trentaine d'Anglais très armés pour nous escorter et nous étions attachés par le cou les uns aux autres. Visiblement, cela ne suffisait pas à rassurer. Les Iroquois leur faisaient-ils autant d'effet ?

On nous a aussitôt obligés à nous asseoir sur le sol parmi des tas de cordages soigneusement enroulés et alignés. Ce n'est qu'à partir de ce moment-là que mon regard a pu s'attarder sur les impressionnantes embarcations pourvues de mâts que nous avions aperçues de loin deux semaines plus tôt. Elles n'avaient pas bougé et je me suis fait la réflexion qu'elles étaient trop grosses pour s'approcher davantage du rivage.

Trois ou quatre hommes avec de grandes capes n'ont pas tardé à venir vers nous. Que voulaient-ils ? L'un d'eux exhibait un ventre si proéminent que je me suis dit qu'il devait être bien malade. Malgré cela, il riait et parlait fort...

Tranquillement et avec une assurance hautaine ils se sont mis à traîner autour de nous. Ils nous soupesaient du regard, ils estimaient notre possible valeur, cela ne faisait aucun doute. Cela ne leur suffisait pas de nous avoir troqués, nous et quelques armes, contre des fourrures, il devait y avoir une autre idée, un plan derrière leur manœuvre.

Pour dire vrai, nous ne ressemblions plus à grand-chose de respectable avec nos vêtements de peau troués et maculés, avec nos cheveux sales qui n'arboraient plus la moindre plume et ce qui nous restait de mocassins ou de jambières.

Finalement, on nous a fait nous lever l'un après l'autre... C'était de toute évidence notre taille et nos muscles qui intéressaient les Anglais. Je n'ai pas pu m'empêcher de serrer les poings et je pense ne pas avoir été le seul en voyant l'attroupement que cela a provoqué autour de nous sur le quai. Il y avait des moues, des airs d'approbation ou de dédain, des sourires obliques, des mines perplexes ou étonnées... tout ce que pouvaient exprimer des humains en position de domination.

En arrière de mes yeux qui ne savaient où regarder, les humains en question ne formaient rien d'autre qu'une mas-

se terne... Qu'attendaient-ils de nous ? Que nous vénérions leur dieu tout comme les Robes-Noires l'espéraient ? Mais comment faire pour trouver un peu de place dans notre cœur à un dieu qui rendait triste et sombre ? Non... les habitants de Baston me paraissaient bien plus difficiles à comprendre et plus pénibles encore à regarder que les Français et tous les Échon que leur espèce pouvait engendrer... Et je les soupçonnais d'être d'une cruauté intransigeante parce que froids dans leurs âmes.

Alors, ainsi que je l'avais déjà fait, avec des mots tout pauvres mais vrais, je me suis à nouveau adressé au Grand Esprit, à Aatentsic, à Yoskaha, à Jésus et à son Père qui devaient observer tout cela entre eux quelque part sur le versant inconnu des mondes. Je l'ai fait un peu comme lorsque j'avais autrefois la liberté de rassembler diverses herbes et des pierres multicolores dans un petit sac à porter au cou, pour la force et la protection... C'était peut-être puéril de les regrouper ainsi, pêle-mêle, au centre de ma tête et de mon cœur mais c'était sans calcul ni malice.

Mes herbes... J'ai pensé aux Vieilles du village qui m'avaient jadis enseigné le bonheur de les connaître et de les cueillir. Avais-je alors pleinement réalisé le privilège qui était mien de pouvoir m'asseoir face à elles et d'interroger les Esprits qui les habitaient ? Chacun d'eux avait sa propre personnalité, son talent qu'il ne fallait parfois pas mêler à celui de tel autre... Ils me le murmuraient à l'oreille dans nos moments de complicité au sein des solitudes boisées.

Pour les Robes-Noires, c'était "païen" et donc à combattre parce que méprisable. Pourquoi ? Eux qui prétendaient que leur dieu était partout, oui pourquoi ne se montraient-ils pas capables d'accepter l'idée que notre Grand Esprit imprégnait lui aussi la Nature tout entière dans la multitude de ses formes ? C'était pourtant simple de comprendre que le monde était comme un chant ! Un hymne né

d'une multitude de nuances qui s'épousaient en ondoyant plutôt qu'en se repoussant !

Une rumeur est tout à coup montée de la foule amassée autour de nous m'extrayant ainsi des pensées où je m'étais réfugié quelques instants. Immédiatement, les hommes et les femmes se sont écartés pour laisser apparaître derrière eux une bande de cinq ou six Iroquois qui marchaient fièrement et d'un bon pas. Leur chef, dont la crête teintée de rouge était ornée de nombreuses plumes tenait quelque chose à bout de bras. Son visage m'était inconnu ; lui et ses hommes ne faisaient pas partie de ceux qui nous avaient conduits jusque-là...

C'était l'Anglais ventripotent qui l'intéressait et à qui il voulait parler. Bien évidemment, il le connaissait. Mais, arrivé à quelques pas de lui et avant même de prononcer le moindre mot, il lui a tendu ostensiblement ce qu'il tenait dans l'une de ses mains. Aucun doute possible, c'était des scalps. À l'aide de l'autre main, il s'est mis à les compter afin qu'on les voie bien. Il y en avait quatre.

– « Ce sont des Français, lança-t-il dans sa langue en relevant le menton. Nous les avons tués à la dernière lune. Des guerriers... Ils étaient sur le bord du *sentier qui marche*¹. »

Ce que j'avais entendu dire était donc vrai... Les Iroquois proposaient des scalps de Français aux Anglais en échange de bâtons à foudre, de métal ou de denrées dont ils manquaient. Leur alliance allait jusque-là. J'avais déjà vu bien des scalps, mais ceux-là m'ont fait frémir parce qu'ils n'étaient pas simplement la marque d'une guerre sans merci mais l'objet d'un commerce. Au-delà de l'absence de pitié, j'y voyais une indignité absolue.

¹ C'était ainsi que les peuples de langue iroquoienne – dont, rappelons-le, les différents dialectes wendats étaient issus – appelaient traditionnellement le fleuve Saint-Laurent.

Chez nous, la Tradition affirmait que lorsqu'un homme ou une femme mourait, le Grand Esprit venait l'emporter en le ou la tirant à Lui par les cheveux du sommet de son crâne, faute de quoi l'un comme l'autre ne pouvaient qu'errer indéfiniment entre les mondes...

Je savais que ce n'était bien sûr qu'une image puisqu'il n'était question que des cheveux de lumière qui poussent aux âmes en leur sommet et que ce sont ceux-là qu'il faut suivre pour monter très haut lorsque nous quittons cette vie¹. Je le savais parce que cela avait fait partie de ce que Tséhawéh m'avait confié au gré des ans....

Cependant, pour les Wendats, les Iroquois, les Pétuns et tant d'autres, la chevelure était réellement sacrée puisque ce qui était vu comme son prolongement dans l'Invisible rendait le Voyage possible ou tout au moins plus facile...

Alors, tremblant sur mes deux jambes au milieu des cordages, j'ai éprouvé un profond dégoût... Le commerce d'une âme, qu'il fût réel ou le fruit d'une ignorance, était à mes yeux comparable à un acte de sorcellerie.

Il m'est difficile de dire combien de temps ces terribles moments ont duré. Je ne regardais plus rien ni qui que ce soit tout en devinant aux intonations des voix qu'après le marchandage des scalps c'était au tour de nos personnes de faire l'objet de tractations. Combien y eut-il de mains pour nous palper les mollets et de doigts pour nous écarter les paupières ?

Finalement, on m'a mis à part avec Atirunta, mon frère le Pétun, tandis que trois autres dont Mignéwinou se retrouvèrent groupés à vingt pas de nous. Quant à ceux qui restaient, également au nombre de trois, ils furent emme-

¹ Il s'agit évidemment ici d'une allusion à la fontaine lumineuse du septième chakra dont l'ouverture et l'intensité conditionnent le plein dégagement des véhicules de la conscience hors du corps physique.

nés je ne savais où bien que j'aie vaguement pu capter le nom d'"Accomack"¹.

Le sinistre "jeu" était terminé... La foule a commencé à se disperser et nous avons osé nous asseoir de notre propre chef sur le bois du sol.

Encore une longue attente sous l'œil fatigué mais circospect de cinq ou six Anglais puis j'ai remarqué que quelques hommes s'affairaient dans l'un de ces gros canoës un peu ronds et pourvus d'une petite voile qu'ils appelaient chaloupes et qui étaient amarrés au quai.

Quand on nous y a fait monter à l'aide d'une planche quelques instants plus tard, j'ai cessé de me poser des questions sur ce qui nous était réservé. On nous emmenait sur l'une des deux énormes embarcations qui attendaient plus au large dans la baie. L'inconnu...

La mer et son odeur... Par bonheur, elle était là. C'était la toute première fois que j'entrais en contact avec elle, que je sentais ses vagues sous moi, que je la respirais et pouvais presque la toucher.

Malgré sa puissance qui me saisissait, je n'en ai pas eu peur et je dois même dire qu'au-delà de mon désarroi, j'étais persuadé vivre quelque chose de sacré.

L'Esprit de l'Eau s'y offrait différemment... Il parlait la même langue que partout ailleurs mais avec une autre force et une générosité presque autoritaire. Cela m'a subjugué au point de me faire oublier un instant les liens qui me bloquaient toujours les poignets. Mon regard a plongé dans ses profondeurs, se mêlant d'abord à l'écume des vagues.

Tout à coup, un cri, suivi d'autres cris... Un Anglais m'a donné un léger coup de genou et j'ai levé la tête.

¹ Accomack aurait alors désigné, pour les autochtones, la ville de Plymouth, dans l'actuel état du Massachusetts. Ne pas confondre cette Accomack avec la ville et le comté du même nom situés en Virginie.

La coque gonflée de l'énorme navire qui allait, semblait-il, nous avaler était déjà là au-dessus de nous avec ses mâts qui oscillaient dans le ciel et ses cordages qui claquaient et sifflaient au vent...



Chapitre X

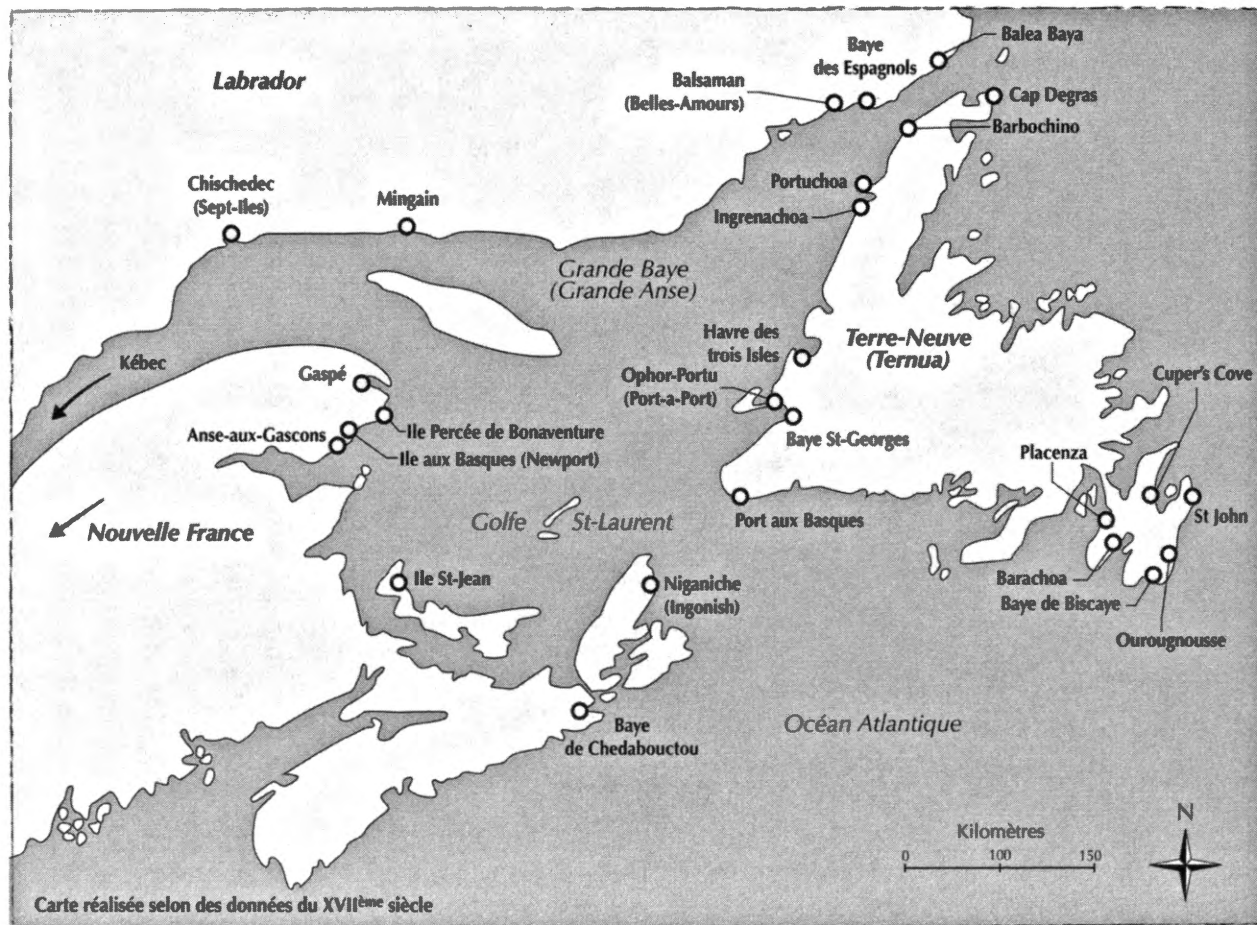
Le Chant du Vent

Je ne me suis pas vu avoir les mains soudainement libérées ni grimper le long de l'échelle de corde qui menait à bord du "monstre"... Déjà, j'étais sur son pont avec Atirunta, mon ami le Pétun, abasourdi et titubant.

C'était presque irréel et je ne savais où poser le regard tant il y avait de dispositifs dont j'ignorais tout. Du reste, un petit homme à la forte barbe, accompagné par un Anglais porteur d'épée, m'a rapidement poussé vers l'avant du navire.

Je m'y suis assis sans réfléchir sur des claies de bois, ne sachant si je devais m'émerveiller de ce que le Grand Esprit me faisait découvrir ou si l'effroi allait plutôt me gagner et m'emporter.

Il y avait peut-être une trentaine d'hommes à s'agiter dans tous les sens pour monter à bord des coffres ou des tonneaux à partir de nouvelles chaloupes qui arrivaient sans cesse. Pendant ce temps, tout le monde me donnait l'impression de commander à tout le monde sans ménagement tant et si bien qu'au bout de quelques instants j'ai cru qu'on m'oubliait. C'était parfait ainsi...



Alors, j'ai enfin essayé de trouver un peu de paix en moi. J'avais les mains libres et je pouvais respirer l'air vif de la mer. Comme il sentait bon et qu'il parlait de l'infini, mes yeux se sont presque aussitôt levés vers les mâts qui s'élançaient jusqu'au ciel. J'en ai compté trois, le plus imposant étant celui du milieu. Comment était-il possible qu'ils tiennent tous debout et puissent supporter le poids des hommes qui y grimpaient par des sortes de grandes échelles de corde pour ensuite se déplacer sur d'autres pièces de bois à l'horizontale ?

L'agitation a duré jusqu'au soir... On m'interdisait de bouger mais les quelques pas que j'ai néanmoins pu hasarder m'ont permis d'apercevoir Atirunta au pied du mât central. Il semblait qu'on lui ait confié le soin de s'occuper d'un filet. Il ne m'a pas vu...

Enfin, tout s'est calmé. Quelqu'un avec un large chapeau noir bordé de blanc est venu attacher l'une de mes chevilles à la rambarde au moyen d'une chaîne ; il m'a à peine regardé puis la nuit est tombée. On m'a ensuite apporté du poisson dans un bol de bois et je l'ai mangé avec avidité. J'avais faim et il était si différent de tous ceux que je connaissais...

Puis, des chants sont montés de quelque part, sans doute du ventre du bateau, je n'aurais su le dire exactement... Et lorsqu'ils n'ont plus ressemblé à rien et que les voix se sont faites plus faibles, l'inattendu s'est produit : une odeur de tabac est montée jusqu'à moi, un parfum presque sucré de calumet comme celui qui s'élevait toujours pour rejoindre les Ancêtres dans nos Cercles de parole... Ce fut un instant d'une apaisante nostalgie mais aussi d'une insondable tristesse, celle d'avoir tout perdu de mes bonheurs passés.

Tout en essayant de ne pas trop plonger en moi pour ne pas y remuer de vase, je me suis dit que j'avais dû attraper la même maladie que la plupart des humains. Celle qui fait

que le bonheur est rarement autre chose qu'un souvenir parce qu'on ne sait pas reconnaître son visage quand il nous fixe dans les yeux.

Mille autres que moi avaient dû se faire cette réflexion, bien sûr, mais à quoi bon une telle pensée si elle ne naît pas de nous-même ? On ne comprend jamais que ce qu'on vit dans son cœur et on ne vit jamais que ce qu'on comprend dans sa chair...

Dans l'espoir de dormir, j'ai tiré la couverture qui m'avait été donnée en même temps que mon repas et je me suis blotti sous elle en me mettant en boule. Sous moi, contre la coque, le ressac des vagues se faisait lancinant, tout comme le mouvement de balancier du bateau qui, dans l'obscurité, prenait maintenant son ampleur.

Je ne me souviens même pas m'être demandé où on allait nous emmener ainsi ; mes yeux se sont fermés tout seuls. Sans doute en avaient-ils trop vu depuis des semaines et des semaines car ils n'imprimaient plus rien dans ma conscience où une sorte de vide commençait à s'installer.

Souvent, les montagnes d'injustices, l'épuisement et les souffrances brisent l'être... Parfois, cependant, il arrive malgré tout que tout cela cultive en lui un détachement, une transparence et un souffle qui lui procurent altitude et force... Tout au fond de moi quelque chose me disait que j'en étais arrivé à ce point de rupture.

C'est à cette mystérieuse frontière entre l'inconscience et l'hyper conscience que je me suis alors soudainement levé en moi-même tandis que ma chair s'enfonçait dans le sommeil...

J'étais debout, en pleine forêt, mon corps était couvert de poils serrés et drus et je le percevais d'une puissance animale sans pareille. J'étais ours... J'étais ours et je grognais un chant, mon chant ! C'était un Appel... Pas une demande, pas une plainte mais une invocation au Sacré de la

Vie, une convocation du Vivant de ce Tout qui fait la beauté et la noblesse de ce monde, de tout ce qui respire et inspire la Liberté en lui.

L'Ours en moi a donc chanté et, du centre de l'Univers, il m'a répondu par un autre chant qui n'était pas davantage fait de mots.

Du sommet de ma tête fauve et velue une Force s'est dès lors extraite sans peine... Je lui savais des ailes et je sentais celles-ci se déployer ; je lui savais des pattes aussi, puissamment griffues, des serres... D'un geste sûr, je les ai saisies toutes deux et, dans l'instant, comme si elles épousaient mes propres pattes, elles m'ont élevé haut dans les airs, bien au-dessus de la forêt. Je n'étais plus ours mais aigle et l'acuité de mon regard qui montait et montait, pénétrait tout.

En-dessous, plus rien n'existait que notre monde et ses mille métamorphoses par lesquelles rivières, lacs, mers, montagnes, et vallons verdoyants s'engendraient en permanence. Pas la moindre trace d'humanité ! Ma Terre était là, tel un projet d'une pureté totale, une image de cette perfection que j'avais toujours naïvement portée dans mon cœur...

Pas d'humanité, cela voulait dire pas de mensonge, pas de duperie, pas même de nom attribué au Sacré parce qu'il n'y en avait nul besoin...

Existait-il encore quelque part, cet Absolu ? Je l'avais cru détruit à jamais mais, là, pourtant, je le touchais de l'âme et mes ailes s'appuyaient sur sa lumière. Devais-je alors continuer à monter toujours plus haut ? M'appartenait-il de découvrir enfin les fils tressés de la multitude des comment et des pourquoi de tant d'injustices et de blessures ? Et si le Sacré Lui-même s'était perdu dans Son Plan au point qu'il n'y ait plus rien de projeté ?

Mais l'Aigle en moi s'essoufflait, aurait-on dit, à force de n'être plus qu'altitude. Il fallait qu'il redescende et se

fasse peut-être plus simplement Faucon... à la fois message et messenger.

Tournoyant au-dessus de la cime des plus grands arbres, je me suis entendu pousser un cri strident et celui-ci m'a aussitôt raccroché aux choses de ce monde avec tout ce qui s'y débattait. Qu'étais-je venu faire là ? Mais, en formulant cette interrogation, en la vivant, j'avais aussitôt compris que ses mots posaient une fausse question...

Déjà, je m'étais fait plus humble... Je n'étais plus qu'un hibou sur sa branche dans un feuillu et il me semblait tout pénétrer, sans rien dire ni éprouver le besoin de juger. Ma vie n'avait de sens que dans le présent.

Où était l'Ours ? Il attendait dans le cœur du Hibou, à l'image d'une puissante et patiente sagesse...

Et puis... Et puis plus rien... Je venais tout à coup de retrouver mon corps de Wantan avec sa chair malmenée bien que tout à coup éclairée du dedans. Je m'y suis assis ; le vent s'était levé et le bois du navire grinçait de partout.

Mon univers basculait une fois de plus, je ne pouvais le nier...

Ce que je venais de vivre et qui me laissait encore haletant disait qu'une médecine¹ œuvrait en moi et que, par bonheur, elle n'était pas humaine. Elle venait de la trame animale de notre monde mais également de celle inscrite dans les mémoires ancestrales de mon être tout entier, terres et cieux confondus.

L'Ours, dans sa grotte idéale, était un solitaire qui devait un jour ou l'autre accepter de rencontrer l'Aigle en lui. Il le devait à la manière d'un explorateur des altitudes qui sait être né pour affronter d'immenses défis comme autant de cadeaux du Divin.

¹ Dans ce contexte, le mot médecine traduit la notion thérapeutique de "prendre soin tout en proposant la découverte d'une nouvelle force tel un remède qui aura aussi valeur d'enseignement".

Il le devait ensuite pour bientôt pouvoir adopter l'intelligence perspicace et messagère du Faucon capable de percer le voile des vérités cachées. Et il le devait enfin pour apprivoiser le regard du Hibou qui sait si bien lire ce qui n'est pas écrit...

La nuit que je vivais s'avérait bien sombre mais pourtant il venait de m'être dit que je pouvais commencer à l'éclairer.

Je n'avais jamais appris à "penser", c'est-à-dire à décortiquer ce en quoi je plaçais ma foi, par contre j'avais appris à ressentir ce à quoi j'avais ancré ma confiance. J'avais hérité de l'idée que la vie était simple parce que spontanée et en symbiose avec les forces brutes mais nobles de l'Univers. Ensuite... j'avais assisté à l'habile invasion des Chrétiens et de leur livre qui avait soudain tout compliqué.

Oh... Il y avait des choses révélatrices dont je me souvenais si bien... Il m'était arrivé de voir qu'il y avait des doubles-fonds dans les coffres avec lesquels les Robes-Noires voyageaient. Je m'étais alors dit que ce devait être la même chose dans leur tête et que c'était peut-être cela que "penser" signifiait pour eux... Mystère...

En ces instants, j'aurais aimé pouvoir me lever et marcher sur le pont du bateau mais la chaîne qui enserrait l'une de mes chevilles m'a rappelé à la réalité et au défi que venait de me lancer l'Aigle.

Jamais je n'aurais imaginé que le tracé de ma vie puisse devenir aussi... Je ne trouvais pas le mot juste. La complexité était-elle inévitable ? Fallait-il y voir aussi une sorte de maladie contagieuse ? J'ai décidé de m'arrêter là en apercevant la lune à demi-cachée derrière l'ombre d'un nuage. « *Après tout, me suis-je fait la réflexion, cette nuit au moins je peux être heureux car le Grand Esprit m'a parlé à l'oreille* ». Alors, simplement, j'ai demandé au sommeil de me prendre.

Il faisait à peine jour lorsque je me suis réveillé. Des cris, des bruits de cordage, de toiles qui se déroulaient... Nous partions, nous quitions la baie de Baston... Plus tard, j'ai appris qu'on appelait ça "lever l'ancre". Aussitôt on m'a détaché et j'ai pu faire quelques pas. Nul ne paraissait prêter attention à moi car chacun était affairé à une manœuvre. Certains couraient d'un bord à l'autre... Tout avait l'air difficile et demandait beaucoup de force.

J'ai vite réalisé que c'était au-dessus de nos têtes que l'essentiel se passait. Des hommes étaient comme suspendus dans les airs ; ils libéraient d'immenses toiles qui claquaient en se déployant. Je n'avais jamais rien vu de tel mais les récits qui étaient parvenus à mes oreilles prenaient là tout leur sens ; ils n'avaient pas menti. J'assistais à ce qui, pour moi, était une impressionnante démonstration de puissance. Les Anglais savaient domestiquer les esprits du vent !

Une main ferme s'est abattue d'un coup sur mon épaule. Je me suis retourné... Un homme au long visage encadré de cheveux gris un peu fous me tendait une grosse corde. Avec ses gestes saccadés et ses mimiques, il me signifiait de tirer sur elle de toutes mes forces afin d'achever de tendre une toile brune.

C'était une voile triangulaire disposée tout à l'avant du bateau, près de là où j'avais dormi et dont je découvrais seulement l'existence. Le tronc de l'arbre qui lui servait de soutien semblait prendre appui sous une sorte d'abri quelque part à la base du premier mât. Des cerclages de métal le renforçaient un peu partout. On me les a fait remarquer tout en frappant légèrement du poing sur ma poitrine... Une façon de me faire comprendre qu'il me faudrait être aussi robuste qu'eux et, par la même occasion, que si j'étais là c'était pour travailler dur.

Tout occupé que j'étais à tendre la voile sous l'œil critique mais amusé du même Anglais, je n'ai pas vu les côtes

s'éloigner. Seul le tangage qui me déséquilibrait me le laissait supposer. J'ai failli tomber. Entre les poulies et les cordes, il y avait tant de choses à surveiller en même temps ! Enfin, quand tout parut satisfaisant pour l'Anglais, celui-ci m'a quitté un instant pour bientôt revenir en compagnie d'un homme que je n'avais pas encore remarqué.

Avec ses longs cheveux noirs et son nez plutôt fort, il était différent de tous les autres que je voyais s'activer. Il n'était pas "des miens" ou "des nôtres" mais... presque. Le teint de sa peau le disait, même si on pouvait lui deviner une légère moustache. J'en ai immédiatement conclu qu'il devait être ce que nous, les Wendats, appelions un "sang-mêlé".

J'en avais déjà rencontré à plusieurs reprises et à nos yeux cela ne posait aucun problème, contrairement aux Blancs dont il était connu que ceux-ci ne les appréciaient pas beaucoup comme s'ils étaient les témoins d'une faute. Même ses vêtements étaient différents de ceux des Anglais... Une tunique longue taillée en biais jusqu'à mi-cuisse, des perles cousues au niveau de la poitrine et surtout un modeste collier qui évoquait un vieux *wampum* fait d'une seule rangée de coquillages dont une bonne partie était ébréchée. C'était parlant.

– « On m'a dit que tu te nommes Wanatan... C'est vrai ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Tu es Pétun comme l'autre ? Et tu étais chasseur, j'imagine... »

Le "sang-mêlé" parlait ma langue à la manière des Iroquois et il cherchait visiblement à m'impressionner par le ton et la cadence de ses questions. J'en savais maintenant assez sur la nature humaine pour comprendre qu'il voulait vite asseoir son autorité.

– « Non... Wantan. Prononce bien ! C'est ça mon nom... Wantan ! »

L'homme m'a considéré avec un regard figé. Il ne s'attendait pas à ce que je lui réponde aussi fièrement.

– « C'est moi qui t'apprendrai tout ce qu'il faut savoir ici, a-t-il simplement ajouté d'un ton plus modéré. Regarde bien et soit fort, c'est tout... »

Et en effet, j'ai regardé. Je me suis convaincu qu'il fallait que j'observe tout, que j'analyse tout... que je "pense", autrement dit que je calcule le moindre de mes gestes pour obtenir un peu de considération et que, peut-être alors, je puisse survivre. Yayenrà et tous les miens se tenaient à la pointe de mon cœur et jamais ma volonté ne fléchirait !

La détente et le vouloir... L'altitude et le regard derrière le regard... incarné mais au-delà des petites choses du sang. Le Grand Esprit me demandait d'être Médecine au-delà de l'homme... et peut-être que le dieu-Christ attendait cela aussi de moi. Qui pouvait savoir ? J'ai cherché mon poignet droit... La petite croix de métal y était toujours, bloquée et toute discrète sous sa cordelette de cuir.

J'ai relevé les yeux... Juste assez pour apercevoir Atirunta à l'autre bout du navire. À lui aussi on donnait des consignes, des ordres. Il ne baissait pas la tête et cela a fait monter une vague de fierté en moi. S'il n'était pas de l'Ours, il en était digne...

Déjà, les côtes étaient en passe de disparaître. Les voiles semblaient pour la plupart bien tendues et l'équipage commençait à relâcher l'essentiel de son effort. L'équipage... Je le regardais comme si je n'avais encore compris que j'en faisais désormais partie.

C'était pourtant évident. Un petit coup de fouet sur les mollets m'en a fait prendre conscience et me signifier que je devais immédiatement enrouler de lourds cordages sur eux-mêmes, puis aller vers ce qu'ils appelaient la *poulaine*¹ pour y faire je ne savais quoi. Je voulais demeurer digne et droit mais j'étais perdu, essayant à chaque pas de garder

¹ La poulaine correspond à la proue du navire, son extrémité avant, plus ou moins pointue.

mon équilibre sur un pont de bois qui se dérobaît sans cesse sous mes jambes.

Dans mes souvenirs, cette première journée de navigation fut horrible. On me faisait courir d'un bout à l'autre du bateau afin de me montrer toutes sortes de gréements ou d'objets auxquels je ne comprenais rien tant ils étaient hors des frontières de mon monde. Je n'avais plus de repères et je vomissais le peu qu'on me donnait à manger. Combien de temps allais-je pouvoir tenir comme cela ?

C'était évidemment le "sang-mêlé" qui était chargé de tout m'expliquer ainsi qu'à Atirunta. L'un et l'autre, nous n'avons pas tardé à comprendre qu'il nous faudrait savoir monter dans les mâts et nous déplacer sur les *vergues*¹, même par grand vent si cela s'avérait nécessaire. Notre force physique et l'acuité de notre regard, c'était assurément ce qui intéressait le plus les Anglais, sans compter cette réputation que nous avions, nous les "sauvages" de ne pas connaître le vertige, ce qui dans mon cas était faux et qui me confirmait finalement dans mon rôle d'hibou plutôt que d'aigle...

Ce jour-là, je me suis presque fâché contre Aatentsic, contre la Grande Tortue et sa carapace. C'était, je crois, la première fois de ma vie. Que cherchaient-elles à briser en moi ? Qu'est-ce que notre Mère la Terre avait à me reprocher ? Je l'avais pourtant toujours honorée ! Atirunta m'avait confié avoir déjà tué un Anglais d'une flèche et en avoir été fier mais moi je ne pouvais en dire autant... Je n'avais jamais su rien faire d'autre que parler aux Esprits, aux Ancêtres et soigner, même si on m'avait parfois craint pour cela et que je m'en étais alors réjoui.

Avais-je franchi ces si courtes distances qui séparent la fierté de l'orgueil puis l'orgueil de l'arrogance ? Cela au-

¹ Les vergues sont ces longs bois horizontaux attachés aux mâts et auxquels les voiles sont fixées.

rait pu être facile car, de l'un de ces états à l'autre, il n'y avait que l'espace d'un jet de pierre. Mais non... je n'avais pas dû faire cela... Alors quoi ? Qu'est-ce qui m'était reproché ?

Je suis resté figé ainsi un certain temps, empêtré dans mes pensées. Puis, tout à coup, devant le spectacle de la danse imperturbable des vagues, je me suis ressaisi. N'étais-je pas en train de penser comme un Blanc, comme un Chrétien avec son dieu qui passait apparemment son temps à juger pour ensuite punir ou récompenser ?

Tséhawéh me l'avait pourtant répété et cela s'était inscrit jusque dans la moëlle de mes os : l'Univers et sa Nature enseignaient qu'il n'y avait pas que les cadeaux du Bien et les châtements du Mal pour jalonner nos chemins mais d'abord le Vouloir de la Vie, de la Grande Vie à travers Eux... et que ce Vouloir-là, avec la multitude de ses détours, il fallait avoir la sagesse de ne pas chercher à le démonter ou à le dépecer avec un raisonnement d'homme.

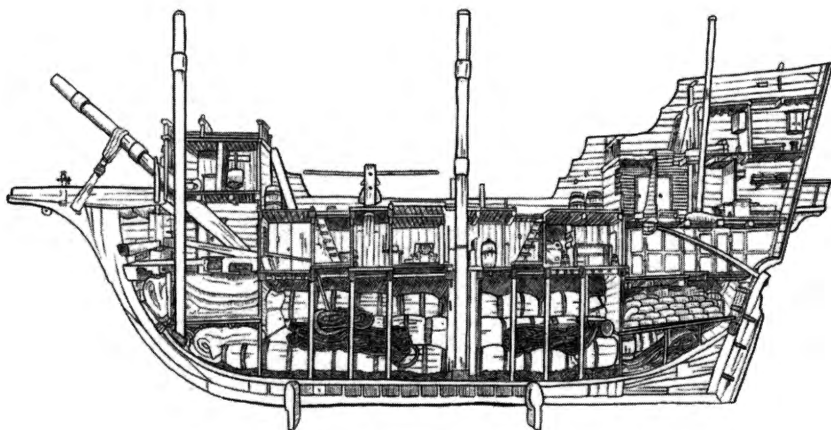
La Mer reposait sur la Terre, la Terre s'étendait sous l'Air des Cieux, les Cieux tiraient leurs nuages de la Mer et, au centre de tout cela, mon cœur était un Feu qu'il fallait que j'entretienne.

Cette vérité essentielle était mienne et je devais m'y agripper...

Les jours suivants furent teintés de la même manière. Je suis passé d'un état d'âme à un autre, stagnant dans les mêmes pensées contradictoires qui se répétaient. Homme-médecine ou pas, je m'apercevais que je n'étais guère très différent de ceux que ma prétendue sagesse et mes connaissances étaient sensées aider.

Un matin, alors que la mer se montrait particulièrement calme et que les hommes étaient pour la plupart désœuvrés sur le pont, on est venu me chercher afin de me faire visiter notre bateau dont je ne connaissais finalement rien. C'est le

"sang-mêlé" qui en fut chargé ou plutôt qui avait plaidé pour cela car il semblait commencer à m'apprécier.



Coupe de la coque d'un galion avec ses trois ponts

– « Je me nomme Alikawadj, fit-il en me donnant une légère tape sur l'épaule, mais tout le monde ici préfère m'appeler John, c'est plus simple. Allez, suis-moi... »

– « Et lui, il ne vient pas avec nous ? »

D'un geste du bras, j'avais montré Atirunta que je devinais pelotonné sous une couverture à vingt pas de nous.

– « Lui ? Il a la fièvre depuis hier... Il claque des dents. On n'aime pas voir ça ici... »

Moi non plus je n'aimais pas. Pourquoi ne m'en étais-je pas rendu compte ? Mon ami le Pétun m'avait pourtant lancé des regards si las, la veille, tandis qu'il tentait avec peine de graisser une poulie. Je n'avais pas compris...

Mais déjà Alikawadj me poussait vers l'arrière du bateau, là où on ne m'avait jamais permis d'aller parce qu'il y avait ce qu'on appelait un *gaillard*, une sorte de construction à deux ou trois étages irréguliers et assez joliment sculptés par endroits. Je savais seulement que c'était là que vivait celui qui commandait tout ainsi que quelques autres assez bien vêtus qui savaient hurler des ordres.

Pour l'heure, tout était paisible et le ciel bas... On nous a regardé passer avec des mines amusées puis nous nous sommes enfoncés par un petit escalier dans ce qui pour moi était encore "le ventre du monstre"... Mais quel ventre ! Jamais je n'aurais soupçonné un tel univers ! Celui-ci était constitué de deux autres ponts superposés reliés entre eux par des trappes, des échelles et eux-mêmes divisés en plusieurs pièces où s'entassaient une multitude de sacs, de tonneaux, de coffres, de cordages et de ce qui avait l'air d'être des voiles de remplacement. On y voyait à peine, bien sûr et il me fallait y marcher la tête baissée en de nombreux endroits sans me prendre les pieds dans des hamacs décrochés qui traînaient. Cela m'a paru insensé...

Comment tant de choses pouvaient-elles tenir sur l'eau ? Il fallait bien une complicité avec les esprits de la mer... Il fallait même les aimer sans doute... Mais comment aimer ce dont on nie l'existence ?

Les Frères chrétiens du village de Yayenrà s'étaient jadis un peu moqués de nous en nous voyant faire une ofrande avec des herbes et quelques petits morceaux de sel aux esprits de notre lac. Cela m'avait choqué et je m'étais promis de ne jamais l'oublier.

Troublé, j'ai malgré tout osé soulever le couvercle d'un coffre, le seul peut-être qui n'était pas verrouillé. Il était rempli de peaux, de peaux de castor, m'a-t-il semblé au premier coup d'œil.

— « Ne t'occupe pas de cela, Wantan... m'a aussitôt lancé Alikawadj d'une voix étouffée. Ne t'en occupe pas... Si tu veux savoir, il n'y a que cela ici, des centaines et des centaines de peaux... De toutes les sortes. Du tabac aussi. Beaucoup. Tu aimes ça, le pétun ? »

Je n'ai pas répondu tant j'avais le souffle coupé. Quelque chose d'indéfinissable me mettait mal à l'aise. L'atmosphère de la cale était lourde...

Sans plus attendre et à ma demande, nous sommes remontés à l'air libre sous l'œil toujours aussi amusé de l'équipage. Je devais avoir l'air hagard car je n'ai pas réalisé immédiatement que quelqu'un m'ordonnait par des signes éloquents de monter sur le grand mât par un hauban. Apparemment, il fallait mieux tendre une voile. C'est du moins ce que j'ai enfin compris car l'absence presque totale de vent demandait à ce qu'on n'en perde pas le moindre souffle. Il fallait grimper très haut ; j'ai bien vu que c'était un test... Ma vie n'était faite que de tests !

« Plus tu es mis à l'épreuve, plus cela veut dire que le Grand Esprit pense à toi pour te faire grandir... »

N'était-ce pas ce que j'avais répété une ultime fois à Képawisk sur ce terrible *"sentier des arbres qui parlent"* qui avait vu nos existences basculer en un instant ? Peut-être n'avais-je pas moi-même suffisamment assimilé la justesse d'une telle affirmation.

Je crois être monté comme un fou au grand mât, en totale inconscience, jusqu'à sa seconde vergue. Cela tanguait mais je m'en moquais. L'idée qui s'était soudain imposée à moi était de m'y installer quelques instants et d'entonner un chant en l'honneur du Vent, un de ces vieux chants de chez nous qu'on lançait aux quatre horizons lorsqu'il fallait chasser les nuages et faire murmurer les forêts.

Il est sorti tout seul de ma poitrine tel un bouillonnement surgissant des tréfonds de mon être, tout en force, dans la pleine vérité de mon cœur et en même temps totalement irréflecti.

Qu'est-ce qui m'habitait ? Je n'avais jamais fait cela ainsi auparavant ; c'était comme un coup de tonnerre mêlé à une prière venant d'un monde de désespérance.

Du haut de mon perchoir, j'ai bientôt entendu des rires. Qu'y avait-il de drôle, pourtant ? J'aurais voulu ne pas redescendre ou tout au moins prolonger ce si soudain senti-

ment de révolte et de liberté tout autant que d'union avec les espaces célestes qui venait de m'emporter...

Mais tout en bas, j'ai aperçu la silhouette d'Atirunta ramassée sous sa couverture et celle d'Alikawadj qui me faisait signe de revenir. Je suis donc redescendu par un hauban, très, très lentement tout en sachant que cela ne pouvait être pris que comme une provocation. Ce fut à tel point que le chef de tous les hommes, celui qui portait pour moi le titre nouveau de "capitaine" et que je n'avais fait qu'entrevoir, est sorti de son *gaillard*. En me rapprochant enfin du pont, j'ai cherché son regard ; je m'attendais à y trouver du mépris cependant j'y ai plutôt perçu une étincelle d'étonnement, voire de curiosité. Les rires, eux, avaient cessé et j'ai eu l'impression que je faisais peur puisque chacun pouvait désormais être assuré que l'un des deux "sauvages" embarqués à Baston était capable de sorcellerie. Qu'est-ce qui m'avait donc pris ?

J'ai essayé de m'approcher de mon ami le Pétun mais on m'en a aussitôt empêché.

– « Tu es fou ? Retourne là-bas ! » C'était Alikawadj qui venait de me lancer ces mots.

"Là-bas", cela voulait dire l'extrême avant du navire, vers la *poulaine*, là où je finissais par comprendre que c'était "mon coin", là où je devais toujours retourner comme un animal dressé ou attaché... Le coin aussi par lequel tout le monde devait passer pour se rendre sur la petite plateforme à déféquer donnant sur l'extérieur. Tout le monde sauf le capitaine.

J'ai donc rejoint "mon coin" en serrant les poings et en feignant la dignité, furieux contre moi de n'avoir pu aider Atirunta ni même l'approcher et aussi parce que je ne comprenais pas bien ce qui s'était passé.

On m'a alors lancé un de ces grands paniers de joncs tressés dans lesquels on mettait le poisson. Celui-ci était troué. Il fallait donc que je le répare et que je me fasse ou-

blier jusqu'à la prochaine manœuvre... J'ai souvenir que ce panier ressemblait un peu à ceux de notre village. Le prendre entre mes mains m'a fait monter un sanglot dans la gorge... Je revoyais ma Yayenrà Yati en train d'en confectonner un sur le bord du lac tandis que la toute petite Kié-sos balbutiait dans l'herbe à côté d'elle.

Un moment s'est écoulé ainsi... Douleur et nostalgie.

Puis, tout à coup, quelqu'un a poussé un cri.

— « Hey, John ! »

J'ai vu un homme lever un bras vers les voiles et le ciel, à dix pas de moi. Le vent montait soudainement !

Je me suis redressé... Il y eut un instant de stupeur générale puis tout le monde s'est mis à courir sur le pont. Les ordres fusèrent de toute part ; il fallait réorienter les voiles, réajuster les cordages en défaisant et refaisant toutes sortes de nœuds. Tous les éléments du bateau se mettaient de nouveau à grincer et à sortir de la torpeur qui s'était lentement installée. C'était vrai... Le vent montait !

J'ai lâché mon panier et un homme sec et grisonnant m'a pointé du doigt. Il était perché sur le toit du petit *gail-lard d'avant* en bas duquel j'étais assigné. Croyait-il que c'était moi qui, par mon chant, avait persuadé le vent de souffler à nouveau ?

En rencontrant son regard, je n'ai pas su si celui-ci était bienveillant ou au contraire suspicieux et menaçant.

Non, c'était impossible... Ça ne pouvait pas être moi... Jamais cela ne s'était produit auparavant lorsqu'il m'était arrivé d'entonner ce chant avec Tséhawéh ou les Vieilles aux herbes. Jamais ! Seules quelques histoires racontaient sa magie... On y croyait et on savait profondément qu'elles disaient vrai, que tout cela se pouvait parce que les esprits du vent ouvraient parfois leurs oreilles aux cœurs humains lorsque ceux-ci "appelaient vrai"... Mais là...

Oui, bien sûr, j'avais été vrai, j'avais laissé mes âmes saigner en lançant un cri vers l'Infini... Mais non, jamais mon chant ne pouvait avoir eu une telle puissance ! Je le savais capable de force, mais pas de puissance...

Cependant le vent a continué à monter.

– « Qu'est-ce que tu as fait ? a crié le "sang-mêlé" en courant vers moi.

– « Rien, Alikawadj... Ce n'est pas moi... »

– « Appelle-moi John, ici ! Regarde... tout ça, tout ce vent qui se réveille c'est bon pour le bateau et pour nous... mais fais attention car je ne sais pas si c'est bon pour toi ! Non, vraiment, je ne sais pas ! Fais quelque chose au moins... Va aider à tirer là-bas ! »

J'ai couru... Le navire s'est mis à tanguer comme jamais et, à nouveau, les vagues se sont mises à claquer contre la coque. Partout on m'a repoussé... Personne ne voulait de moi pour tirer sur les cordages. Alors je me suis accroché au bastingage et j'ai vu que l'horizon se dégageait. Nous longions des côtes...¹

Nous étions beaucoup trop loin pour que je puisse les distinguer avec précision mais je les devinais désertes et déchiquetées.

Notre avance avait maintenant repris sa pleine allure et nous dansions sur des vagues d'un bleu sombre dont l'écume venait m'éclabousser par-dessus le bastingage. J'ai vite repris mon panier pour ne pas paraître inactif et ne pas attirer les regards... Hélas, c'était trop ignorer ce qui venait de se passer et qui nous avait tous stupéfiés.

Il s'écoula peu de temps lorsque, du coin de l'œil, j'ai remarqué un attroupement de sept ou huit hommes. La mine sombre, le capitaine avec ses grandes bottes à larges revers était parmi eux cependant que celui que je devais dé-

¹ Il s'agissait soit du Nord de la Nouvelle-Écosse, soit de l'"Archipel de Saint-Pierre" aujourd'hui appelé Saint-Pierre-et-Miquelon.

sormais appeler John s'évertuait manifestement à expliquer quelque chose.

Enfin, la situation a paru se détendre un peu, chacun est retourné à son poste tandis que John me considérait de loin. Quelques instants plus tard, il me rejoignait, s'accrochant au passage à tout ce qu'il trouvait à cause du tangage qui s'amplifiait encore. Il était fâché et ne le cachait pas.

– « Ne refais plus jamais cela ! a-t-il marmonné. Ils sont persuadés que c'est toi qui a fait se lever le vent de cette façon et ils y voient de la sorcellerie, l'œuvre du mauvais dieu. Écoute... heureusement que j'ai tout à coup pensé à leur parler du Seigneur Jésus en leur rappelant qu'il s'était adressé au vent, que le vent l'avait écouté, qu'il n'y avait donc nulle sorcellerie et que c'était peut-être Dieu qui avait voulu les aider à travers toi pour avancer plus vite¹. Tu comprends... il ne faut pas traîner dans ces parages. Il arrive qu'on y croise des bateaux français et alors, ça ne va pas bien... Je ne sais pas si le capitaine et les hommes m'ont cru mais cela les a calmés. »

– « Tu es chrétien ? » ai-je demandé.

– « Je ne sais pas Wantan... Peut-être un peu. Je te raconterai un jour si le Grand Esprit le veut... Peu importe ! À force de vivre avec eux, je connais le Livre et ce qu'il faut croire pour être chrétien.

Mais maintenant, il y en a deux qui vont venir t'attacher tout à l'avant, à la pointe. Nous allons contourner les côtes que tu as remarquées ; par là, il y a des récifs et tu as de meilleurs yeux que nous, alors si tu les vois à travers les vagues...

Pour tout le monde ici, ce sera une façon de dire au Malin, s'il est à travers toi, qu'il ne les trompera pas en ne t'épargnant pas les peines. »

Je suis resté sans voix.

¹ Voir l'Évangile de Marc, 4:35-41.

John s'est éloigné dans un soupir et j'ai presque aussitôt entendu les pas des deux hommes qui se précipitaient en arrière de moi. En un instant ils m'ont empoigné et sont allés m'allonger sur le ventre, le plus en avant possible sur le bois de la proue là où il y avait de gros anneaux de métal. Ils m'y ont solidement attaché la taille et le bassin puis ils ont placé dans l'une de mes mains la boucle d'une corde dont j'avais déjà remarqué qu'elle actionnait une cloche.

Tout était clair, à la vue d'un rocher ou d'un navire, je devais donner l'alerte. Dans tous les cas, c'était pratiquement la condition de ma survie.

Je ne saurais dire dans quel état d'esprit je me suis alors trouvé. Ma tête et mon cœur n'étaient plus qu'un seul champ de bataille envahi par une sinistre brume. Fallait-il vraiment que je regarde à travers les vagues et leur écume salée ? Indéfiniment ?

Je m'y suis obligé et j'ai douté des esprits de l'Eau. Je m'étais trompé et tous ceux qui m'avaient instruit également : Les Présences invisibles de la mer n'étaient pas les mêmes que celles des lacs et des rivières ; elles se montraient moins amicales et brûlaient les yeux et les lèvres... Ou alors, c'était que je ne savais ni les comprendre ni leur parler et qu'avec l'aide du Vent elles avaient décidé de me jouer un tour...

Comme personne ne pouvait me voir, je me suis autorisé à pleurer en appelant le dieu-Christ. Peut-être était-ce lui qui, après tout, m'imposait cela car Échon avait dit un jour, autrefois, que lui également n'avait pas craint de verser des larmes. Si c'était vrai, elles avaient dû être salées... tout comme les miennes qui allaient maintenant rejoindre la mer pour s'y mêler jusqu'à lui confier le contenu de mon cœur.

Chapitre XI

Jours de brume

Quelques jours plus tard, à force d'avoir longé des côtes rocheuses en partie couvertes de neige, nous sommes parvenus à l'ouverture d'une petite baie qui s'étirait en longueur. Il faisait froid.

Un vent cinglant m'a contraint, comme chacun à bord, à me couvrir de vieilles peaux usées qui avaient dû faire cent fois la traversée que nous venions de vivre.

Où étions-nous ? Je n'en avais pas la moindre idée. Chez les Anglais toutefois. C'était certain... mais pas vraiment chez eux non plus car le voyage avait été trop bref pour cela, du moins si je pouvais croire ce qui m'avait été dit.

Le lieu était bien pauvre en vérité ; quelques maisons, quelques bateaux, quelques silhouettes humaines sur les rives... Rien à voir avec Baston. Le ciel était bas et il semblait qu'il pouvait éternellement imprimer une sorte de tristesse au paysage ainsi qu'à tout ce que l'humain pourrait chercher à y construire.

On ne m'avait plus guère approché depuis mon étrange et souffrant comportement en haut du grand mât. Les hommes de l'équipage préféraient vivre entre eux, buvant cha-

que soir un grand gobelet de cette eau de feu qui les rendait toujours un peu fous.

Atirunta, lui, avait pris du mieux ; on m'avait laissé l'approcher et seul John se donnait la peine de me considérer pour m'indiquer les tâches qui étaient miennes et m'enseigner aussi quelques mots d'Anglais. C'est lui qui nous apprit finalement que nous étions dans une grande île appelée *New Founde Launde*¹.

– « Sois fort, a-t-il même cru bon me dire alors que nous accostions. Ils ne veulent pas te perdre. Tu leur as coûté assez cher... Je le sais. »

– « Combien ? »

– « Disons... quelques arquebuses et des coutelas. »

– « Et c'est beaucoup, ça ? »

– « ... C'est ce que valent tes yeux, tes muscles, ta taille et ton endurance... »

Ce n'était évidemment pas un secret qu'Atirunta et moi avions été "troqués", autrement dit évalués puis marchandés. Toutefois, avec ces quelques précisions cela devenait soudainement plus réel, plus concret, plus révoltant surtout.

Le "Lord Jésus" des Anglais permettait-il qu'on fasse ainsi commerce des hommes ? De leur côté, Échon et ses Robes-Noires n'avaient jamais dit quoi que ce soit à ce propos mais cela me paraissait peu probable... À moins... à moins que nous ne soyons pas tout à fait considérés comme des hommes mais seulement comme des "créatures à sauver". De toute façon, à quoi bon de telles réflexions ? Il fallait que je préserve ce qui me restait de forces pour trouver, un jour, le moyen de rentrer au village.

Chez nous, les Wendats, on répétait aux enfants que les forces ne s'enfuient pas d'un corps par la seule usure de

¹ Newfoundland en Anglais actuel. Il s'agit du territoire canadien de Terre-Neuve, aujourd'hui associé au Labrador. Ce sont les Vikings puis les Basques qui posèrent antérieurement le pied sur cette terre.

ses muscles mais par la faiblesse de *l'esprit de vie* que ce corps a su capter. Selon moi il n'y avait rien de plus vrai et, en m'accrochant envers et contre tout à ce principe, j'avais toujours su que c'était l'Ours qui parlerait invariablement à travers ma chair.

Là où nous venions d'arriver, il n'y avait qu'un seul endroit où l'on pouvait à peu près accoster. Un quai de pierre y avait été construit au bout duquel une myriade d'oiseaux des mers voletait tout en s'arrachant ce qui devait être des morceaux de poissons. Cela criait et le vent soufflait cependant que, sur terre, des hommes observaient la scène, impassibles pour la plupart, avec leur pétunoir en bouche, gaspillant ainsi l'âme des herbes sacrées.

À bord, cela hurlait plus fort encore que les oiseaux. Le bateau était lourd et la manœuvre difficile car, pour ceux qui nous dirigeaient, tout devait être terminé avant même d'avoir été entrepris. Je ne comprenais pas cette façon de vivre. J'ai évidemment reçu quelques coups de pied pour avoir fait des nœuds trop lentement... à moins que ce ne fût pour une voile mal repliée.

Cela m'était égal ; je ne devais penser qu'à préserver ma force intérieure puisque le Grand Esprit ne pouvait aider que ceux qui s'aidaient eux-mêmes dans la dignité. Même les Robes-Noires avec leurs principes et commandements étaient d'accord sur ce point !

Tandis que les hommes commençaient à descendre sur le quai par des échelles de bois et de corde, j'ai longtemps espéré pouvoir moi aussi poser pied à terre. Hélas on me l'a refusé. Pensait-on que je tenterais de m'échapper ? M'échapper d'où et vers où ? La même interdiction fut bien sûr imposée à Atirunta qui me donnait l'impression de s'enfoncer dans une certaine résignation et qui communiquait peu depuis sa fièvre.

Quant à John, c'est de lui-même qu'il m'assura avoir pris la décision de dormir à bord après avoir fait un tour parmi les maisons du petit port et s'y être rassasié. Il le préférait, disait-il... Pour ma part, j'ai eu la sensation qu'il mentait et que son statut de "sang-mêlé" ne lui conférait pas tout à fait les mêmes droits qu'aux autres.

Enfin, trois matelots de notre équipage furent consignés à bord. Ils devaient s'assurer que nous ne mettrions pas pied à terre une fois la nuit tombée. C'était logique... nous n'étions jamais, le Pétun et moi, que de nouvelles recrues forcées et on ne pouvait pas nous faire confiance.

J'ai souvenir que cette première nuit à quai dans une contrée fort lointaine de celle de mes racines fut un peu particulière. Alors qu'elle était avancée, j'ai entendu des pas descendre avec précaution le minuscule escalier qui menait au réduit du deuxième pont où nous avions le droit de nous abriter, à peu près sous le gaillard d'avant. C'était John.

– « Je n'arrive pas à dormir, fit celui-ci en s'approchant de nous à tâtons. En voulez-vous un peu ? Cela restera entre nous... »

J'ai compris qu'il parlait de l'eau de feu. Il devait en avoir un gobelet à la main. Atirunta a poussé un grognement incompréhensible et moi je suis resté interdit un moment.

– « Pourquoi ? » ai-je enfin fait naïvement.

– « Ça vous fera mieux dormir... La journée de demain sera dure... Il faudra tout décharger sur le quai. »

À vrai dire, c'était justement cela qui m'avait maintenu éveillé ; non pas pour la rudesse du travail en tant que tel mais pour la nature de ce qu'il faudrait décharger et surtout pour la complicité – à mes yeux honteuse – que cela induisait.

À dire vrai également, je nourrissais ce sentiment depuis que John m'avait fait visiter le ventre de notre bateau

comme un privilège, quelques jours après notre départ de Baston.

– « Je n’ai pas besoin de mieux dormir, lui ai-je alors répondu. Je dors toujours peu... J’aime écouter ce que murmure la nuit et puis... et puis j’ai un peu peur de l’odeur de ce que tu bois... »

Je disais vrai. Alors John est parti et je l’ai senti un peu dépité. Je n’ai compris que plus tard qu’il avait sans doute cherché un prétexte pour parler, qu’il en avait besoin... Mais on n’a pas toujours la conscience très ouverte ni accueillante à autrui quand on est pris dans ses propres pensées. C’était ce qui m’était arrivé...

Oui, je redoutais la complicité honteuse de ce à quoi je ne pourrais me soustraire peu après le lever du jour. Je me voyais déjà en train de vider la cale du navire de ses coffres, de ses tonneaux, de ses sacs et de recevoir ainsi toute la souffrance et toute l’ignominie qui y étaient encloses.

Des centaines de fourrures, prolongeant ainsi des centaines de morts sacrilèges, des centaines de morts données pour satisfaire la seule avidité humaine. J’allais donc dramatiquement être l’un des nombreux maillons d’une chaîne de trahison et d’abus. Mon frère Atirunta était-il conscient de la même chose ?

J’étais hanté par le souvenir de l’un des plus nobles récits qui circulaient dans notre peuple depuis la Nuit des Temps. C’était un récit auquel nous accordions la plus grande importance parce que la plus grande foi. Il témoignait d’un Âge où le peuple des hommes et celui des animaux pouvaient aisément se parler et se comprendre sans qu’il soit besoin de l’intervention d’êtres-médecine pour les traduire puisque tous les mondes s’épousaient et se respectaient. Durant mon enfance, ce récit m’avait fait vivre plus que tout autre...

Il y était question d'un pacte passé entre les Guides animaux¹ et ceux des humains. Sachant les besoins de la race des hommes et que ceux-ci étaient liés à la "respiration circulaire" du Grand Esprit, le Peuple animal dans son ensemble avait accepté d'offrir au Peuple humain autant de vies qu'il en faudrait à celui-ci pour se nourrir et se vêtir.

C'était un don sacré, un don béni pleinement consenti mais qui présupposait la mesure, l'équité et le respect de la part des hommes.

Le récit ajoutait que c'était sur ces bases que la chasse et la pêche étaient nées – pour un temps seulement sous les étoiles – et qu'en abuser aurait représenté l'une des plus grandes fautes que l'on puisse commettre. Ôter des vies animales plus que nécessaire et au-delà de tout réel besoin fut dès lors désigné comme une indignité absolue, une attitude et un geste graves qui avilissaient l'être et l'asservissaient aux mondes les plus bas.

Quant à l'univers des arbres, des plantes et des herbes, il était dit qu'il s'était offert de la même façon, avec un appel à l'équilibre, au respect et à l'amour adressé à la race des hommes... En aucun cas cela ne pouvait être discuté car c'était l'essence même d'une juste et nécessaire harmonie...

Je crois m'être endormi péniblement sur ces pensées... Autant de vérités gravées dans ma chair. Je crois également que celles-ci m'ont suivi jusqu'au bout de mon sommeil. Le drame qui s'était noué me sautait aux yeux : Non seulement les Iroquois avaient rompu le pacte sacré en massacrant leurs frères animaux pour toujours davantage d'armes mais les Wendats n'étaient pas loin d'en avoir fait tout autant afin de satisfaire les Français et leurs "marcheurs" en échange de richesses illusoires. Se

¹ Autrement dit les âmes-groupes animales, leurs Dévas.

pouvait-il que de telles trahisons puissent esquisser dans l'Invisible le signe décisif annonçant le crépuscule de nos peuples ?

Nous avons mis deux pleines journées à décharger laborieusement le ventre de notre bateau. Deux harassantes journées durant lesquelles je me suis presque détesté à force de ne rien trouver pour échapper à mon avilissante complicité. Pour moi, ce n'était ni des fourrures ni des peaux que je transportais mais des présences, des mémoires volées et souillées inconsidérément. Et avec le tabac qui irait se consumer au fond d'une quantité de pétunoirs sans le respect de la dignité qui était sienne, c'était la même chose que je ressentais... Une souillure faite à la générosité d'Aatentsic. Comment jamais effacer de tels affronts ? Au creux d'un bref échange de regards avec Atirunta, il m'a semblé comprendre que lui également était blessé dans son cœur.

Je me souviens encore... Une très fine neige soufflait par rafales. Elle ralentissait notre labeur et participait à notre épuisement. Toutefois ce n'est pas elle qui fut terrible à affronter. Elle ne représentait rien comparée à notre impuissance et à notre honte.

Pour ce qu'il en était du reste de l'équipage, celui-ci peinait à la même tâche, bien sûr, mais nous savions fort bien qu'à son issue il trouverait le délire consolateur dans quelques cruches d'eau de feu. Oh non... je n'enviais pas ce sommeil de la conscience qui marquait ainsi la vie des Chrétiens ! Si leur dieu-Christ existait autrement que dans un livre, comment pouvait-il avoir choisi, pour se révéler, tant d'âmes si profondément endormies et éloignées du Centre de l'univers ?

Une demi-lune plus tard, après qu'Atirunta et moi eûmes nettoyé à la brosse tous les recoins de notre bateau,

nous avons repris la mer. Nous retournions à Baston, les deux ponts inférieurs pleins d'armes, de petits barils de poudre, d'ustensiles de métal parfois étranges et de tonneaux contenant nombre de ces poissons salés que j'avais peu à peu appris à apprécier.¹

La mer était houleuse et le voyage fut difficile, surtout pour moi qui me suis retrouvé plus d'une fois attaché à la proue du navire. La brume, fort souvent épaisse, nous enveloppait presque en permanence... Attaché à l'avant du navire, il me fallait dès lors la percer du regard, parfois par crainte de quelque récif, mais toujours à l'affut des fanaux d'un éventuel bateau aussi aventureux que le nôtre, sans doute français et peut-être pourvu de bouches à feu.²

En réalité, nous longions les côtes plus que de coutume afin de ne pas nous égarer. J'ignorais par quel moyen ceux qui nous commandaient parvenaient à s'orienter mais cela ne semblait pas aisé et l'atmosphère s'en trouvait tendue.

Étrangement, cela m'était égal et, en dehors de ce à quoi mon corps était régulièrement soumis, le voisinage de la brume, même glacée, avait quelque chose de rassurant pour moi. Je m'y sentais plus proche du monde des esprits comme si elle m'appelait constamment à mieux écarter les voilages derrière lesquels se cache la vraie vie... ou tout au moins une autre vie, plus douce.

John a dû s'en apercevoir car, un après-midi où l'on venait juste de me détacher de mon poste d'observation et où je tentais de m'accrocher à ce qu'il me restait de force, il s'est laissé tomber près de moi sur le sol, le dos appuyé contre le gaillard d'avant, sous le mât de beaupré ainsi que l'aurait fait un ami.

– « Tu n'as pas peur, toi ? Tu n'es jamais inquiet ? »

¹ Des morues ou des merluches blanches présentes en abondance près des côtes de Terre-Neuve.

² Des canons.

– « Peur ? Oui, bien sûr... même si ça ne sert à rien. Mais pas peur de la Nature, de son eau, de son vent, de son feu... Ils ne font que traduire la volonté de notre Mère la Terre et nous pousser à donner ce que nous avons à donner. Par contre, peur des hommes, oui... Ça oui !

Vois-tu, John, ma deuxième âme parle depuis toujours la langue de l'Ours ; elle connaît sa médecine même si cela fait quelque temps qu'elle apprend aussi à voler. Cependant... je dois te dire qu'elle s'est fait récemment une nouvelle amie. C'est la Belette et c'est pour cela qu'elle commence enfin à mieux deviner la ruse et la fourberie des hommes et qu'elle essaie de les observer. Alors, qui sait, c'est peut-être cette Belette qui m'enseigne à son insu la crainte des hommes en me montrant les perfidies et les trahisons de leur espèce. Je ne sais pas si tu comprends cela... Tu es chrétien, comme les autres, n'est-ce pas ? »

John ne devait pas d'avantage s'attendre à ce que je lui soumette à nouveau cette question que moi-même je ne m'étais imaginé la lui poser si spontanément. La réponse a mis un moment pour trouver son chemin jusqu'à moi.

– « Chrétien ? Je ne le sais pas, je te l'ai dit... Je ne l'ai jamais su. Je ne sais même pas si je suis Anglais ou Wampanoag.¹

Écoute... Mon père était Anglais, ça c'est sûr... Il y a longtemps, il a traversé la mer sur un bateau comme celui-ci. Il est parti de son pays pour être plus libre, disait-il, plus libre de prier Christ comme il le voulait. Il y avait beaucoup d'autres hommes et des femmes avec lui. On leur avait dit que la terre des Haudenosaunees² était vaste et riche. À ce qu'il m'a raconté ils ne sont pas allés aussi loin qu'ils l'espéraient. Après avoir fait escale quelque part sur

¹ Les Wampanoags étaient un peuple de langue algonquienne. Après avoir été décimés par la variole, ils furent dominés par les Iroquois qui les assimilèrent.

² Des Iroquois.

les côtes d'où nous venons, ils se sont arrêtés un peu au sud de Baston... C'est là qu'ils ont construit une ville...¹ C'est là aussi que mon père a rencontré ma mère ; elle était du peuple wampanoag. Les Anglais l'ont mal regardé pour cela... mais c'était ainsi et c'est de cette façon que je suis né. Mon père était surtout heureux d'avoir "sauvé une âme" en me versant de l'eau sur la tête. Quant à ma mère, elle lui a obéi en recevant aussi de la même eau. Elle n'était donc plus une "sauvage" et les autres Anglais l'ont acceptée... Maintenant, tu connais un petit morceau de mon histoire...

Alors oui, je peux parler un peu du Christ Jésus et de sa mère... davantage que de notre Mère Aatentsic. Quant à être chrétien, non je ne le sais toujours pas. Pour les autres à bord, c'est certain mais j'ai compris qu'ils se méfieront toujours de moi. Je n'aurai jamais leur couleur, leurs cheveux, leur regard... Et puis ils achètent tout et moi je n'aime pas ça. »

– « Tu sais, mon frère, on n'achète que ce qui est à vendre... et, pour cela, j'ai découvert la honte de nous. »

John n'a pas réagi à mon "nous" qui l'incluait un peu d'une certaine façon. Quant à moi, je n'avais pas davantage réagi à son "*notre* Mère Aatentsic"...

– « De qui te sens-tu le plus proche ? » ai-je repris.

– « Là est la question... Doit-on choisir ? »

– « Je ne te parle pas des hommes, John, car je crois maintenant qu'ils sont tous pareils ou presque. Je te parle de *Ce* qui est au-dessus d'eux ou plutôt des visages et des noms que cette Puissance-là prend comme pour essayer de s'en moquer ou de les tester... Parce que c'est facile pour les hommes de s'égarer, ne vois-tu pas ? C'est tellement

¹ Selon toute vraisemblance, il s'agit de l'histoire du "Mayflower" dont la plupart des voyageurs ont fondé la ville de New Plymouth dans le Massachusetts (Baie de Cap Code) en 1620. Ils fuyaient l'Angleterre en tant que dissidents religieux. On les appelle traditionnellement les Puritains.

facile que, quelquefois, quand je suis seul et que je pense aux oiseaux qui retrouvent toujours leur arbre sans certainement se questionner, je me dis que nous sommes plus démunis qu'eux.

Peut-on faire son nid en haut de plusieurs arbres ? Il y a des vies où on cherche sans cesse le nôtre. Est-ce pour rendre nos ailes plus fortes ? Et puis, il y a tant d'arbres différents ! Je crois que si nous sommes aussi pauvres et égarés c'est parce que nous n'avons pas encore réalisé que les arbres se parlent vraiment entre eux et qu'il ne tient qu'à nous, quel que soit leur feuillage, de comprendre enfin qu'ils tirent tous leur sang de la Terre. »

En confiant cela à John qui ne disait mot, j'étais conscient que mes pensées étaient mal organisées et floues. Pourtant, il fallait qu'elles sortent de moi si je voulais que mon être sorte lui-même d'un état de guerre sourde afin de préserver son souffle puis de trouver une porte de sortie. Si jamais celle-ci existait, elle ne pouvait s'atteindre que par le haut et dans le respect du bas.

– « Je ne comprends pas très bien tout ce que tu me dis, Wantan, murmura finalement John mais, si tu le veux, je te raconterai ce que je sais des Chrétiens. Il y aura un moment pour cela... »

Notre navigation s'est poursuivie plusieurs jours encore, toujours dans la brume puis sous une fine pluie. Le pont en était terriblement glissant et on aurait dit que les voiles, qui paraissaient elles-mêmes saturées d'eau, ne parvenaient plus à se gonfler correctement. Alors, à chaque crépuscule qui faisait se confondre à l'extrême les cieux et la mer – dont je savais désormais qu'elle se nommait océan – le capitaine, avec ses grandes bottes, son manteau et sa cape noire, descendait de son gaillard et permettait une double ration d'eau de feu à qui en voulait. S'il avait su comme je lui enviais plutôt son pétunoir ! Combien y

avait-il de lunes que je n'avais pu invoquer les Ancêtres et solliciter leur aide à travers la senteur sacrée du tabac ? Oui, combien de lunes ? Je m'interdisais d'y penser.

Atirunta, lui, ne disait plus rien mais bombait le torse à la façon d'un arc constamment prêt à décocher sa flèche. Incapable de trouver intérieurement le moindre espace d'espoir et de paix, il s'empoisonnait lentement et j'en avais mal pour lui car sa dignité m'en avait toujours rapproché. C'était vital, la dignité.

C'est un matin, je crois, que nous aperçûmes enfin l'entrée de la baie de Baston puis ses maisons avec leurs cheminées fumantes et enfin la lourde ligne grisâtre de son quai. J'en fus presque heureux... L'air y était plus doux et surtout, bien qu'elle ne fût peuplée que d'Anglais voisinant avec quelques guerriers iroquois, je m'y sentirais toujours moins loin de mon village. Un court moment, je me suis pris à délirer...

J'allais m'échapper avec Atirunta, John allait nous y aider – ou du moins fermerait-il les yeux sur notre fuite – et ensuite nous parviendrions à nous débrouiller, à marcher, à survivre... J'avais des points de repère pour cela tandis que mon frère l'Ours me donnerait des forces, allié à l'Aigle, au Faucon, au Hibou et même à la Belette avec sa perspicacité. N'avais-je pas encore l'une de ses vieilles griffes pour orner mon cou au bout d'un reste de *wampum* ? Fébrilement, il m'a fallu vérifier... Oui, elle y pendait toujours, bien cachée sous ma vieille tunique en peau de caribou raidie par les embruns salés.

Mon rêve fut bien sûr de courte durée. Il était insensé... Alors que je m'efforçais de replier au mieux la voile de beaupré avec l'aide d'un gabier anglais¹ dépourvu de cheveux puis de me remémorer la façon de descendre les

¹ Les gabiers sont des matelots dont l'essentiel du travail est d'œuvrer dans les voilures.

deux ancrs de la proue, John m'a soudain rappelé à la réalité.

Le capitaine avait décidé que nous n'accosterions toujours pas au quai même si on disait les eaux profondes et ensuite que nous, les sauvages, nous ne poserions toujours pas pied à terre.

Je n'ai pas levé la tête ni eu la force de répondre. L'espace d'un éclair, j'ai pensé mettre le feu au bateau. Il arriverait ce qu'il arriverait... Mais non, ce n'était pas digne... Aucun homme-médecine, aucun *oki* ne pouvait s'abaisser à cela. Cela aurait été fuir la sagesse, mépriser tous les dons dont la Nature m'avait pourvu puis cracher sur les capacités que je m'étais si durement appliqué à travailler. Enfin, comme aurait dit ma vieille Migouna lorsque j'étais encore enfant, cela aurait été me "renverser la tête".

Des images sont montées en moi... C'était l'époque où son frère m'avait appris qu'il existe un point situé à une largeur de main sous le nombril de tout être humain, une zone sacrée sur laquelle celui-ci doit placer ses deux paumes bien à plat lorsque tout tangué dans sa vie et que le courage semble à jamais le quitter. C'était un petit territoire de son corps par lequel il lui fallait alors apprendre à respirer. Respirer, cela voulait dire inspirer la Lumière, cette sorte de brume radiante dont on sait qu'elle est l'Air des Esprits et que c'est pour cela qu'il faut la faire monter jusqu'au cœur.

Nul doute que ce furent ces images et la chaleur réconfortante qu'elles distillèrent en moi qui surent m'apporter l'onde de consolation dont j'ai eu tant besoin ce jour-là et les suivants. J'ai tenté d'en partager l'enseignement avec mon frère Atirunta mais, malgré le sourire qu'il s'est efforcé de placer sur son visage, je n'ai dû lui être que d'une bien pauvre aide...

Un matin, à mon réveil, je ne l'ai pas trouvé à mes côtés comme d'habitude dans le réduit où nous dormions

sous le gaillard d'avant. Cela m'a paru étrange. Je me suis levé et je l'ai cherché sur le pont où il faisait à peine clair et où le vent soufflait. Je ne l'y ai pas davantage trouvé... Pas plus que nulle part ailleurs où j'ai osé pénétrer.

En fait, personne ne l'a jamais trouvé ce jour-là... On a voulu me faire parler, on m'a menacé, on m'a même frappé mais je n'avais rien à dire si ce n'était que tenter d'exprimer à ma façon le désespoir qui avait filtré dans son regard.

Quelques jours plus tard, alors qu'une barque le ramenait de Baston, John m'a appris avec émotion qu'on avait retrouvé son corps sur la rive, non loin de là où la rivière se jetait dans l'océan. De l'avis général il avait tenté de s'enfuir ; cependant John et moi savions trop bien que ce n'était pas la vérité et cela nous a fait terriblement mal.

La nuit entière, j'ai déroulé du dedans de mon cœur la totalité des "chants de la Mort" de la Tradition de mon peuple. On nommait ceux-ci "Chants de l'endormissement et du réveil". On disait d'eux qu'ils avaient été créés par les Grands Ancêtres eux-mêmes afin que les morts – qui jamais ne cessent de vivre – ne s'attardent pas trop à la surface de ce monde et en délaissent les bonheurs et les souffrances...

Et je me souviens ne pas les avoir chantées à voix basse, ces mélopées sans âge, mais à cœur écartelé... et tant pis si on allait encore m'accuser de sorcellerie puis m'attacher à un poteau de torture au beau milieu de l'une des places de Baston.

Suis-je parvenu à entrer en contact avec la deuxième âme d'Atirunta ? Je n'en ai jamais douté. En partie hors de mon corps et tandis que toute ma poitrine chantait, je l'ai sentie s'appuyer sur mon épaule un instant puis me frôler la main. Elle n'était pas loin... Je lui ai demandé de sortir de ses pensées et de s'envoler.

À l'aube, John m'a discrètement apporté un peu de pétun... Je l'ai fumé au fond de mon trou sous le pont et j'ai su que cela a été guérissant pour les deux côtés de la vie.

Enfin, une semaine s'écoula encore, le temps de remplir la cale d'une autre honteuse cargaison de fourrures et de mille choses qui m'indifféraient puis nous avons à nouveau hissé les voiles au premier vent favorable.

La vie devait continuer à bord et nul ne m'a jamais accusé d'avoir dialogué avec l'Obscur. Était-ce par peur ou par respect pour la peine qui était mienne ?

Chapitre XII

Une escale à Accomack

Alors, nous avons repris la mer et je me suis à nouveau plié à la dure routine qui avait pris le contrôle de ma vie. Quel autre choix avais-je que celui de feindre une certaine soumission ? Feindre... rien de plus ! Car, en vérité, j'étais convaincu que si ma deuxième âme avait su conserver sa capacité à se dégager de mon corps, c'était forcément parce que celui-ci était destiné à se libérer un jour, à son tour, de la servitude du bateau des Anglais et de tous les Iroquois du monde. Peu importait le temps que cela prendrait !

Et comme pour me renforcer dans mes convictions, j'ai commencé à me parler à moi-même en m'appelant par mon nom. Je l'ai fait après m'être souvenu que le vieux Tséhawéh m'avait dit avoir agi ainsi pour permettre à son cœur de mieux battre à une époque où il avait dû lutter âprement pour sa propre survie... Une confiance qui avait alors pris pour moi la forme d'un réel enseignement car elle m'avait permis de comprendre que, de toute éternité, il existe en chacun de nous un espace – ou peut-être un point ineffable – que l'on peut rejoindre afin de ne pas se prendre aux jeux illusoire de notre masque en ce monde.

Ainsi, je n'ai plus compté les « *Debout, Wantan !* » ni les « *Apaise-toi donc Wantan !* » que je me suis assénés lorsque l'océan était enragé et que les Anglais m'attachaient cruellement à la proue de leur navire, lorsque je m'écorchais les mains à tous ses gréements ou encore lorsque je nettoyais les claies de bois des latrines. Je crois m'en être trouvé renforcé...

Mon frère Atirunta ayant choisi de regagner les rives de ses ancêtres, je n'avais plus guère que John avec qui échanger quelques paroles, essayer de mieux comprendre ces hommes avec lesquels je vivais sur une prison flottante et qui, pour la plupart, me méprisaient... Enfin, John demeurerait le seul à pouvoir me parler un peu de leur Jésus toujours aussi intrigant.

Qu'espéraient-ils au juste, ces matelots, et même les Français, eux qui le portaient si facilement autour du cou et manifestement si peu dans leur poitrine ?

John se montrait résistant à l'idée de m'en dire davantage à son propos. Il se sentait surveillé lorsque nous parlions la langue que nous avions en commun ; il préférait donc m'apprendre un nombre croissant de mots et d'expressions anglaises. C'était bien mais... Ce "mais", résumait toute ma soif à me rapprocher sans cesse davantage et mieux des mille facettes d'un Invisible dont je me refusais à penser qu'il pouvait avoir tracé intentionnellement des frontières.

Beaucoup de temps s'est écoulé ainsi. J'ignore combien mais j'ai vu défiler des saisons et des saisons... J'ai vu neiger sur l'océan, j'ai vu des récifs nous menacer, j'ai contemplé des cieux incroyablement limpides aussi, de même qu'un soleil brûlant, des nuages somptueux et des glaces flottantes... J'ai même vu des poissons géants jaillir des flots, cracher du dos puis battre de la queue comme

pour nous saluer¹. Enfin, j'ai plus que jamais touché à la solitude, à la mienne bien sûr mais aussi à celle des hommes de la mer, rude et contenue, que chaque soir ceux-ci ne cessaient de tromper dans l'eau de feu.

Un an, deux ans ou trois ? Je ne sais plus combien de temps tout cela a duré car je ne l'ai jamais su. Nous accumulions les allers et venues entre Baston et cette misérable contrée battue par les froids dont j'avais fini par comprendre que les deux seuls ports auxquels nous jetions nos ancres se nommaient Cuper's Cove et Saint-John. Le désespoir... Les rigueurs d'un climat sans pitié, les cargaisons à charger puis à décharger, les fourrures animales qui pouaient la souffrance de cent mille vies dérobées, le tabac qu'on allait gaspiller en le désacralisant, les gros poissons salés et puis les armes, de toutes sortes, avec leur poudre et leurs métaux mélangés... C'était l'irrespect total de la vie, le troc de nos âmes et de celles d'une multitude de frères privés de paroles audibles en échange de la satisfaction d'appétits lointains et insatiables.

Je sentais bien que John, mon ami le "sang-mêlé", souffrait aussi de tout cela même s'il n'en disait rien. Par bonheur, petit à petit et à force de patience, il réussit à détendre les traits de son visage en me rendant "fréquentable" auprès d'une poignée de gabiers qui m'apprirent à jouer aux dés et à manier quelques nouvelles expressions de leur langue.

Je me souviens que deux d'entre eux n'en finissaient pas de se signer la poitrine en y traçant rapidement et succinctement la croix de leur dieu à n'importe quel propos. Cela se voulait protecteur, bien sûr, cependant je doutais de la force d'un tel geste car jamais je ne voyais leur cœur

¹ Plutôt que de poissons, il s'agissait évidemment de mammifères marins, des baleines ou des orques, comme il s'en trouve dans les eaux de cette partie du monde.

au bout de leurs doigts réunis mais l'ombre d'une habitude irréflechie. Étaient-ils aussi absents d'eux-mêmes lorsqu'il leur arrivait de prier tous ensemble à genoux sur le tillac¹, à l'aube, lorsque le temps le permettait ?

Dans mon souvenir, Échon, ses semblables et même les Frères du village de la Corde me semblaient avoir été plus vrais, le cœur plus enflammé. Pouvait-on prier à demi le dieu-Christ ou encore chanter le Grand Esprit en ne leur étant pas totalement présent ? Cela me paraissait aussi absurde que de regarder le soleil se lever sans s'émerveiller de sa puissance et de sa grâce.

Mais, encore une fois, à bien y réfléchir, les hommes étaient finalement tous sortis de la même glaise. Dans nos villages, n'en avais-je pas toujours vu frapper sur leur tambour en riant et en regardant les filles passer ou encore sculpter un masque en jetant de temps à autre des cailloux sur un chien ? Pour moi et ceux qui m'avaient instruit, le Sacré n'avait jamais pu se boire à moitié ni à petites doses et, si on croyait malgré tout en avoir avalé une pleine coupe, celle-ci se représenterait tôt ou tard, "*en manque de quelque chose*", ébréchée, voyageant tristement avec nous d'une rive de la vie à l'autre.

Sans doute était-ce pour cette raison que j'avais toujours voulu écouter pour entendre et que j'étais né avec les *Médecines de l'Invisible* au cœur.

– « Tu crois aux esprits, toi ? m'a lancé un jour l'un des rares matelots qui osaient m'approcher sur "ma" pou-laine. Tout le monde ici dit que tu leur parles. »

J'ai souri...

– « Pourquoi me demandes-tu si j'y crois puisqu'on raconte que je leur parle ? Non, je n'y crois pas... Je n'ai pas besoin d'y croire puisque je les vois et que je sais donc qu'ils existent. Quand on peut seulement croire, c'est

¹ Le tillac est la partie centrale du pont d'un navire.

qu'on ne sait pas parce qu'on n'a pas appris à voir ou à entendre... »

L'homme plissa le front. Je l'avais troublé et il ne comprenait pas. Peut-être n'avais-je pas trouvé les bons mots. Je connaissais encore si mal sa langue malgré les leçons de John. Mais ce n'était pas cela le problème...

– « Il faut pourtant croire, non ? Alors tu ne crois à rien ? »

– « Je parle au Grand Esprit et à sa Présence qui nous suit partout... puisqu'elle coule dans les veines de la Terre. Cela me suffit. »

– « La Terre n'a pas de veines, Wantan ! Et c'est Dieu qui nous suit partout... »

– « C'est Dieu ou c'est votre Christ ? Vous avez beaucoup de vérités... »

– « C'est la même chose... Je ne suis pas religieux mais tout le monde sait que le Père et le Fils sont la même chose et que c'est l'Esprit-Saint qui les unit. C'est lui aussi qui nous les révèle. On ne te l'a jamais dit ? »

– « Non... Mais peut-être que votre Esprit-Saint et le Grand Esprit sont la même chose... car le Grand Esprit réunit tout. As-tu déjà vu l'Esprit-Saint ? »

– « Personne ne l'a jamais vu... Il est comme Dieu ! »

– « Le Grand Esprit non plus, nul ne l'a jamais vu. Alors, je te dis que nous parlons peut-être de la même vérité et que nous respirons peut-être celle-ci ensemble sans le savoir, comme en ce moment, sur ce pont, sur les vagues... »

Je ne m'étais jamais entendu parler de cette façon. J'en ai été surpris et le matelot certainement aussi car il n'a pas cherché à répliquer. De toute évidence, il ne vivait pas comme nous, les "*sauvages*", estimions que vivre signifiait quelque chose.

Vivre, c'était d'abord *éprouver* la Vie, faire parler son sens en nous, pour nous bien sûr mais également au profit

de toutes les vies. Vivre voulait dire créer et se réaliser dans cette création. En aucun cas cela ne signifiait répéter aveuglément une croyance mais – idéalement – parvenir à se révéler à soi-même dans une complicité avec le Tout de l'Univers... En d'autres termes, c'était mettre à jour son propre rayonnement, son *oki*.

Le matelot, qui se nommait Georges, s'est tranquillement relevé puis s'est éloigné avec les autres après m'avoir donné une petite tape au sommet de la tête. C'était un geste blessant pour mon peuple mais je m'en serais totalement moqué s'il ne m'avait rappelé ma chevelure, cette chevelure jadis longue et drue en son sommet dont j'avais été si fier. Qu'en restait-il ? Une longue masse noire et sans doute salée qui descendait anarchiquement plus bas que mes épaules. Elle était sale... tout comme mes vêtements qui devaient sentir la graisse de poisson. Un homme me l'avait un jour fait comprendre en se cachant le nez avec le revers de sa manche cependant qu'il me regardait transporter un tonneau sur un quai. C'était à Cupers Cove.

Perdu un instant dans ces pensées, je me suis retrouvé seul avec John, adossé au bastingage.

– « Si les vents sont bons, nous hisserons les voiles demain, mon ami, fit-il... Mais le capitaine m'a annoncé que nous n'irons pas à Baston cette fois. Ce sera New Plymouth... Tu te souviens ? »

Oui, bien sûr, que je me souvenais ! New Plymouth se situait un peu plus au sud ; c'était là que John m'avait dit être né. Notre navire y avait déjà accosté à trois ou quatre reprises mais je n'avais jamais pu y poser pied à terre, toujours pour la même raison. New Plymouth ! Je n'aimais pas ce nom ; il était mal aisé à prononcer. Je préférais de beaucoup celui que lui donnaient les Iroquois : Accomack.

Nous avons donc pris la mer et y avons accosté après une navigation pour une fois facile. C'était le printemps et

j'ai immédiatement été émerveillé par le nombre et la générosité des arbres en fleurs qui poussaient sur les rives alentour et jusqu'au cœur-même de la ville...

Je n'avais pas encore terminé de décharger la cargaison de notre bateau avec les autres hommes de l'équipage que John s'est faufilé jusqu'à moi parmi le désordre de tout ce qui était empilé sur le quai.

– « Ça te plairait de marcher dans les ruelles ? Le capitaine est d'accord si je me porte garant de toi. Tu es d'accord, toi ? Ne fais pas le fou... »

La proposition m'a interloqué. Il y avait longtemps que je n'espérais plus une telle impression de liberté ! J'ai posé la main à plat le long de la face interne du bras droit de John – chez nous, c'était le signe qui remplaçait des mots de gratitude lorsque ceux-ci ne venaient pas et que l'émotion nous étreignait trop – il disait beaucoup et exprimait avant tout un élan de fraternité.

En milieu d'après-midi, sous une légère brise, je me suis donc retrouvé en train d'emboîter le pas à mon ami à travers les ruelles imprévisibles d'Accomack. J'ai enfin pu admirer leurs maisons faites de longues bandes de bois disposées à l'horizontale et aux toitures couvertes de cette sorte de paille qu'on appelait chaume.

J'ignorais où John m'emmenait d'un pas que je devinais faussement nonchalant. Je le lui ai demandé mais il m'affirma ne pas savoir lui-même. Il voulait juste marcher et me faire marcher puis regarder... Regarder ce que tous les yeux qui ne voient plus guère que l'océan ont tendance à oublier du carcan de la matière de ce monde... sa lourdeur et ses lois.

Je me suis d'abord cru observé, surveillé, épié dans mes moindres gestes ou regards. Mais c'était faux. Je n'étais pas le seul "*sauvage*" à déambuler dans les ruelles, tout habillé de peaux et les pieds nus. Ici et là, de petits groupes d'Iroquois ou de "Sang-mêlés" parlaient entre eux ou mar-

chandaient quelques objets parmi des Anglais vêtus d'amples vêtements sombres, de dentelles, de hautes bottes à revers et de très larges chapeaux tout imbibés, me semblait-il, de prétention.

Mon oreille ne captait pas grand-chose de ce qui se disait mais cela disait surtout que c'était la ville, une incompréhensible ville de Blancs, des Blancs qui, de surcroît, étaient ennemis de mon peuple.

Au fond d'une impasse, j'ai tout à coup aperçu quelques hommes de notre bateau. C'était vers eux que voulait assurément se diriger John. Ils étaient bruyants et je savais trop bien ce que cela voulait dire. Ainsi qu'il fallait s'en douter, ils ont ri en me voyant marcher à la traîne de mon ami. Cela m'a fait redresser le dos et presser le pas.



– « Tu ne veux toujours pas boire, Wantan, n'est-ce pas ? m'a aussitôt lancé John en se tournant vers moi. Moi oui... J'ai soif... »

Par ces mots j'ai immédiatement réalisé qu'il avait très envie de ressembler à certains Chrétiens lorsque ceux-ci s'ennuyaient ou cherchaient un moyen pour cesser de penser. Lorsqu'ils voulaient fuir une multitude de choses, se sauver de la mer, de la mort et finalement d'eux-mêmes.

On en vient toujours à se perdre quand on n'arrive pas ne serait-ce qu'à effleurer la nature profonde de notre propre océan.

Mais peu importaient mes réflexions... Je n'aimais pas ces moments où John clamait qu'il avait soif car alors il se cachait derrière le même masque d'inconscience que les autres. Dans ces heures d'égarement, je me disais qu'il devait sûrement chercher à oublier sa mère pour emprunter les réflexes de son père. Que j'aie vu juste ou pas, je n'aimais pas cela.

En m'attrapant par l'épaule afin que je le suive sans faillir ainsi que promis, John a cherché mon regard comme pour y implorer une sorte de compassion ou de pardon, je n'aurais su dire au juste. Alors, il est allé s'asseoir à côté des autres sur un banc, le dos au mur de ce qu'il venait d'appeler "taverne" et il a commandé de quoi boire à une petite femme ronde qui cachait le peu de cheveux qu'elle devait avoir sous un bonnet blanc. À trois pas de là, il y avait un gros billot de bois qui pouvait faire office de siège ; je l'ai adopté.

À ce que m'avait assuré mon ami le "marcheur" français des années auparavant, le dieu-Christ aurait un jour transformé de l'eau en une sorte d'essence de feu... du vin. Cela m'avait toujours paru invraisemblable... Non pas qu'il ait pu réaliser cela en le demandant simplement au Grand Esprit dont il était le fils, mais parce qu'il aurait pu demander autre chose qu'un tel liquide de folie. Décidé-

ment, il y avait bien des énigmes dans ce que je constatais de ce nouveau monde qui entendait prendre possession du nôtre.

Tout à coup, tandis que des éclats de voix fusaient, j'ai vu l'un des hommes de notre équipage se lever de son banc avec un bol de métal à la main et marcher vers moi.

– « Eh Wantan, a-t-il fait, bois ça pour une fois ! C'est ton baptême ! »

Et comme je repoussais son geste par réflexe et dégoût, l'homme m'a attrapé la tête et la mâchoire d'un bras tandis que, de force, il se mettait à me verser de l'eau de feu dans la bouche... J'ai été pris par surprise. Alors tout en m'étouffant, j'en ai avalé une pleine rasade. L'agression totale...

Furieux et désemparé, humilié aussi, je me suis levé, la gorge en flamme et ne parvenant plus à retrouver ma respiration...

Tout autour, j'entendais le monde rire. Tout le monde sauf John. À travers le rideau de larmes qui s'écoulaient de mes yeux je l'ai aperçu qui se levait à son tour puis j'ai senti sa poigne me saisir le bras. Il m'emmenait loin de là tout en proférant des insultes que je ne comprenais pas mais dont le ton disait beaucoup.

John ne m'a pas lâché avant un bon moment, le temps que nous nous enfiliions dans une ruelle et que je reprenne mon souffle. Il ne prononçait pas un mot et moi je me faisais un point d'honneur à marcher le menton haut, même si cela me faisait mal.

Je me sentais outragé et je le lui ai dit. Toutefois, ce n'était pas seulement l'homme qui était blessé en moi mais l'homme-médecine, avec sa dignité de porte-parole des Forces de l'Invisible.

– « Ils sont souvent comme cela, les Chrétiens ? » ai-je ajouté.

John ne savait que répondre mais il était évident que lui-même se sentait indigné.

– « Viens, a-t-il fait enfin, marchons encore... »

J'étais parvenu à m'apaiser quelque peu lorsque nous sommes arrivés en vue d'une maison assez différente des autres, plus grande, plus haute, faite de grosses pierres et de bois harmonieusement disposés ainsi que pourvue d'une porte puissante et arrondie.

– « Tu sais ce que c'est ? »

– « Oh... m'a répondu John d'une voix éteinte, ça ne t'intéressera pas. C'est un de ces endroits où prient et chantent les Chrétiens... Une église. »

Et, au même moment où John prononçait ces mots, j'ai aperçu une croix sculptée dans la pierre au-dessus du portail de l'édifice. Je me suis arrêté. Il n'y avait personne dans la rue ; seul un chien y traînait.

– « On peut y entrer ? »

– « Que dis-tu ? »

– « On peut y entrer ? »

– « Tu es fou, Wantan... Tu n'es pas chrétien. »

– « Le dieu Jésus n'aime que les Chrétiens ? »

– « Ce n'est pas cela mais... »

– « Mais je ne suis pas assez pur, c'est cela ? »

Là, une idée m'est soudain venue, m'étonnant moi-même par sa hardiesse. Elle devait traduire le fond de colère qui m'habitait encore.

– « Regarde, ai-je dit de façon provocatrice tout en relevant la manche qui couvrait mon poignet droit. Regarde, que dis-tu de cela ? »

– « Eh bien ? Ce sont des liens de cuir, non ? »

Alors j'ai retourné mon poignet afin de rendre visible la petite croix de Képawisk toujours discrètement glissée contre ma chair sous ses liens.

– « Tu es chrétien ? » s'est exclamé John.

– « Non... mais on pourrait le croire si j'entre avec ça dans cette maison... »

– « Décidément tu es fou, Wantan ! Tu l'as volée, cette croix ? »

– « Pourquoi aurais-je volé un objet sans valeur ? Une pointe de lance m'aurait mieux servi... »

Je ne croyais pas un mot de ce que je venais juste de dire mais tout mon être était dans un mouvement de rébellion.

– « Viens-tu avec moi ? » ai-je poursuivi comme pour avant tout me lancer un défi personnel.

Je n'ai pas attendu la réponse de John ; déjà j'avais fait quelques pas vers le portail de ce qu'il avait appelé une église. Celui-ci était entrebâillé et je n'ai eu qu'à le pousser. Une forte odeur m'a aussitôt envahi. C'était la même que celle qui imbibait la grande robe noire que portait toujours Échon. Une odeur propre au dieu-Christ, très distincte de celle dégagée par nos herbes lorsqu'elles se consumaient sur la braise.

La pièce qui s'offrait à mon regard était vaste et plongée dans la pénombre. Lentement, j'ai osé m'y aventurer de quelques pas. Il y avait des bancs ; ceux-ci partaient en rangées bien ordonnées qui conduisaient à une sorte de table surmontée d'une grande croix. C'était donc à cela que ressemblaient les maisons où les Chrétiens vénéraient leur Jésus ! J'ai vu des colonnes aussi, peut-être une douzaine. En levant la tête vers leur sommet, j'ai aussi découvert de petites ouvertures rondes par lesquelles la lumière de l'extérieur se teintait de différentes couleurs.

– « Reviens immédiatement, Wantan... Si jamais on te trouve ici... »

Je n'ai pas répondu à l'appel chuchoté de John qui, derrière moi, avait à peine dû franchir le seuil de l'église. Après tout, je pouvais ne pas l'avoir entendu...

Très lentement, j'ai alors hasardé quelques pas de plus jusqu'à éprouver l'envie de m'asseoir sur l'un des bancs de bois qui se trouvaient là. Il me paraissait que c'était juste, pour observer, pour ressentir... Je me souviens des dalles du sol sous la plante de mes pieds nus. Froides et rugueuses, elles contrastaient avec la terre damée des ruelles. Je les ai pourtant trouvées consolatrices.

Comme tous les hommes-médecine, je n'ignorais pas que toutes les pierres du monde avaient une mémoire et qu'elles nous racontaient forcément une histoire, leur histoire, celle de leur espèce, en rapport avec le lieu où elles étaient nées dans le ventre de notre Mère la Terre et par la volonté du Soleil. Celles-là auraient normalement dû me glisser à l'oreille quelques paroles inspirées par le Grand Esprit, mais pourtant, étrangement, elles se turent ou plutôt elles firent naître en moi un insondable silence...

C'était un de ces silences miraculeux que je n'avais pu découvrir que lors de mes longues retraites solitaires dans les profondeurs boisées... Un silence du dedans qui s'accommodait des chants du vent dans les arbres comme de ceux de nos frères animaux. Une nourriture...

En son sein, tout à coup isolé du reste du monde, j'ai levé une nouvelle fois les yeux vers le haut des colonnades et il m'a semblé y voir les pins des forêts de mon peuple... De grands êtres porteurs d'une sève odorante. C'était... si logique... Les pierres également avaient leurs propres veines et leur vie secrète...

Toutefois, au fond de mon silence, une question a malgré tout perlé. Pourquoi donc fabriquer des arbres de pierre alors que la Nature nous offrait ses forêts ? Je n'avais pas de réponse. Était-ce une marque d'intelligence que de parvenir à tout compliquer ? Un signe de supériorité ? Oh... cela m'était égal... J'étais bien comme cela et je me refusais à imaginer que le dieu-Christ, s'il m'observait parmi

ces colonnes de pierre, puisse être fâché de me voir là tel un enfant très ignorant de tous ses mystères à lui.

Oui, j'étais en paix dans *son* silence... qui était peut-être en fait tout simplement *mon* silence, celui que j'avais cultivé mais auquel je ne parvenais plus à goûter depuis trop longtemps.

La souffrance sert-elle parfois la paix en en faisant désirer l'urgent besoin et la nécessité vitale ? Qui pouvait pénétrer ses desseins ?

Quoi qu'il en fût, je me suis plus encore laissé glisser dans la nudité de l'instant. Au fond d'elle, je me souvenais de ce bourdonnement vivant qui m'avait toujours été si précieux puis, au creux de celui-ci, de ce sifflement si particulier dont je savais qu'il pouvait m'entraîner vers d'autres mondes¹... M'évader vers d'autres rives ? Et si Atirunta avait eu raison ?

Mais il y avait Yayenrà, Képawisk et Kiésos qui m'attendaient peut-être encore au village et gardaient espoir... John voyait certainement juste en me rappelant régulièrement que j'étais fou. Certes... mais alors elle était douce ma folie, elle me donnait le courage de vivre et de me souvenir... À nouveau, je me suis laissé happer par le puissant appel au dénuement qui m'aspirait vers le haut.

J'ai remarqué une petite flamme qui brûlait en avant de moi sur la table surmontée d'une grande croix. Il y avait également à proximité une ou deux statues qui représentaient des hommes en robe, le regard perdu... Je ne sais pas si ce sont mes yeux de chair qui les ont vus ou celui de ma conscience qui les a captés mais c'était fascinant et cela m'a donné envie de libérer ma poitrine pour murmurer l'un des chants de mon enfance... C'était du temps où j'ignorais qu'une multitude de "vérités" pouvaient se combattre.

– « Wantan... Reviens ! »

¹ Le chant du prâna.

La voix de John est parvenue à me rejoindre puis ce fut au tour de sa main se posant sur mon épaule de me rappeler à mon corps.

– « Viens, Wantan... »

Je me suis laissé prendre par le bras et bientôt John et moi fûmes à nouveau dans la ruelle, face au même chien qui y traînait toujours.

– « Combien les Chrétiens ont-ils de dieux ? ai-je fait un peu abasourdi. Il y avait plusieurs formes d'hommes sculptées... pas seulement une croix avec le corps de leur Jésus. »

– « Ne reste pas là... Les gens sont durs ici. S'ils t'avaient vu... »

Je n'ai pas eu droit à la suite mais je pouvais l'imaginer.

– « Je ne suis pas assez pur, c'est cela ? Dis-le John ! »

– « C'est qu'ici, ils sont plus durs qu'à Baston. Ils se sont mis en tête qu'ils sont le peuple élu par Dieu... ou par le Grand Esprit, si tu préfères. Mon père le croyait, lui aussi. »

– « Élu pour quoi ? »

– « Pour bâtir la Nouvelle Jérusalem¹... Pour avoir la vie éternelle. »

Naturellement, je ne comprenais rien à cette "Nouvelle Jérusalem" dont j'entendais pour la première fois le nom ; quant à l'idée "d'avoir la vie éternelle", elle m'a fait réagir.

– « L'Éternité ? Pourquoi eux et pas les autres ? L'univers est assez grand pour toutes les âmes, non ? »

J'avais à peine laissé échapper ces mots que je me suis rendu compte de leur puérité. Ce n'était bien évidemment pas une question de place mais d'orgueil et de prétention.

¹ Les "Pères Pèlerins", à l'origine du Puritanisme, étaient en effet persuadés avoir été "choisis" pour bâtir sur le nouveau continent le Royaume idéal du Christ sur Terre.

– « Alors ceux qui vivent ici et à Baston ont raison sur tout le monde ? »

– « C'est ce qu'ils disent, Wantan... Ils ont en tout cas certainement raison quand ils nous interdisent de boire comme nous le faisons. »

Je n'ai pas voulu commenter. John était susceptible, ainsi que tous ceux de notre race d'ailleurs ; je le devinais encore peiné et honteux de la soif qui l'avait un peu plus tôt poussé vers la taverne.

Comme notre marche dans les ruelles semi-désertes nous rapprochait inévitablement de celle-ci, nous avons remarqué un attroupement à l'angle de l'une d'elles. Il y avait là des hommes d'armes avec des lances et d'autres, portant de grandes capes noires et ces hauts chapeaux tout aussi noirs que je trouvais tellement ridicules... Cela parlait haut, cela criait même et nous étions hélas contraints de passer à proximité.

Dans la mêlée, j'ai reconnu quelques visages, parmi eux celui de ce gabier ivre et arrogant qui avait tenté de me faire boire. Lui et les autres s'étaient à coup sûr fait remarquer et les hommes d'armes étaient venus pour eux.

– « Il y a ceux de l'Église, commenta John à voix basse. Ce sont ceux qui portent la cape. Je les connais... »

Nous nous sommes empressés de rejoindre le navire. Sa seule vue nous épuisait mais il était devenu notre refuge, notre unique vrai point de repère.

John se montrait amer. Je suis allé le rejoindre au sommet du gaillard d'avant où il aimait parfois se reposer. Je n'étais pas vraiment autorisé à y monter comme le reste de l'équipage, cependant il était dit que c'était mon jour de transgression. Et puis, hormis un ou deux matelots de garde, il n'y avait personne à bord.

– « Tu es fâché, Wantan ? Tu aimerais comprendre ? La vérité, c'est qu'il n'y a peut-être rien à comprendre qui

puisse être entendu par nous... Du moins par moi et tous ces ivrognes qui font mine de croire à leur âme. Ils ne sont pas méchants mais...

Quant aux autres, ceux qui vivent ici dans les maisons que tu vois et qui ont fini par prendre nos terres après nous avoir donné la maladie, eux ils croient qu'ils croient, oui... Oh oui ! Mais sais-tu seulement à quoi ? Ils sont persuadés que tous les hommes et toutes femmes sont corrompus depuis leur naissance, qu'ils sont esclaves d'une souillure.

Jusqu'au jour où je me suis enfui de chez moi, non loin d'ici, parce que je ne savais plus qui j'étais et que j'étouffais, j'étais presque convaincu de cela et que, sans la mystérieuse Grâce de Dieu, il me serait impossible de choisir le chemin qui conduit à Son Éternité... Et encore ! Car, selon mon père et les autres, il fallait aussi que Dieu m'ait prédestiné à cela, qu'Il m'ait élu dans Sa Grandeur. Ça, je ne pouvais l'accepter ! Je ne pouvais pas croire que mon destin était déjà scellé.

Alors, un matin, après avoir embrassé ma mère totalement soumise, je suis parti. J'ai marché jusqu'à Baston où j'ai trouvé un peu de travail entre les Anglais et les Haudenosaunees¹, j'ai planté du blé dans leurs champs et enfin on m'a pris sur ce bateau... C'est tout ! »

Je suis resté assis un moment sur le plancher du gailard sans savoir quoi dire mais avec la sensation exigeante que John attendait de moi des paroles de force et d'espoir, des mots qui lui assureraient qu'il avait eu raison de fuir face à des idées qui enterraient la Vie.

Alors, je me suis mis à lui parler d'Échon et des Robes-Noires que j'avais jadis connus, c'est-à-dire de "mes Chrétiens à moi" qui n'étaient pas comme "les siens". Je lui ai dit que je m'en étais toujours méfié parce qu'ils avaient "la tête étroite" et qu'ils se contredisaient beaucoup

¹ Pour rappel, les Iroquois.

mais que je parvenais quand même à les respecter. Enfin, j'ai ajouté que je pouvais sans doute donner ma confiance au dieu-Christ... mais pas aux Chrétiens ni à ce qu'ils en disaient.

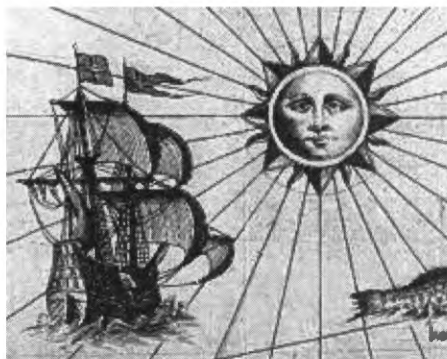
– « Tu es donc un véritable homme-médecine ? m'a répondu John dans un léger sourire. Malgré tes chants, je ne savais pas si je devais te croire. Tu es si jeune encore, tu comprends... »

Cette fois, c'est moi qui ai souri.

– « Oh, tu sais... parfois on est amené à vieillir vite. »

– « Alors, si le Grand Esprit a été exigeant avec toi, c'est parce qu'il a une idée... »

– « Il a une idée avec chacun de nous, John... même si cela ne paraît pas. Crois-moi... »



Chapitre XIII

Cinq doigts pour faire une main

Je ne ramenaï plus de rêve ou presque à la surface de ma conscience. Ce n'était pas bon. J'y voyais le signe que mes racines du ciel s'épuisaient. Et pourtant... mon cœur était bien là ; il palpitait et ne voulait rien céder de ce qui faisait de lui un cœur... Surtout pas sa fidélité à tous les visages que prenait la vie, la vraie vie qui ne connaît aucune limite.

Il fallait donc que je continue à regarder inlassablement la crête des vagues avec le même espoir qui, autrefois, m'avait toujours fait contempler la cime des arbres. C'était mon défi permanent à l'extrémité de la poulaine où je me retrouvais si souvent encore attaché les jours de brume ou de tourmente.

La terre des glaces et des poissons géants... Cuper's Cove et Saint-John... Nous ne cessions d'y revenir et d'en repartir, la cale toujours pleine des mêmes trahisons. Seule la saison des grands froids nous en interdisait parfois l'accès ou nous y bloquait.

De temps à autre, il nous arrivait de croiser un bateau français. Son pavillon nous le disait à moins que ce ne fût

le coup de tonnerre de l'une de ses bouches à feu nous signifiait de rester à bonne distance. Personne ne s'en émouvait vraiment ; cela faisait partie du "jeu". Je m'y suis donc habitué, moi aussi, imaginant à peine qu'un projectile aurait pu un jour nous atteindre.

Je me souviens particulièrement d'une escale que nous fîmes en ce temps-là à Saint-John. Comme souvent, les beaux jours tardaient à se manifester... Nous venions de terminer le chargement d'une grande quantité de ces armes dont j'avais fini par me mettre dans la tête qu'on les nommait arquebuses et mousquets... Un homme en long manteau brun s'était présenté à nous tout en arpentant le pont comme s'il voulait qu'on le voie bien. Il disait être notre nouveau capitaine et venir mieux ordonner le commerce des fourrures.

Selon lui, il y aurait eu des disparitions de coffres, des vols... et puis, sa mission, annonça-t-il, était également de s'assurer que nous soyons tous de "bons Chrétiens". Je ne savais pas comment je devais prendre une telle déclaration... On ne pouvait tout de même pas me verser de force l'eau du Christ Jésus sur la tête et les épaules !

Enfin, ajouta-t-il, il veillerait personnellement à ce que nous assistions à un office le lendemain, avant de hisser les voiles. Ce serait facile... Il y avait une bonne église à Saint-John !

Quel était ce piège ? Un très bref instant, je me suis dit que ce serait finalement assez simple de feindre d'accepter de me faire chrétien et que c'était sûrement la meilleure solution pour rester en vie car ce nouveau chef anglais qui se mêlait tout à coup d'entrer dans nos existences avait l'air cruel.

John et quelques autres ont levé les yeux au ciel lorsqu'ils l'ont entendu parler ainsi comme s'il se prenait pour le "sauveur de nos âmes"... Car c'était cela le problème des Chrétiens, qu'ils soient Robes-Noires, Frères d'un cer-

tain François ou Pèlerins anglais, ils étaient tous convaincus que ceux qui ne croyaient pas selon leurs convictions étaient bons pour les flammes éternelles... L'autre problème, celui dont je m'apercevais enfin non sans délectation, c'était que *eux-mêmes* se vouaient mutuellement à un semblable châtement divin. C'était extraordinaire ! Comment penser que le Grand Esprit, même si on voulait l'appeler autrement, avait quelque chose à voir dans tout cela ?

Aux yeux des Français et des Anglais mon ignorance était probablement insondable mais j'avais quand même pour moi mon bon sens... Si leurs incohérences à eux n'avaient pas conduit à des horreurs et à des guerres, cela aurait été risible car des guerres, d'après John, ils n'avaient cessé d'en mener entre eux depuis longtemps et contre beaucoup d'autres pour déterminer ce que leur dieu avait dit ou pas.

Oui... Où était le Grand Esprit ou leur "Grand Père" dans tout cela ? Il ne pouvait veiller nulle part ailleurs que dans le secret de nos cœurs... Jamais, jamais dans les têtes bourrées de prétextes.

Ces moments m'ont plus encore ouvert les yeux... Devant tant d'absurdités pouvais-je réellement croire encore en "quelque chose" d'autre qu'en ce qui se passait dans ma poitrine, qu'en ce que j'étais toujours capable d'y appeler et qui pouvait se vivre sans mensonges ni arrogance ?

Le lendemain, nous n'avons pas eu à descendre à terre pour y trouver l'église que le capitaine nous avait promise. Un homme est monté à notre bord, un de ces porteurs de grandes capes, aux bas anormalement blancs et à la mine grise. En le voyant arriver, je me suis empressé de grimper jusqu'à la hune¹ de notre mât de misaine... La seule façon

¹ Les hunes étaient des plates-formes situées sur les mâts afin de faciliter les manœuvres des gabiers.

que j'avais trouvée de fuir la cérémonie annoncée sans vraiment lui tourner le dos.

D'abord prendre de l'altitude... Me faire Aigle, Faucon, Hibou pour finalement revenir à terre comme Belette ! Personne n'a voulu me remarquer. Pas même le capitaine ni celui qui dirigeait la cérémonie du haut du gaillard arrière, un petit homme sans cheveux qui disparaissait dans les replis d'un vêtement noir trop grand pour lui.

À l'abri sur mon perchoir, je distinguais mal ses gestes et ses déplacements mais le son de sa voix haute et aigrette me parvenait bien. Je m'étais d'abord dit que j'allais apprendre quelque chose en l'écoutant. Hélas, à vrai dire, il n'en fut rien. L'essentiel de ce que je comprenais se résumait à des affirmations prononcées solennellement, à des paroles de repentance ou à des prières de soumission.

À plusieurs reprises, le nom de Saint John est revenu... Bien sûr, c'était de cette façon que se nommait le port où nous nous trouvions mais, depuis ma visite hasardeuse à l'église d'Accomack et la vue des quelques statues qui s'y trouvaient, j'avais appris que c'était ainsi qu'on appelait aussi l'un des principaux amis du dieu Jésus... parce que celui-ci avait eu des sortes d'élèves et de successeurs, que l'on devait vénérer également.

Tout cela était décidément singulier. Cependant, c'était concordant avec ce que m'avaient raconté autrefois les Frères du village de la Corde avec leur François dont l'un d'eux portait une image sur lui.

Pour moi, la cérémonie fut interminable. Accroupi sur ma hune et cramponné au mât, j'étais fouetté par un vent frais qui rendait ma position inconfortable. Alors, lorsque le capitaine fut invité à lire un long texte sur l'énorme livre qu'avait apporté le petit homme tristement chauve, j'ai presque eu envie de descendre par le premier hauban qui se présenterait à moi.

C'est un oiseau des mers qui m'en a retenu. Il est venu se placer à ma hauteur, au bout d'une vergue, comme s'il voulait me sonder de son regard fixe et incisif. Cela m'a interpellé car ce fut le moment précis où le capitaine, dans sa lecture, venait de prononcer à son tour le nom de Saint John...

L'oiseau portait-il un message ? Le vieux Tséhawéh m'aurait inévitablement assuré que oui... C'est pour cela que j'ai bloqué l'un de mes bras sous une corde tendue contre le mât et que j'ai fermé les paupières en dépit du léger tangage de notre bateau.

Je n'ai pas eu à attendre... J'ai senti mes yeux se révéler, converger vers un point central d'un bleu profond à la base de mon front puis un immense vertige m'a emporté, me révélant un horizon éblouissant sur un océan sans fin...

J'avais des ailes... J'étais devenu l'oiseau des mers mais celui-ci s'était soudain fait Aigle et cet Aigle fouillait les cieux devant lui... Il savait qu'une nouvelle terre s'y trouvait, dissimulée derrière les voiles de quelques nuages... Tant de beauté !

– « Wantan ! Wantan ! »

Mon nom a résonné... Il a percé les cieux et j'ai été pris d'une violente nausée qui m'a soustrait à ma trop brève vision.

John, mon ami le "sang-mêlé" se tenait sous moi, à la base du mât. Il m'appelait comme si j'étais en perdition... Et, de fait, je l'étais presque car mon équilibre sur ma hune n'en méritait plus le nom. N'eût été ce bras que j'avais eu la prudence de bloquer sous la pression d'une corde, mon corps se serait écrasé sur le pont.

Je me suis ressaisi mais le temps a paru se contracter... L'officiant sans scalp était déjà en train de quitter notre navire, le capitaine lançait des ordres et chacun courait sur le pont pour rejoindre son poste. Abasourdi, j'ai malgré tout

pu rassembler mes forces pour retrouver le plancher de ma poulaine.

Le lendemain, nous étions au large... L'atmosphère à bord était pesante et je me demandais comment il se pouvait qu'il en soit ainsi après une si longue prière.

En réalité, était-ce bien une prière qui avait été dite sous moi ? C'était plutôt l'assujettissement à un mot d'ordre général, la soumission à une peur consentie face à un agencement des consciences que des hommes avaient décrété... mais pas la vénération d'un dieu, quel qu'ait été son nom. Telles étaient du moins les sensations qui s'imposaient à moi.

L'épanouissement de l'esprit, c'était autre chose que cela... Je n'avais pas suffisamment de mots pour le traduire cependant, dans la Tradition où j'avais grandi, cela ne ressemblait en rien à cela.

L'océan était gris, le vent glacial et le printemps ne voulait toujours pas se montrer... La plupart du temps cantonné à mon petit espace, j'avais besoin de parler. Malheureusement, depuis notre départ je voyais que cela devenait de plus en plus difficile avec John, ma seule oreille amie à bord. Avec l'arrivée du nouveau capitaine, il se sentait de toute évidence surveillé. Il ne me le disait pas mais je le devinais à ses fréquents regards par-dessus son épaule, en direction de l'arrière du navire, là où tout était contrôlé et se décidait. Même ses sourires s'étaient raréfiés.

– « Personne ne l'aime ici, a-t-il un jour marmonné en passant à côté de moi, le regard fixé au plancher. Personne, même pas le second... »

Il parlait bien sûr du capitaine. Et pour cause... L'eau de feu s'était faite rare à bord ; elle n'était plus là pour consoler les marins ni masquer leur probable vide intérieur. Par ailleurs, tous les matins comme tous les soirs, au

pied du grand mât, bien planté sur le tillac, ce même capitaine se faisait un devoir absolu de réciter à haute voix ce qu'il appelait "la Sainte Parole". Tout le monde devait l'écouter. Toutefois, j'ai toujours douté qu'il ait été entendu dans ses intentions car les hommes qu'il commandait, pauvres dans leurs croyances, se montraient plus que jamais superstitieux.

Ainsi, pour la plupart, rien ne s'entreprenait ni ne s'achevait sans qu'ils aient porté à leurs lèvres la petite croix qu'ils étaient désormais obligés de suspendre à leur cou. Un geste toujours rapide et approximatif... Les pires jurons qui sortaient de leur bouche étaient eux-mêmes lavés de cette façon. Comment ne pas avoir décidément une étrange idée de ces vertus qui faisaient ce que le capitaine appelait "les bons Chrétiens" ?

À chaque fois que nous étions de retour à Baston, comme ce fut le cas cette fois-là, nous trouvions la ville changée. Son port s'agrandissait, le bois de ses maisons disparaissait pour laisser davantage de place à la pierre et le chaume des toitures n'était quant à lui presque plus qu'un souvenir.

En arrière de ses murs, j'y devinais toujours des collines et des forêts à perte de vue mais... je m'y revoyais aussi, encordé comme un animal, prisonnier des Iroquois puis ignoblement vendu à ces hommes qui surveillaient encore et toujours le moindre de mes mouvements.

Cela faisait combien d'années ? Peut-être sept printemps... Je ne savais plus... mais j'étais fier de n'avoir toujours pas plié, de ne toujours pas être devenu chrétien pour acheter une fausse confiance ou une tranquillité illusoire. Étonnamment, j'avais encore ma vieille griffe d'ours au cou, bien à l'abri sous mes vêtements ainsi que ma petite croix au poignet, tout aussi discrète... L'essentiel pour me maintenir en vie.

Je me souviens... C'était la tombée du jour, j'avais terminé de nettoyer les latrines et on m'avait autorisé à descendre sur le port, toujours sous la responsabilité de John, bien entendu. Que pouvais-je faire là sinon m'asseoir sur des cordages poisseux et regarder ?

Comme d'habitude, il y avait des Iroquois qui allaient et venaient, à la seule différence que quelques-uns portaient maintenant des parties de vêtements anglais qu'ils ornaient de plumes colorées. Ils commençaient à se vendre eux-mêmes et j'avais honte pour eux avant de parvenir enfin à me dire que c'était peut-être tout simplement "normal" que les hommes mélangent leurs vies aussi sûrement que savent le faire les couleurs de l'arc-en-ciel. Et puis... John, n'était-il pas lui aussi un "mélangé" ?

– « Tiens, mon frère, cela te tente ? »

C'était justement lui qui m'adressait la parole. Il me tendait un de ces pétunoirs à très longue et fine tige qu'affectionnaient particulièrement les Chrétiens. Il venait à peine de l'allumer qu'elle sentait déjà bon un tabac qui me rappelait le mien, celui des Attignawantans...

Existait-il encore seulement quelque part mon calumet à tête d'ours, cette pipe dont j'avais moi-même sculpté le fourneau peu après avoir atteint l'âge adulte ? Yayenrà ou Migouna avaient peut-être eu le temps de la cacher si jamais les Iroquois avaient réussi à atteindre notre village... Je pouvais toujours l'espérer ! Mais je m'apercevais bien que je divaguais, que je me racontais des histoires dès que je commençais à remonter le fil de mes souvenirs.

Et puis, après tout... Dans l'enseignement que j'avais reçu pour devenir homme-médecine, on disait que l'original de tout ce que nous créions – et qui était donc d'abord né de notre cœur – vivait et perdurait dans l'Invisible. On ajoutait également que ce que nous percevions dans ce monde-ci n'était guère plus que son ombre portée, son double. Il en résultait par conséquent que nous n'utilisions

que des ombres, que chaque jour nous jouions avec elles en acceptant leur illusion... Quant à leur essence, ce qui les avait fait jaillir de nos mains comme de notre souffle, nous la retrouverions "un jour", sur l'autre versant de la vie, là où on se trouve enfin face à l'évidence que la mort n'est autre qu'une ruse du Grand Esprit pour nous faire avancer.

J'ai donc pris la pipe que me tendait John et j'ai dédié les deux ou trois premières bouffées de son tabac aux Ancêtres de mon clan qui devaient bien sourire de me voir traverser tant et tant d'états d'âme.

– « Quelque chose m'intrigue, John, ai-je fait en tournant alors mon regard vers les toits de Baston. Tu dois pouvoir me répondre, toi qui as reçu l'eau du dieu-Christ et qui pourtant paraît savoir respecter le calumet pour ce qu'il est...

Sans doute n'ai-je rien compris mais... Comment font les Chrétiens pour croire qu'il n'y a qu'un seul dieu, le leur, tout en affirmant que celui-ci a un fils qui malgré tout l'équivaut, que ce fils n'a pas de mère qui en soit vraiment une... si ce n'est qu'elle a été visitée par un esprit prenant la forme d'un oiseau... Et puis comment comprendre ensuite que ces mêmes Chrétiens semblent sans cesse s'adresser à d'autres hommes – des amis du fils de leur dieu, des "saints" – pour obtenir ce qu'ils veulent de lui quand ils ont peur ou qu'ils sont perdus dans leur vie ? »

John m'a regardé, bouche bée...

– « Je ne le sais pas... Je n'ai jamais réfléchi aussi loin... et eux non plus, j'en suis sûr... »

– « Et moi, tout ce que je sais de cela, John... c'est qu'en fait, on appelle ça croire. C'est digne, c'est beau... oui... mais en même temps cela peut souvent rendre très aveugle.

Ce que je vois aussi, John, ce que je commence seulement à comprendre parce que je ne suis pas très intelligent,

c'est que les "saints" des Chrétiens, anglais ou français, sont vénérés comme des sortes de petits dieux qui peuvent parler à leur place à leur Christ et à son Père, le grand dieu.

Pourquoi ont-ils tant besoin d'eux, comme de leur François, par exemple ? Pourquoi en font-ils des statues dont on m'a dit qu'ils embrassaient les pieds ? C'est parce que leur Grand Esprit, Lui, leur Grand Père, ils Le pensent trop loin d'eux. N'est-ce pas terrible ?

Et c'est cela qui ne va pas dans leur tête, John ! Ils ne peuvent Lui trouver une place, à Lui ou à Son fils, qu'à l'autre bout de l'univers, là où ils ne pourront jamais aller puisqu'ils se disent sales dès leur naissance et qu'ils s'accusent de tout. Quant à leur saint oiseau, ceux à qui j'en ai parfois parlé m'ont tous dit qu'il était "un mystère" et que c'était donc une faute, un "péché", que de chercher à trop le comprendre.

Moi je ne sais pas, John, et je ne comprends pas non plus, mais tout ce que je vis, je le ressens ; j'y goûte dans mon cœur et dans ma chair parce que le Grand Esprit, je te le dis, est bien là autour de moi, à tout instant, dans tout ce que j'invite à me parler comme dans tout ce à quoi je parle... Et il est aussi *en* moi dès que j'arrive à aimer sans frontière. Ce n'est pas facile mais... Échon essayait, lui aussi ; maintenant j'en suis certain et je le respecte pour cela... C'est simplement que, du temps où je le rencontrais, il me semble qu'il avait la tête étriquée...

C'est vraiment étrange... On dirait que les Chrétiens s'imaginent que c'est la faiblesse de leur corps et de leur cœur qui est leur adversaire alors qu'en réalité, c'est la cage qu'ils ont construite dans leur tête. Elle est faite de barreaux si solides et si rusés qu'elle en est devenue un refuge contre toutes les vraies questions.

Peut-être que je me trompe, mais il me semble de plus en plus qu'ils ne comprennent pas grand-chose à leur dieu-Christ... »

John ne disait rien face à ce qui ressemblait à un flot de paroles inhabituel de ma part... Je me suis arrêté et j'ai regardé la pipe que je tenais encore entre les mains. Elle s'était éteinte, me faisant tout à coup réaliser que je venais de faire exactement ce que je reprochais aux Chrétiens. J'avais gaspillé la magie d'un peu de son tabac en l'étouffant sous mes pensées et mes mots.

John s'en est aperçu et il m'a repris son pétunoir afin de le rallumer pour en tirer à son tour quelques bouffées.

– « Alors, Wantan, m'a-t-il enfin répondu, cela veut dire que, pour toi, les Chrétiens ne croient pas autant en un seul dieu qu'ils le prétendent et qu'ils se mentent beaucoup ? »

– « Non... Ce n'est pas ce que j'ai dit... Je te le répète, je me sais très ignorant mais... je ressens... et il me paraît que les choses ne sont pas à la bonne place dans leur tête. Ils se laissent tromper par des images et des mots, des noms auxquels ils donnent le sens qui les arrange ou que "quelqu'un" a arrangé pour eux. Ils ont... le regard fixe !

J'ai mûri, John, et il est possible que les Vieux et les Vieilles de mon village n'aimeraient pas m'entendre parler ainsi mais écoute...

Si cela pouvait "soulager" les Chrétiens, je serais bien d'accord pour reconnaître que tous ces "dieux" que mon peuple et moi respectons et honorons de mille façons dans nos gestes quotidiens n'en sont pas vraiment, qu'ils sont plutôt des Présences, des Forces intelligentes qui ne font que traduire dans un langage compréhensible de nous l'ordre sacré, la volonté et le rayonnement d'une Puissance Unique, d'une Conscience Ultime qui imprègne tout... quels que soient les noms et les visages dont nous tous, les humains, réusissons à l'affubler.

Oui... Je suis tout à fait prêt à admettre cela, mon frère, et surtout à tout unifier afin que le sang cesse de couler en rivières et que le feu de toutes les folies s'éteigne. Dis-

moi... Ne faut-il pas cinq doigts, tous différents les uns des autres pour faire une seule main ? »

– « Alors... Tu veux bien te faire chrétien, Wantan ? Ce serait pareil... »

Je me serais attendu à tout sauf à une telle réaction de mon ami.

– « Pareil ? Ai-je dit que c'était pareil ? C'est la ligne d'horizon avec son Soleil qui est la même. Si je préfère la rejoindre à travers les bois, c'est parce que c'est le sentier qu'a choisi mon cœur... N'est-ce pas suffisant ? La Nature ne nous ment jamais, mon frère... Par contre, on peut demeurer sourd à ses vérités. C'est tout...

Alors, il se pourrait fort que les Chrétiens aient perdu cette perception sacrée dont je te parle puisqu'ils ont inventé les livres et ne vivent que par eux. On dirait qu'ils préfèrent le regard qui invite la tête plutôt que l'oreille qui murmure au cœur... Je pense beaucoup à cela, sais-tu ! J'y pense surtout depuis que je me suis souvenu que les Robes-Noires de mon enfance essayaient de nous expliquer que c'était à partir d'un Son Divin que tout avait commencé...¹

Nous voulions bien les croire mais eux-mêmes n'entendaient rien des chants qui descendaient de l'Invisible les soirs où nous dansions au son des tambours... Ils parlaient de ce qu'ils ne pénétraient pas et fuyaient toujours quand c'était nous qui voulions leur dire... »

Mais c'était moi maintenant qui devenais trop bavard, qui épuisait mon souffle. Alors, je n'ai rien trouvé de mieux que de reprendre à John sa pipe puis de fermer les yeux en appelant les vertus de son pétun.

J'ai entendu mon ami se lever et s'éloigner un peu. Cependant, avec moi sous sa responsabilité, il se sentait cer-

¹ « Au Commencement était le Verbe... ». Prologue de l'Évangile selon Jean.

tainement aussi privé de liberté que je l'étais. Il s'est arrêté au bout de quelques pas. Durant un instant qui m'a semblé béni, je n'ai plus perçu que les cris déchirants des oiseaux marins mêlés aux appels confus des hommes qui devaient être lancés du pont d'un bateau vers un autre.

Mais bientôt, insensiblement, une vague conversation s'est glissée jusqu'à moi, inaudible d'abord puis de plus en plus affirmée. C'était John qui s'entretenait avec un groupe d'hommes. Il parlait sa langue, c'est-à-dire la mienne ou à peu près. J'ai ouvert les paupières et je me suis retourné...

À une dizaine de pas, il se tenait au milieu d'un regroupement de cinq ou six personnes aux vêtements de peau et à la longue chevelure brune. Aucun homme en arme porteur de casque et d'arquebuse, aucun Anglais... Tous paraissaient libres du moindre de leurs mouvements. Des Iroquois, évidemment, quelques-uns de ces guerriers qui m'avaient volé ma vie.

Je m'en suis approché en mesurant mes gestes, dans le calme, juste comme pour leur montrer – même s'ils ne me connaissaient pas – que moi aussi j'étais debout et "libre" dans un port devenu anglais.

Mais, ce faisant, mon regard en a immédiatement rencontré un autre au milieu du petit attroupement. Il a soulevé un pan de ma mémoire... J'ai cherché en lui et lui aussi s'est interrogé. De l'âme qui s'y cachait, un nom a enfin émergé... Celui de Mignéwinou.

– « C'est toi ? » ai-je marmonné en m'avancant.

Mignéwinou m'a fait un timide signe de la tête. À l'évidence il était bloqué par une crainte, incapable d'esquisser le moindre sourire. Il a fallu un bon moment avant qu'il parvienne à se détendre. Lui aussi avait sans doute vécu trop de choses, pris trop de coups et subi trop d'humiliations. À la façon dont les Iroquois qui l'accompagnaient le raillaient et le bouscullaient en remarquant son apathie face à moi, j'ai compris qu'il leur était totalement soumis. Moi

aussi, du reste, j'ai eu droit à quelques moqueries car l'état de ma chevelure et toute mon allure en disaient long sur ma condition. Mignéwinou et moi ne pouvions rien cacher de notre captivité et, pour tout dire, de notre statut de "vaincus".

Il a fallu John, une fois encore, pour apaiser la situation. Tout "sang-mêlé" qu'il était, l'aplomb ne lui manquait pas, d'autant plus qu'il paraissait assez bien connaître les quelques guerriers qui étaient là et dont certains avaient le visage peint de signes pointillés rouges et noirs.

Il a plaisanté avec eux, leur offrant même dans un étui d'écorce de bouleau une poignée de ce tabac qu'il avait toujours avec lui et dont je venais de profiter. Toujours est-il que les plaisanteries finirent par se saturer d'elles-mêmes et s'éteindre dans une confusion de mots et d'interjections qui ne voulaient plus rien dire.

Je me suis demandé si les Iroquois n'avaient pas absorbé leur part de cette essence de feu que je redoutais tant. Je les savais agressifs et facilement ironiques mais ne manquant pourtant pas d'une certaine dignité. Sans doute n'avais-je pas tort car ils se montraient singulièrement familiers avec John au point où celui-ci en paraissait gêné.

Bientôt, ils firent tous quelques pas de côté avec lui pour s'asseoir derrière un amoncellement de tonneaux... Mignéwinou et moi nous nous retrouvions seuls sur un bout de quai, un peu mal à l'aise et ne sachant trop quoi faire de nos personnes. Après tant d'années, que se dire ? Il fallait se réapproprier, effacer les jours de cruauté qui nous avaient fait nous rencontrer et renouer avec la confiance mutuelle que nous nous étions alors offerte.

C'est moi, me souvient-il, qui ai trouvé la porte de sortie à notre embarras et à notre mutisme. J'ai vu qu'une petite croix de métal pendait à son cou. Elle ressemblait à la mienne, toujours discrète sous mon poignet.

– « Tu es devenu chrétien ? »

Mignéwinou a hésité un instant comme s'il était peu sûr de lui et ne savait pas ce qu'il devait répondre.

– « Oui, a-t-il fait enfin... Oui, c'était mieux. C'était plus simple... Il y a trop d'Anglais ici, tu comprends... et partout ailleurs également. »

– « Les Iroquois aussi le deviennent ? »

– « Non, je ne crois pas... Ou pas beaucoup. Mais ce sont les Anglais qui commandent ici et ils m'ont acheté... Alors si je veux vivre... Normalement, c'est toujours avec eux que je suis... sur des bateaux, des quais et même à cultiver du blé. Toujours ici ou pas loin. Et puis tu sais, Wantan... »

J'ai interrompu Mignéwinou. Je sentais trop qu'il projetait sa honte au-devant de lui.

– « Arrête... lui ai-je répondu doucement. Pourquoi baisser la tête ? Tu sais bien que chez nous notre cœur est libre. Tu as droit à ta vie et tu choisis les pas que veut faire ton âme. Crois-tu un peu au dieu-Christ, au moins ? »

– « Un peu, oui... Il me semble... parce qu'il m'arrive de lui parler et que j'aime aller dans ses églises quand on veut bien que j'y entre après avoir récité sa prière et enlevé mes plumes. Regarde, je n'en ai pas, c'est plus facile... Ils n'en veulent pas. »

Cela m'a peiné de voir ainsi Mignéwinou. Ce n'était pas qu'il soit devenu chrétien qui me décevait, c'était son état de soumission. Je n'ai pas voulu le lui dire ni même le lui faire sentir.

Pouvait-on commencer à "croire" sous l'effet de la crainte ? La crainte de la mort ? Non, cela ne nous ressemblait pas et Mignéwinou était bien de "notre" sang... La crainte de Jésus alors ? Je me souvenais avoir entendu Échon affirmer avec force qu'il fallait craindre la colère de son Père si on ne respectait pas ses "commandements"...

Oh... comme c'était pénible et compliqué pour moi sur ce bout de quai ! Comme j'aurais voulu que les hommes arrêtent de reproduire ce qui me paraissait de plus en plus clairement être des simagrées, des jeux de domination, de prétention, de soumissions et de peurs !

Alors, comme s'il voulait s'excuser de ce dont je ne cherchais surtout pas à l'accuser, Mignéwinou s'est soudainement laissé aller à une débandade de paroles à mi-voix afin que "les autres" ne l'entendent pas derrière leurs tonneaux.

– « J'aurais tant voulu m'enfuir, Wantan ! Toutes les nuits j'y ai pensé ! Mais partir vers où ? Chez nous, au loin ? Ils sont tous avec les Ancêtres, j'en suis certain ! Le Grand Esprit les a rappelés, comment pourrait-il en être autrement ?

Tu l'ignores peut-être à force d'être toujours sur la mer... La maladie continue, elle ne s'est jamais arrêtée, elle nous tue tous ! C'est de la folie... Elle avale même les Iroquois par milliers ! On leur dit que ce sont les Français qui la sèment et ils s'imaginent que les Anglais peuvent les aider en éliminant leurs guerriers. C'est cela qui se passe... Mais moi, je ne les crois pas, les Anglais... Ils n'aiment pas davantage les Iroquois que nous. Ils s'imaginent que je suis stupide, que je ne m'aperçois de rien, pourtant... je les vois rire dès qu'ils leur tournent le dos.

Dans ces moments-là, même si je porte sa croix au cou, je me demande ce que veut le dieu-Christ en les soutenant ici. Je me demande aussi ce que fait le Grand Esprit ou ce que cherche notre Mère Aatentsic si jamais c'est vrai qu'ils existent ainsi qu'on nous l'a appris... »

– « Mignéwinou... suis-je intervenu, crois-tu que le Grand Esprit ou Christ soient concernés ? Si les dieux donnent l'impression de se combattre par l'intermédiaire des hommes, ne serait-ce pas plutôt parce que les hommes n'ont rien compris au Grand Mystère ? Moi, c'est celui-là,

avec son immense cercle, qui m'appelle, m'émerveille et hélas me tourmente, mon ami. Le Grand Mystère ! »

Notre conversation n'est pas allée plus loin. John et les guerriers iroquois ont surgi de derrière leurs tonneaux. Tout disait qu'ils avaient partagé à la hâte quelques rasades de leur fameuse eau de feu ou de ce vin clair dont même les hommes des églises se servaient volontiers pour leurs cérémonies, à ce qu'on m'avait laissé entendre.

John avait l'œil terne, honteux comme toujours dans ces cas-là, et les Iroquois la mine arrogante. Ce sont eux qui nous ont séparés en poussant Mignéwinou devant eux afin de rejoindre les ruelles de la ville et leur agitation. C'est seulement à cet instant que j'ai remarqué le cerclage de métal qui entourait l'une de ses chevilles... Nous n'avons même pas eu le temps de nous dire adieu. Il repartait vers son simulacre de vie et moi vers ma prison flottante.

J'ai juste entendu John marmonner je ne sais quoi... De nous deux, il était peut-être le moins libre.

– « Tu me méprises, n'est-il pas vrai ? a-t-il fini par bredouiller. Tu en as bien le droit. »

– « Te mépriser ? Si tu le penses, c'est que tu ne me connais vraiment pas encore, John ! J'ai juste mal pour toi. »

Mon ami s'est arrêté et a regardé fixement les vaguelettes qui venaient lécher les bords du quai.

– « Je ne saurai jamais qui je suis, tu comprends... Ma main droite empoigne la pagaie d'un canoë tandis que l'autre tente de hisser une voile... On ne peut pas vivre éternellement comme cela. C'est difficile à dire mais... tu as plus de chance que tu ne le crois, Wantan. »

Je me suis refermé sur moi-même pour ce jour-là. Le mot "chance", je ne le comprenais pas. Il signifiait sans doute quelque chose pour les Anglais ou les Français mais pas pour moi.

Chez les Wendats de l'Ours, on m'avait appris que ce sont les anciennes rides de nos âmes qui ensemencent notre présent. C'est par elles que nous héritons de nos passés. Il n'y avait dès lors que des récoltes. Quant à ma récolte dans cette vie, à part celle de savoir qui j'étais et de m'être juré de ne jamais l'oublier, je me demandais où il fallait la voir.

Quelques jours plus tard, nous avons comme de coutume repris la mer. Exceptionnellement, nous transportions une famille à bord. C'était des Anglais, bien sûr, avec leurs deux filles. En les apercevant se diriger vers le gaillard arrière où elles logeaient, j'ai été frappé par la ressemblance de l'une d'elles avec ma douce et lointaine Yayenrà. Le même regard, les mêmes pommettes saillantes, un sourire si proche aussi... Excepté le teint clair de sa peau...

Mon cœur était pur mais, piégé par mon trouble, peut-être l'ai-je un peu trop regardée. Son père, austère, le sourcil broussailleux et très digne sous son grand manteau noir s'en est aperçu ; il s'en est plaint et le capitaine me fit alors attacher à "ma" poulaine une bonne partie du voyage...

Ce fut donc ma "récolte" pour cette traversée-là et j'en ai versé des larmes invisibles tout en cherchant en moi les vrais yeux de Yayenrà dont les prunelles me hantaient...

Chapitre XIV

Entre peur et exaltation

Cuper's Cove, un jour... Le petit port, au fond de sa crique sentait la viande séchée ou le poisson salé, je ne sais plus. Du bastingage de notre navire, je regardais avec lassitude les toits des maisons et les collines environnantes, presque toutes déboisées. Ce n'était plus possible de vivre ainsi... Dans quelques lunes, ce serait à nouveau les neiges et tout recommencerait. Nous serions bloqués par les vents et les glaces ou alors le capitaine déciderait que nous risquerions nos vies en nous faisant malgré tout hisser les voiles. Je connaissais trop bien cette ronde...

À terre, deux des hommes de notre équipage s'étaient battus, ivres comme d'habitude. Attachés au grand mât, ils venaient de recevoir quelques coups de fouet. « *Histoire qu'ils se repentent et se souviennent des coups que le Seigneur Christ a accepté de recevoir pour sauver les "misérables" de leur espèce* » avait commenté le capitaine tandis que les lanières de cuir tressé s'abattaient sur les échines.

Non, ce n'était plus possible de vivre ainsi. Je ne suivrais pas le chemin d'Atirunta et je trouverais sans plus tarder le mien, c'était décidé.

Mais qu'avais-je à décider au juste, sinon d'être attentif au moindre signe que ma destinée pouvait semer en avant de moi ? N'en est-il pas ainsi pour chacun de nous, d'ailleurs ? Si souvent l'Esprit – qu'on qualifie de Saint, ou de Grand ou de rien de tout cela – se plaît à chuchoter à nos oreilles et si souvent, par peur, nous feignons de ne pas l'entendre !

Pour que je Le capte et Le reconnaisse ce jour-là, il a fallu que John, sur ordre du capitaine, m'envoie réparer la plus haute hune du grand mât puis qu'il décide soudain de m'y rejoindre sous n'importe quel prétexte. Une tempête montait du large et les rafales de vent qui éparpillaient nos voix nous isolaient alors de tout. Munis de quelques outils, nous étions cramponnés à une sorte d'îlot dans les airs, respirant librement.

Ce fut dans ces conditions, pourtant périlleuses, que mon ami le "sang-mêlé" entreprit de me parler un peu de cette terre désolée sur laquelle nous nous trouvions pour la centième fois et dont, par le passé, il avait presque fait le tour avec des pêcheurs.

Bien peu y vivaient, disait-il et, pourtant, elle était convoitée de beaucoup. Presque trop de poissons pour un seul peuple, des caribous en nombre, des oiseaux par myriades à flanc de falaises et aussi... des arquebuses puis des mousquets qui arrivaient d'Angleterre par bateaux entiers avant de continuer vers Baston. On y trouvait même des Français ! Pas beaucoup, certes, mais suffisamment pour y indisposer les Anglais depuis longtemps¹. Selon John, ils y avaient bâti un petit port appelé Plazenta².

– « Les Français ? Ils sont loin d'ici ? »

¹ Cela s'est produit par l'intermédiaire des Basques à partir du début du XVI^{ème} siècle, dans une cohabitation plus ou moins facile avec les Britanniques jusqu'à une entente de pêche en 1635.

² Plaisance, actuellement renommée Placentia.

John ne pouvait se douter que ce qu'il venait de me dire sur un ton anodin avait instantanément provoqué une onde de choc en moi.

– « Loin ? Par la mer je ne sais pas... mais peut-être à trois ou quatre jours de marche d'ici, à ce qu'on m'a dit il y a longtemps... »

Cette annonce inattendue m'a fait entrer dans un état de conscience dont j'avais oublié qu'il pouvait exister, à la frontière entre une forme d'inquiétude tenaillante et un enthousiasme irraisonné que je tentais de réprimer.

Les Français ? Et puis après ? Eux aussi voulaient tout contrôler. Qu'est-ce que cela changeait si jamais je les rejoignais ? Mon trouble devait se lire sur mon visage car John a réagi.

– « Eh, Wantan ! Que se passe-t-il ? Reprends ton travail, remplace ce bois ! On nous regarde... »

Non, personne ne nous regardait mais John, lui, venait soudain de réaliser l'impact de ses paroles sur moi et c'était comme s'il redoutait du même coup leurs possibles conséquences. Il savait fort bien que j'étais capable d'une certaine "folie" et que je pouvais "prendre feu".

Je dois reconnaître qu'il n'avait pas tort... Chez nous, les plus sages parmi les Vieux n'ignoraient pas que certains hommes-médecine avaient la capacité de parfois visiter un état de "folie sacrée" qui les faisait éventuellement accomplir des choses insensées donnant à penser qu'ils étaient guidés par des fils invisibles.

Pour ma part, j'étais convaincu avoir déjà connu un semblable état sans seulement l'avoir vu venir et que personne alors n'aurait pu y changer quoi que ce soit. Si je souhaitais le retrouver ou du moins m'ouvrir une nouvelle fois à sa "descente", je sentais au plus profond de moi que je n'avais qu'à me laisser emporter par son souffle incernable en abandonnant toute résistance. Ce serait dès lors l'offrande à la Rébellion, quitte à en mourir...

– « Je m'en vais, mon frère, ai-je fait tout à coup, intimentement persuadé de son silence, voire de sa complicité. Oui, je te le dis, je m'en vais... »

Je me souviendrai toujours du regard de John à cet instant précis. Tant de choses y étaient inscrites... Le refus, le déni, l'incompréhension et enfin peut-être l'acceptation face à une décision qu'il savait d'emblée irrévocable. Je l'ai vu désarmé. Confronté à son mutisme, je suis pourtant allé plus loin...

– « Viendras-tu avec moi, mon frère ? Ici, il n'y a ni joie ni espoir pour quiconque... »

Et John m'a enfin répondu par ces mots qu'il m'avait déjà cent fois adressés :

– « Ne fais pas le fou, Wantan... Arrête... »

– « Dis-moi seulement où est Plazenta... Et comment y aller. »

C'était trop pour lui. Mon seul ami en ce monde, celui qui avait fait tout ce qu'il pouvait pour me permettre de rester debout m'a laissé seul à ma tâche en redescendant sur le pont par le premier hauban qu'il a réussi à saisir.

Cela m'a infiniment peiné mais aucunement ébranlé. Une part de moi avait déjà "pris feu" et, avec ou sans John, je m'en irais. Il y avait un temps pour tout et celui de rejoindre les miens était résolument venu même s'il me fallait pour cela "passer les mondes". En vérité, les choses allaient se précipiter la nuit même et tout à fait hors de mon contrôle...

Alors que tout dormait et que notre navire se balançait doucement, John est venu me rendre visite par la trappe qui menait à mon réduit sous le pont, près du gaillard avant. Il ne s'y était plus jamais aventuré depuis cette fois où j'avais refusé de partager avec lui sa boisson de feu.

L'obscurité était si profonde que seule sa voix m'a permis de le reconnaître. C'est elle qui, dans un sursaut, m'a sorti de ma somnolence.

– « C'est moi, Wantan... Écoute... Après-demain à l'aube, nous hisserons les voiles ; tu le sais et le capitaine me l'a encore assuré aujourd'hui. Alors... si vraiment tu veux partir comme un insensé, ce sera demain. Sinon...

Son "sinon" en disait long. Il suggérait tous les esclavages dont je ne voulais plus, l'océan, le vent, les brumes qui cachaient les récifs et puis la ronde des mouillages à Baston, à Accomack ou n'importe où ailleurs. Non, c'était décidément terminé pour moi !

John avait raison, ce serait donc pour le lendemain.

D'une voix chuchotée et tremblante, il a continué.

– « Tu sais... si tu pars, on m'accusera. On dira que je t'ai aidé à cause de la couleur de ma peau, de notre langue ou de n'importe quoi. Ce sera facile... Alors, j'ai pensé à une chose... Demain, quand il fera jour et que tout le monde sera sur le pont après la prière, toi et moi nous aurons une querelle. Je vais te reprocher je ne sais quoi de ton travail et tu répliqueras sèchement, à voix bien haute. On nous croira fâchés. Après, eh bien... ce sera à toi de voir. La nuit, bien sûr. Dès le matin, ta disparition se saura vite mais, avec un peu de chance, on ne te cherchera pas longtemps. On ne pourra pas... Il faudra lever les ancres. Alors voilà... je te dis adieu, mon frère. »

Je n'ai pas eu le temps de répondre. À peine sorti du sommeil, j'étais pris de court devant un tel projet. John a fortement serré de sa solide poigne l'une de mes épaules puis je l'ai entendu monter les barreaux de la petite échelle par laquelle il m'avait rejoint.

Ma nuit était terminée... Impossible de retrouver le sommeil ; j'étais emporté par une vague d'émotions qui ne pouvaient être nommées tant elles venaient de loin. Le déchirement, les sentiments, l'amitié profonde, cela ne se ra-

contait décidément pas trop chez nous, les Wendats. Ça se devinait, c'était implicite à notre condition d'hommes et de femmes qui avaient toujours eu la vie rude.

Entre l'exaltation et la peur du vide que j'entrevois, j'ai chantoné dans mon cœur et dans mon ventre jusqu'au petit matin puis j'ai mangé une sorte de bouillie de blé sous un soleil timide à l'extrémité de ma poulaine. Enfin je me suis adossé debout contre un mât tandis que sur le tillac l'équipage et le capitaine récitaient leur sempiternelle prière du même ton monocorde.

Quand tout fut terminé et que les bougonnements des matelots eurent repris leur droit sur le recueillement imposé, j'ai cherché John que je n'avais pas encore entrevu. Tout le monde s'éparpillait... C'est alors qu'il m'a pris par surprise. Sa voix a retenti derrière moi, nourrie d'une colère qui ne semblait aucunement feinte. John me reprochait d'avoir mal réparé le socle de la hune la veille. C'était vrai... Il avait dû s'en apercevoir et n'avait eu aucun mal à trouver son argument.

J'ai cherché ses yeux comme pour lui demander un ultime pardon quant à ce que je m'apprêtais à faire mais il a fui les miens, sans doute pour jouer son rôle jusqu'au bout.

Bien sûr, j'ai répliqué par des négations, lancé quelques exclamations en mauvais Anglais puis j'ai frappé du pied dans des cordages. L'un des maîtres d'équipage a couru dans ma direction, je me suis tu et enfin j'ai rejoint mon poste vers le mât de beaupré. L'affaire s'est arrêtée là. J'avais fait remarquer mon humeur rebelle et chagrine... C'était tout ce qu'il fallait. Pour le reste, je ne savais pas, je n'avais aucun plan.

Il m'est difficile de dire comment s'est déroulée la journée... Je me souviens que nous avons chargé du poisson salé à bord, de pleins tonneaux comme d'habitude, des armes évidemment et un grand nombre de tissus. Une tâche routinière, des gestes mille fois accomplis mais qui m'épui-

sèrent à cause de l'impatience qui me rongeait, de l'amitié souffrante et de l'absence totale d'idée pouvant favoriser ma fuite.

Pour une fois et par bonheur, notre bateau était directement à quai. Les embarcations des pêcheurs étaient peu nombreuses et nous avons pu accoster près d'une masse rocheuse assez abrupte, là où les eaux étaient plus profondes qu'ailleurs. Une passerelle de bois y donnait accès, qui permettait ensuite d'accéder à un autre quai, plus solide, ainsi qu'aux premières maisons.

Cette passerelle serait ma seule issue... Ensuite, avec l'aide d'Aatentsic ou de "qui" voudrait bien me protéger dans le monde de mes Ancêtres, je pourrais peut-être trouver quelque endroit pour me dissimuler et attendre la levée des ancres. Ma vie ne tiendrait alors à plus grand chose, je le savais, mais au moins je la vivrais comme elle se présenterait à moi et non plus telle qu'elle me serait imposée.

J'ai été abasourdi et même presque heureux, me souvient-il, lorsque j'ai pris conscience de tout cela et de la porte qui se présentait enfin, quel que serait l'horizon qui se présenterait derrière elle.

Au beau milieu de la nuit, à la lueur blafarde d'un fanal et alors que je m'étais lové sur ma poulaine, je n'ai pas douté du signe qui m'était envoyé par une brume qui tombait sur le port. Il ne pouvait m'en être adressé de plus parlant ni de plus beau. L'air était singulièrement doux et on n'y voyait guère à plus de cinq ou six pas. Pas le moindre vent... Tout dormait.

Il y avait une échelle de corde... Je ne sais trop comment je me suis ensuite retrouvé sur la passerelle, ni de quelle façon j'ai pu courir sur le quai jusqu'à la première maison, risquant tout à chaque instant. Une chute, seule, me reste en mémoire, douloureuse mais étouffée, insignifiante dans ma fuite.

Voilà, c'était fait... J'étais parvenu à abandonner ma prison même si tout restait encore à accomplir.

On y voyait de moins en moins. À tâtons, j'ai seulement pu deviner un amoncellement de filets de pêche à l'abri d'un muret. Il ressemblait à une main tendue... Malgré son poids, j'ai décidé de me glisser le plus possible au-dessous de lui puis d'attendre le jour, d'attendre que peut-être... peut-être on ait fini de me chercher ou, plus simplement, qu'on m'ait oublié. M'oublier, oui... Je ne souhaitais que cela, je le réclamaï à plein cœur devant tous mes Ancêtres. M'entendaient-ils ? Y pouvaient-ils quelque chose ? Je préférais m'en convaincre et y puiser des forces.

Le jour s'est enfin peu à peu levé mais la brume est demeurée. Toujours aussi compacte, elle était cependant teintée d'or...

Dans la moiteur de son manteau, j'ai entendu des cris. Ils devaient venir du bateau. Vraisemblablement on me cherchait, on me déclarait en fuite. Des bruits d'hommes qui pressent le pas, des ordres, des jurons... On n'y voyait toujours rien et nul n'est même passé à proximité de là où je me cachais. À vrai dire, j'étais tellement près du navire que l'on devait m'imaginer bien plus loin, espérant rejoindre au plus vite quelque sentier ou une maison complice.

À un moment, j'ai reconnu la voix de John. Cela m'a fait un pincement au cœur, comme si j'étais coupable de trahison envers lui. Ce n'était pas le cas, bien sûr mais... Il y en avait beaucoup trop de ce genre de "mais" dans *la* vie, me semblait-il. C'étaient ceux des chemins d'incertitude et des choix impossibles à y faire parce que rien n'était jamais ni tout à fait bien ni tout à fait mal. Mais voilà... Qu'est-ce que toutes ces considérations pouvaient bien changer maintenant ? ... Maintenant que j'avais décidé que j'étais libre ou, du moins, que je ne serais plus captif que de mes propres limitations.

Pour l'heure, je ne pouvais qu'attendre... Et comme elle me parut interminable, cette attente ! J'étais recroquevillé contre le muret avec tout le poids des filets sur le dos. Évidemment, avec ma fuite et la brume, le bateau n'avait toujours pas pris la mer. Des bruits s'en échappaient encore. Cela n'en finissait pas...

Nous approchions certainement de la mi-journée lorsque j'ai remarqué que l'on commençait à y voir un peu. J'ai alors entendu une cloche que l'on faisait longuement sonner. C'était "la nôtre" à n'en pas douter... avec John à l'extrémité de sa corde car c'était souvent lui que le second du capitaine chargeait de l'actionner lorsqu'il fallait débiter les manœuvres et hisser quelques voiles. Mon ami John... Le dernier signe de vie que j'emporterais sans doute de lui.

Un autre pincement au cœur... Surtout, ne rien précipiter... Attendre encore malgré mon corps qui peinait sous la charge des filets et ma respiration difficile. Finalement, j'ai essayé de m'allonger un peu en dépit de la fraîcheur du sol et j'ai trouvé la force de tenir ainsi jusqu'au jour déclinant.

Alors seulement j'ai osé m'extraire de ma cachette et, accroupi, j'ai eu l'idée de m'enrouler les cheveux dans un vieux morceau de tissu qui traînait à deux pas. Cela changerait mon allure. Puis, comme si de rien n'était, je me suis relevé et j'ai regardé alentours. Vers l'eau d'abord où les trois mâts de ma prison avaient disparu, ensuite vers le port et ses maisons entre lesquelles circulaient quelques silhouettes. Cela sentait bon le feu de bois.

À main gauche, il y avait cet amas rocheux près duquel nous avions accosté ; j'y ai remarqué un vague escalier, fort abrupt, qui s'y accrochait et paraissait mener jusqu'à son sommet. J'ai décidé de l'emprunter avec toute l'assurance dont je me sentais capable, comme si je l'avais gravi maintes fois et que je pouvais librement m'y faire voir.

Mes jambes tremblaient, mes genoux me faisaient mal et avec l'émotion mon souffle se faisait court... Pourtant, ma petite "escalade" se déroula bien, m'offrant au final une vue sur Cuper's Cove et sa longue crique que je n'aurais jamais espéré pouvoir connaître un jour. Je n'ai su quoi en penser... C'était en même temps triste et beau, ennuyeux et libérateur. Fascinant pour ma folie.

J'ai couru... Il fallait que je m'éloigne de là au plus vite et le bon sens me demandait de contourner le petit port et ses maisons avoisinantes par les modestes hauteurs qui les encadraient. Ensuite, je ne savais vraiment pas... Je n'avais qu'un seul nom en tête, une sonorité que je m'efforçais de ne pas oublier pour ne l'avoir entendue que deux ou trois fois dans la bouche de John. *Plazenta*...

« *Quelques jours de marche, toujours en direction du sud-ouest...* » Voilà la seule indication approximative qu'il avait pu me fournir à la hâte.

J'ai cherché le soleil pour me situer... Il était bien pâle derrière les nuages, à dire vrai. J'ai aussi cherché l'orientation de la mousse sur les troncs des arbres mais ceux-ci étaient pauvres en indices et ils me furent de peu d'utilité.

Alors j'ai marché, attentif à la moindre silhouette qui aurait pu m'apercevoir derrière un bosquet ou au détour d'un amas rocheux. Il n'y avait guère que la confiance pour me guider et entretenir mon feu car dans ma demi-errance, je retrouvais avec émoi un sentiment de vastitude intérieure oublié depuis des années et des années.

À la tombée de la nuit, au-delà d'un ruisseau et en lisière d'une forêt, j'ai aperçu une cabane et, juste à côté d'elle, une de ces tentes couvertes de peaux à peu près semblable à celles que nous savions faire. C'est la vue de celle-ci qui a nourri mon espoir et je m'en suis approché plutôt que de la fuir. Il existait sur cette terre, m'avait-on dit, des hommes et des femmes qui vivaient – ou presque –

comme moi-même j'avais vécu, du temps où je vivais vraiment¹.

Ma confiance, mon abandon à mon destin et probablement aussi cet instinct qui m'avait toujours permis d'écouter la Terre en moi me donnèrent raison. Une famille avec ses cinq enfants partageait là un peu de nourriture sur l'herbe rase, autour d'un feu. Je leur ai fait peur et l'homme a saisi une lance... m'inspirant aussitôt l'idée de m'agenouiller devant eux comme je ne l'avais jamais fait devant quiconque toute ma vie durant. Oh non... après tout ce que je venais de vivre, ce n'était pas là que j'allais stupidement quitter ce monde ! L'humilité – on l'oublie – est souvent ce par quoi tout peut s'apaiser.

Je devais avoir l'air bien misérable et inoffensif car la lance fut bientôt posée au sol et on m'invita à approcher du feu tout en me tendant un bol de nourriture...

La famille que je venais de troubler ne parlait pas la même langue que moi en dépit de quelques mots qui paraissaient capables de créer des ponts. Ceux-ci étaient hélas bien limités...

C'est alors qu'un vieux réflexe est remonté à la surface de ma conscience... J'ai porté lentement mon bol au-dessus de ma tête et j'ai entonné à voix basse un chant tout simple et très bref. Cela a fait sourire et même rire. Je ne comprenais rien de ce qui se disait mais cela n'avait aucune importance. Il y avait deux jours que je n'avais pas mangé et tout devenait bénédiction.

Tandis que le feu commençait à s'éteindre, on s'est à nouveau tourné vers moi et on m'a posé une question. C'est du moins ce que laissait supposer le ton de la voix et

¹ De toute évidence, il s'agissait de Béothuks, les habitants autochtones de Terre-Neuve avec lesquels les Européens établirent un premier contact officiel au XV^{ème} siècle. Ils cohabitèrent par la suite avec les Micmacs dans la région de Placentia (Plaisance aujourd'hui).

un mot dont il m'a semblé deviner le sens. On me demandait certainement où j'allais...

– « Plazenta, ai-je fait, Plazenta ! »

Personne ne m'a donné l'impression de comprendre. J'ai encore répété le nom de Plazenta mais c'était inutile. Et puisqu'il n'y avait plus de branchages à brûler, on m'a alors fait signe que je pouvais dormir sous le petit auvent dont disposait la cabane. Enfin, chacun s'en est allé de son côté pour la nuit, les épaules couvertes de quelques vieilles fourrures.

Pour la première fois depuis très, très longtemps, j'ai eu l'impression d'être un peu heureux... Je m'en suis persuadé malgré ce même grand vide dont je savais qu'il mangerait mon cœur jusqu'au bout s'il le fallait, celui du manque de Yayanrà, de mes filles et de tous les miens...

C'est ainsi que le rideau est tombé cette journée-là sur le contrôle que j'avais de mon corps et avec la conscience d'avoir au moins commencé à retrouver ma dignité de Wendat. Pour dernier geste, j'ai libéré mes cheveux du tissu qui les entourait encore et je me suis endormi, me faisant le plus petit possible sous la peau de castor qu'on m'avait tendue et qui me couvrait les épaules.

Un singulier sommeil, à vrai dire, parce qu'une partie de moi a émergé en son sein, secouée par un songe dont le souvenir ne me quitta plus jamais...

Je me trouvais dans une forêt de pins que je savais profonde et imprévisible ; j'y marchais comme si je l'avais toujours connue et qu'elle était mienne. J'étais nu et j'en éprouvais une sorte de fierté qui se confondait avec une sensation de force. Mais, à mesure que j'avancais, je m'apercevais que les troncs des arbres n'en étaient plus, qu'ils s'étaient mués en des colonnes semblables à celles de l'église d'Accomack. Toutes s'élançaient vers le ciel, à n'en plus finir...

C'est alors qu'un ours est apparu droit devant moi et qu'il s'est dressé sur ses pattes arrière. Je l'ai immédiatement reconnu... C'était "le mien", celui de mes visions, celui dont l'antre se confondait avec mon cœur. J'ai pourtant eu peur car il a poussé un grognement tout en me donnant un terrible coup de patte en travers de la poitrine puis un autre, analogue, en sens opposé. Malgré le choc, je ne suis pas tombé et je n'ai rien senti d'autre qu'un froid indescriptible.

L'Ours n'était déjà plus là... Les colonnes étaient redevvenues arbres et l'un d'eux s'était transmué en totem. Celui-ci n'était fait que de visages animaux surmontés par *Culloo, l'Oiseau-Tonnerre*¹. Je l'ai aussitôt saisi entre mes bras avec la certitude que sa puissance coulait dans mes veines comme une sève. Ensuite, plus rien...

Je me suis réveillé au petit matin, couvert d'humidité, tout imbibé de l'intensité de mon songe. Mes hôtes d'une nuit étaient pour la plupart déjà debout, parlant à voix basse. Je les ai salués longuement avec des mots qu'ils ne pouvaient comprendre puis je suis parti. Le sud et l'ouest... toujours.

Je n'avais rien à manger, bien sûr, mais cela m'importait peu. Ma vision ne me quittait plus. Elle me rendait plus déterminé, plus lucide que jamais et conforté dans ma conviction que toutes les forces célestes que je pouvais imaginer étaient à mes côtés.

J'ai tout à coup éprouvé le besoin de relever mon vêtement pour me dénuder le torse, découvrir ma peau sous la peau, le masque sous le masque. Une force me le demandait.

¹ L'interprétation de l'Oiseau-Tonnerre différait beaucoup d'un peuple autochtone à l'autre. Certains disaient qu'il vivait dans une grande demeure volante avec sa famille en tant que chef des oiseaux et des êtres célestes, le Peuple des Étoiles. Selon les cultures, nos contemporains n'y voient souvent qu'un condor ou un grand faucon.

Deux traces rouges me barraient la poitrine ; elles désinaient une grande croix dont chaque branche partait de chacune de mes épaules pour rencontrer l'autre à la hauteur de mon cœur et continuer son tracé jusque sous mes côtes. Nulle blessure pourtant... seulement de véritables stigmates qui en disaient beaucoup quant à la grâce dont j'avais fait l'objet... Le rappel exigeant de mon sceau d'âme avec l'Ours-Maître mais aussi peut-être en complicité avec celui d'un autre, plus dérangeant.

Je me suis dès lors instantanément trouvé comme au bord d'une nouvelle existence, face à mes racines mais aussi à mes vérités inconnues. Je ne pouvais plus détourner mon regard du mystère que j'étais pour moi-même.

La marche m'a repris dans sa cadence... Des forêts, des lacs, des rivières, de misérables bosquets aussi à n'en plus finir et d'incroyables nuages de *barikuins* qui me forcèrent à me couvrir le visage et les mains d'une boue puisée et renouvelée dans tous les trous d'eau qui se présentaient. Combien de temps allais-je tenir de cette façon ?

Ma volonté n'en finissait plus de se confronter à ma confiance cependant que nul indice ne m'était fourni quant à l'exactitude de ma direction. Je savais seulement que je finirais par rencontrer la mer... si John ne s'était pas trompé.

La journée se passa ainsi, entrecoupée par les rencontres, à faible distance, avec de grands troupeaux de caribous puis la vue de quelques renards argentés, de lièvres blancs et de martres s'enfuyant sur mon passage. Que de présences ! Que de beautés ! Elles représentaient autant de relais qui m'étaient offerts pour me remémorer l'Absolu que je portais en moi sans qu'il fût besoin que je le rattache au son d'un tambour, à la fumée élevante d'un calumet et de ses plumes ou à l'énigmatique résurrection d'un Crucifié.

Jamais la faim ne m'a tenaillé ; j'ai mangé quelques baies, surtout des *shekuteus*,¹ mâché des feuilles dont je connaissais les vertus et cela m'a suffi. Je n'ai pas même pensé à craindre la nuit qui s'en venait... Sans tension, je me suis endormi en son sein, à l'abri spontanément proposé par la cavité d'un petit amas rocheux. L'Abandon... La croix sur la poitrine en union totale avec la marque céleste-ment polaire de l'Ours...

Lorsque la fraîcheur et les premiers rayons du soleil m'ont tiré de mon sommeil, je me suis relevé avec peine mais dans un état de conscience si particulier qu'il m'a aussitôt fait comprendre que *quelque chose* s'était passé en moi... Comme je me sentais incapable de l'analyser, j'ai doucement repris ma marche sans rien chercher d'autre qu'un juste milieu entre le sud et l'ouest.

Assez vite cependant, un espace brumeux s'est formé au-devant de moi, me donnant l'impression d'avancer au même rythme que le mien. En son creux, nimbée d'un halo, il m'a alors semblé deviner une forme. Celle-ci me avançait d'une bonne cinquantaine de pas parmi les herbes et elle n'avait rien d'humain... Je n'ai pas eu à chercher longtemps. C'était celle de *mon* Ours qui me frayait un étroit chemin entre les petites étendues d'eau marécageuses, les ruisseaux et tout un enchevêtrement de broussailles.

Pourquoi me serais-je interrogé sur la réalité ou non de ce que je vivais là ? Sans hésiter, j'ai suivi sa Présence pour ce que mon cœur me rappelait qu'elle était, celle d'un *Éclaireur en sagesse*...

Dès lors et sans jamais me questionner sur le fil de la moindre "raison", j'ai marché et marché à sa suite, d'un même pas lent mais solide, laissant peu à peu un dialogue

¹ La shekuteu ou chicouté est aussi appelée plaquebière. Il s'agit d'un petit fruit acidulé de la famille des framboises.

intérieur s'installer entre elle et moi. C'est d'ailleurs elle qui l'entama tout en m'adressant un regard par-dessus son épaule. Ce ne fut pourtant pas un partage de mots mais plutôt d'images aussitôt traduites...

– « Où espères-tu que je te conduise ainsi, mon fils ? »

– « Mais... chez moi... »

– « Et... Où est-ce, chez toi ? »

– « Mon village, ma famille... »

– « Ah ? Pourtant, ton village et ta famille ne serait-ce pas plutôt le monde ? Ne l'as-tu jamais souhaité ? Dis-moi, que cherches-tu ? »

Le nom de Yayenrà est le premier à avoir surgi de mon être.

– « Yayenrà ? Mais, mon fils, tu ne l'as jamais perdue ! Elle est bien là, dans ton cœur, plus que jamais... Comprends-tu ce que je te dis ? Le comprends-tu ? »

J'étais figé dans ma marche et mon entendement. Heureux de la Parole sacrée qui m'était offerte mais totalement figé. La présence de l'Ours a alors repris :

– « Dis-moi... Pourquoi as-tu vécu tout cela ? »

– « Je l'ignore... Je me suis tant interrogé ! Mes âmes sont-elles si sales ? »

– « Depuis quand la souffrance serait-elle une punition ? Si l'obstacle est immense, c'est que la force recherchée et promise dans son franchissement l'est tout autant. As-tu jamais pensé à cela ? Vois-tu, je connais l'intérieur de la Souffrance, les tréfonds de la douleur des écartelés, de ceux qui s'en vont au loin, de ceux que leur destin arrache et met en pièces mais... je sais voir aussi ! Et je vois devant eux le Projet de l'Esprit... C'est le Plan d'une Maison plus grande que toutes celles dont ils ont rêvé, celui d'une Demeure à laquelle ils ont toujours travaillé sans jamais l'avoir vraiment vu. *Chez nous, c'est toujours là où l'essence de toute chose nous attend... Retiens cela.* »

Oh, mon fils... Je goûte en cet instant à ce que tu crois être ton vide ; j'emprunte des images sachant que les mots qui s'y cachent ne consolent jamais, que beaucoup rendent amer, tandis que d'autres endorment. Et pourtant... *La Consolation est...* et cela depuis cette Nuit des Temps qui a enfanté de l'infinité de nos Aubes. Celle-là est *le* Refuge au-dedans du Cœur. Pas seulement de notre cœur orphelin mais du Cœur de Tout.

À quelle force veux-tu confier ton avance ? Choisis-en une pour te rassurer, si tu le veux. Cela a si peu d'importance pourtant ! Aussi peu que la masse illusoire de mon corps malgré la légèreté de mon esprit. Alors choisis ou ne choisis pas mais sois en paix et que cette paix soit ta décision. Lune et Soleil ne se regardent jamais en adversaires... »

L'enseignement de l'Ours-Maître dont les paroles s'écoulaient tels de subtils ruissellements se poursuivirent de la sorte une bonne partie de la journée, entrecoupées par de longs silences qui me renvoyaient sans cesse à moi-même. L'homme-médecine que je demeurais s'y voyait malaxé, déstructuré, renouvelé, dilaté à force d'expansions imprévisibles quoiqu'incontournables.

Il en est ainsi de toute croissance pour ceux qui ont décidé de marcher ; chacune de ses manifestations prend par surprise et chaque écorce qui s'y fissure fait mal...

Bien des choses m'échappaient, j'en étais conscient, mais nombre de petites bulles de connaissance ou de souvenirs enfouis remontèrent néanmoins à ma surface pour y éclater. Et comme pour tout ramener à une dimension très concrète, la question que je réprimais depuis le départ est enfin sortie de moi.

– « Frère Ours, me conduis-tu à Plazenta ? C'est tout ce que je choisis pour l'heure... »

Aucune "parole en images" ne m'a été donnée. Devant moi, un grand pin a attiré mon regard avec, aux deux tiers de sa hauteur, suspendus en travers de ses branches, les restes d'une minuscule cabane. Un refuge, un abri de chasseur comme il s'en faisait parfois. Sa vue a brisé l'enchantement qui, depuis l'aube, m'avait mené jusque là. L'Ours et son halo de brume avaient déjà disparu.

Je ne me suis pas davantage questionné. J'ai escaladé le tronc du pin ; c'était facile... De nombreux morceaux de branches s'y prêtaient, proposant une sorte d'escalier sommaire mais efficace. Ce serait là que je passerais la nuit.

Une surprise m'attendait toutefois à la hauteur de mon refuge. J'avais à peine posé le pied sur sa plateforme qu'un incroyable horizon s'est révélé à mes yeux : Entre les sommets des pins voisins m'est apparue l'étendue grisâtre de la mer... La côte était là, à proximité, avec ses découpes et ses falaises ! Allais-je redescendre de mon perchoir précaire et continuer ma marche ? J'en ai été tenté mais la sagesse du Hibou m'a conseillé de remettre cela au lendemain.

Je me souviens que ce soir-là, tandis que les cris animaux et les mille bruissements de la forêt montaient jusqu'à moi, j'ai soudainement eu très faim... C'était l'impatience qui me dictait sa loi.

Le lendemain en milieu de matinée, j'étais déjà en train de contempler la mer sur une petite pointe rocheuse qui tombait à pic dans ses eaux écumeuses. J'ai eu l'impression que la puissance brute des vagues qui se fracassaient contre les récifs me racontaient l'origine de notre monde, le temps où notre Mère Aatentsic s'était retrouvée seule sur la carapace de la Grande Tortue lorsque tout était à faire... ou à refaire.

Il me fallait maintenant trouver Plazenta au plus vite. Mon corps faiblissait et me faisait comprendre qu'il ne pourrait plus continuer longtemps ainsi, à peine soutenu

par quelques baies car je me refusais les très rares œufs trouvés incidemment dans des nids, au gré des étangs. Beaucoup de ceux de mon peuple auraient ri de moi car j'étais même dépourvu de l'idée – de la force ou de la patience – de piéger un poisson dans un ruisseau.

Vers l'ouest, il m'a semblé remarquer des fumées au-dessus des arbres... Je les ai suivies sans hésiter et bien vite celles-ci m'ont mené à l'entrée d'un petit groupe de maisons de bois et de tentes. Des chiens se sont mis à aboyer et une vingtaine de silhouettes humaines sont apparues. Je m'en suis approché... Des hommes, des femmes, des enfants qui ressemblaient tellement à ceux de mon peuple !¹ Certains sont allés à ma rencontre et m'ont aussitôt donné à manger. C'était du poisson salé et des fèves... Un bonheur tombé du ciel dans l'état d'épuisement où je me trouvais.

Aux premières paroles échangées, j'ai tout de suite su que beaucoup de mots nous étaient communs. Pour l'essentiel nous pouvions nous comprendre et cela seul m'a presque fait monter les larmes aux yeux. Par bonheur, et peut-être aussi parce qu'il y avait trop de femmes pour me regarder, je suis parvenu à les retenir... J'étais un Wendat, je m'appelais Wantan, j'étais homme-médecine, j'avais l'Ours avec moi et rien ne devait gêner cette dignité...

– « Tu veux aller à Plazenta ? Oh, ce n'est pas loin... Derrière cette petite colline... Il y a un creux et on peut descendre jusqu'à la mer. »

Oui, c'était à côté... et pourtant je suis resté deux jours parmi ces hommes et ces femmes. Mes jambes avaient trop de peine à me porter. Il fallait que je mange, que je dorme et, pour hâter ma reprise de forces en "faisant descendre du ciel" des conseils avisés, on a même fait tourner le calumet en ma compagnie. On en a conclu qu'il me fallait une tunique de peau un peu moins usée et crasseuse que la mienne.

¹ Il s'agissait de familles Micmacs.

Les Ancêtres le suggéraient... D'ailleurs, n'y en avait-il pas une quelque part, celle d'un Vieux qui s'était envolé et à laquelle il restait même deux ou trois plumes et des perles de terre rouge ?

Enfin, rassemblant tout mon courage, je suis parti. Je n'ai pas eu besoin de mots pour la gratitude. Chez "nous" l'hospitalité était un devoir, une façon de faire tourner la Roue d'un Souffle qui reviendrait tôt ou tard nourrir la vie de celui qui, avant de l'avoir transmis, l'avait d'abord reçu et ainsi de suite, à l'infini, jusqu'à ce que tous les manques et les excès d'abondance soient aplanis.

Je n'ai eu qu'à suivre un étroit sentier qui surplombait la mer en haut d'une crête rocheuse en partie couverte de conifères ; alors, finalement, dans une descente abrupte, le port de Plazenta m'est apparu, incroyablement bien protégé au fond d'une crique.

Je me souviens de ma stupéfaction ; il était si petit... Tellement plus petit que ce que je m'étais imaginé ! Guère plus de quelques maisons près d'un mauvais quai qui partageait son espace avec du sable et des récifs à fleur de vagues. Deux grands navires y avaient cependant jeté leurs ancres, séparés de la rive par une quantité de barques et de chaloupes appartenant certainement à des pêcheurs. À première vue, il ne devait pas y avoir là plus d'une centaine d'âmes.

Je suis entré dans Plazenta avec l'air le plus décidé que je pouvais prendre et comme si je connaissais déjà le lieu. Cela ne devait pas être crédible car beaucoup de regards se sont portés vers moi. Quand on a le cœur transparent et surtout blessé, il est bien rare que l'on puisse cacher quoi que ce soit.

J'ai voulu tendre l'oreille à ce qui s'échangeait en direction du quai parmi les paniers de poissons. Je n'y comprenais rien, bien sûr, mais suffisamment pour me rendre

compte qu'on y parlait le Français d'Échon, des Robes-Noires et de tous les "marcheurs" que j'avais pu rencontrer autrefois.

Ne sachant que faire au juste, je me suis assis un moment pour rassembler mes pensées et tout regarder afin de ressentir le lieu, selon mon habitude. J'ai peut-être même invoqué Yoskaha pour son inclinaison à se mêler aux hommes afin de les aider... Je ne sais plus.

Puis, en cherchant les visages de ceux qui allaient et venaient, je me suis dit qu'il y avait à coup sûr quelques "sang-mêlés" parmi le peuple de Plazenta. Les cheveux, la couleur de la peau, le nez fort, la stature, cela ne trompait pas et c'était bien ; cela me plaisait et me rassurait d'une certaine façon.

Enfin, une cloche a retenti. Je me suis levé, j'ai cherché... Le son paraissait venir d'une construction de bois un peu plus grosse que les autres et qui essayait de ressembler à ce que les Chrétiens appelaient une église. Je voulais voir... J'ai marché vers elle en me fondant parmi tous ceux qui se trouvaient sur le port.

Pourquoi ne pas y entrer ainsi que je l'avais fait à Accomack ? Évidemment, cette fois-ci il y avait du monde mais... Pourquoi ne pas dire que j'étais chrétien si on me demandait quelque chose ? Après tout ce que j'avais déjà risqué...

Mon cœur s'est mis à battre plus fort et j'ai tout à coup eu l'idée de détacher de mon poignet la petite croix de métal de Képawisk afin de la suspendre ostensiblement à mon cou si jamais son vieux cordon se montrait assez long. Par bonheur, il l'était. Alors, la mine faussement détendue et intériorisée, j'ai suivi le premier "sang-mêlé" probable qui passait et j'ai franchi la porte blanche de l'église sans que qui que ce soit ne m'en empêche.

Le lieu était déjà fort rempli, néanmoins il restait encore quelques places sur le dernier banc, tout dans le fond

et heureusement près de la porte. C'est là que je me suis assis mais, apparemment, c'était inutile... car tout le monde se leva.

L'église était beaucoup plus modeste que celle d'Accomack. J'ai levé les yeux... On devinait encore la présence des arbres dans les quelques colonnes qui soutenaient son toit et lui procuraient un peu de solennité. Leur bois avait été grossièrement taillé au point où des résidus d'écorce y apparaissaient toujours par endroits. J'ai aimé cela...

Je n'avais pas d'idée précise quant à ce qui allait se passer car, à mon sens, cela ne pouvait pas ressembler vraiment à ce que j'avais parfois vu faire sur ma prison flottante. Et puis, je n'avais qu'un souvenir très vague de ce que j'avais autrefois surpris des gestes des Robes-Noires lorsqu'ils célébraient quelque chose.

En vérité, hormis les chants plutôt tristes qui accompagnèrent la cérémonie et l'étonnante docilité de tous ceux qui étaient présents, la tête basse, rien n'a pu retenir mon attention. Personne pour faire vivre un tambour ni pour sembler prendre plaisir à ce qui se passait. Je me suis dit que tout allait certainement changer lorsque viendrait le moment où les Chrétiens allaient manger un peu du corps de leur dieu-Christ. En aucun cas je ne voulais manquer cet instant car Échon avait souvent répété que cela changeait tout dans une vie et qu'il y avait un grand bonheur à partager un tel mystère.

En voyant qu'on amenait une corbeille avec ce qui paraissait être de petits morceaux de pain, j'en ai déduit qu'enfin j'allais peut-être percer un secret et j'en ai été très sincèrement touché dans mon cœur. Il fallait quand même bien qu'il y ait "quelque chose" pour que tant de personnes attendent cet instant...

Lorsque j'ai vu que tout le monde quittait sa place pour aller s'agglutiner en avant de l'église près de la table d'où l'*oki* des Chrétiens dirigeait tout, je me suis tout à coup

trouvé stupide de rester cloué là et de ne pas les rejoindre dans leur mouvement d'adoration. Alors, poussé par une impulsion très pure, teintée de curiosité mais aussi d'émerveillement, je me suis joint aux autres. N'étais-je pas là comme un Chrétien ? Et qu'aurait-on pensé de moi, d'ailleurs, si je n'avais pas mangé moi aussi un peu de la chair de Jésus ? Il fallait que je sache "ce que cela faisait", si le pain avait le goût de la chair et si, par-dessus tout, une transformation allait se produire dans mon cœur. Je l'espérais tant !

J'ai bien observé comment les autres faisaient, leur façon de lever le menton et d'ouvrir la bouche tout en fermant les yeux. Oui, c'était important et, même si je ne savais quoi penser du dieu-Christ, je ne pouvais pas faire n'importe quoi...

Je n'effacerai cependant jamais de ma mémoire le regard du prêtre et la façon dont il a plissé le front en s'apercevant qu'au dernier moment j'omettais de fermer les yeux. Il était tellement... dépourvu de joie et de pardon !

Enfin, un petit morceau de pain fut déposé dans ma bouche de "sauvage", m'autorisant à baisser le menton et à retourner à ma place pour y attendre je ne savais quel miracle. Je me suis assis mais il ne le fallait toujours pas ; d'un coup de coude, mon voisin m'a fait signe de me relever. Comme j'étais confus, j'ai refermé les paupières et j'ai espéré quelque chose en adressant intérieurement deux ou trois mots au Grand Esprit ou à Celui que je mangeais, je ne savais trop... J'étais pur, j'étais candide, c'est tout ce que je puis ajouter.

Un peu de temps s'est écoulé ainsi dans une sorte de suspension de la pensée, jusqu'à ce qu'un chant, toujours triste et entonné par l'assemblée, me fasse redresser la tête. Tout le monde sortait, c'était terminé et la cloche retentissait à nouveau.

C'était terminé, oui... J'étais troublé, incapable de me dire si j'étais heureux de mon expérience, de mon mensonge ou si j'en étais déçu. Avais-je "joué au Chrétien" ou avais-je vraiment vécu quelque chose qui me suivrait ? C'était difficile à dire mais je ne pouvais nier qu'il y avait eu une sorte de magie face à laquelle je n'avais aucun repère.

La tête vide, je suis allé m'asseoir sur le bord de l'eau, là où le quai s'arrêtait et où il y avait un peu de sable mêlé à de petites roches multicolores caressées par l'eau.

– « D'où viens-tu, toi ? »

J'ai levé la tête. C'était un Français qui me parlait. Il connaissait des mots de ma langue, du moins à peu près, malgré son accent.

– « D'où je viens ? De loin... Je suis Wendat... du clan de l'Ours. »

– « Wendat ? Je te croyais Micmac... Il n'y a que ça ici. Tu ne sais pas où tu vas, c'est cela ? À voir ta mine... J'ai vu que tu étais bon chrétien et je suis chargé de trouver des hommes solides pour travailler sur les bateaux. Il y en a un qui part justement pour la Nouvelle France¹ après-demain... Ça te tente ? Ça ne paie pas beaucoup mais on ne te posera pas de questions ; on n'est pas "regardants" ici ! Au moins tu pourrais manger et puis... tu serais plus près de chez toi. »

¹ Nouvelle France : C'était ainsi que le Québec était nommé à l'époque.

Chapitre XV

Par la grâce de Stella Maris

Deux jour plus tard, j'avais repris la mer... Je me retrouvais comme gabier à bord d'un bateau français vers cette immense étendue de terre inconnue de moi mais qui, je le savais, touchait "la mienne". Le navire était plus petit que celui dont je m'étais échappé il y avait peu de temps encore, cependant il était beau et doté de six bouches à feu.

Je m'en allais donc vers la "Nouvelle France" sans savoir ce qu'elle signifiait déjà en termes de souffrances, de combats et en spoliations ; j'y allais toutefois avec confiance, reconnaissant envers les Français d'avoir fait de moi une sorte de vrai matelot en me promettant quelque chose pour mon travail et en acceptant de croire que j'étais "un bon Chrétien".

Le premier soir à bord, je me suis demandé si je ne m'étais finalement pas vendu à mon propre insu en me servant de ma petite croix puis en mangeant un morceau de pain. Un instant, cette pensée m'a inquiété. Mais pourquoi toujours me scruter autant ? La culpabilité, c'était trop chrétien pour moi.

Non, il ne fallait surtout pas que je me fasse grignoter par un si sournois questionnement. N'avais-je pas toujours été vrai ? Peut-être niais et même stupide mais vrai. J'avais beau fouiller ma mémoire, je n'avais jamais connu de frontières hormis celles tracées par la méchanceté humaine... et de la méchanceté parce que de l'ignorance.

Certes, j'étais moi-même très ignorant d'une multitude de choses en ce monde cependant, dans mon esprit, il ne s'agissait pas de cette ignorance-là qui résulte d'un manque de savoir... Je voulais parler de l'ignorance du cœur, de celle qui fragmente au lieu de rassembler, comme sous l'emprise d'une fièvre incontrôlable.

Mais pourquoi donc faire tourner tout cela dans ma tête ? Le seul fait qui comptait, c'était que je me rapprochais de "chez moi", que l'espoir – même insensé – de revoir un jour Yayenrà et tous ceux que j'aimais semblait enfin pouvoir prendre corps.

Je pensais à John, bien sûr, à qui je devais une bonne part de cela mais je m'interdisais en même temps de trop me tourner intérieurement vers lui, là où le timbre de sa voix résonnait encore, car cela faisait mal.

La traversée fut courte et les manœuvres auxquelles j'étais astreint infiniment moins rudes que celles que j'avais connues. Une traversée par temps clément durant laquelle je fus surpris par le nombre de navires français que nous croisions et enfin par la fascinante beauté d'un chant que quelques membres de l'équipage prirent plaisir à entonner chaque matin, en guise de prière m'a-t-on dit.

– « Qu'est-ce que cela veut dire ? » n'ai-je pu m'empêcher de demander à un Micmac visiblement habitué à cette traversée.

– « Tu ne connais pas ce chant ? Tu es chrétien pourtant... Il s'appelle *Ave Maris Stella*. C'est en l'honneur de l'Étoile de la Mer... *Stella Maris*... c'est comme ça qu'on

nomme parfois Notre Dame, Madame Marie, la mère de Jésus. Tu as déjà navigué, non ? Et tu ne sais pas que c'est aussi le nom qu'on donne à la seule étoile qui ne bouge pas et qui nous aide à nous orienter la nuit ? On ne t'a donc rien appris... Et puis écoute... *Stella Maris*... C'est aussi le nom de notre bateau ! »

Ces mots prononcés sur un ton qui se voulait moqueur m'ont aussitôt fait rentrer au-dedans de moi tandis que j'actionnais un palan.

La seule étoile qui ne bougeait pas... Chez nous aussi, les Wendats, elle portait un nom. Je ne m'en souvenais plus mais elle se trouvait à l'extrémité d'un groupe de sept étoiles qui dessinaient dans les cieux une sorte de chasse à l'Ourse céleste...¹ On disait que celle-ci représentait une Ourse pourchassée par trois chasseurs avec leurs lances²... Une histoire dont nos Traditions affirmaient qu'elle nous reliait à ce mystérieux "Peuple des Étoiles" auquel nous devons beaucoup.

Stella Maris... Je n'aurais su dire pourquoi mais j'ai- mais ce nom. J'avais l'impression qu'il traçait quelque chose en moi. Il était maternel, un peu comme Aatentsic. La Mère qui était Eau... La Mère qui était Terre. Cela ne racontait-il pas la même chose ? La même belle et simple Vérité...

Enfin, les côtes de ce qu'on appelait donc "la Nouvelle France" apparurent droit devant nous, apparemment paisibles, offrant au regard quelques reliefs en bord de mer puis, en arrière-plan, les contours bleutés d'une petite chaîne montagneuse. Comme nous nous en approchions à belle al-

¹ Pour rappel, la constellation de la Petite Ourse – observable près de celle de la Grande Ourse – présente en son point le plus extrême une étoile très lumineuse, presque fixe dite Étoile Polaire ou Polaris. C'est cette étoile qui est également appelée *Stella Maris*. La Petite Ourse est par ailleurs nommée *Arktos*, de là le mot Arctique.

lure, nous avons croisé un autre navire, toutes voiles dehors.

– « Eh Wantan ! fit alors le Micmac qui m'avait plus ou moins pris en sympathie dès notre départ de Plazenta. Regarde ! C'est le *Notre Dame* ! Il retourne sûrement vers la France. Le *Stella Maris* qui rencontre le *Notre Dame* ! C'est plutôt une bénédiction, non ? »

Je ne savais pas si c'était une bénédiction mais c'était étrange et cela m'a renvoyé à cette sensation de protection maternelle que j'avais éprouvée un peu plus tôt.

Le gros village sur les rives duquel nous avons bientôt accosté avait pour nom Kébec.

– « Oui, Kébec... C'est normal, c'est là où la Grande Rivière se rétrécit avant d'aller à la mer¹. Tu as vu cette île que nous avons longée il y a peu face aux grandes chutes d'eau ? Il paraît qu'il y a des Wendats, là-bas... »

Des Wendats ? Je n'ai pas posé de question tant cela me paraissait insensé. Et puis il y avait du bruit sur le large ponton près duquel nous venions juste d'arrimer le navire. Les matelots se lançaient des ordres ou se répondaient en transportant tout ce qui avait été entassé dans les compartiments de la cale et que je n'avais pas même eu le temps d'y voir entrer.

Des Wendats, avait-il dit ? En fait, j'ai cru avoir mal entendu et ma préoccupation du moment était plutôt de savoir vers où je pourrais me diriger afin de m'abriter une fois la nuit venue.

Auparavant, il me fallait tout nettoyer sur la partie du pont qui m'avait été confiée, bien rabattre les dernières voiles et enrouler quelques cordages.

¹ Dans les langues de racine algonquienne, le mot Kébec signifie en effet "là où le fleuve se rétrécit". Cette étymologie est cependant discutée car l'ancien nom du peuple des Montagnais – les autochtones natifs de cette région – était "Kébic". Par ailleurs, le terme "képac" d'origine algonquienne aurait signifié le fait de "débarquer".

Finalement, je ne me suis pas vu poser le pied sur la terre ferme et j'aurais été incapable d'exprimer ce que j'éprouvais vraiment. Trop de choses en trop peu de temps...

Alors voilà, j'étais libre, face à moi-même et au vide qui se présentait tout à coup tant j'avais perdu l'habitude de décider de mes mouvements.

– « Tu ne repartiras pas avec nous ? Ça paiera mieux, à ce qu'on m'a dit ! »

Je n'ai pas su si c'était une moquerie de plus ou une véritable proposition qu'un des Micmacs de l'équipage est venu me faire de la part du capitaine qui nous observait du haut de son gaillard arrière mais... repartir, il n'en était pas question ! J'ai dû sourire en coin et c'est le moment qu'a choisi un Français pour déposer trois petits ronds de métal dans la paume de ma main. Un geste auquel je n'étais pas préparé et qui m'a stupéfait... La "récompense" pour mon travail... une singulière sensation que je n'avais jamais connue.

J'ai regardé un moment mes trois morceaux de métal brunâtre sur lesquels apparaissait une tête de profil, celle d'un grand chef sans doute. Des pièces... J'en avais bien sûr déjà vu circuler entre les mains de tous les Blancs mais je n'avais aucune idée de ce que celles-ci valaient, ni de ce que je pouvais au juste en faire pour me rendre plus loin, jusque chez moi.

– « Allez... tu peux vivre "une lune" avec ça. », m'a lancé le Français en s'en retournant vers le bateau.

Je n'étais guère plus avancé mais je suis parti de mon côté, dignement, comme si je savais où j'allais. Mon premier vrai geste fut de lever la tête, vers l'ouest je crois, là où des falaises aux teintes rosées avaient attiré mon regard. Sur l'une d'elles avait été construit ce qui ressemblait à une forteresse de bois et aussi de pierre, par endroits. Elle de-

vait abriter des guerriers français et contrôler toutes les terres alentours.

C'était d'elle, évidemment, dont m'avaient parlé les quelques "marcheurs" rencontrés dans ma jeunesse. C'était donc sous sa protection et celle de son port qu'étaient partis vers des horizons mystérieux les mille fourrures et les quantités de sacs de pétun que j'avais innocemment vu circuler à partir des "postes de traite" durant mes jeunes années. À ce titre, Kébec était une sorte de Baston français...

J'ai respiré profondément puis je me suis engagé dans une ruelle qui paraissait s'être dessinée d'elle-même, quoiqu'avec ordre, entre des maisons de pierres grises. Il y avait là, ainsi que sur la place sur laquelle elle débouchait, beaucoup plus d'hommes et de femmes que je ne l'aurais supposé. C'était bruyant et envahi par toutes sortes d'odeurs, parfois nauséabondes.

J'y ai très vite remarqué des silhouettes arborant des plumes sur la tête, celles de quelques Micmacs sans doute mais également d'un autre peuple à en juger par leurs vêtements plus richement ornés d'os sculptés, de perles bigarrées, et dont les chevelures étaient plus abondantes¹.

Comme je les ai trouvés bons, ces tout premiers pas à Kébec ! Ceux que j'y découvrais tout à coup apparentés à mon peuple me donnaient l'impression d'y vivre en paix avec les Français comme si ceux-ci ne leur avaient rien pris puisqu'il était dit que la terre était vaste et que le devoir d'accueil était une vertu à préserver.

Personne n'a semblé faire attention à moi, hormis une femme, une Chrétienne en grande robe brune et blanche qui a ostensiblement fait un détour en me croisant, un panier au bras. Je me suis souvenu avoir déjà vécu quelque chose comme cela...

¹ Vraisemblablement des "Montagnez" (ou aujourd'hui Montagnais). Ceux-ci, cités par Samuel de Champlain dès le début du XVII^{ème} siècle, ont parfois été nommés "Naskapis".

J'étais sale, j'en avais bien conscience... Il aurait fallu que je retourne sur le bord de l'eau, que je m'y lave et qu'au moins je trouve quelques plumes et ce qui aurait pu ressembler à un *wampum*, même vieux, pour paraître "plus humain"... J'étais cependant si las ! Enfin, il y avait toujours ou presque cette même question qui revenait depuis ma fuite : Où allais-je dormir ?

Comme à Plazenta, la réponse me fut donnée par les Chrétiens. Depuis que j'avais osé manger un peu de son corps, on aurait dit que le dieu-Christ me prenait sous sa protection...

Il y avait bien sûr une église de pierre à Kébec. Je n'ai pas eu à la chercher... Il m'a suffi de suivre le son de sa cloche pour arriver face à son portail sur une place que des hommes étaient en train de paver sous l'œil intéressé de deux Robes-Noires. Ceux-ci portaient leurs grands chapeaux ronds aux larges rebords ; j'avais toujours trouvé ce genre de coiffe assez ridicule mais il y avait si longtemps que je n'en avais vu de telles que cela m'a fait chaud au cœur... Peut-être parce que ma petite Képawisk les aimait bien, elle.

Je ne sais alors ce qui s'est passé... Peu de temps après m'avoir remarqué, l'un des deux hommes s'est approché de moi.

– « Tu viens de loin, toi, à ce qu'il me semble, fit-il dans une langue qu'il voulait mienne mais qu'il maîtrisait mal... Tu es chrétien ? »

Je ne suis pas arrivé à lui dire oui parce que mon cœur ne le pensait pas ; toutefois, un peu lâchement, j'ai malgré tout posé ma main sur la croix de métal qui pendait toujours sur ma poitrine.

– « Ah ! C'est bien, au moins... Si tu ne sais pas où dormir ce soir... il y a un petit tas de paille dans l'entrée de l'église, à droite. Ça pourra t'aider et puis... on te trouvera bien une soupe. Où vas-tu comme ça ? »

– « Chez moi, ai-je fait tout simplement. Je m'appelle Wantan et je suis Wendat... du clan de l'Ours. »

J'ai bien vu que ce dernier détail n'a pas plu au Robe-Noire et que j'aurais plutôt dû lui dire que j'étais du clan de Jésus.

– « Wendat ? Alors tu es presque arrivé ! Les plus proches sont à deux lieues d'ici¹. Tu iras demain... En remontant vers l'ouest et en longeant la rive, ce sera facile. Il y a des maisons longues, des tentes... C'est sur la *Seigneurie de Sillery*... »

Une *Seigneurie* ? C'était la première fois que j'entendais ce mot. Le Robe-Noire l'avait prononcé dans sa langue car il ne devait pas exister dans la mienne. Mais j'avais beau réfléchir à ce qu'il venait de me dire, il devait se tromper parce que "chez moi", cela ne pouvait pas être aussi près. Impossible !

Sur ce, il est parti, la mine satisfaite, après avoir tracé à la hâte un petit signe de la croix dans ma direction. Avait-il laissé parler son cœur en m'offrant un lieu pour la nuit ? Avait-il plutôt simplement fait son devoir ? C'était difficile à dire, cependant je l'ai remercié en moi-même car j'ai en effet trouvé un tas de paille dans un coin de l'église dont le décor intérieur ne constitua pas une surprise puis on m'apporta de surcroît une soupe aux fèves bien chaude. Avant tout cela, on me laissa même assister à la cérémonie du soir, assez proche de la table blanche où "tout se passait". Hélas, les Robes-Noires présents ne me permirent pas de manger de leur pain sacré. Mon "clan de l'Ours" m'avait sans doute rendu un peu suspect. Cela fut ainsi...

Le lendemain très tôt, alors que des gardes faisaient bruyamment le tour des ruelles la lance à la main et que des hommes tiraient des chariots de légumes, j'ai pris le

¹ Environ six kilomètres.

sentier qui était sensé me conduire jusqu'à la *Seigneurie de Sillery*.

J'étais hésitant... Il me semblait de plus en plus invraisemblable que l'on m'envoie par là, comme si "mon lac", "mes forêts" ou un décor familial allaient tout à coup réapparaître... C'était encore si loin ! Autrefois, j'aurais pris le temps de m'asseoir pour consulter le vol des oiseaux qui toujours en savaient tant. Hélas, il n'y en avait bizarrement pas et cela aussi disait beaucoup de choses.

Au bout d'une lieue, j'ai eu un choc... Derrière un bosquet d'érables et de bouleaux, j'ai aperçu deux hommes en chapeaux emplumés qui enfourchaient chacun le dos de l'un de ces étonnants animaux dont j'avais appris l'existence dans ma jeunesse... Cette fameuse sorte d'original décornée rendue servile¹. Les hommes étaient occupés à observer le paysage qui se teintait de roux ainsi que "l'impressionnante rivière" qui se déroulait à leurs pieds à n'en plus finir vers cet océan que je voulais désormais fuir.

Je me suis approché d'eux le menton haut...

– « Seigneurie ? » ai-je fait d'un ton interrogatif et hésitant tout en feignant de ne pas paraître intrigué par leurs animaux. Puis, n'obtenant pas de réponse, j'ai ajouté : « Sillery... »

J'ai vu des sourcils se relever et j'ai alors eu droit à un signe du bras qui m'indiquait de poursuivre mon chemin dans la même direction. Cela me suffisait ; je préférerais qu'on ne s'intéresse pas à moi.

Finalement, après encore un peu de marche, j'ai remarqué des constructions parmi les boisés qui surplombaient ce qui pour moi n'était encore que cette "immense rivière" dont j'avais autrefois entendu parler² parce qu'elle sem-

¹ Pour rappel voir chapitre VI, page 80.

² Le fleuve Saint-Laurent, difficile à naviguer et le long duquel se déplaçaient beaucoup les Iroquois.

blait complice avec le grand lac des Iroquois et qui était si dangereuse pour toutes sortes de raisons.

Des maisons, il y en avait de toutes les sortes, d'imposantes et de solides, construites de grosses pierres, puis d'autres, frêles, faites de bois et d'écorces, parfois adossées à des palissades, des tentes aussi, faisant songer aux nôtres. J'ai marché vers elles...

Beaucoup d'hommes et de femmes vivaient là, la plupart vêtus comme ceux de mon peuple, des "sauvages" comme moi, donc... mais aussi des Robes-Noires en nombre important. Il ne m'a pas fallu longtemps pour m'apercevoir que ceux-ci commandaient tout. Je n'avais pas hasardé plus de quelques pas entre les maisons que j'en ai entendu qui passaient des ordres à la façon des capitaines de bateaux. Évidemment, ils m'ont remarqué et j'ai eu immédiatement envie de m'enfuir.

Non, ce n'était pas chez moi, là... Je le savais depuis le départ. Alors pourquoi cette stupide marche ?

Il y avait une maison longue pas très loin ; j'ai avancé vers elle d'un bon pas pour le refuge qu'elle signifiait dans mon cœur. Une vieille femme aux très longs cheveux blancs était assise sur le sol à sa porte. Elle m'a aussitôt fait penser à Migouna. Au milieu de quelques ustensiles épars, elle taillait une cuiller dans un morceau de bois.

– « Oh ! s'est-elle exclamée en me voyant. Que t'est-il arrivé à toi ? Tu es bien sale... »

Ce furent ses mots de bienvenue, du moins les ai-je pris comme tels. Ils étaient au moins spontanés, pleinement humains et entièrement de ma langue. Alors je me suis assis moi aussi sur le sol, face à la vieille femme comme on l'avait toujours fait naturellement chez nous, même avec les personnes que l'on ne connaissait pas... Parce qu'une rencontre n'était jamais fortuite, parce qu'elle avait forcément un sens, aussi petit et bref fût-il.

Je lui ai tout de suite dit que j'étais perdu, que je cherchais mon peuple, mon village, ma famille. Il m'était impossible d'en raconter davantage. Tout restait bloqué dans ma gorge hormis le fait que j'étais Wendat et que je ferais tout pour rejoindre ma terre, mes forêts...

Je me souviendrai toujours de ses premiers mots et des lacérations que ceux-ci laissèrent sur mon cœur...

– « Oh... Alors il y a bien longtemps que tu es parti ! Bien trop longtemps... Tu n'as donc pas connu les guerres, les Iroquois qui nous ont chassés ni les maladies qui nous ont tous dévorés. Si Jésus ne nous aide pas, il ne restera bientôt rien de nous... »

J'étais abasourdi, incapable de poser des questions sensées qui auraient pu me permettre de comprendre. C'était impossible ! Il ne pouvait pas ne rien rester ou presque de nous ! Nous étions nombreux, nos forêts étaient profondes et immenses...

Dans mon trouble, j'ai dû perdre beaucoup de ce que la Vieille me disait et dont elle semblait singulièrement détachée. Les Français et leurs Robes-Noires avaient donc perdu contre les Anglais et les Iroquois ? Sûrement pas les Robes-Noires en tout cas ! Je les voyais là trop nombreux... Et puis, la Vieille n'en finissait pas de répéter le nom de leur dieu-Christ, lui qui les avait tellement protégés pour qu'ils puissent arriver jusqu'à cette terre... Une terre que, par sa grâce, on avait bien voulu leur donner...

Je lui ai fait répéter.

– « On vous a donné cette terre ? »

– « Oui... Nous y vivons comme nous le voulons et nous sommes protégés par leur plus grand *sagamo*. Il s'appelle Louis.¹ »

Je n'ai pas pu m'empêcher de me lever. Les Français venaient s'installer sur les terres de nos Ancêtres à tous et

¹ Louis XIV, monté sur le trône depuis 1643.

ensuite ils nous en donnaient un petit morceau ? Mon univers finissait de s'écrouler mais je refusais toujours d'y croire.

– « Sais-tu combien il faut de temps pour retourner jusque chez nous, nos lacs et notre île sacrée ?¹ »

– « Combien de temps ? Peut-être une lune en marchant d'un bon pas et en traversant des rivières. Je ne m'en souviens plus bien. Il y a un peu plus de deux années que je suis arrivée ici avec quelques centaines des nôtres². J'étais malade... Heureusement qu'il y avait le Père³ qui nous lisait la Parole tous les jours. »

Elle avait dit quelques centaines... Se pouvait-il que Yayenrà, mes filles et quelques autres des miens soient là, juste à côté ?

Avec la vieille femme, j'ai passé le reste de la journée à faire le tour de tous ceux qui vivaient dans la "*Seigneurie*", dans les maisons, les boisés, les champs et même jusque dans le ventre de cette tour dotée de voiles tournantes qu'on appelait "moulin" et qui leur était si importante.

Combien de fois n'ai-je pas répété bien haut et avec insistance les noms de tous ceux que j'aimais ? Personne pour y répondre... Du reste, il n'y avait pas que des Wendats pour vivre là. Des Montagneux, des Micmacs s'étaient regroupés sur cette terre depuis longtemps déjà, semblait-il... et tous, à ce que je voyais, étaient asservis aux Chrétiens. C'était humiliant et cela m'a fait mal.

J'avais appris au fil des années à aimer le dieu-Christ pour ce que j'en savais et je le respectais, surtout depuis qu'on m'avait laissé manger de son corps mais... Mais je ne pouvais pas concevoir qu'une Puissance divine puisse

¹ Pour rappel, l'île Manitoulin, dans la Baie Georgienne.

² Environ 300 en 1650. On en comptait 20000 au début du 17^{ième} siècle... et seulement 9000 vers 1634, en raison des épidémies et des guerres.

³ Vraisemblablement le Père Ragueneau.

s'appuyer sur des serviteurs qui soient d'une certaine façon condamnés à l'implorer et à se frapper la poitrine pour tout.

Certes, nous les hommes, quels que nous soyons, nous avons toujours eu bien des choses à nous reprocher... cependant, c'était des choses "entre nous", des horreurs "entre nous" ! En quoi le Grand Esprit ou le Père de Jésus, s'ils nous regardaient, étaient-Ils concernés ? À moins qu'on ne nous ait menti sur la nature de leur réalité, qu'ils n'aient jamais été quelque part en train de nous observer mais plutôt cachés dans un endroit secret de notre être comme la plus sublime part de nous-même.

Je me souvenais que cela avait été l'une des plus belles réflexions que le vieux Tséhawéh m'avait offertes un jour. Depuis, je l'avais faite mienne et plus j'avancais dans ma vie plus elle me paraissait d'évidence.

Je ne savais pas si tous les hommes-médecine pouvaient accepter cela mais ce n'était pas grave parce que chez nous, il n'existait pas de "*divin sagamo*" pour décider des frontières entre ce que nous devons croire ou ne pas croire, c'est-à-dire pour s'immiscer dans nos âmes.

La journée s'est enfin achevée sur un grand plat d'anguilles accompagné de courges que la Vieille m'invita à partager avec sa famille.

Peut-être est-ce parce que j'avais l'air peiné et souffrant malgré une telle abondance inattendue, peut-être est-ce parce qu'elle fut un instant habitée par une Force, toujours est-il qu'une petite fille de quatre ou cinq ans m'a interpellé d'une voix claire et assurée durant le repas...

– « Wantan ! Pourquoi ne vas-tu pas sur l'île ? Elle est peut-être là-bas, ta Yayenrà... »

Ce fut ainsi que j'ai eu la confirmation que quelques autres familles de mon peuple s'étaient également réfugiées sur cette île qu'un homme du Stella Maris m'avait fait remarquer juste avant notre accostage.

Le lendemain matin, en échange de l'une des pièces de mon salaire, on m'a trouvé une chaloupe afin de m'y rendre. Espoir et angoisse...

Espoir et angoisse oui... car on m'avait de plus affirmé que la plupart des familles qui vivaient sur cette île appelée "Sainte-Marie" par les Français étaient du clan de la Corde¹.

Comme le courant nous portait, le trajet sur les eaux vives du *sentier qui marche*² fut de très courte durée et je posai bientôt le pied sur une rive incertaine faite de roches coupantes.

– « Grimpe un peu à main droite. Tu n'es pas loin. Tu verras... Le village est là avec ses palissades, près d'une anse. »³

Le Français qui manœuvrait la chaloupe m'a laissé sur ces mots. Il travaillait à *Sillery* et, par bonheur, il s'était accoutumé à quelques expressions de notre langue.

Effectivement, le village était bien là à deux pas, à demi-caché par des pins. Mon cœur s'est mis à battre comme il ne l'avait jamais fait, partagé entre l'horreur qui m'avait été contée la veille et l'espérance sans nom de pouvoir retrouver quelques-uns des miens derrière un mur de bois. Je rêvais... à moins que tout cela ne fût qu'un cauchemar dont l'issue se dérobaient sans cesse.

Comme de coutume, j'ai entendu des enfants crier et des chiens japper... Tous ont couru joyeusement vers moi dès qu'ils m'ont vu surgir de derrière les arbres et je me

¹ Il s'agit de l'actuelle Île d'Orléans, face à la ville de Québec. Son nom a été changé en l'honneur d'Henri II, duc d'Orléans.

² Pour rappel, c'était ainsi que les Wendats et les peuples de langue algonquienne nommaient le fleuve Saint-Laurent. Voir chapitre IX.

³ L'emplacement est aujourd'hui appelé "Anse du Fort", vers la pointe sud-ouest de l'île, dans la localité de Sainte-Pétronille.

serais presque cru de retour "à la maison" lorsque j'ai franchi au milieu d'eux la porte grande ouverte de la fortification.

Des sacs de grains, des poissons qu'on fumait sur des claies, des maisons longues ornées de *mandellas* et, parmi tout cela, des hommes et des femmes de mon peuple, pauvrement mais dignement vêtus. Des plumes et des perles, des arcs et des lances, des poteries, des poteaux teints d'ocre rouge... tout était apparemment là, tout ce qui m'avait naguère rendu heureux puisque ce tout n'était que transpiration de la Nature. Tout mais... pas de sculptures ni de masques.

Alors, ma gorge s'est déverrouillée. À tous ceux qui étaient là, j'ai réussi à dire d'où je venais, par où j'étais passé, l'essentiel de ce que j'avais vécu, puis mon nom et enfin la place que le Grand Esprit m'avait assignée.

On m'a regardé comme si je venais d'un autre monde... J'avais côtoyé les Iroquois ? J'avais vécu avec les Anglais et j'étais homme-médecine ? Les fronts plissés et les questions me donnaient l'impression d'être à peine crédible ou de revenir de chez les Ancêtres. Lorsque j'ai évoqué ceux-ci, j'ai bien vu des moues dubitatives qui disaient quelque chose qui ressemblait à "*Ils nous ont bien abandonnés*"... Et lorsque le mot *oki* est sorti de ma bouche, j'ai compris qu'il ne plaisait pas forcément à tous, lui non plus.

Depuis combien de temps avais-je disparu ? Sept, huit, neuf ou dix années ? La ronde des saisons mêlée aux horizons de l'océan était désormais floue dans ma mémoire. Une partie de moi était devenue âgée sans que je sois vieux. Pouvais-je seulement dire qu'elle avait gagné en sagesse ?

J'ai demandé un peu d'eau... et on m'a apporté une boisson chaude dont les parfums étaient ceux d'un mélange

d'herbes. Quelques *atocas*¹ séchés flottaient à sa surface. Je la connaissais, elle portait un nom que j'avais oublié...

C'est alors que les présences de Yayenrà, de Képawisk et de la petite Kiésos ont évidemment traversé mon esprit avec fulgurance. N'étaient-elles donc pas là ? Elles auraient déjà dû s'être jetées sur moi ! J'ai osé leurs noms face à tous ceux qui s'étaient agglutinés autour de ma personne, à m'écouter.

Silence... Seul le nom de Kiésos a retenu une certaine attention... On appela quelqu'un... Une femme, bien sûr, mais une vieille femme. Et pourtant, pourtant... celles et ceux qui vivaient désormais en ce lieu étaient bien de la Corde ! Comment ne pouvaient-ils pas connaître *ma* Kiésos ?

J'ai fermé les yeux. Une telle envie de m'endormir, de toucher à une vraie paix de l'âme... Quand l'Ours en moi pourrait-il enfin se laisser pousser des ailes ?

Je me souviens avoir posé à plusieurs reprises les mêmes questions qui s'étaient pressées sur mes lèvres à la *Seigneurie de Sillery* et les mêmes réponses sont venues, impitoyables et ne laissant aucune place au doute. C'était donc cela... Le peuple des Wendats avait été presque totalement exterminé et le peu qui en restait devait une bonne part de sa survie à quelques Robes-Noires et à une poignée de Français. La colère montait en moi...

– « Et les Anglais, sont-ils nombreux ? » ai-je encore demandé, le cœur palpitant par saccades et le souffle court.

– « On ne sait pas les compter, tant il y en a... mais ils n'ont pas eu à trop batailler. Tu l'as peut-être oublié depuis tout ce temps... *La* maladie n'était pas seule ! D'autres s'y sont ajoutées... Nous sommes tombés comme les feuilles

¹ Atocas : des canneberges, appelées aussi grandes airelles rouges.

des bouleaux¹. Ici, regarde, nous avons quand même de la chance. »

Je les ai regardés, effectivement... J'ai essayé d'attraper le plus de visages possibles mais je n'en ai trouvé aucun pour refléter ce qui pour moi évoquait une flamme. La sécurité a parfois l'étrange don d'éteindre ceux à qui elle est offerte.

Pourtant, sur cette île Sainte-Marie, ce n'était pas vraiment cela, c'était plutôt l'usure d'une tempête qui avait érodé toutes les vies, une tempête qui d'ailleurs pouvait encore reprendre. Je m'en suis aperçu en demandant la raison d'être de la palissade qui faisait du village une petite forteresse tandis que les agresseurs étaient maintenant au loin.

– « Au loin ? Quelques-uns ont presque ricané. On ne t'a donc pas dit que les Iroquois descendent de plus en plus le long du *sentier qui marche* ? Ils veulent tout... Des Français et ce qui reste des guerriers de chez nous en ont encore aperçu à trois jours d'ici il n'y a pas longtemps. »²

Cela a clos la discussion. Et puisque j'étais arrivé jusque-là, on m'a invité à y demeurer. Mon épouse avait été du Clan de la Corde ? Eh bien, justement, il y avait là une maison longue de la Corde où il devait rester un peu de place pour vivre et dormir. J'y serais chez moi... Je n'aurais qu'à me présenter aux Robes-Noires le lendemain. Leur "Mission" était une grande bâtisse en pierre, pas très loin et j'y serais bien accueilli. Il y avait juste un mot à ne pas prononcer, celui d'"homme-médecine".

Je n'ai pas eu à me présenter ; dès le lendemain matin, deux Robes-Noires revêtus de leurs grandes capes m'attendaient à la porte de la maison où j'avais passé la nuit. Ils semblaient ravis et m'ont rapidement appris comment les

¹ Outre la variole, la rougeole et le typhus ont fait rage.

² Et en effet, à peine quelques années plus tard, en 1656, le village wendat de l'actuelle Île d'Orléans fut décimé par une attaque iroquoise.

bons Chrétiens qu'ils étaient chargés d'éduquer devaient vivre :

La journée débutait un peu avant le lever du soleil afin d'exercer la volonté, ensuite venaient plusieurs cérémonies et des prières puis on s'occupait de la culture du sol, de l'entretien du village, des malades s'il y en avait et enfin, l'après-midi, il fallait autant que possible écouter un Père raconter la vie, les paroles et les prodiges du Christ Jésus. Le soir, il était acceptable que nous jouions parfois du tambour et que nous fassions tourner le calumet pour nous détendre et rire un peu.

J'ai écouté sans rien dire, comme si tout allait de soi, mais totalement effaré.

Celui qui avait tout énuméré de ce dont il espérait faire mon quotidien s'est alors présenté comme étant le Père Paul¹. Il parlait parfaitement bien notre langue. Malgré son ton autoritaire et ses cheveux blancs beaucoup trop courts pour qu'il puisse se présenter ainsi auprès du Grand Esprit, il m'a paru plutôt bon... Tout au moins jusqu'à ce qu'il sorte quelque chose de dessous sa cape. C'était un livre qu'il appela "registre".

Il voulait y écrire mon nom... Cela m'a intrigué ; je n'avais jamais pensé qu'on puisse représenter mon nom par des signes. J'ai tout d'abord vu cela comme une sorte d'honneur. J'allais "être" dans un livre...

– « Je m'appelle Wantan, ai-je fait fièrement. »

Cela n'a pas plu. En un instant, le front du Père Paul s'est barré d'une multitude de plis.

– « Pas celui-là... Je veux dire ton nom chrétien. »

Je n'avais rien à répondre. Je n'ai pu que montrer la petite croix de Képawisk qui pendait toujours à mon cou mais cela n'a pas suffi.

¹ Vraisemblablement le Jésuite Paul Ragueneau.

L'espace d'un très bref instant j'ai alors pensé annoncer que je m'appelais Jean, du nom de mon ancien ami, le "marcheur des bois". Pourtant, je ne l'ai pas fait et mes lèvres sont restées serrées. J'aurais eu l'impression de trahir je ne savais quoi de moi qui ne voulait pas se plier à ce qui avait l'apparence d'un commerce des âmes. Devenir chrétien non pas par amour et respect envers le dieu-Christ mais pour être protégé par des hommes qui y avaient leur intérêt personnel ! Quant à avoir un toit et trouver de quoi me nourrir... ça, je savais comment faire !

Lorsque j'ai vu que le Robe-Noire refermait son registre d'un geste sec et le regard froid, je lui ai tout à coup lancé la première phrase qui m'est venue à l'esprit tout en m'en allant.

– « Échon, lui, ne m'a jamais demandé cela ! »

– « Tu as connu le Père Brébeuf ? »

– « Je l'ai connu... »

Il y a eu un silence et je me suis retourné, découvrant soudainement l'impact de mes paroles sur le visage du Père.

– « Ah... Eh bien... Il est parti rejoindre le Seigneur¹. C'est terrible. Il y a deux ou trois ans. Oui, *yatoyanh*... »

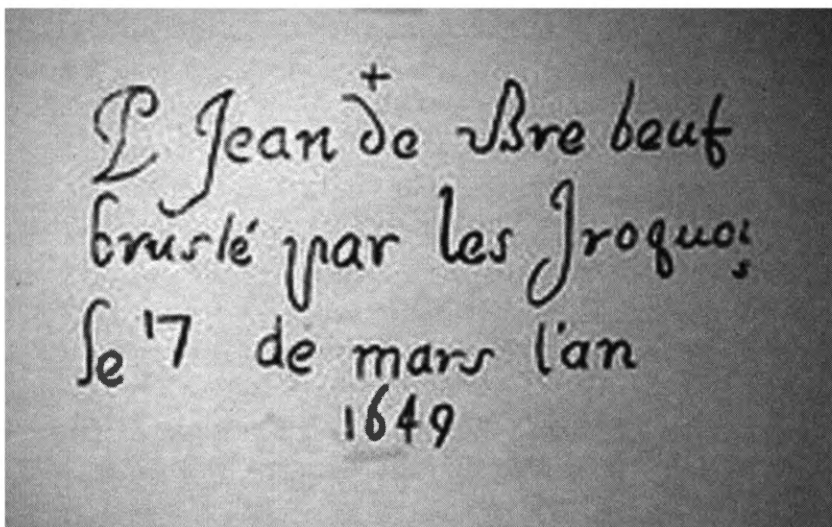
– « *Yatoyanh* ? »²

J'ai aussitôt cherché la direction du soleil dans le ciel blanc de ce matin-là puis, face à sa radiance, je n'ai pu m'empêcher de m'agenouiller et de poser le front sur le sol. L'annonce de la mort d'Échon fut un choc pour moi et j'en ai ressenti une peine que je ne m'expliquais pas vraiment. Je n'avais jamais voulu recevoir de son eau sur la tête et j'avais toujours tellement fui ses flots de paroles sentencieuses !

¹ Les Jésuites Jean de Brébeuf et Gabriel Lallemant furent longuement torturés puis tués par les Iroquois en 1649.

² *Yatoyanh* : "C'est vrai", dans les langues algonquiennes.

À cet instant-là, les paupières closes, j'ai touché à une vérité que j'avais toujours sue mais que je n'avais pas encore visitée de l'intérieur. Elle disait qu'il y a, dans une existence, des êtres qu'on ne fait que croiser mais qui, dans l'infini, sont de notre famille, loin, loin en amont de nos différences, de nos querelles et parfois même de nos guerres... et que ce sont ces êtres-là dont les couleurs d'âme font qu'une existence peut devenir une vie... c'est-à-dire quelque chose qui a un sens.



Je suis sorti du village, laissant le Père Paul marmonner je ne savais quoi à celui qui l'accompagnait. J'avais besoin de respirer et de faire une nouvelle fois le point. En vérité, je venais de comprendre que je ne pouvais pas vivre dans un tel village dont tous les habitants étaient devenus chrétiens, non pas tant par choix que par peur, donc par intérêt. Chacun avait parfaitement le droit d'avoir peur mais moi... je ne pouvais pas transiger.

Tout au fond de moi il y avait une place pour Jésus depuis longtemps et je savais qu'Il l'occupait... Quant à ceux qui prétendaient Le représenter ici-bas, je n'en voulais pas

à part peut-être Échon, qui dans mes souvenirs, je m'en apercevais rétrospectivement, avait eu "sa magie à lui", son *oki*.

Non, je ne vivrais pas au village, je n'y dormirais pas même une nuit de plus. J'allais me faire une hutte quelque part, pas loin de là, j'allais y appeler toutes les Puissances de l'Invisible qui voudraient bien m'écouter et puis je vivrais...

Retourner dans *mon* village, sur les rives de *mon* lac, il n'y avait que cela pour me donner envie de respirer... et peu importait ce que j'allais y trouver. Je ne voulais pas affronter autre chose que la vérité de cette vie parce que le mensonge, c'était le sommeil et qu'il fallait bien en sortir un jour... surtout si on l'avait trop longtemps entretenu en soi.

C'était évident, je ne me "ferais" jamais chrétien tout comme je ne m'étais jamais "fait" homme-médecine. Je serais toujours là où je devais être et *comme* je devais l'être, avec la liberté de hisser mes voiles autant que je le voulais ou celle de marteler la peau d'un tambour autant que j'en aurais la force.

Une Tradition, un culte, une foi, un Amour surtout ne peuvent que s'apprivoiser du dedans. Une croyance est toujours bien pauvre en dépit de sa beauté car elle ne dit jamais "je connais". Et moi, je voulais continuer à "connaître" de l'intérieur tout ce qui murmurait la Vie... même si ce "moi" était de trop parce que trop envahissant bien qu'insignifiant.

Des enfants et des femmes tressaient des cordes un peu avant la sortie du village. Je leur en ai demandé quelques morceaux, des résidus, avant de franchir la palissade puis j'ai résolu de marcher avec l'idée que j'avais en tête.

Il n'y avait guère de sentier, le terrain était à peine accidenté et je n'ai pas eu de peine à trouver ce que je cher-

chais. J'ai aperçu un boisé assez dense fait de hêtres, de saules et de bouleaux qui ensuite laissaient la place à de grands pins. C'était les hêtres et les saules qui m'intéressaient.

Avant la tombée du jour, leurs petits troncs souples me permirent de construire l'essentiel de l'une de ces huttes dans lesquelles j'avais déjà vécu tant de choses.

Si les Robes-Noires ne me chassaient pas, c'était là que je passerais ce qui restait de la saison des récoltes puis l'hiver.

Au premier printemps, je trouverais alors le moyen de prendre la direction de l'ouest, jusqu'à "mon" lac. Nul ne m'en empêcherait ! Je n'ai pas même pensé à la façon dont je pourrais survivre en me bannissant ainsi de ma propre communauté. Mon ami John aurait dit que j'avais "pris feu" une fois de plus ; il aurait eu raison sans toutefois réaliser que cela m'avait toujours réussi comme si quelque chose d'animal en moi pouvait pister d'instinct ce que mon être profond avait déjà pré-dessiné.

Retrouver nos traces dans ce qu'on appelle par ignorance le futur... J'avais toujours senti que c'était cela qu'il fallait avoir le courage de faire. Après tout, y perdre la vie, ce n'était jamais qu'y perdre *une* vie parmi une infinité d'autres !

Et la folle sagesse à laquelle j'avais si souvent fait confiance me prit encore sous son aile au-delà de mes espérances... En effet, une demi-lune ne s'était pas écoulée que déjà des enfants, des adolescents puis des hommes et des femmes venaient voir l'homme-médecine qui avait dit non aux Pères...

Par curiosité tout d'abord, en apparence. Mais je connaissais suffisamment mon peuple pour savoir que c'était en fait pour être certain que je ne manquais de rien. En vérité, il fut de nombreux jours où on m'apporta même de la

nourriture séchée, du pain, de la *sagamité*, des peaux pour me couvrir, également un peu de tabac et une pipe... enfin un vieux tambour qui avait dû fort souvent appeler l'Invisible jusqu'à le faire descendre parmi les hommes.

Puis... puis, sans trop attendre, c'est *vraiment* l'homme-médecine qu'on est venu rencontrer et consulter. N'eût été de la cruelle absence de Yayenrà et de tous ceux que je ne cessais de porter dans mon cœur, je me serais cru renaître. Je servais à nouveau à quelque chose, je jouais mon rôle de ce côté-ci de la vie, je redevais un messenger entre les mondes afin d'apaiser les souffrances des âmes et des corps qui presque toujours s'engendrent les unes les autres.

Deux Vieilles et un Vieux du village m'y aidèrent, ayant, disaient-ils, suffisamment vécu pour n'avoir que faire des mises en garde des Robes-Noires.

J'étais un "sauvage" résolument soumis à Satan ? Je pratiquais la sorcellerie ? Eh bien... Voilà tout ! Ce qui était étrange, c'était que la petite croix de Képawisk ne me brûlait pas au cou ainsi qu'elle aurait dû le faire. Étrange aussi que je l'aie de plus accrochée juste à côté de ma vieille griffe d'ours, à même ma peau... Une sorte de défi que j'avais voulu lancer au Père Paul le jour où on m'avait annoncé sa venue de la *Seigneurie de Sillery* spécialement pour constater les dégâts que je faisais.

Je me souviens... Des *entirons*¹ étaient en train de manger des petits morceaux de pain dans mes mains lorsqu'il est apparu à dix pas de ma hutte couverte d'écorces. Ils se sont enfuis, bien évidemment... Quant à lui, il ne m'a rien dit qui me semblât très intelligible. L'enfant qui l'avait conduit jusqu'à moi était resté piteusement à l'écart tandis que lui faisait le tour de mon minuscule domaine dont l'espace sacré se signalait par un *mandella* improvisé à l'aide d'un cerclage de bois et de plumes.

¹ Pour rappel, des ratons laveurs.

Lorsque je lui ai montré ma croix et ma griffe d'ours suspendues côte à côte, le Père a eu du mal à cacher sa surprise ; je l'ai vu sourire un peu tristement puis il est parti.

À mon sens, il était trop intelligent pour n'avoir pas saisi ce que j'avais tenté de lui dire. À quoi sert cependant l'intelligence là où l'aveuglement règne en tyran ?

Nul ne peut s'attendre à ce que qui que ce soit passe le seuil d'une nouvelle porte intérieure si on exige de lui qu'il renie l'exactitude de celles qui l'ont mené jusque là. Tous les points de tous les horizons se touchent, se répondent et s'équilibrent. A-t-on jamais vu un paysage en combattre un autre ? Si parfois il advient cependant qu'on se l'imagine, c'est parce qu'on s'avère incapable de comprendre de quelle façon ils s'interpénètrent et disent le Mouvement de la Vie.

Ce fut à cette période que les premières neiges commencèrent à tomber sur l'île Sainte-Marie. J'ai tant aimé les contempler recouvrant tout de leur fine poudre cristalline... Celles-là ne tiendraient pas longtemps avant les vraies tempêtes mais déjà elles ressuscitèrent en moi la délicate mémoire des frimas de mon enfance.

Je ne sais pourquoi ce fut précisément lors de l'un de ces moments de nostalgie que j'ai ressenti le besoin impératif de retrouver ma chevelure d'antan, celle de ma Tradition et d'avant ma captivité. Il me fallait absolument reconstruire la crête drue et fière qui couvrait alors le sommet de mon crâne pour se prolonger en une longue tresse dévalant ma nuque et mon dos. Il me fallait aussi préserver mes cheveux sur chacune de mes tempes afin qu'ils balaient mes épaules ainsi que Tséhawéh me l'avait autrefois inspiré...

Je m'en suis ouvert à l'un des Vieux qui venaient me visiter. Bien vite celui-ci m'envoya quelqu'un du village qui avait ce talent à l'aide d'une petite lame de métal. Ce

fut accompli lentement et avec toute l'intensité d'un véritable cérémonial.

Personne ou presque ne le sait : Qu'ils s'affichent ou non, les cheveux racontent beaucoup. Ils poussent toujours, que ce soit en dedans ou en dehors. Les branches sont des racines et les racines des branches...

Et, de fait, après cette ultime marque de ma dignité reconquise, il me sembla que les portails ouvrant sur les nombreux mondes qui façonnent le nôtre comme autant de moules me devenaient plus accessibles qu'ils ne l'avaient jamais été.

Habité par des Présences qui empruntaient mon corps, il m'est alors devenu coutumier de tracer de rapides chemins de guérison pour ceux qui en avaient besoin, de nommer telle et telle plante à broyer pour obtenir tel onguent, ou encore de conseiller telle décoction après avoir invoqué l'esprit de vie de tel Élément.

Si quelque Force avait décidé de m'amputer de ma mémoire douloureuse, j'aurais peut-être pu choisir de continuer à vivre là. Probablement d'ailleurs était-ce ce que certains attendaient de moi...

C'est un peu de cette façon que j'ai d'abord interprété la proposition de ce Vieux du village qui, un jour où la neige tombait en abondance, avait fait l'effort de se présenter à la porte de ma cabane... Il avait mis ses plus belles fourrures sur les épaules et lacé ses hautes jambières.

– « Écoute... a-t-il bientôt fait en s'asseyant face à moi sur la mousse séchée et pétrifiée par le froid. Écoute... cette nuit, une Vieille que je ne connais pas est venue me visiter en songe. Son sourire était doux et elle m'a dit : "*Eyo-teh... Te souviens-tu de cette hutte à in-tipi qui attend seule au fond des bois, vers l'est* »?¹ *Conduis-y mon fils*"...

¹ In-tipi est l'ancienne appellation donnée au rituel sacré de l'Inipi, celui de la hutte à sudation.

Je me suis levé presque d'un bond.

– « Où est-ce ? ai-je demandé. Allons-y ! Je te suis... »

– « Après la neige, *oki*... Demain... Au printemps... »

– « Non ! Maintenant ! Montre-moi la direction... Je trouverai... »

À dire vrai, je n'aurais jamais trouvé la hutte si le vieil Eyoteh n'avait pas cédé à ma demande insistante. Je lui en ai toujours conservé une profonde gratitude car, en cet instant-là, il avait su reconnaître ce qui se cachait derrière l'exigence de mes mots et les tremblements de ma voix.

Environ une heure plus tard, lui et moi, transis et couverts de neige arrivions à proximité de la structure arrondie d'une toute petite hutte ; c'était un lieu d'une mystérieuse discrétion, bâti pour le sacré sur un sol sacré.

Comment n'aurais-je pas compris ? Migouna m'envoyait vers ce qui me manquait encore avant de pouvoir me présenter chez moi... Le passage dans la matrice de la Terre, dans celle de mon cœur et peut-être aussi de mes mémoires.

Inipi... Tant d'années s'étaient écoulées depuis que je m'étais soumis à sa dernière grande purification ! Pour peu, j'aurais oublié son existence et sa puissance de Révélation. J'ai baissé la tête puis j'ai posé mon front contre celui d'Eyoteh. Le Vieux a pu, je le sais, pénétrer le silence immaculé de l'instant...

Un harfang s'est posé non loin de là qui me le confirmait.

Chapitre XVI

Inipi

Quelques jours plus tard, la hutte destinée au rituel de l'*Inipi* était restaurée. Son armature en bois de saule avait été recouverte de peaux animales tant de fois rapiécées qu'elles paraissaient être sans âge et totalement dédiées à cela. En son centre, on voyait encore dans le sol l'indispensable creux destiné à recevoir les pierres sacrées.

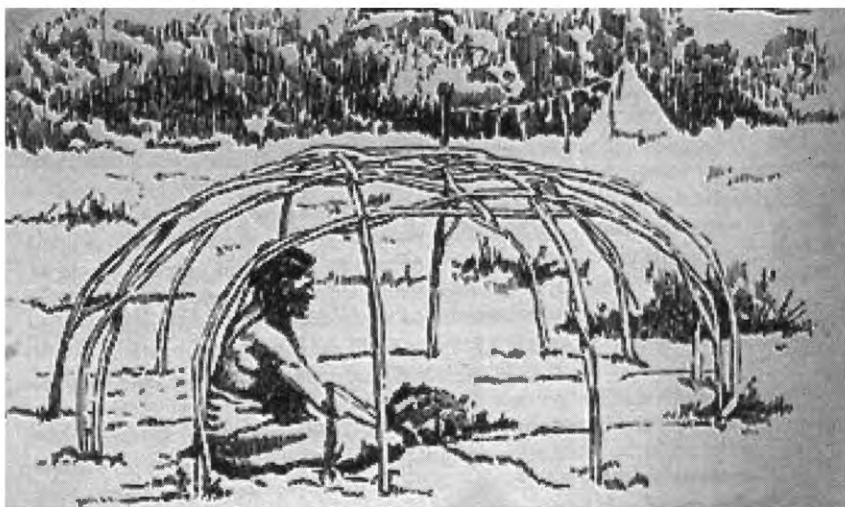
Rassemblées en un petit tas à cinq ou six pas de sa minuscule entrée, celles-ci attendaient le moment où elles seraient chauffées à blanc dans un autre trou du terrain, sous un amoncellement de bois.

Enfin, un peu sur la droite, à l'aide de la terre extraite, j'avais tenu à façonner moi-même un modeste rehaussement sur lequel j'allais respectueusement placer mon tabour, ma pipe et mon tabac juste avant d'entamer la cérémonie. Il y avait là de l'eau aussi... quatre pleines cruches qui correspondaient aux quatre phases du rituel.

À peine reconnaissable sous ses fourrures de castor, Eyoteh avait fait vœu de m'accompagner pour la cérémonie envisagée. Il était lui-même secondé par l'un des jeunes du village, un de ceux qui me considéraient déjà comme un

"Vieux" pour avoir vécu un temps qu'ils ne connaîtraient jamais.

En le regardant allumer le feu destiné au rite par le jeu facile d'une "pierre à étincelle" que lui avait offerte l'un des Pères, je me suis pris à penser que le fait qu'il puisse ainsi me considérer me conférait une sorte de dignité. Malgré la dureté de ma vie, je nourrissais chaque jour un peu plus le sentiment d'être l'un des derniers rescapés d'un monde qui bientôt finirait de sombrer.



Structure de la hutte inipi

Il y avait déjà deux jours que je jeûnais et mon esprit commençait à voir éclore en lui une zone de liberté qui me ramenait des années en arrière, lorsque j'ignorais que de pouvoir décider vivre une telle chose était un privilège doublé d'une richesse.

En début d'après-midi, face à mon tambour, à ma pipe et à mes herbes, je me suis mis à rentrer en moi-même tandis que les pierres commençaient à chauffer.

Je savais comment suspendre mes pensées, non pas parce que je l'avais vraiment appris mais parce que cela

m'était facile. Lorsqu'on ne souhaite qu'accueillir en soi les fragrances de la Terre, de l'Eau, de l'Air et du Feu sans en désirer quoi que ce soit, un tel état s'installe de lui-même, hermétique au monde des mots... On l'apprécie parce qu'il est une initiation en lui-même.

Comme toujours en cette saison de l'année, le jour est rapidement tombé. Après avoir joué du tambour pour convoquer toutes les Forces présentes et l'Esprit global des lieux¹, j'ai fumé la pipe avec Eyoteh tout en regardant le jeune entretenir le feu dont il avait la charge. Alors, j'ai ressenti la nécessité de pousser l'un de ces cris libérateurs semblables à ceux qui nous venaient autrefois lorsque nous partions pour une longue marche. Puis, après m'être dépouillé de mes vêtements, je me suis fait tout petit et je suis entré dans la hutte, un sac de cèdre à la main.

Désormais, je me faisais l'hôte des entrailles de la Terre... Désormais, je me devais de chanter comme un nouveau-né qui se serait laissé aller à pleurer pour attirer l'attention de sa mère.

Enfin, lorsque la hutte fut saturée de mes plaintes, le jeune garçon en souleva la porte et commença à faire rouler devant lui à l'aide d'un bâton quelques-unes des pierres qu'il avait chauffées à l'extrême jusqu'à ce qu'enfin celles-ci se logent dans le creux du sol, à un pas de moi...

J'ai attendu qu'il sorte puis, à tâtons, j'ai empoigné la première des cruches et j'en ai versé lentement le contenu sur les pierres, libérant du même coup l'Esprit de l'eau, pour qu'il enveloppe tout mon être...

Aussitôt, l'air de la hutte s'est gorgé de vapeur... Une moiteur suffocante au sein de laquelle on n'a guère que

¹ Dans toutes les Traditions ancestrales, non seulement chaque élément d'un lieu est doté d'une vie qui lui est propre – même embryonnaire quoique visant à l'expansion – mais le lieu dans son ensemble est pourvu d'une conscience globale, gardienne de sa mémoire et des informations menant au meilleur équilibre possible de tous ses constituants.

deux choix : celui de se révolter contre elle... ou celui de l'oublier en se réfugiant au plus profond de soi.

Nulle hésitation en ce qui me concernait. J'avais tant désiré ces instants depuis que je les ai eus à nouveau possibles ! Derrière le voile de la suffocation, il fallait parvenir à trouver la respiration de l'âme, faire fi des tensions du corps, de la tyrannie de la pensée et laisser la conscience déployer ses ailes d'aigle.

Je me souviens avoir semé une poignée de cèdre sur les pierres encore fumantes. Cela m'a aidé à monter au-dessus de moi aussi aisément que sur les barreaux d'une échelle.

Je n'étais plus qu'un enfant et je cherchais mon nom... Endehwan ? « *Non... Non... Pas celui-là, Migouna...* » ai-je protesté tandis que le visage parcheminé de ma mère apparaissait et occupait tout mon champ de vision. Mais déjà les traits de Migouna s'étaient effacés...

Mes mains allaient et venaient seules... Elles cherchaient dans l'invisible la possible carapace d'une tortue et le *kanyahté ka'nowa*¹ qui pourrait en naître...

Elles ont fini par la trouver et ce fut alors comme si je venais de toucher à la Terre fondamentale et que cette Terre était une île... Mais quelle île ? Je ne savais plus... l'île Manitoulin des Wendats ? Celle de Saint-John, de Cuper's Cove et de Plazenta ? L'île Sainte-Marie ? Peut-être n'y en avait-il jamais eu qu'une seule dans le grand rêve de cette vie dont je ne parvenais pas à me réveiller... Non, je ne savais plus... et pourtant c'était réconfortant.

J'ai tout à coup senti la sueur ruisseler le long de mon dos et sur mes tempes. Elle m'a paru presque fraîche tandis que je toussais la chaleur humide qui m'avait envahi.

¹ Le hochet chamanique.

Mes mains ont à nouveau cherché la tortue mais à son tour elle s'était évanouie et c'était à peine si je sentais maintenant le sol sous moi. Il se dérobaît à la manière d'une porte s'ouvrant sous mon assise.

Alors, j'ai entonné les premiers appels d'un chant et j'ai entraperçu le jeune qui, avec mille précautions, poussait devant lui les nouvelles pierres gorgées de chaleur... Elles ont rejoint les autres ; elles s'y sont mêlées comme des complices et j'ai aussitôt versé sur elles l'eau de la deuxième cruche. Un autre feu liquide m'a aussitôt enveloppé et pénétré...

Ne rien faire surtout ! Juste sentir un océan, une mer, un lac, une rivière en mon centre et m'y abandonner avec mes craintes d'homme. Je n'étais plus fait que d'eau... Sans eau pas d'île... Pas d'union non plus avec la totalité du corps de notre monde. *Stella Maris*... L'Étoile de la Mer... Cela disait tant, même si je n'y comprenais rien ou si peu !

J'ai perçu le flux du sang battre dans mes tempes. Le sang... N'était-il pas une eau à sa façon ? Cette interrogation m'a piégé. Elle témoignait d'un embryon de pensée alors que je devais absolument m'extraire de tout ce qui y ressemblait.

En cet instant, il m'a paru que c'était l'ombre des Robes-Noires qui me ramenait aux limites de mon corps, incitant celui-ci à se souvenir qu'il suffoquait. Le sang... ce devait être lui le piège, le prétexte. Échon n'avait-il pas en son temps répété et répété que c'était celui de Jésus qui avait sauvé les hommes ? Il n'avait rien compris et la multitude des Chrétiens non plus, c'était sûr. Le sang était une eau, oui mais...

L'eau qui s'échappe d'une mère qui enfante est-elle analogue à celle d'un fils délibérément sacrifié par son Père ? Quelque chose manquait à ma compréhension et je

sentais bien que ce ne serait pas les Chrétiens qui m'en fourniraient la réponse car ils ne l'avaient pas.

Je me suis secoué... Il fallait que je sorte de mes pensées, que je fuie mes poumons et ma gorge ! Il m'a suffi de trouver la force de reprendre le début du même chant... et le jeune garçon, lui-même haletant, est réapparu avec trois autres pierres avant de partir à reculons comme s'il fuyait cet Enfer dont nous menaçaient parfois les Robes-Noires. Non... ce n'était évidemment pas un tel espace qu'il avait capté, mais l'Utérus bouillonnant de la Nature tout entière qui me redéfinissait.

Sans attendre qu'une autre interrogation s'empare de moi, j'ai saisi la troisième cruche et, de tout mon être déployé, j'ai répandu son eau sur les nouveaux morceaux de roche polie qui se sont mis à hurler comme s'ils étaient écartelés.

Un peu de cèdre encore, le plus possible... et l'Esprit de la vapeur, presque insoutenable, a prié ma conscience de le suivre. C'était la seule solution. Il était un feu en suspension qui exigeait que j'oublie intégralement ma chair. Sans trop de peine, je me suis glissé entre ses gouttelettes et leur ronde m'a sorti de l'étouffement...

Des êtres dansaient entre mes deux yeux, minuscules, presque insignifiants mais si puissants... Le Feu de la Terre, celui de l'Eau et le Feu du Feu, nourriture et calcination ! Réfugié sur mes hauteurs, je suis parvenu à trouver doux et salvateur son impitoyable brasier parce que vrai et vrai puisque purificateur.

Oh, j'avais tant d'années d'exil à laver en moi ! Tant de saisons à avoir dû me résoudre à n'être que le simulacre de moi-même, une espèce de masque en devoir de survie !

Le souffle du quatrième chant est alors sorti seul de ma poitrine, tel un bourgeon qui éclot simplement parce que

c'est son heure. Je n'ai pas perçu la présence du jeune garçon... juste le bruit à la fois sec et sourd de la chute des dernières pierres qu'il faisait rouler sur les autres au centre de la hutte. Puis je me souviens à peine de ma main vidant péniblement sur elles l'eau de l'ultime cruche. Son Feu aérien a achevé de m'emporter...

Je n'ai plus eu d'autre perception de mon être que celle d'une brume lumineuse et de l'œil de ma conscience qui se tenait au centre d'un espace immaculé. La paix totale... Tout aurait pu s'arrêter là... Mon cœur aurait pu décider de suspendre ses battements...

Et pourtant... Un point, d'abord imperceptible, s'est peu à peu expansé au sein de cet océan virginal. Il a pris forme de lui-même ainsi que savent parfois le faire certains nuages dans la pureté des cieux.

Une Femme se tenait debout devant moi, autour de moi et peut-être même en moi. Comment dire autrement sinon qu'Elle occupait *toute la place de Tout*, à la fois imposante par sa majesté et tellement gracile...

C'était... Mon cœur éprouvait une terrible peine à oser le balbutiement d'un nom...

Aatentsic, la mère de tous les hommes ? *Marie*, la mère de Jésus ? Comment percevoir cette Femme dans sa vérité ? Comment capter les mots précis et justes ? La couleur de sa peau et celle de sa robe étaient elles-mêmes insaisissables.

Et voilà que tout à coup j'ai perçu la forme d'un enfant dans ses bras, un enfant qui tenait d'une main un *mandella* et de l'autre un morceau de pain.

J'ai eu presque peur tant et si bien qu'un bref instant, j'aurais voulu tout éteindre de leurs deux silhouettes qui n'en faisaient qu'une... Une seule Présence, une seule Réalité si volontaire mais si tendre aussi qu'elle me faisait mal. C'est alors que j'ai reçu son sourire, senti son Souffle me traverser... et que je me suis vu stupide avec ma pau-

vreté humaine... juste assez pour qu'un second sourire me soit offert et que quelques mots viennent me caresser.

– « Le nom est un obstacle pour toi, Wantan ? Il l'a toujours été. À commencer par le tien... Quant à moi, j'en porte beaucoup... Choisis donc celui que tu préfères et... si tu ne sais pas choisir, alors appelle-moi *la Mère de tous les peuples*... ».

La Mère ? C'était en même temps si évident et si difficile à accepter, à intégrer ! Devais-je comprendre l'Ancêtre des Ancêtres ? Elle était pourtant si... jeune qu'elle semblait dire que rien ne l'avait jamais troublée.

« Oui, *la Mère* », a-t-elle répété en moi. Puis elle a disparu comme si le soleil ou la lune s'étaient estompés d'un coup dans une cruelle douceur à jamais semeuse de nostalgie.

– « Oh... »

Je me souviens de ce cri, de cet expir épuisé qui a jailli de ma poitrine dans le sacré de l'instant. Il m'a fait retomber dans ma chair et l'obscurité étouffante de mon sanctuaire.

J'ignore combien de temps je suis resté là, abasourdi, assommé tout autant qu'émerveillé. Je sais seulement qu'à un moment donné j'ai relevé la tête pour apercevoir furtivement le visage d'Eyoteh se profiler par la porte entr'ouverte de la hutte. Le vieillard avait dû entendre mon cri. Il ne disait rien mais la fixité de sa silhouette laissait filtrer une sorte d'inquiétude.

Lentement, tout en contournant avec mille précautions le tas de pierres qui continuait de diffuser une incroyable chaleur, j'ai fini par sortir du ventre de la Terre qui m'avait reçu.

Dans l'air terriblement glacial qui me saisissait, j'ai pourtant attendu un moment avant de revêtir mes habits, de raccrocher à mon cou ma griffe d'ours et ma petite croix

puis de fixer mes plumes à l'arrière de mon crâne. Mon corps me faisait mal de toutes parts mais ma peau avait besoin de respirer comme elle ne l'avait sans doute jamais fait.

Je n'ai rien voulu raconter de ce que je venais de vivre car je l'aurais vécu comme une trahison. Du reste, on ne me l'a pas demandé ; cela eût été indécent. Après peu de mots et puisque la lune se montrait dégagée, nous avons résolu de rejoindre la hutte où je vivais. Nous en retrouvâmes le chemin sans trop de peine et ensuite, avec un peu d'effort, nous pourrions nous y entasser afin d'y passer le restant de la nuit.

Il m'a fallu plusieurs jours pour sortir du mutisme qui s'était tout naturellement installé en moi. À plusieurs reprises, j'ai dû renvoyer dans leurs maisons longues quelques habitants du village venus me consulter. Je ne pouvais pas tricher pour simplement satisfaire leurs attentes ; je me tenais encore trop peu arrimé à mon propre corps et pas assez maître de mes émotions pour être de bon conseil à qui que ce fût tout en espérant de surcroît quelque contact avec l'Invisible.

En vérité, je me "vivais moi-même" comme éclairé du dedans, comme l'une de ces pierres que l'on vient de briser et qui prend conscience des cristaux endormis qui attendaient en elle.

Enfin peu à peu, lorsque le silence eut fait son œuvre non pas de guérison mais d'apaisement et de réconciliation, j'ai commencé à faire de longues marches solitaires sur l'île Sainte-Marie. D'abord parce qu'elle se révélait miraculeusement dans sa beauté hivernale et ensuite parce que j'espérais y trouver un morceau de bois à sculpter, un de ces morceaux rares que l'œil doit apprendre à repérer puis à ressentir pour le sacré de ce dont ses formes sont destinées à enfanter.

Mon projet s'était imposé de lui-même. Je voulais y sculpter la silhouette de *la Mère de tous les peuples*, avec sa puissance gracieuse et aussi peut-être le Fruit de Vie qu'Elle portait dans ses bras... Peut-être... si l'un comme l'autre acceptaient de se laisser "saisir" entre les fils et les nœuds d'un bois qui se placerait sur mon chemin.

Désormais, c'était limpide... Mon cœur ne cessait de me répéter qu'*Aatentsic* et *Marie* avaient le même visage profond, que leur Essence était *Une* et que c'était par la Grâce de Son enfantement perpétuel que l'Humain pouvait apprendre à accoucher de lui-même en chaque homme et chaque femme. Découvrir cela était tellement grand !

Un jour, je l'ai trouvé, mon morceau de bois. C'était un gros bâton lourd et noueux dont l'écorce n'était déjà plus que souvenir et qui appelait à être empoigné puis respectueusement travaillé au couteau. Il m'attendait en lisière d'une forêt, sur l'une des crêtes de l'île, dépassant légèrement de la neige qui recouvrait un fouillis de fougères couchées et brûlées par le gel.

Je l'ai reconnu rapidement, soupesé, retourné dans mes mains ; j'ai même compté ses nœuds puis caressé les courbes de ses torsades. Un visage s'en dégagait déjà, un ventre arrondi peut-être et une longue jambe dont le pied semblait vouloir se poser sur une roche.

Je n'ai pas tardé à placer ce trésor sur ma poitrine tout en contemplant, devant moi et en contrebas, le spectacle fascinant du "*sentier qui marche*" charriant sur sa traîne blanche d'énormes blocs de glace. La virginité... mais une virginité enceinte. C'était plus qu'humain et cela m'a soulevé.

J'ai pris tout mon temps pour le façonner, mon morceau de bois. Ce serait un bâton de marche, c'était certain, faute de pouvoir être un bâton de parole puisque je n'étais convié à aucun partage pour la bonne raison que les Chré-

tiens ne les concevaient pas. Faire tourner un bâton de parole, comme faire tourner un calumet... tout cela n'était jamais que rites "païens".

Je voulais le laisser s'exprimer, ne pas l'entamer trop vite avec la lame de mon couteau. De toute évidence, la moindre de ses torsades ne parlait que du secret de notre Mère à tous et du respect que tous les êtres Lui devaient. Je me souviens particulièrement de cet instant où je me suis encore stupidement demandé si les formes féminines que j'allais en faire ressortir allaient plutôt évoquer *Aatentsic* ou *Marie*. C'était ridicule... Unir les deux dans le bois devait être aussi simple que cela s'était fait dans mon cœur... du moins si ma tête ne s'en mêlait pas.

Cela m'a demandé une lune, je crois, pour comprendre ce que l'esprit de l'arbre qui habitait mon bâton voulait me communiquer de "l'Éternelle Enfanteuse". Il en est né une longue femme aux cheveux à demi-couverts d'un voile et à demi-emportés par le vent... Sa robe, qui moulait sa jambe gauche, en laissait dépasser le pied, lequel reposait sur un rocher ou sur la crête arrondie d'une vague, selon ce qu'on préférait...

Mais surtout, surtout, la forme d'un enfant était venue s'inscrire d'elle-même dans le creux de l'un de ses bras, un nouveau-né dont les jambes se croisaient pour évoquer la queue d'un poisson... Enfin, à l'extrémité de son autre bras, un *mandella* apparaissait, soutenu par une tache brune dans le bois.

Je n'avais rien décidé... Du symbole de Celui qui enseignait aux pêcheurs, à celui de la Femme qui offrait sa protection, discrète bien que libre, tout était là, régnant simultanément sur la Terre et l'eau...

À ce moment-là, je l'ai bien vue, cette île que la *Mère de tous les peuples* représentait dans son essence... Elle ne pouvait être que celle des Wendats confondue avec celle de

cette ancienne Avalon¹ des Chrétiens un jour évoquée par mon ami John... Tout se rejoignait.

À compter de cette période et tandis que nous étions au cœur de l'hiver, j'ai décidé de franchir de temps à autre la palissade du village pour y soigner ceux qui ne pouvaient se déplacer et qui ne craignaient pas d'affronter les réprimandes des Pères. C'est lors de l'une de ces visites que j'ai constaté que les Pères en question étaient secondés par des "Sœurs" qui logeaient dans une maison de la *Seigneurie de Sillery*.

Il m'était arrivé d'entendre parler de leur existence mais, jusque-là, je n'en avais jamais vraiment rencontré. Je veux dire en personne. À ce que j'avais compris, les Pères les considéraient comme des subalternes. On les appelait *Hospitalières*, un nom qu'on a dû m'expliquer parce qu'à mon sens il ne correspondait en rien à ce que j'entendais par hospitalité. Les seules que j'avais alors fini par croiser rapidement entre les maisons longues m'avaient paru si dures, si méfiantes et si méprisantes sous leurs "robes à mourir", que les Pères faisaient presque figure de saints hommes à leurs côtés.

Si elles n'avaient évidemment jamais rencontré en elles le regard d'*Aatentsic*, au moins auraient-elles pu refléter celui de *Marie*.

Mais non... J'en ai même entendu une en pleine colère à la seule vue de mon bâton planté dans la neige, à la porte d'une maison longue, signe que j'étais là et que je communiquais avec l'Invisible pour un malade. Un scandale puisque tous les malades leur appartenaient !

L'hiver s'est ainsi écoulé. Entre quelques anicroches avec les Robes-Noires et les Hospitalières qui, décidément,

¹ Sur le territoire de Terre-Neuve, Saint-John, Cuper's Cove et Plazenta (Placentia) sont situées sur la péninsule d'Avalon, ainsi nommée en mémoire de l'Avalon britannique, point de départ mythique de la christianisation de l'Angleterre.

ne s'appréciaient pas tant que ça, les Wendats et les quelques Montagnez qui vivaient là m'ont adopté autant qu'ils le pouvaient. Et cela en dépit des sanctions que le dieu-Christ était sensé faire pleuvoir sur leur tête... à moins que Sa Mère n'intercède en leur faveur, ce sur quoi ils comp-
taient certainement.

Enfin le premier printemps est arrivé avec l'apparition dans le ciel des grand "voiliers" d'outardes. Pour une fois, j'avais une idée... Un plan s'était peu à peu dessiné en moi. Il avait pris corps à partir d'une interrogation que j'avais naïvement formulée en présence de l'un des hommes du village devant le spectacle toujours aussi fascinant du fleuve charriant ses derniers blocs immaculés

– « Dis-moi... d'où viennent toutes ces eaux glacées ? J'ai beaucoup voyagé mais si peu vu... » ai-je un jour demandé à un homme du village.

– « D'où elles viennent ? Je n'y suis jamais allé mais... de ces grands lacs, je crois, que les Iroquois ont voulu pour eux seuls... »¹.

Mes yeux se sont dessillés un peu plus. C'était la seule réponse que j'attendais. Ainsi, si je remontais le cours du *sentier qui marche*, je me rapprocherais de là où j'avais été ravi aux miens. Ma direction devenait plus claire et plus précise que jamais, elle s'imposait avec exigence quoi que je puisse trouver ou ne plus trouver à son point d'arrivée.

– « Connais-tu quelqu'un qui sait marcher pour aller par là, vers l'ouest ? »

– « Quelqu'un ? Il y a bien quelques fous, oui, mais c'est dangereux ; les Iroquois sont partout. Il faut vraiment aimer les fourrures et les Français et être *marcheur* pour retourner là-bas... »

– « Mais en connais-tu un, toi, Mégahan ? » ai-je insisté, bouillant d'impatience.

¹ Essentiellement le lac Ontario.

– « Il en vient un tous les ans ici à cette époque... Il rend visite à son père, un Montagnez dont la femme était française... une des premières Blanches chrétiennes à être venues... Il est aussi audacieux que l'était sa mère ! »

Une demi-lune plus tard, une petite chaloupe déposait sur l'île Sainte-Marie un homme solide comme un roc, un "sang-mêlé", qui portait un mousquet et dont la longue chevelure réunie en une sorte de queue plus ou moins tressée s'échappait d'un chapeau taillé à même la fourrure d'un coyote...

Chapitre XVII

Vers le lac Nipissing

Le lendemain de son arrivée, je le rencontrais sans plus attendre. Il s'appelait Sam mais, en réalité, c'était plutôt Samuel en l'honneur, m'a-t-il aussitôt dit, de "Monsieur de Champlain" que son père avait bien connu et respecté¹. Lui-même, assurait-il, l'avait rencontré alors qu'il avait un peu plus de vingt ans ; il ne cachait pas en être fier tout comme le fait d'avoir une mère française. Il parlait bien sûr le Montagnais mais aussi le Wendat avec une certaine aisance, "à force d'être allé vers les grands lacs de l'ouest".

– « Tu es chrétien ? » m'a-t-il demandé d'emblée.

– « Si on veut... »

Ma réponse – on ne peut plus sincère – l'a fait rire.

– « Je m'en moque, vois-tu... »

Nos regards se sont aussitôt trouvés et je crois que c'est de cette spontanéité respective qu'est rapidement né ce qui pouvait ressembler à une complicité toute simple.

¹ Samuel de Champlain, grand navigateur, géographe et cartographe est considéré par beaucoup comme le "père de la Nouvelle France". Après un premier voyage en Amérique du Nord en 1603, il fonde la ville de Québec en 1608 et y meurt en 1635.

C'est de cela qu'a dépendu la suite de mon retour aux sources.

– « Il paraît que tu veux aller là-bas, Wantan ? »

Je savais bien ce qu'il voulait dire par "là-bas"...

Comme chaque année à la même époque, Sam cherchait à organiser une "longue course vers l'ouest" selon l'expression qu'il utilisait volontiers. Pour lui, cela voulait dire un interminable et hasardeux voyage sur les rivières et parmi les profondeurs boisées à la manière rude de tous les "marcheurs des bois" et cela dans l'unique but de ramener le plus de fourrures possible pour les Français qui ne s'en rassasiaient pas plus que les Anglais.

Mon dilemme se situait là et il se montrait terriblement cruel pour l'homme que j'étais devenu. Soit je fermais les yeux sur des morts animales abusives annoncées, soit je perdais toute chance de retourner vers ce qui restait peut-être encore de mon village et de mes forêts.

En toute vérité, je dois dire que mon amour pour Yayenrà et les miens qui, dans mon cœur ne pouvait en rien être associé à un temps révolu, eut rapidement raison de mes questionnements et réticences. Avec ou sans ma présence Sam irait de toute façon courir les bois et moi, il fallait absolument que je parte. Une Main Divine m'était de toute évidence tendue et je devais la saisir.

Sam cherchait sept ou huit bons rameurs, deux "marcheurs" comme lui, bien exercés, et un pisteur montagnéz à l'œil vif. Quant à moi, c'était pour mon coup de rame, bien sûr, mais aussi pour l'entraide et le Sacré que je pourrais convoquer parmi eux au besoin. Car il y croyait, au Sacré, et il tenait à ce que je n'en doute pas.

– « Tu crois que je n'y vais que pour le profit ? me fit-il un soir autour d'un feu. Tu te trompes... La forêt, c'est d'abord chez moi. Partout où il y a de la forêt ! Je la respire, vois-tu, la forêt... Mon cœur en a besoin pour battre et

pour aimer la vie qui m'a été donnée en cadeau. Par le Père des Chrétiens ou le Grand Esprit ? Ça, ça m'est égal parce que ce sont des mots et que ma mère et mon père le savaient bien pour s'être aimés comme ils l'ont fait. »

– « Ils s'en sont retournés tous deux sur l'autre versant de la vie ? »

– « Oui... Mes frères et sœurs aussi. »

Sam ne m'en a jamais dit davantage ; la question était trop sensible pour lui.

Quelques jours plus tard, tous les membres de notre "course" étaient réunis. La plupart se connaissaient déjà entre eux. Il nous fallait aussi une grande barque à fond plat... Ce ne fut pas difficile.

Une certaine aube de printemps, alors que les crossées duvetées des premières fougères commençaient à se dérouler et que les trilles pourpres surgissaient dans les sous-bois, nous avons donc quitté l'île Sainte-Marie. J'étais bien conscient que le voyage serait périlleux et éreintant...

Il fallait tout d'abord remonter à contre-courant le "*sentier qui marche*" durant huit ou neuf jours en dormant ici et là jusqu'à un gros village qu'on appelait Ville-Marie et ensuite... Cela devenait un peu plus compliqué... Je "verrais bien", m'avait dit évasivement Sam qui comptait beaucoup sur ma stature, mes muscles et pour ma capacité à pouvoir manœuvrer au besoin une petite voile.

Bien évidemment, nous pouvions rencontrer des Iroquois ; il en venait sans cesse davantage. Pour eux, c'était aisé ; ils descendaient le fleuve sur des canoës d'écorce ou se déplaçaient rapidement en bandes sur les rives.

Sam comptait les distances comme les Français, en lieues ; il y en avait soixante selon lui entre l'île Sainte-

Marie et Ville-Marie... une île également¹. Cela m'a fasciné et interrogé. Encore une fois, j'allais d'une île à une autre. De plus, ces dernières semblaient avoir été toutes deux dédiées à la mère du dieu-Christ.

Ainsi la *Mère de tous les peuples* n'en finissait pas de me suivre, à moins que ce ne fût plutôt l'inverse car je ne me séparais pas un instant de mon bâton sculpté. En peu de temps ce dernier m'était devenu presque aussi cher que ma griffe d'ours et sa voisine, la croix de Képawisk. J'avais également emporté le vieux tambour et la pipe qui m'avaient été offerts mais eux, c'était autre chose. Ils me reliaient également au Sacré cependant... ils n'avaient pas encore écrit d'histoires à eux dans mon cœur.

On le sait, "posséder" ne signifiait pas grand-chose pour mon peuple ; on était tout au plus l'héritier momentané d'un objet. Toutefois... nous admettions que certaines "choses" étaient parfois plus que des choses, qu'elles n'étaient pas aussi transitoires que d'autres parce qu'entre elles et nous s'était lentement tissée une sorte de "lien d'âme" qui nous marquait mutuellement du même sceau de lumière. Une lumière "arc-en-ciel" disait-on alors parce que certains êtres pouvaient la voir ainsi, tel un fil d'araignée couvert de rosée et scintillant au soleil.

Tout comme Tséhawéh, il m'était arrivé d'apercevoir furtivement de semblables liens et je savais que s'il en existait un depuis longtemps entre ma griffe d'ours, ma croix de métal et moi, il s'en tissait un de même nature entre mon "Bâton-Mère" et mon cœur.

Je me souviens que ces pensées ont tourné en moi tandis que nous ramions d'un rythme lent et puissant à faible distance de la rive nord du fleuve. En faisant intérieure-

¹Ville-Marie est l'ancien nom donné par les Sulpiciens en 1642 à l'île de Montréal, distante d'environ 250 kilomètres de Québec. À la rame et à contre-courant le voyage s'étirait au minimum sur une semaine si tout se passait bien.

ment le tour de "mes maigres biens" jamais pourtant je ne me serais dit "tout cela est à moi, cela m'appartient" mais plutôt "tout cela est un peu de moi, de ma chair invisible"... Et je l'aurais pensé et dit avec une conscience féminine... Avec la sensibilité d'une femme qui vient d'enfanter et qui sait que, bien que son fruit ne lui appartienne pas, sa propre sève y coule malgré tout.

Le "*sentier qui marche*" se montrait parfois si large et les forêts qui l'escortaient si denses et douces à voir que, de longues heures durant, j'en ai été émerveillé jusqu'à oublier l'effort soutenu que me demandait chaque coup de rame.

De temps à autre, les rives venaient à se peupler de maisons sur d'assez longues distances. Oui, à l'évidence, il n'y avait pas que les Iroquois et les Anglais... Les Français aussi savaient comment tout grignoter !

Ce fut "chez eux", bien sûr, que nous avons fait halte chaque soir. Des lieux souvent bons et généreux, des granges aménagées et puis aussi des "tavernes" où il m'est arrivé de me sentir mal à cause du jeu nauséabond auquel des hommes et des femmes se livraient. Il y avait là ce qu'ils appelaient "de la bière" et qui leur faisait perdre le sens tout aussi aisément que l'eau de feu. La plupart de mes compagnons de voyage s'y faisaient piéger ou plutôt volontiers prendre tant ils semblaient habitués aux lieux et aux types de rendez-vous que ceux-ci sous-entendaient.

Certaines femmes de mon peuple ou qui y ressemblaient y prenaient manifestement plaisir. Cela me fit honte. Peut-être était-ce la misère ou la violence qui les y poussaient ? Ce sont celles-là que les Blancs commençaient alors à appeler *squaws*¹ d'un ton méprisant et dégra-

¹ Initialement, le terme "squaw", d'origine algonquienne, signifiait "femme" ou "épouse". Ce n'est qu'avec le temps qu'il est progressivement devenu péjoratif au point d'être maintenant proscrit par les peuples autochtones.

dant comme s'ils disaient "femelles". Je l'avais déjà remarqué à Baston.

Cela me faisait mal d'assister à cela... Une nuit, j'en ai même dormi dans notre barque. Ces mœurs n'avaient rien en commun avec la saine liberté des corps et des cœurs qui avait été celle des villages de ma jeunesse. On aurait dit que les interdits des Chrétiens incitaient sournoisement à la bassesse et que les âmes y apprenaient l'hypocrisie. Tout cela ne faisait que solliciter le mâle et la femelle dans des instincts si premiers que je n'en voyais pas de tels chez les animaux. Qu'il séduise ou domine, jamais l'animal ne méprise ni ne salit l'autre...

Il pleuvait le jour où Sam nous annonça de sa voix bien timbrée que nous arrivions en vue de Ville-Marie. Un soulagement, même si nous étions encore fort loin de notre destination... Notre barque était pourvue d'arceaux de bois sur lesquels avait été tendue une toile protectrice. Cela obturait notre vue et rendait plus difficile le maniement des rames mais en l'occurrence, c'était bien utile. En vérité, nous étions tous épuisés...

Ville-Marie... en approchant la grande île sur laquelle elle avait été construite, j'ai eu peine à apercevoir la grosse colline dont on m'avait parlé et que les Français appelaient "Mont-Réal" pour faire honneur à leur "très grand *sagamo*". Elle était prise dans la brume.

À un moment donné, j'ai pourtant clairement vu que le fleuve se scindait en deux, ou plutôt qu'il continuait à main gauche tandis que Sam nous faisait prendre un passage plus étroit vers la droite qui donnait l'impression de contourner l'île par son arrière. Selon Sam, l'endroit se nommait *Tio'tiaké*.

– « C’est la *Skwanoti* ! » s’exclama à son tour le pisteur montagnéz¹. Il ne faut pas s’arrêter ici... Souvent trop d’Iroquois... C’est dangereux. Il faut vite la remonter... »



Ville-Marie en 1642

Sam approuva.

– « Nous irons jusque là où commence la rivière *Oda-wa*. Nous pourrons y dormir et nous y laisserons la barque².

C’est en effet ce qui est arrivé. Nos manœuvres ne furent cependant pas faciles. Les fonds se montraient parfois bas, il y avait des îlots et des roches et à de nombreuses reprises il nous a fallu utiliser notre seule perche pour nous dégager des sables et de la rive aux contours imprécis.

Le tout petit village partiellement fortifié où nous avons passé la nuit était à part égale habité par des Français et par le peuple des *Nishnaabegs* qui ressemblait beaucoup

¹ La rivière Skwanoti est aujourd’hui appelée Rivière-des-Prairies.

² La rivière Odawa porte dorénavant le nom de Rivière des Outaouais.

au mien, ne fût-ce qu'à cause des cheveux que les hommes aimaient à porter haut au-dessus de la tête.

Comme annoncé par Sam, nous avons laissé là notre barque à fond plat en échange de quelques canoës en écorce, infiniment plus légers et semblables à ceux que j'avais toujours connus. Les eaux allaient se montrer plus impétueuses et ce serait mieux ainsi avec de simples pagaies, même si nous devions parfois porter nos embarcations sur l'épaule en cas de danger. Et toujours les Iroquois pour troubler nos pensées... peut-être même des Anglais.

– « Je sais, Wantan... Cela te paraît ne pas avoir de sens pour nous de revenir ici chaque année après tout ce qui s'est passé. Mais tu verras, les animaux y sont beaucoup plus nombreux ! Les castors et les renards roux surtout. Sans oublier les ours. Je les aime bien ceux-là... De toute façon, regarde-toi... Tu n'es pas moins fou que nous ! Tu crois vraiment que tu vas retrouver ta famille ? Je te l'ai dit, nous, nous n'irons pas jusqu'au bout... Jusqu'au lac *Nipissing*. Après, ce sera tout ! Nous voulons conserver notre scalp ! »

Cela avait été entendu dès le départ. À un moment donné, je continuerais seul car aucun "marcheur", arrivé à un certain point, ne poursuivait vers l'ouest ni vers le sud. Ce n'était plus comme autrefois.

– « Tu connais le Père Paul ? ajouta encore Sam. Il a été l'un des derniers à faire tout ce chemin au complet... mais en sens inverse. Alors toi... »

Ses mots laissés en suspend étaient éloquents. Ils esquisaient le pire et disaient vrai. Cela m'était égal... J'avais surmonté trop de choses pendant trop longtemps pour commencer à cultiver la peur ou l'angoisse.

Après le lac *Nipissing*, je marcherais comme je le pourrais, je longerais la *rivière aux Français*¹, je parvien-

¹ Cette rivière est aujourd'hui appelée Rivière des Français.

drais jusqu'à "notre" très grand lac puis, de là, en suivant ses berges et en marchant, je descendrais jusqu'au nôtre... le *Ouentironk*¹.

Sam m'avait déjà montré une sorte de carte dessinée sur une peau. Il avait toujours celle-ci avec lui dans sa besace, comme un trésor, parce qu'elle illustrait l'espace de son cœur et de sa respiration. Lui et moi n'aimions pas la forêt pour exactement la même raison ni de la même façon, mais nous l'aimions...

Il m'est difficile de dire combien de jours nous avons payagé sur la rivière *Odawa* car je les ai vécus dans un état second. On ne comptait plus les rapides, les zones de portage où il nous fallait remonter sur le rivage, pénétrer dans des forêts inextricables, sans parler des incessantes agressions des *barikuis* et des mouches, particulièrement carnassières en cette saison. Malgré nos onguents de pâte rouge, nos petites plaies s'accumulaient et s'infectaient. Parfois, certains d'entre nous en étaient pris d'une fièvre...

J'étais presque heureux néanmoins, heureux de retrouver "tout cela". Les premiers jours, je me souviens avoir chantoné en remerciement aux Forces de la vie qui m'avaient soutenu jusque là, à la *Mère de tous les peuples*, à ses Fils, *Yoskaha*, pour ses partages avec les hommes, et Jésus, bien sûr, qui en avait fait tout autant... ainsi même qu'à leurs frères... Car, en vérité, dans le cours libre de mes réflexions, je me suis alors souvenu que l'un et l'autre avaient eu des frères que l'on avait dit jumeaux : *Téwisca-ron* et *Thomas*.

Peut-être que jadis Échon n'aurait pas été tout à fait d'accord avec cela mais n'était-ce pas lui qui, en énumérant les amis du dieu-Christ nous avait affirmé, comme une confiance, que Thomas² voulait dire "jumeau" parce qu'il

¹ Pour rappel, l'actuel lac Simcœ.

² Téoma signifie en effet "jumeau" en Araméen. L'Évangile de Jean mentionne par ailleurs "Thomas appelé Didymus", c'est-à-dire "le jumeau".

lui ressemblait beaucoup ? Je me suis un instant demandé pourquoi j'avais retenu un tel détail alors que je l'avais si peu écouté parler... C'était très étrange car cela me donnait l'impression de stimuler en moi des espaces indéfinissables, des mémoires enfouies.

Et si, dans le cercle de mes vies, je n'avais pas toujours été Wendat ? On ne parlait pas de ces choses dans notre Tradition. On se référait plutôt aux Ancêtres, cependant... ces Ancêtres avaient-ils toujours eu la même "couleur d'être" ? Nous aussi nous avons nos limites et nos incohérences. Où avait donc commencé l'histoire de nos âmes et où allait-elle nous mener ?

Alors oui, j'ai chanté à mi-voix pour remercier... Hélas, j'ai fini par m'apercevoir que mes réflexes ou mes habitudes d'homme-médecine qui voulait toujours tout relier à tout dans le Visible comme dans l'Invisible ne plaisaient pas à tous. Mes "incantations" prenaient un peu trop de place. On me l'a dit et je me suis tu, une fois de plus spectateur de ma différence.

Sam - dont la perception du Sacré n'était décidément pas la mienne - aurait voulu que je m'amuse moi-même de ce qu'il appelait mes "manies" ou mes "superstitions", non pas qu'il n'ait cru en rien de ce qui faisait sa Tradition paternelle, ni de celle de sa mère mais parce que la plaisanterie facile face au Divin était pour lui une façon de contourner les interrogations qui donnent de la profondeur à une vie.

Il est beaucoup d'êtres qui réagissent ainsi. Le rire n'est pas nécessairement pour eux l'expression d'une véritable joie ni d'une saine détente de la conscience. Il traduit une fuite, voire parfois une déroute devant ce qu'ils présentent "tellement grand" que cela leur fait peur.

Rares sont ceux qui peuvent regarder en face la vanité de leur propre existence car la seule idée du vertige qui les attendrait alors les effraie.

Et pourtant... Il faut qu'un passage en ce monde signifie quelque chose, qu'il équivaille ne serait-ce qu'à l'impact d'une goutte d'eau sur l'océan qui s'en trouve nourri...

Aussi loin que je pouvais chercher dans mes souvenirs, ces réflexions et ces certitudes avaient toujours résonné en moi telles des évidences qui me poussaient à vouloir gravir tous les sommets de la beauté du monde.

Depuis des éternités je savais que la vie se nourrit de mort et que la mort ne fait que boucler un cycle pour en engendrer un autre appelé à parfaire le précédent... Dès lors, l'Esprit du Sacré avait naturellement pris toute la place dans mon cœur et m'incitait régulièrement à m'éloigner de tout ce qui, selon lui, ne respirait pas assez la Lumière...

Ce fut ainsi que, bien souvent, dans ce retour aux sources que Sam et ses compagnons me permirent de vivre, j'ai passé mes nuits un peu à l'écart. En fouillant avec émotion la voûte étoilée, j'y cherchais *Stella Maris* ou une *Ourse*, j'y guettais quelque possible apparition des *Sept sœurs et de leurs parents*¹ ainsi que celle de cette *Étoile du Soir* qui sait également si bien se faire *Étoile du Matin*².

Je ne sais plus si lors de cette longue course vers l'ouest de mon monde je suis parvenu à distinguer dans les cieux les *Sept sœurs et leurs parents* mais toujours je les y ai cherchées. Celles-ci étaient chères aux Wendats parce qu'on disait qu'en se rapprochant de la Terre, l'une d'entre elles était tombée amoureuse d'un des peuples qui y vivait – le nôtre bien sûr – et que son père, compatissant, lui permettait parfois de lui rendre visite. On disait aussi que c'était facile parce que le Grand Esprit avait créé un trou dans le ciel pour cela...

¹ C'était ainsi qu'était traditionnellement appelée la Constellation des Pléiades, laquelle n'est pas toujours visible en fonction des saisons.

² Vénus qui, en réalité n'est pas une étoile mais une planète.

En me voyant régulièrement m'isoler, Sam et les autres me crurent taciturne. Ils m'en firent la remarque sur le ton de la moquerie. Je les comprenais. Qu'aurais-je pensé à leur place, avec leurs routes si différentes de la mienne, en voyant un "soi-disant homme-médecine" nourrir un rêve fou de retrouvailles et risquer sa vie avec eux en ne profitant d'aucun plaisir, pas même celui de partager un peu d'eau de feu ?

Mais non, ils se trompaient et je voulais qu'ils le comprennent. Je n'étais aucunement taciturne ; c'était autre chose... Ce fut en entendant à mon propos une réflexion piquante dans la bouche du pisteur montagnez qu'un soir j'ai décidé de me lancer un défi.

– « Tu as un bol ? lui ai-je fait tout à coup en empoignant fièrement mon bâton à la lueur du feu. Verses-y un peu d'eau de feu... Je vous accompagne ! »

Cela a provoqué un rire général. Celui-ci fut cependant bref parce qu'on voyait bien que moi je ne riais pas et que c'était peut-être à cause d'une "magie" qui était mienne et qu'ils n'avaient pas soupçonnée.

Il n'y avait évidemment aucune "magie" envisagée dans tout cela. Un homme-médecine était supposé pouvoir s'entretenir de tout en pleine connaissance de cause et avec une certaine altitude. Alors après tout, si un peu d'eau de feu me rendait ivre, au moins pourrais-je discourir de l'ivresse...

Ainsi que j'aurais dû m'en douter, on ne m'en servit pas "un peu" dans le bol de métal cabossé qu'on m'a bien-tôt tendu tandis que les regards se faisaient curieux et goguenards.

D'abord, j'ai bu une toute petite gorgée de cette boisson qui rendait fou... Elle m'a brûlé, puis amusé. Je ne l'ai pas trouvée bonne mais surprenante... J'avais l'impression de pouvoir en suivre le parcours aux sensations quelque peu dévorantes jusque dans mes entrailles. Comme c'était

intrigant j'en ai donc bu une deuxième gorgée et possible-
ment une troisième car ce n'était finalement pas si mauvais
et aussi parce que je voulais essayer de comprendre ce que
cela faisait. Les Robes-Noires racontaient que le dieu-
Christ en avait spontanément "fait" à partir de l'eau d'une
grande cruche. Était-ce vrai ? Et, si c'était le cas, pour-
quoi ?

Bientôt, après encore une ou deux plaisanteries, on n'a
plus fait attention à moi. Autour du feu qui crépitait, la
conversation n'a plus ressemblé qu'à une sorte de vacarme
entre les éclats de voix desquels rien ne se disait... comme
dans la cale d'un certain navire. C'est alors que j'ai com-
mencé à ressentir les tout premiers effets de ce que je con-
tinuais à boire à gorgées pourtant mesurées. L'expérience
était si nouvelle...

Peu à peu, je me suis senti presque étranger à mon
corps ; non pas comme lorsqu'il m'arrivait de fumer le ca-
lumet trop longtemps mais différemment. C'était... sour-
nois. Et en effet, je me suis de plus en plus perçu extérieur
à ma propre pensée. Je m'éparpillais au-delà d'elle...

Avant que cela n'aille plus loin et qu'un vertige ne me
prenne, j'ai malgré tout eu le bon réflexe de m'éloigner et
d'aller m'allonger dans mon coin, au pied d'un grand pin
qui m'avait plu et que j'avais choisi dès notre arrivée.

Que faisais-je là ? J'aurais voulu trouver un tapis de
mousse pour y poser ma nuque mais il n'y avait que des ra-
cines rugueuses et des aiguilles sèches... C'était probable-
ment un bien car cela m'a arraché à cette forme d'incon-
science dans laquelle j'étais proche de me laisser engloutir.
C'est mon inconfort qui m'a secoué, qui m'a forcé à me re-
dresser puis à m'adosser au tronc de l'arbre.

Là, petit à petit, entre deux nausées, je me suis battu
contre ce qui n'était plus moi ; je me suis battu pour ras-
sembler mes pensées sans la moindre idée du temps qui
s'écoulait...

Un vent frais par bonheur est monté... Il m'a fait du bien et j'ai alors réalisé que les rires et les voix s'étaient éteints au même rythme que le feu. Un peu en contrebas, à vingt pas, il n'y avait plus guère que la lueur rougeâtre de quelques braises. Tout le monde dormait, chacun ballotté sur les eaux de son propre délire, jusqu'à l'oubli.

Les présences de la forêt, quant à elles, ne faisaient que commencer à s'éveiller, à tourner, à bruire. Elles m'ont aidé à plus pleinement reprendre conscience, à tout remettre à sa place dans ma tête et mon cœur.

Que s'était-il passé ? Pourquoi tant d'hommes et même de femmes - je l'avais vu - recherchaient-ils si souvent cet état ? Je me suis obligé à chercher... Son gouffre était encore si proche !

Enfin, une évidence s'est imposée : Derrière l'eau de feu et tout ce qui y ressemblait, les hommes aspiraient à l'oubli. L'oubli de ce qu'ils étaient ou regrettaient de ne pas être. Ils y vivaient la noyade de leurs peines et de leurs frustrations. Mais pourquoi l'oubli ? Là aussi la réponse m'est venue : L'oubli à cause de la peur. Oui, encore et toujours la peur et la peur en raison de leur éloignement d'eux-mêmes... et enfin leur éloignement à cause de l'oubli de *Ce* qui les faisait vivre... On tournait en rond mais dans un cercle qui, lui, était dramatiquement faussé...

Il y avait une dignité à vivre, une dignité qui sous-entendait une responsabilité, un devoir de respect, une gratitude à exprimer.

J'en étais certain maintenant, le Grand Esprit ou le Père du dieu-Christ se moquaient éperdument du visage qu'on Leur attribuait, qu'on Les adore ou pas et sans doute même qu'on croie en Eux ou non.

Ce qui comptait, c'était que *tout ce qui Est* prenne Conscience de *la Vie* en soi et en cultive le Sublime Souvenir. C'était que l'Oubli n'impose pas sa loi en rétrécissant les âmes puis en les coupant non seulement d'elles-

mêmes et de leur Essence mais de la magnificence de tous les mondes.

Cette nuit-là, j'ai mieux compris ce que, sans vraiment m'en être jamais aperçu, je voulais préserver en moi : la Mémoire... Bien plus que les souvenirs du petit Wantan qui avait grandi, poussé comme il le pouvait, puis aimé, peiné et souffert. *La Mémoire*... La Conscience du sceau indélébile qui faisait de mon être une parcelle aimante de la Nature tout entière, de la Terre et des Cieux, un enfant lucide d'*Aatentsic* ou de *Marie*. À jamais.

Ma griffe d'ours, ma petite croix de métal et enfin mon bâton... Ils disaient tout... non pas de moi mais de *ce* qui était derrière ce voile de chair qui me prêtait un visage.

Je suis resté éveillé ainsi une bonne partie de la nuit, allant jusqu'à remercier cette vertu inattendue de l'eau de feu qui, en dépit de tout, avait réussi à dilater quelque chose en mon être jusqu'à proposer un nouveau souffle à celui-ci.

Ce fut une nuit de total éblouissement, me souvient-il, car, par surcroît, je n'ai pas su compter le nombre de ces regards lumineux qui m'ont scruté à travers les profondeurs de la forêt. Cela courait furtivement, cela grognait ou lançait des cris, cela disait la multitude de ces "petites vies" curieuses et "assoiffées de Vivant" qui dansaient dans le Grand Cercle du Tout...

Nous avons payagé, porté nos canoës et marché quelques jours encore, jusqu'à l'épuisement, trop souvent dans l'eau jusqu'à la taille, mille fois griffés par les arbres et dévorés par les insectes. De temps en temps, un cerf et son troupeau apparaissaient au milieu d'un ravage avant de s'enfuir dans un délicieux bruit de sabots, parfois une mère *entiron* et ses petits nous observaient du sommet d'un arbre et souvent des cris de rapaces nous poussaient à lever les yeux. C'était beau... et cela m'avait tellement manqué !

Sam avait en tête un point très précis qu'il voulait rejoindre. C'était là qu'il projetait d'établir le camp à partir duquel lui et les autres chasseraient et poseraient leurs pièges. C'était aussi à partir de là que je les laisserais pour continuer seul, tentant le tout pour le tout, comme le fou que j'étais. Nous y sommes enfin parvenus après avoir péniblement porté nos canoës dans une zone marécageuse au cœur de laquelle il était bien difficile de ne pas perdre le cours de notre rivière¹.

Je me suis dit qu'à la bonne saison, la zizania, notre riz, devait y pousser en abondance et qu'il y aurait eu du bonheur à pouvoir le récolter comme autrefois en le secouant et en le faisant tomber dans le fond de nos frêles embarcations. Yayanrà et Migouna avaient tant aimé ces gestes de cueillette que la complicité de la terre et de l'eau leur suggérait alors !

Lorsque le lac *Nipissing* nous est apparu entre les troncs des pins et des pruches, il n'y avait pas la moindre ride à sa surface... Tout s'y reflétait avec une telle perfection qu'un respectueux silence s'est imposé parmi nous. Je me suis assis sur son bord et les autres m'ont imité.

Après un petit moment il a fallu que le pisteur et Sam nous secouent un peu pour que nous nous relevions enfin. Ils avaient raison. Il nous fallait repérer l'emplacement exact de l'ancien poste de traite qui avait été établi là. Si les Iroquois n'avaient pas tout saccagé nous devions en principe y trouver une ou deux cabanes et les structures de bois de quelques *tipis*.

Par bonheur, tout était encore en place. Pour mes compagnons d'un temps, cela marquait le terme d'un interminable mais traditionnel parcours. Pendant des lunes, ils al-

¹ Il s'agissait probablement de ce qu'on appelait "la rivière à la boue".

laient chasser, la plupart du temps à l'arc ou à la lance, Sam au mousquet. Malgré le bruit ? C'était leur choix et ils y risqueraient leur vie.

Quant à moi, dès le lendemain, je leur dirais adieu.

Chapitre XVIII

Le signe du Bâton-Mère

En vérité, ils furent très brefs, ces adieux... Nous avions passé presque une lune entière à ramer puis à pagayer à contre-courant, à porter nos canoës, à marcher dans la boue dans des conditions la plupart du temps terribles tout en redoutant constamment une soudaine attaque des Iroquois et, en quelques instants, voilà qu'il semblait ne rien rester de tout cela.

Pas d'attachement... Peut-être était-ce moi qui n'en avais jamais voulu. Je l'aurais aimé, pourtant... Nous étions hélas trop différents, partageant la même terre mais dans des contrées dont les frontières étaient par trop étanches.

En rassemblant sur la rive les quelques biens avec lesquels j'allais continuer, je me suis souvenu qu'il en avait été de même autrefois avec la plupart des enfants de mon âge. J'aurais voulu qu'ils soient mes amis cependant les singularités qu'inconsciemment je laissais paraître faisaient qu'ils ne pouvaient être que des silhouettes qui m'observaient de loin, puis, de temps à autre, se forçaient à m'adresser la parole.

Avec mes sœurs même, en dépit de toute l'affection que j'avais éprouvée pour elles et de mon attitude protectrice, je n'étais jamais parvenu à tisser de véritable lien. Quant à mes frères, je les avais peu connus. Ils s'étaient mariés et étaient donc partis vivre dans d'autres villages. Pas de complicité...

C'est étrange comme on peut rencontrer ou croiser des âmes, ne pas sentir leur empreinte sur soi et certainement ne pas davantage en laisser sur elles. Ainsi, sommes-nous souvent et désespérément à la recherche d'une famille, de *notre* famille.

Parfois, bien sûr, l'un de ses membres surgit alors qu'on ne s'y attendait pas, véhiculant avec lui une fragrance familière qui nous rend heureux et puis il disparaît, emporté tout comme nous par son destin ou cruellement arraché à notre cœur sans que l'on n'ait pu rien y comprendre...

C'est dans cet état d'esprit que j'ai saisi mon bâton, mon sac en écorce de bouleau, mon calumet, une couverture miteuse et, enfin, l'arc, les flèches et la lance qu'on avait bien voulu m'échanger contre les deux petits morceaux de métal qui me restaient encore de mon "métier de matelot". Quant au pauvre tambour, qui m'avait été offert par Eyo-teh, je l'ai abandonné. J'ignorais exactement pourquoi... Il m'avait peu servi, juste un hiver, et c'était comme si je me disais que je n'en aurais plus besoin là où j'allais. Il prendrait trop de place sur mon dos.

Après un échange de quelques paroles sensées appeler "bénédiction et longue vie", je suis donc parti, sans jamais me retourner, libéré de tout excepté de ma mémoire.

Le lac *Nipissing* s'étirait en longueur tout en s'éparpillant sur ses deux rives en ce qui paraissait être une multitude de petits bras, d'étangs ou de rivières caillouteuses. En dépit de ses eaux étonnamment limpides et calmes, il me

donna l'impression de se chercher lui-même. Alentours, tout n'était que forêt sur une infinie platitude. Je l'ai longé en suivant sa rive gauche régulièrement contraint de marcher dans son eau...

En faisant une pause, je fus alors surpris par la lenteur que j'imprimais à mon avance comme si toute sensation d'urgence s'était évanouie d'un coup. Je n'avais jamais été si proche de mon but, de la fin de mes interrogations, prêt à accepter l'implacable réalité d'un drame et voilà que je ralentissais ma cadence. Tout en moi semblait me dire que désormais plus rien ne pressait, que chaque pas que j'accomplissais devait prendre sa pleine valeur...

Plus d'une fois aussi je me suis arrêté pour contempler mon bâton et y retrouver les courbes protectrices de la *Mère de tous les peuples*. En peu de temps il avait pris autant de valeur à mes yeux que ma vieille griffe d'ours et la petite croix de Képawisk. Il représentait, je crois, une sorte de trait d'union entre l'une et l'autre, un pont entre deux façons d'inviter le Sacré en soi. Je ne pouvais douter que ce soit là que je doive en arriver. En réalité, je n'en étais pas même surpris car j'avais toujours su reconnaître dans mon "fond d'âme" des horizons de réconciliation.

Pour moi, contrairement aux Chrétiens, l'infinie Puissance du Vivant à laquelle je m'étais toujours référé n'avait pas vraiment eu besoin de nom. C'était d'ailleurs ce qui, dans mon peuple, en faisait la vastitude. Toutefois, cette même vastitude, j'avais fini par la deviner puis par l'éprouver aussi derrière ce que le nom du dieu-Christ et celui de sa Mère réveillaient dans mes profondeurs.

Le Sacré, le Divin avaient-ils besoin d'un nom figé pour se faire accoucheurs ? Peut-être, parfois... Tout au moins pour les consciences puériles, les aveugles de l'âme et ceux qui en avaient oublié l'empreinte permanente dans l'évidente et simple respiration de la Nature.

Alors je me suis mis à parler à Jésus, au dieu-Christ ; je me suis mis à L'aimer pour l'Absolu qu'Il devait représenter. Non pas pour ce que j'en savais mais pour ce que j'en ressentais et qui, à mon sens, avait été trahi. C'était irraisonné mais totalement intuitif et indestructible par sa simplicité.

Lorsque le cœur s'exprime sans réserve, on ne le trompe pas, quels que puissent être les arguments qui s'y opposent. Je ne devenais pas Chrétien, certes non... Je me percevais plus que cela... Je me savais *frère de la Vie et fils de la Mère de tous les peuples*. Dès lors, tout pouvait arriver...

J'avais entendu dire par John que les Chrétiens savaient facilement brûler ceux ou celles qui, selon eux, déviaient de ce qu'il convenait de croire. C'était certainement pour cette raison que le Grand Esprit ne m'avait pas fait naître parmi eux... Je serais cent fois monté sur le bûcher ! Oh, oui, je me moquais beaucoup trop des "il faut", des "vous devez" et des interdits asphyxiants que les Robes-Noires et leurs semblables attribuaient à Jésus.

Et plus j'y pensais, plus j'étais convaincu que celui-ci n'avait pu qu'enseigner l'art du Bonheur, c'est-à-dire celui d'Aimer pour la guérison de toutes les plaies. Jamais il n'avait dû menacer qui que ce soit !

Dès lors, cela voulait dire que derrière les règles que les Chrétiens s'étaient crus obligés d'inventer, il existait une Vérité unique qui rejoignait celle de mon peuple.

Rien ou pas grand-chose dans les mots ne pouvait prouver cela, bien sûr, mais les mots n'étaient jamais que des habits dont il fallait à un moment donné apprendre à se dépouiller pour se consacrer à l'art d'Éprouver.

Éprouver... c'était tout à fait cela et pour moi cela signifiait *sentir enfin la peau du Divin* à travers la Création qui s'offrait constamment et puis... se laisser inviter infiniment bien plus loin, au-delà d'Elle. En avoir le courage !

J'ai passé deux jours, me souvient-il, à remonter lentement le lac, me couvrant souvent de boue et d'herbes le visage et les bras afin de réduire les attaques des insectes. Le vieux Tséhawéh m'avait appris à ne pas trop maudire ces derniers ; tout d'abord parce qu'ils nourrissaient les poissons et les oiseaux avec lesquels nous-mêmes nous nous nourrissions et ensuite parce qu'à tout bien y réfléchir, nous aussi, la race des hommes, n'étions sans doute guère plus que des insectes à la surface de ce monde... et que le jour où celui-ci aurait décidé de nous laisser patauger dans notre propre boue puis de secouer son échine tout serait à refaire... C'était d'ailleurs ce qu'affirmait une très ancienne prophétie de chez nous, tel un appel à l'urgence de l'humilité.

Il y avait assurément de la mouche ou du *barikui* en chacun de nous... et même quelque chose de *la maladie*. Qui pouvait nier que l'humain mordait et tuait ? Bien souvent, il passait même sa vie à massacrer et à détruire dans toutes les directions sans seulement le réaliser comme s'il avait le droit de souveraineté sur tout. Qui également aurait dit le contraire ? Alors, il fallait que lui aussi accepte de mourir sans rien dramatiser lorsque son temps venait.

Je les ai laissé longuement défilier en moi, ces pensées, et je suis convaincu qu'elles m'ont rendu plus fort parce qu'elles m'ont aidé à tenir debout face au portail de l'Acceptation dont je m'approchais.

Enfin, le lac *Nipissing* fut derrière moi, me laissant aux prises avec la *rivière aux Français*, capricieuse, tortueuse, empierrée. Les Iroquois ne venaient que très peu sur ses rives, m'avait-on dit. Mais était-ce vrai ?

J'en ai également suivi le cours. C'était la seule façon de ne pas me perdre tant la forêt se montrait dense.

J'entends encore le chant des coyotes qui, à la nuit tombante, laissaient deviner leurs silhouettes, marchant en longues bandes à cent pas de moi comme pour m'escorter.

Je ne les craignais pas, du moins pas tant que je n'étais pas blessé... J'ai même chanté avec eux dans une sorte de jeu qui me faisait remonter des années en arrière. Je l'avais presque oublié !

Tout comme j'avais oublié que tous les animaux aiment à jouer. Pas pour "se distraire" ainsi que le font les humains mais parce qu'ils ont en eux la simple spontanéité de la Vie et parce qu'ils savent jusque dans leurs entrailles que la Vie elle-même est un jeu, *le* Jeu sacré de l'Esprit qui a besoin de Se dire à travers eux. Ce jeu-là est la fleur de leur instant présent, ce joyau que nous cherchons à faire éclore ou à ressusciter en nous.

Je me suis aussi remémoré ce Frère Michel et "son" François à l'étrange croix qui avait vécu avec d'autres au village de la Corde¹. Il aurait peut-être compris, lui... Mais tout cela n'avait plus d'importance ; je vivais chaque jour comme il venait et je rentrais chez moi...

Enfin, ce que mon peuple appelait *son* grand lac, *Karénonde*, s'est offert à ma vue. Les rives hasardeuses de la rivière m'y ont conduit après un nombre incalculable de chutes sur ses pierres humides et glissantes et tout autant d'égratignures.

L'immensité de son étendue et sa lumière si particulière m'ont invité à m'attarder sur les longues roches lisses et plates qui le bordaient par endroits puis à y passer la nuit. Je voulais y découvrir la beauté d'une aube.

De là où je me tenais et où j'avais établi mon campement plus que rudimentaire, il m'était impossible d'apercevoir ne fût-ce que les contours de son île sacrée, *Manitoulin*. Dans mes rêves, je l'avais un instant espéré mais... c'était ainsi et ce n'était pas le but de mon retour.

¹ Voir chapitre V.

Quelle indicible émotion pourtant à la seule vue de ce lac ! Quelle douceur également à l'écoute du clapotis de ses vaguelettes sur les pierres polies dont les creux paraissaient avoir été créés pour recevoir mon dos !

C'est étrange, une émotion... C'est à la fois ce qui nous rapproche et nous éloigne du Divin. Cela peut nous raconter la splendeur de Celui-ci tout autant que nous ramener à la surface vaniteuse de notre masque. Une émotion parle toujours d'une croisée des chemins dans la lente éclosion de notre conscience. Elle asservit aussi bien qu'elle montre la direction. Ne pas s'en faire l'esclave est la porte de sortie... Ces pensées m'ont effleuré tandis que je m'endormais ce soir-là.

Le lendemain matin, le corps endolori et le cœur submergé par une tristesse qui ne s'était pas annoncée, j'ai sorti de mon sac le morceau d'écorce sur lequel, à l'aide d'une petite pointe de bois brûlé, j'avais recopié tant bien que mal la "carte" de Sam. Je ne savais plus où aller... À partir de là, tout devenait confus. Un peu vers le sud, un peu vers l'est aussi, mais après... Comment trouver l'autre lac, le mien, le nôtre ?

Cette terre que je foulais me paraissait ne plus être qu'un enchevêtrement de feuillus, de conifères, de rivières folles, d'étangs et de marécages. Quant aux guerriers iroquois, je préférais ne pas y penser. Ils pouvaient surgir n'importe quand ; ils étaient désormais chez eux, *la maladie* les y avait aidés même si elle les avait également meurtris...

J'ai résolu de continuer à longer un moment encore le lac – ou plutôt sa grande baie – vers le sud. Cela me paraissait logique d'autant plus que la vue continuelle des animaux qui venaient s'y désaltérer sans trop me craindre ressemblait à une invitation. Des loutres par familles entières, des cerfs, et même des ours qui s'ébrouaient dans l'eau...

C'étaient les signes ultimes qui me confirmaient la justesse de mon choix.

Ma marche a duré ainsi quelques jours, d'une rare beauté, sur un inévitable fond d'angoisse parfois entrecoupée de longues heures de quiétude parce que de lâcher-prise. La distance à parcourir pour atteindre ce qui selon moi indiquait l'extrémité de l'immense baie s'est montrée infiniment plus importante que je ne l'avais supposé et que ce que mon morceau d'écorce en forme de carte suggérait. Quant à la rive, elle ne cessait d'être de plus en plus imprécise... Elle offrait de si nombreuses découpes marécageuses et tant de ruisseaux s'y déversaient que, plus d'une fois, pataugeant dans la vase ou la boue, j'ai cru m'être égaré.

Et puis soudain, un jour... une fumée qui s'étirait dans le ciel. Elle s'élevait à partir d'une sorte de presqu'île dont je distinguais vaguement les contours rocheux assez loin devant moi. J'ai plissé les yeux pour mieux voir... La fumée ne montait pas que d'un seul point ; en réalité il y en avait au moins trois ou quatre, bien regroupés. Un village... Je n'avais pas à hésiter, c'était le signe qu'il me fallait m'éloigner de la rive. S'il restait un village, celui-ci ne pouvait en effet être peuplé que d'Iroquois.

Maintenant que je les connaissais un peu, ils m'impressionnaient moins que jadis. Toutefois, je savais de quoi ils étaient capables, ainsi que tous les êtres humains d'ailleurs. Je pouvais bien accepter qu'ils me tuent... mais qu'ils me torturent, jamais !

Je me suis donc enfoncé davantage dans les bois tout en ayant soin de ne pas perdre globalement de vue la direction de l'eau. Comme je l'ai pu, j'ai suspendu à ma chevelure et un peu partout à mon vêtement des petites branches de pin ou d'épinette afin que ma silhouette se fasse la plus discrète possible...

C'était une des premières leçons qui m'avaient été données par mon oncle maternel lorsque j'étais encore enfant. Il ne s'agissait pas de se cacher au sens où les Blancs l'auraient fait, m'avait-il alors précisé, mais plutôt de demander la protection de la Nature afin qu'elle nous accueille plus pleinement en elle. En fait, il était question de pouvoir emprunter comme certains animaux le manteau d'invisibilité des esprits végétaux qui y vivaient. Se glisser parmi les voiles qui flottent entre les mondes... Une attitude de la conscience... Cela se pouvait et je l'ai fait, ne doutant pas un instant que j'en étais encore capable.

J'ai passé la nuit dans une pruche dont les branches généreuses et compatissantes me permirent une assez belle altitude. Je me souviens si bien de leur résine et du parfum de celle-ci sur mes mains ! Rien de tel pour ne plus "sentir l'humain".

Le lendemain fut un jour béni parce qu'il m'a demandé de tout abandonner de mes raisonnements et du peu qui me restait de mes certitudes. J'étais bel et bien perdu et je devais m'en remettre à mon intuition... à moins que *mon* Ours, à moins que *la* Mère ne consentent à me parler à leur manière... À moins aussi que Yoskaha ou Jésus ne fassent de même en me tendant l'oreille.

Allais-je m'asseoir quelque part et chanter sans tambour ? On aurait pu m'entendre. Non... Jamais la confiance et l'Abandon ne doivent sous-entendre l'inconscience et l'absurdité. Il fallait cependant que je m'assoie...

J'avais en effet soudainement besoin de prier ou de me recueillir comme j'avais vu les Chrétiens le faire, en joignant les mains. C'était spontané, imprévisible. Je ne savais pas comment m'y prendre, d'autant plus que, excepté à Plazenta, la plupart des Chrétiens que j'avais vu prier étaient des matelots anglais pleins de lubies et d'obsessions. Il y avait bien eu Échon ou quelque Frère mais... c'était si loin !

J'ai donc encore une fois choisi un arbre – c'était primordial – et je m'y suis adossé ainsi que j'aimais le faire parce que j'en sentais toujours les racines sous moi ainsi que la sève en union avec mon sang. Ensuite, j'ai fermé les paupières sans savoir ce qu'il pouvait se passer. Si, au moins il y avait eu le pain du dieu-Christ à recevoir...

À vrai dire, j'étais prêt à tout ce que le Sacré voudrait bien murmurer ou non à mon oreille ; prêt bien sûr à simplement sentir le souffle de l'Ours au creux du silence que j'appelais du plus profond de moi. Juste cela aurait été un bonheur.

Pourtant... ce n'est pas le silence qui est venu. Doucement, insensiblement, je me suis rendu compte que des paroles montaient toutes seules de ma poitrine. Leurs mots étaient des mots anglais... Sans que je m'en aperçoive, ils avaient dû s'inscrire dans ma mémoire ; j'avais dû les y graver à force de les entendre répétés et répétés durant des années sur le pont d'un navire, de Baston à Saint-John et jusqu'à Cuper's Cove...

« Our fader set art in heuness, Halwid be su Name. Thy kingdom come to, be Thy will... »¹

Ce sont les seuls qui me sont venus mais ils ont tant tourné en moi qu'ils ont fini par agir avec l'intensité d'un baume déposé sur mon cœur.

J'en comprenais à peine le sens profond parce que celui-ci me paraissait avoir été figé dans la tête et sur les lèvres d'une bande de matelots qui eux-mêmes ne le pénétraient pas. Mais, au point où j'en étais, ce n'était pas important. Cela "chantait tout seul en moi" à la manière d'une

¹ « Lord Father who art in Heaven. Hallowed by thy Name... ». Il s'agit là des premiers mots du "Notre Père". Leur retranscription en Anglais du XVII^{ème} siècle est ici sans doute un peu approximative.

brise marine qui vient chasser les nuages et gonfler les voiles.

Mon être en fut soudain saturé. J'ai eu besoin de me lever sans attendre et d'appeler à l'aide l'Impalpable...

Est-ce la "magie" de la prière qui opéra alors ? J'ai fait quelques pas erratiques, je me suis assis et relevé à nouveau puis, instinctivement ou juste pour respirer, j'ai fini par lever la tête.

Entre les hautes branches des arbres, il y avait une large trouée qui laissait apparaître le bleu du ciel... Un grand vol d'outardes le traversait avec la détermination d'une flèche ou d'un doigt pointant une direction. Ma respiration s'est suspendue. La saison des outardes était déjà passée me semblait-il, mais... *On* venait de me répondre... Et peu importait *Qui* était ce *On* car j'avais été entendu. Je n'avais peut-être pas crié très fort mais je l'avais fait en confiance et avec amour, vérité et candeur... Et surtout en pleine connaissance de la porosité des mondes.

Désormais, je savais par où continuer ; l'esprit qui guidait les grands oiseaux étaient toujours un fidèle interprète... Alors j'ai marché jusqu'au soir, puis deux ou trois journées encore certainement, de la même marche laborieuse et lente sur une terre "trouée d'eau" qui sans cesse m'obligeait à faire des détours pour contourner une multitude d'étangs et de marécages, délogeant à chaque pas des familles de *ouaouarons*.¹

Je ne me suis pas davantage questionné sur *Qui* m'avait répondu. Tout homme-médecine comme tout disciple de la Vie sait qu'il y a une sagesse dans l'attitude qui fait ne pas toujours chercher à tout comprendre pour ensuite tout expliquer avec la tête et les mots. Il perçoit la prétention de certains à s'imaginer le contraire puis à s'en persua-

¹ Le terme ouaouaron est d'origine wendate. Il désigne une variété d'énormes "grenouilles-taureaux" appelées aussi "grenouilles mugissantes" à cause de la puissance de leurs cris.

der. Et heureusement qu'il en est ainsi parce que c'est par l'infinie succession de ses mystères que l'Univers préserve sa grandeur et sa magnificence. Toutes les fibres de mon être savaient que j'allais dans la bonne direction et c'était suffisant...

Sans peine j'ai trouvé les jeunes baies et les pousses qu'il me fallait pour survivre et, avec générosité, chaque jour un poisson – parfois un petit brochet – est venu se présenter au bout de ma lance afin que je conserve suffisamment mes forces. À chaque prise je remerciais celui-ci par la modeste offrande de ce qui restait de mon tabac, respectant scrupuleusement *le* pacte abominablement oublié et désormais piétiné.

Enfin, le jour tant espéré bien que redouté est arrivé... Une grande étendue d'eau bordée d'immenses pins, une rive avec ses pierres plates et ses gros galets... *Notre lac ! Ouentironk !* C'était lui... Je ne pouvais pas me tromper. Pour moi, il était si différent des autres, si unique comme tout ce que l'on aime d'amour...

Je me suis agenouillé et j'ai pleuré. Sans retenue, comme si un torrent venu de mon ciel intérieur avait besoin de se faire cascade. C'était vital.

Lorsqu'il se fût asséché, j'ai goûté à un calme tel que j'en avais rarement connu au cours de ma vie. Il ressemblait à une absence totale de désir, m'interdisant presque de poser un pied devant l'autre. Mais subitement un rapace a poussé un cri. C'était fini ; il venait de me ravir à ma paix.

À quel point en étais-je exactement de notre lac ? Je n'allais pas rester là, "comme cela" ! Sans trop savoir pourquoi, j'ai pris le parti d'aller vers le sud. Quelque chose me disait que nos villages – celui de l'Ours puis celui de la Corde – ne pouvaient être que dans cette direction. Il était tôt encore et, avec un peu de chance, je parviendrais peut-être à rejoindre au moins le premier d'entre eux.

J'ai donc repris ma marche, plus lentement que jamais, figé du dedans, incapable d'ordonner la moindre pensée digne de ce nom. La rive était là, à main gauche, et je me percevais comme une sorte d'esprit égaré, rythmant mon avance à l'aide d'un bâton tenu de la main droite.

Parfois, j'avais la sensation qu'une voix me parlait mais c'était trop fugace et je ne la comprenais pas. *La Mère de tous les peuples* ? Non... C'était une voix d'homme.

Et voilà que tout à coup un gros rocher rond est apparu sur le bord de l'eau. Je me suis arrêté, immédiatement submergé par une foule d'images et de sensations surgies de mon passé... Je le connaissais ce rocher ! Notre village devait être là... à quelques centaines de pas, un peu en retrait de l'eau, derrière les épinettes. Mes jambes se sont mises à courir toutes seules... Bientôt j'allais entendre des chiens aboyer, des enfants crier...

Mais non. Rien...

La forêt, quelques arbres brisés... et puis un grand espace vide... des pierres éparses, des troncs couchés et, de-ci-delà, des jeunes conifères qui tentaient de pousser pour reprendre possession de l'espace. Dans ma course, je suis tombé et je me suis fait mal. Tout s'arrêtait donc là. Tout était fini. Notre village n'était plus...

Je me suis redressé jusqu'à me mettre à genoux puis, avec un réflexe animal, je me suis surpris à gratter le sol pour en capter l'odeur et la déchiffrer. J'ai aussi pris un peu de sa terre entre mes doigts ; elle était grise, humide, et j'ai cru y deviner des cendres... Tout avait brûlé.

Je me suis affaissé, vidé de mes forces. Tant de souffrance ! Et c'était une douleur si lourde à porter que j'étais certain qu'elle allait m'attirer avec elle dans les entrailles de la Terre. C'était trop, c'était la désespérance la plus absolue, l'ignominie...

Le temps qui s'écoula de cette façon ne fut pas mesurable. J'avais déjà vu un sablier sur un navire... Celui de

mon cœur était brisé. Il avait volé en éclat. Je n'existais plus parce qu'englouti dans mon désespoir, un gouffre auquel je n'avais jamais été capable de me préparer. Les uns après les autres, j'avais toujours voulu refuser tous les signes de l'évidence du drame qui s'était joué là.

En moi, autour de moi, c'était la calcination totale. Rien ne subsistait... Yayenrà, Képawisk, Kiesos, Migouna, mes sœurs et tous les autres n'étaient plus de ce monde... Depuis longtemps, sans doute... Depuis "le début"...

Les Iroquois ? La maladie ? Les deux certainement... Quelle importance maintenant ? Il n'y avait même plus la moindre trace de palissade pour témoigner que, là, des hommes et des femmes avaient vécu heureux dans une nature heureuse en un temps où chacun était riche sans le savoir. Quant à ce qui restait de moi... Tout en essayant de reprendre mon souffle pour m'extraire de mon cauchemar, je me suis demandé ce qui s'était vraiment passé dans ma tête et ma poitrine durant autant d'années. Pourquoi un tel aveuglement face à une évidence qu'à plusieurs reprises on m'avait plaquée au visage ? Lorsque l'aveuglement s'enkyste en refusant de prendre conscience de lui-même, il conduit à coup sûr au plus profond des dénis. On sait... mais on ne veut pas savoir et on s'attache à cet état comme à une planche de salut.

Je me souviens qu'aucune larme n'est sortie de moi. Il n'y en avait plus. J'étais asséché, tari.

Je me souviens aussi avoir été suffisamment stupide pour chercher un instant du regard en haut de quelques grands arbres la possible trace d'un vieux *mandella*. Quelle dérision ! Il fallait que je me réveille... Oh... Je me suis alors dit que je faisais décidément un extraordinaire homme-médecine... submergé par ses émotions, oubliant tout de sa compréhension de la vie et parfaitement dénué de sagesse. Je n'avais qu'une chance, celle de n'être vu de personne.

Blessé à une cheville, marchant difficilement, j'ai passé la nuit là après avoir essayé de retrouver l'emplacement de la maison longue où j'avais vécu avec Yayenrà, nos filles et ma famille. Le nom d'*Attignawantan* lui-même me paraissait ne plus rien vouloir dire.

Je crois avoir appelé la mort durant ces heures sombres. Cependant, à moins de tricher avec le souffle qui nous a été donné à la naissance, j'ai bien vu qu'on ne la convoquait pas comme on le voulait. Le Cercle du Grand Esprit sait depuis toujours où Il veut nous mener... Il a Son Idée et la Mère est Sa complice, Elle qu'Il a suscitée bien qu'Elle L'ait néanmoins engendré... Le seul vrai mystère !

D'où me venaient ces pensées ? D'un autre âge sans doute. D'un temps où le nom des *Wendats* ne pouvait rien signifier pour moi et où j'avais dû me brûler moi-même à force de trop m'acharner vouloir à connaître l'Inconnaissable.

Se pouvait-il que l'on puisse passer des vies et des vies à se consumer, à explorer l'intention de toutes les morsures du Feu ? Certainement oui. Le Divin ne se nourrit pas de nos souffrances. Il n'en jouit pas dans l'attente de l'instant où nous demanderons grâce et pardon. Pardon pour quoi, d'ailleurs ? Au contraire, il use de toutes les ruses pour nous enseigner la seule Intelligence qui soit, celle qui dit l'art de s'extraire des mille rondes de la Souffrance. Était-il long encore mon chemin ?

Aux premières lueurs du matin, j'ai rassemblé mes forces afin de m'extirper de ma torpeur. Je n'avais pas l'impression d'avoir dormi malgré l'épuisement et, recroquevillé sous ma piteuse couverture, j'étais transi. Alors, je me suis rapproché de l'eau pour sa beauté et sa lumière puis, tant bien que mal, j'ai fait un feu. Peu m'importait qu'il trahisse ma présence. De toute façon, qu'allais-je faire maintenant ? Où était mon horizon ?

Bien vite, j'ai résolu de ne pas aller vers le village de Yayenrà, celui de la Corde, où nous avons vécu quelque temps. C'était inutile, je savais ce que j'y trouverais... la même vieille cendre mêlée à la terre, les mêmes cicatrices, le même désastre. À quoi bon ? Et puis, il y avait cette cheville qui me parlait à sa façon... Ma cheville droite, celle de la Mère, de l'Épouse, celle de l'amputation de la Présence féminine en soi dans la Tradition qui m'avait été enseignée. C'était si bavard ! Éloquent mais pourtant également énigmatique.

Je regardais ma vie et je voyais bien que je n'avais jamais cessé de vouloir tout rassembler, tout concilier de ce qui, à mon sens, faisait *la Vie*... Et puis voilà que soudainement tout me donnait l'impression de vouloir se dissocier en ce qui ressemblait bien à une cruelle moquerie qui m'était adressée de l'Invisible. J'ai appelé un silence dans le silence de ma solitude. Un espace qui me ferait comprendre que tout n'avait quand même pas été vain... Hélas, on aurait dit que le vent dans les pins s'y opposait.

Sans réfléchir davantage, j'ai alors pris mon couteau et, en deux ou trois coups secs, j'ai sectionné la lanière où étaient suspendues à mon cou ma griffe d'ours et ma petite croix de métal. Je les ai prises dans mes mains puis, sans même les regarder une dernière fois, je les ai jetées dans le lac... Cela ne m'a rien fait. Quelque chose de moi n'était plus là, je m'en apercevais mais cela ne me concernait pas. Mon cœur avait dû battre trop fort ; j'étais allé trop loin.

Enfin, dans le même élan nourri d'indifférence, j'ai ramassé mon "Bâton-Mère", je l'ai soupesé puis je l'ai lancé lui aussi dans les eaux du lac. Je n'étais plus capable d'émotion. Ne sachant que faire de ma vie, je me suis alors assis sur la rive et j'ai tout simplement massé ma cheville, vide de tout désir mais observant froidement le jeu des courants aquatiques sur le morceau de bois dont je venais de me débarrasser.

Au bout d'un moment, j'ai cependant trouvé la scène étrange car, non seulement le bâton ne semblait pas être emporté par les déplacements de l'eau, mais il donnait plutôt l'impression de se rapprocher insensiblement des galets de la rive... et de moi. Oui, c'était cela, il refusait de partir... Cela a duré un peu... comme une espèce de provocation... Cependant, lorsque j'ai vu que l'une de ses extrémités venait pointer mes pieds dans l'eau, j'ai reçu un choc... Il était semblable à celui que j'aurais éprouvé si quelqu'un était venu me réveiller en pleine nuit en me secouant le corps.

Je me suis ressaisi puis, immédiatement, je me suis penché en avant pour ramasser mon bâton qui flottait et n'attendait plus que ma main.

C'est à cet instant précis que tout est arrivé... En me redressant, j'ai capté mon reflet dans l'eau ou plutôt ma silhouette. Elle s'y découpait parfaitement dans la clarté matinale mais... mais elle n'était pas seule... De chaque côté d'elle il y avait une présence qui se détachait sur le fond du ciel. Un ours, *mon* grand Ours, immobile, levé sur ses pattes arrière et puis... un homme, grand lui aussi, chevelu, barbu et qui portait une longue robe. Le dieu-Christ ! Je le savais... Je Le reconnaissais sans L'avoir jamais vu ! Et là, presque aussitôt, sans seulement réaliser ce qui était en train de se passer, j'ai vu et senti Sa main se poser fermement sur mon épaule droite. Une poigne tout en douceur et en puissance, en tout point semblable à un sceau qui venait me marquer.

J'ai sursauté et je me suis retourné... Il n'y avait plus personne ! Je me retrouvais seul sur la rive, les pieds dans l'eau et sous l'évidente protection des pins qui, dans leur majesté avaient tout perçu, j'en étais certain.

Paisiblement alors, très loin de tous les tremblements d'âme que je venais de connaître, je suis rentré dans le

bois, tenant mon Bâton-Mère retrouvé et collé en travers de ma poitrine.

Je me souviens m'être senti pareil à un coin de nature juste après l'orage, béni par la violence de la pluie et réchauffé par le soleil. Il fallait tout cela pour germer, pousser, grandir et peut-être un jour porter des fruits. Je comprenais tout à coup ce qui venait de se passer lors d'un si fugitif instant. Quelle bénédiction !

Pendant des années, j'avais attendu des Forces divines une sorte de récompense à mes souffrances, une compensation pour mes efforts à mieux être et à mes tentatives pour concilier ce qui pouvait l'être. Toutefois... ce n'était pas comme cela que la Vie "marchait" puis donnait ce qu'elle avait à donner. Elle ne troquait rien contre rien. Elle semait en nous en se moquant du Temps. La puissance et la générosité de son Amour ne se découvraient que sur une terre de patience, au rythme où l'Univers lui-même acceptait de fleurir.

J'étais donc dépouillé de tout mais j'étais de retour et ce retour signifiait désormais un face à face avec moi-même, impitoyable quoique béni pour l'ouverture de l'Œil unique à laquelle il m'invitait.

Le soleil se montrait encore loin de son zénith. S'il me restait un souhait à émettre, quel était-il ? Rester là à attendre une sorte de miracle ? Une autre main tendue ? J'en avais déjà eu tant et tant !

À moins que... oui, c'était cela... Peut-être réemprunter ce sentier qui conduisait aux *arbres qui parlent*... Le retrouver pour oser y affronter l'horreur de son souvenir et y faire la paix. Y rejoindre mon point de rupture, l'espace de dispersion de notre famille d'âmes, regarder celui-ci sans peur ni regret pour le Feu qu'il avait allumé et qui, dans l'Infini – j'en étais enfin persuadé – ne pouvait qu'être bon.

J'ai donc essayé de remuer mes souvenirs, de me secouer au-dedans d'eux jusqu'à en retrouver la direction. Il y avait quelques pruches... C'était, me semblait-il, un peu vers l'ouest en s'éloignant des rives.

Je les ai retrouvées assez facilement, ces pruches... Elles montraient toujours aussi bien l'est et continuaient à régner. Quant au sentier, lui, bien sûr, il n'existait plus. Il a fallu que je le réinvente en moi, que j'en redessine la trace parmi les hautes fougères à la force de mon corps.

Par bonheur, ma cheville ne me faisait presque plus souffrir ; sa blessure appartenait déjà un autre temps de moi-même...

Chapitre XIX

Le tourbillon du Grand Mystère

Comment témoigner de ce qui se passe parfois et qui tient de la réalité d'entre les mondes ? Je me voyais avancer vers mon destin sans vouloir identifier celui-ci mais sachant pourtant intimement à quoi il ne tarderait pas à ressembler... Un étrange état que beaucoup d'êtres humains traversent certainement à un moment donné de leur vie sans pouvoir réagir.

Qui saurait s'écarter d'un rendez-vous dont il a peu à peu tissé la trame au fil de ses pérégrinations ? Un rendez-vous peut-être pas pétrifié dans ses moindres détails mais dont le motif central demeure toujours celui d'un portail à franchir.

Nous sommes tous comme cela en ce monde, à la fois inconscients et conscients, somnambules et néanmoins lucides dans nos profondeurs...

J'ai donc avancé sous les hautes frondaisons de la forêt, m'enfonçant dans les fougères jusqu'à la taille pour tenter de retrouver ce qui n'existait plus que dans mes souvenirs. Il fallait que je le fasse comme certains font un pèlerinage dont il est probable qu'ils ne reviendront jamais.

Sans trop avoir à marcher, j'ai cru reconnaître un groupe de très grands pins. Était-ce possible ? Oui, c'était bien eux que j'avais jadis contournés par la gauche avec Yayen-rà et ma petite Képawisk. J'étais dans la bonne direction, je ne pouvais pas en douter... Et puis voilà qu'un cerf a soudainement détalé de derrière un fourré comme pour me devancer. C'était arrivé de la même façon, ce jour-là, ce jour où tout avait basculé !

Oui, la Vie était bien une boucle... Jamais elle n'avait cessé de me le rappeler de mille façons. À tous les niveaux où elle s'exprimait, elle le répétait jusqu'à ce qu'on en trouve la sortie, c'est-à-dire qu'on rejoigne son centre. Mais, ce qui était extraordinaire c'était que, plus on s'y agitait en croyant pouvoir en trouver l'issue, plus effectivement on se collait à sa périphérie pour en nourrir le cercle. Dès lors, la ronde pouvait ne jamais plus en finir...

Et voilà que soudain il y eut une trouée de lumière dans le sous-bois, quelques craquements de branches également... J'ai cru à la présence d'un animal, de l'un de mes amis de toujours que je venais de surprendre ou qui m'était envoyé par l'Esprit pour me dire quelque chose que je n'avais pas encore entendu.

Cependant il ne s'agissait pas de cela... Une, deux, puis trois silhouettes humaines ont surgi devant moi. Elles m'ont lancé des regards guerriers tandis que je reconnaissais des peintures, des coiffes et des plumes... Les Iroquois. La fumée de mon feu m'avait trahi...

Je n'ai pas fait un pas de plus. C'était terminé. Il n'était pas question que je me laisse prendre puis torturer.

D'un geste sec j'ai cherché en vain à planter mon bâton dans le sol puis esquissé un mouvement pour saisir mon couteau à ma ceinture. Il n'en a pas fallu davantage. J'ai vu un arc se tendre, un tomahawk être brandi et aussitôt un éclair blanc a envahi ma tête, une zébrure immaculée

qui a duré le temps d'un soupir pour enfin se dissiper comme l'aurait fait une brume.

La vue m'est alors revenue et j'ai aperçu deux hommes qui en tiraient un autre par les pieds jusqu'à un rocher affleurant le sol, puis un troisième dont tout disait qu'il allait lui découper le scalp... Sans réfléchir, j'ai cherché ma lance pour me jeter sur eux et arrêter tout cela. Mais je ne savais pas où elle était passée et j'avais l'épuisante impression de courir sur place sans jamais parvenir à avancer.

Un goût d'acide dans ma gorge, une nausée... Que se passait-il et où était donc ma lance ? Aucun de mes gestes n'aboutissait ! Seul mon regard semblait m'obéir, il englobait absolument tout et pouvait se projeter sur toute chose jusqu'à s'y coller.

Alors, j'ai enfin compris. Cet homme inconscient que l'on commençait à scalper, c'était moi. Une flèche m'avait transpercé la gorge. Oui, c'était moi et cela me laissait presque indifférent. Je regardais une forme ensanglantée sur le sol et rien ne me faisait mal.

J'aurais voulu m'écarter de cette scène toutefois quelque chose m'en empêchait. Une sorte de réflexe malsain ou alors une habitude, celle que chacun peut avoir à se confondre avec son propre corps, son visage. Enfin, parce que ma vue ne cessait de s'élargir encore et encore, je suis parvenu à m'en détacher. Autour, tout ce que mon regard pouvait désormais embrasser était tellement beau et plus proche de ce que je savais être moi !

Était-il possible que ce soit vraiment un scalp que l'on brandisse quelque part là-bas, là où on poussait des cris de guerre ? Mais de quelle vieille guerre était-il au juste question et y avait-il seulement un vainqueur ? On pouvait bien s'y réjouir d'une nouvelle mort, ce ne serait jamais qu'une de plus dans l'Infini. Cela ne me concernait pas.

Non... En toute vérité, il y avait tant et tant d'autres "choses" dans cet Infini qui m'attiraient à elles et celles-ci

n'appartenaient à rien d'autre qu'au vaste territoire de mon cœur.

Le Père du dieu-Christ, le Grand Esprit... Aatentsic, Marie... la Mère de tous les Peuples... Je Les aimais, je Les vénérais tous à la fois, mais c'était librement... et ce ne serait *aucun en particulier* parce que mon être était définitivement seul avec lui-même, comme chaque créature se doit de l'être en ses moments d'expansion car d'écartèlement.

Lorsqu'on se met à grandir, il arrive qu'on ne croie plus en rien de précis et c'est dès lors que l'on commence à apprendre à vivre en tout.

Je me suis donc éloigné de "mon" scalp toujours rageusement brandi quelque part au bout d'un poing crispé qui se croyait victorieux puis je me suis laissé aspirer par la forêt et son exubérance. Ce n'était même pas ma décision. C'était simplement "comme cela", le reflet d'une attraction, la conséquence d'une mémoire qui ne réclamait aucun nom... Un Souffle me faisait aller d'arbre en arbre, d'oiseau en oiseau, me mêlant aux écureuils et à leurs cris et parfois aux vertigineux plongeurs des polatouches¹.

Et puis, insensiblement, ce même Souffle en harmonie avec je ne sais quel état de ma conscience m'a fait revenir sur le sol, parmi les fougères qu'il me semblait entendre respirer.

C'était étrange... Un sentier s'y dessinait maintenant et il serpentait entre elles comme autrefois, invitant mes pieds nus à en fouler allègrement les tiges couchées. Je n'avais jamais vécu si pleinement et je voyais bien que quelqu'un venait juste de me devancer. À moins que ce ne fût un ani-

¹ Les polatouches, ou encore *assapans* en Amérique du Nord, sont des écureuils "volants" ainsi appelés en raison de leurs pattes réunies par des membranes. Ils peuvent planer sur des distances allant jusqu'à 80 mètres.

mal... Mais non... Aucune trace ne le disait, je savais trop bien repérer celles-ci pour ne pas les reconnaître. Il y avait tant de façons dont les feuilles et les branchages pouvaient se plier ou se rompre ! Chacune d'elles y délivrait son propre message.

Soudain... La fraîcheur et la candeur d'une voix au timbre enfantin a résonné en arrière de moi.

– « C'est vrai qu'ils l'ont cloué sur un grand morceau de bois ? »

Tout mon être a pivoté sur lui-même. C'était ma petite Képawisk, elle était là, et Yayenrà, ma douce Yayenrà, se tenait derrière elle.

Je les ai regardées toutes deux et cela m'a paru parfaitement normal de les voir ainsi, tellement normal que je me suis à nouveau retourné afin de reprendre ma marche.

– « Voyons, Képawisk, il n'est pas question d'un morceau de bois aujourd'hui. Nous allons rendre visite *aux arbres qui parlent*. »

Ces mots venaient de sortir tout seuls du plus profond de mon être. Que venais-je de dire, au juste ? Je n'avais rien pensé qui puisse former des mots... Tout s'est alors mis à tourner, à basculer. J'étais emporté dans une danse, une ronde, un cercle parfait. J'aurais voulu en sortir mais... Où étais-je en réalité ? J'ignorais même si mes yeux étaient ouverts !

Petit à petit, j'ai réalisé que j'étais pris dans une brume de lumière, une radiance crépitante et tendre qui paraissait vouloir s'ouvrir en tourbillonnant devant moi. Elle m'invitait, elle m'aspirait... Sans résistance, j'y suis simplement entré et en elle toute question s'est éteinte. Il n'y avait en son sein qu'une insondable paix, une caresse tout autant qu'une envie de caresser. Sa "chaleur fraîche" m'a totalement enveloppé ; elle montait de la Terre-Mère, cette Ter-

re-mémorielle dont l'onde est nourrie par celle de nos Ancêtres. Je m'y suis abandonné et elle m'a absorbé...

Enfin ! Enfin ne plus avoir à résister, à tendre tous les muscles du corps et à s'épuiser, ne plus même avoir à chercher des mots pour dire le besoin d'une quiétude qui sans cesse s'enfuit. Enfin oublier tous les *mandellas*, tous les calumets et toutes les croix du monde... Et enfin, ne plus chercher l'Amour mais Le trouver !

Le tourbillon de brume irisée s'est alors déployé plus encore et j'ai eu l'impression qu'il me portait tout autant que j'y marchais et que de chacun de mes pas surgissaient des formes de lumière.

Recueillie par mon cœur, une onde s'écoulait de la racine de mes pieds et plantait des arbres... Des pins, des pruches, des érables... Elle les faisait jaillir de partout, laissant juste le tracé d'un sentier en avant de moi.

En son milieu, une présence m'attendait en silence, telle une évidence. C'était celle de Yayenrà, parée de son plus beau *wampum*. D'une main, elle me tendait *une Pierre d'Amour*...

Voilà, tout continuait... J'étais de retour à la Maison. J'avais retrouvé le chemin de l'une de ces demeures aux mille rendez-vous que mon être avait peu à peu appris à tisser au-dedans du Grand Mystère... Une demeure dont il me faudrait pourtant repartir en un temps de nécessité, un jour de Don...

*

Aujourd'hui, presque quatre siècles se sont écoulés depuis ces événements immortalisés dans ma mémoire. Quelques vies de plus se sont ajoutées à celle de Wantan, superposant chacune leur cercle au sien.

Et lorsque je contemple ces pans de l'histoire de mon âme, ce n'est pourtant pas la compréhension de mon propre chemin qui m'importe le plus mais de celui de notre humanité.

Certes, l'intolérance, la cruauté, l'avidité et le besoin de dominer ont toujours été... Cependant, au bout de tout cela, qu'avons-nous fait de notre monde ? L'heure n'est-elle pas venue de se le demander ? La vraie question est là, éclipsant toutes les autres par son urgence. Nous ne sommes *que* les locataires de cette Terre. Alors faisons tout pour ne pas en être les virus...

Ce qui reste de la conscience de Wantan au bout de la plume de ce témoignage n'est pas là pour crier à la nostalgie, à la vengeance ou à la révolte. Son souhait et son espoir sont que notre humanité, dans un sursaut, passe désormais un nouveau et puissant pacte non seulement avec le Peuple animal mais aussi avec toutes les Présences végétales et minérales de notre planète.

On pourra toujours Lui donner le nom que l'on veut et la forme qui nous convient, l'Esprit vit *en* et *à travers* tout. Par la grâce de la Terre-Mère, nous n'aurons pas d'autre alternative que de le reconnaître parce que...

Mitakuyé Oyasín

"Nous sommes tous de la même famille"

Annexe

Les Annales akashiques

Comment ce livre a-t-il été écrit ?

L'Univers est un être vivant à part entière, avec ses lois qui l'autorégulent, le font se renouveler, s'expanser. Mais dès que l'on dit « être vivant », on dit aussi inévitablement "mémoire". C'est cette mémoire que les Traditions orientales ont dénommées Annales akashiques. Celles-ci constituent un réservoir immense, presque inconcevable, une fantastique "banque de données" ainsi que diraient les informaticiens, comprenant tout le passé de cet univers depuis le début des Temps.

Il n'y a aucun mystère, aucun "miracle" dans cela, simplement une logique à laquelle notre intelligence et notre ouverture de conscience n'ont pas encore complètement accès.

Notre univers, on le sait est constitué d'un certain nombre d'éléments dont la Terre, l'Eau, le Feu et l'Air. L'Éther et l'Akasha en sont deux autres qui, même s'ils n'ont aucune existence officiellement reconnue, jouent

néanmoins un rôle capital que les générations à venir mettront probablement en évidence.

En réalité, ces deux éléments préexistent aux autres. Ils en sont la source. C'est toujours le subtil qui donne naissance au dense et non l'inverse ainsi que l'on a tendance à se le figurer. Le "je" qui s'exprime par notre corps n'est pas ce corps mais bien son essence.

Il en est de même pour l'univers. Ce que nous en voyons n'est que le maillon le plus grossier de la chaîne qui le constitue.

Ainsi l'Akasha véhicule-t-il, d'une certaine façon, la Conscience divine à travers l'ensemble de la Création. Il est un agent fondamental de sa vie et, par conséquent, de sa mémoire.

Au-delà de l'aspect "Vie" qu'il communique à notre monde en l'imprégnant totalement, nous pouvons le concevoir comme une véritable "plaque sensible" sur laquelle viennent s'inscrire tous les événements qui se produisent en quelque point de l'univers que ce soit. Il s'agit donc d'une mémoire globale d'une fidélité absolue et qui contient toutes les mémoires individuelles. En résumé, on pourrait comparer les Annales akashiques à un incommensurable disque dur informatique contenant les archives de la Nature. Des archives qui sont pourvues de milliards de milliards de petits "fichiers" comprenant les archives plus "personnelles" de tout ce qui a vécu jusqu'à présent.

Inutile de dire que l'on ne pénètre pas dans cette fabuleuse banque de données comme dans la première venue des bibliothèques ! Cela demande, bien sûr, un état d'être particulier présupposant une absence de volonté égotique et, surtout, une intention de service. Y avoir accès suppose également une "autorisation supérieure" préalable, c'est-à-dire l'accord ou même la demande des Forces et des Consciences qui ont la garde de leur seuil. Je dis bien la

garde car toute source de connaissance est, par définition, un outil à double tranchant.

Il faut préciser que l'on ne déverrouille pas comme bon nous semble les portes de la Mémoire akashique. Elles-ci s'ouvrent toujours pour de bonnes raisons. Elles n'obéissent pas à la simple curiosité ni à une sorte de tourisme prétendument spirituel, mais aux nécessités de l'évolution, en débloquent la Conscience collective et les consciences individuelles sur certains points précis.

Mon expérience personnelle m'a fait découvrir l'accès à cette mémoire par le biais de ce que l'on appelle communément le voyage astral ou voyage hors du corps. Néanmoins, la décorporation ne représente pas l'unique façon de s'y connecter. Il semble que la majorité des "sensitifs" authentiques y puisent de multiples façons, le but de chacun étant de s'harmoniser parfaitement avec une certaine fréquence vibratoire que l'on peut assimiler au code de la Porte en question.

Au-delà de la diversité des moyens d'accès qui s'offrent à lui, celui qui se plonge dans la Mémoire du Temps s'immerge en elle d'une façon on ne peut plus intégrale. Ainsi, il ne va pas seulement se trouver face à un écran intérieur mais être "dans" cet écran, c'est-à-dire au cœur de la scène, dans l'action elle-même, avec la même vérité que si celle-ci se déroulait dans l'instant. Toutes les perceptions lui sont restituées, jusqu'aux plus inattendues comme le toucher ou l'odorat... Tout est donc revécu avec l'intensité du présent, hormis le fait qu'il n'y a pas d'intervention possible, évidemment, sur les événements.

En résumé, la conscience de celui qui voit, habite les yeux du passé et "subit" les émotions, les sentiments d'autrefois. On peut aisément s'imaginer l'aspect troublant d'une semblable expérience qui exige un bon ancrage dans le quotidien...

À l'issue de plusieurs centaines de lectures dans la Mémoire akashique, j'ai aujourd'hui la conviction intime que la notion de passé est totalement illusoire. Je veux dire que ce qui se produisait il y a 2 000, 10 000 ou 100 000 ans est tout aussi présent que ce que nous appelons le présent.

Perception et certitude impossibles à expliquer rationnellement... dans l'état actuel des concepts humains. Il semblerait que quelques scientifiques d'avant-garde se posent la question de cette simultanéité et que leurs recherches en physique quantique commenceraient à rejoindre celles des mystiques.

L'Être réalisé qui est embryonnaire en chacun de nous serait au centre d'une sorte de cercle, dans un éternel présent tandis qu'il projetterait simultanément dans toutes les directions donc dans ce que nous appelons le Temps, des parcelles de sa conscience qui s'influenceraient constamment les unes les autres...

Une hypothèse de réflexion certainement beaucoup moins farfelue qu'il n'y paraît au premier abord et qui pourrait ouvrir des horizons infinis.

Toujours est-il que j'ai invariablement considéré la lecture dans les Annales akashiques comme une tâche à caractère sacré à laquelle on ne peut s'atteler qu'avec beaucoup de respect. Ce que nous percevons comme le Temps est, à coup sûr, en étroit rapport avec l'Esprit, cette dimension de nous-même qui nous appelle inexorablement, même si nous la refusons...

Table des matières

Avant toute chose :	7
Chapitre I : Autour de l'an 1630	13
Chapitre II : Le sceau de l'Ours	33
Chapitre III : Premiers pas d'homme	49
Chapitre IV : Aux premières outardes	69
Chapitre V : Vers le clan de la Corde	91
Chapitre VI : Le secret de frère Lynx	109
Chapitre VII : Sur le sentier des arbres qui parlent.....	129
Chapitre VIII : Un si long voyage.....	149
Chapitre IX : Baston.....	171
Chapitre X : Le chant du vent	187
Chapitre XI : Jour de brume.....	207
Chapitre XII : Une escale à Accomack	223
Chapitre XIII : Cinq doigts pour faire une main.....	241
Chapitre XIV : Entre peur et exaltation	259
Chapitre XV : Par la grâce de Stella Maris	283
Chapitre XVI : Inipi	309
Chapitre XVII : Vers le lac Nipissing	323
Chapitre XVIII : Le signe du bâton-Mère.....	341
Chapitre XIX : Le tourbillon du Grand Mystère.....	361
Annexe : Comment ce livre a-t-il été écrit ?	369

VISIONS ESSÉNIENNES

Dans deux fois mille ans...

Daniel Meurois
Éditions Le Passe-Monde

Et si les Temps évangéliques n'avaient pas encore révélé toute leur richesse ? Après la publication de ces deux fresques désormais classiques que sont *De mémoire d'Essénien* et *Chemins de ce temps-là*, Daniel Meurois s'est à nouveau plongé dans les Annales akashiques, le Livre du Temps, afin de compléter le témoignage déjà offert.

Ce texte restitue donc, avec la plus grande fidélité, certains enseignements secrets délivrés par le Christ, il y a deux mille ans, en les replaçant dans le contexte de la Palestine essénienne. On y redécouvre Marie-Madeleine, Marthe, et tant d'autres figures dont les présences marquent encore notre mémoire collective.

L'originalité de ce livre tient aussi au fait qu'il n'est pas la simple évocation d'un passé révolu.

Chacune des "visions" captées et revécues par l'auteur trouve en effet son prolongement dans notre époque. L'enseignement du Maître parmi les maîtres s'en voit ainsi actualisé et nous amène à une prise de conscience particulièrement ancrée dans le quotidien.

Bien que pouvant se lire comme un roman, ce témoignage différent s'adresse de façon à la fois tendre et incisive à cette partie de nous qui est de plus en plus assoiffée de vrai.

CES ÂMES QUI NOUS QUITTENT

12 récits véridiques venus de l’Au-delà

Marie Johanne Croteau-Meurois

Éditions Le Passe-Monde

On a déjà beaucoup écrit sur la mort et les mondes de l’Après-vie. Il existe toutefois peu d’ouvrages consacrés à ce que vivent les âmes de ceux qui quittent notre monde dans des conditions difficiles, soudaines, parfois dramatiques... Un accident, une maladie dévastatrice, un refus d’espoir en l’existence d’une autre réalité, ou encore un meurtre.

Que se passe-t-il pour elles ? Que traversent-elles et que pouvons-nous faire pour les aider ?

Avec *Ces âmes qui nous quittent*, Marie Johanne Croteau-Meurois comble une telle lacune.

À l’aide de douze récits authentiques, elle partage avec nous son surprenant vécu auprès d’âmes qui ont quitté cette vie dans des circonstances douloureuses et même dramatiques.

Il en résulte ce livre-témoignage poignant, riche en informations, en connaissances et aussi porteur d’une immense compassion.

Une source d’inspiration ainsi que de réconfort et d’espoir pour mieux comprendre le sens de la vie et de ses prolongements.

ADVAĪTA

Libérer le Divin en soi

Daniel Meurois

Éditions le Passe-Monde

Ce livre aborde le point le plus important qui puisse exister dans la vie d'un être humain : la reconnaissance de la Force qui l'habite, celle d'une merveilleuse Lumière. Son but ? L'apaisement de nos angoisses, de nos peurs, de nos errances, de nos souffrances et la découverte, en nous, d'un Espace de Paix que rien ne peut souiller. L'état par lequel cet Espace intérieur se vit porte un nom : *ADVAĪTA*.

Si les Traditions affirment qu'on n'y goûte qu'à l'issue d'une longue route vers la Sagesse, Daniel Meurois nous en parle ici d'une manière différente et simple.

Il en place la quête dans notre contexte quotidien et rend son approche accessible à tous ceux d'entre nous qui veulent sincèrement "passer à une autre vitesse" et renaître à eux-mêmes... Là où le sens de l'Unité se révèle, tel un Joyau...

Ses outils ? Bien sûr une somme considérable d'informations, d'anecdotes et de réflexions qui relèvent de son propre vécu mais aussi une importante série d'exercices pratiques et de méditations, à la portée de chacun.

À lui seul, *ADVAĪTA* propose donc une véritable méthode de croissance particulièrement adaptée à notre société en extrême mutation.

On s'aperçoit alors que *libérer le Divin en soi* n'a rien d'inaccessible et devient le but évident et incontournable de tous ceux qui optent pour la Paix et la Joie... en eux et dans notre monde.

LE NOUVEAU GRAND LIVRE DES THÉRAPIES ESSÉNIENNES ET ÉGYPTIENNES

Daniel Meurois et Marie Johanne Croteau
Éditions Le Passe-Monde

Les Esséniens, tout comme les anciens Égyptiens, étaient passés maîtres dans l'art des thérapies énergétiques.

Après avoir été occultées pendant plusieurs millénaires, leurs connaissances refont aujourd'hui surface avec force comme pour répondre à un besoin profond de notre société, celui de retrouver certaines racines et dimensions...

Ce livre, qui représente la quintessence de très nombreuses années de recherches et de pratiques, met aujourd'hui à la disposition du public l'ensemble le plus complet qui soit de leurs techniques et de leurs perceptions de l'anatomie subtile de l'être humain.

Ses auteurs, Daniel Meurois et son épouse Marie Johanne Croteau, l'ont voulu particulièrement bien illustré, clair, précis et enseignant. Tous ceux qui s'intéressent à la santé et à l'équilibre harmonieux de l'être en apprécieront le côté passionnant et formateur tant au niveau des horizons qu'il ouvre que par son côté concret et la philosophie réconciliatrice qui s'en dégage.

Quant aux thérapeutes et aux étudiants en thérapies énergétiques, ils le découvriront comme un manuel pratique d'utilisation, très riche en techniques de travail et en éléments novateurs susceptibles de nourrir leur pratique.

Par son approche des archétypes et des symboles touchant aux dimensions corporelles, subtiles, psychologiques et spirituelles de l'être, par ses données mêlant développement intérieur et santé globale de l'organisme, ce livre propose ainsi à chacun de nouvelles portes de croissance et d'harmonie.

Au-delà de son côté concret, il accorde bien sûr, dans l'esprit des Esséniens et des anciens Égyptiens, une large place à l'aspect sacré de "l'Onde du Soir".

Plus que jamais, le simple lecteur comme le praticien sera amené ici à mieux comprendre le merveilleux lien unissant l'être humain – corps, âme et esprit – à la Force de Vie universelle, le Divin englobant toute chose.

"Le Nouveau Grand livre des Thérapies Esséniennes et Égyptiennes" est l'incontestablement l'ouvrage de référence en la matière.

310 pages abondamment illustrées.

LES MALADIES KARMIQUES

Les reconnaître, les comprendre, les dépasser

Daniel Meurois

Éditions Le Passe-Monde

Après plus de 35 années d'expérience en lecture d'auras et des milliers de cas étudiés, Daniel Meurois nous fait part de ses découvertes dans un domaine totalement méconnu, celui des maladies karmiques. À l'aide de nombreux exemples, de façon imagée et éloquente, il nous fait ainsi pénétrer dans une compréhension différente du fonctionnement de l'être humain.

En effet, un certain nombre de maladies, de symptômes physiques ou même de troubles du comportement sont mal cernés, voire tout à fait incompris par les approches dites classiques de la santé. Qui n'a jamais entendu parler d'asthmes récalcitrants, de maladies de peau interminables, de dysfonctionnements étranges voyageant d'un organe à l'autre ou encore de peurs inexplicables ?

L'approche non conventionnelle de la question par Daniel Meurois, qui fait appel à des mémoires résultant d'existences antérieures, pourrait bien fournir d'importants éléments de réponse... Ce sont précisément ces éléments que nous propose cet ouvrage riche en informations et conçu pour s'adresser à tous. En nous faisant partager sa vision différente de certaines maladies ou de certains déséquilibres, l'auteur nous aide ainsi à mieux pénétrer les mystères du fonctionnement humain dans leurs rouages les moins explorés. La détection puis la compréhension des troubles d'origine karmique deviennent alors, souvent, des points de départ pour une réelle croissance intérieure, des éléments déterminants pour soigner l'âme et le corps.

LE NON DÉSIRÉ

Rencontre avec l'enfant qui n'a pas pu venir...

Daniel Meurois

Éditions Le Passe-Monde

Après l'immense succès connu par *Les neuf marches*, Daniel Meurois se penche une nouvelle fois sur les rouages intimes de la naissance et de la vie.

Si, grâce à ce livre, on a découvert le chemin qu'emprunte une âme pour s'incarner, on ignorait toujours ce qui se passe lorsque, au contraire, on lui refuse un corps.

En termes simples et précis, c'est tout le problème de l'avortement qui est abordé dans cet ouvrage.

Avec la méthode de travail qui lui est propre, l'auteur s'attache donc ici à aller à la rencontre d'une âme face à laquelle un corps maternel s'est fermé.

Comment cette âme non désirée a-t-elle vécu et compris le rejet ? Sa douleur a-t-elle un sens ? Enfin, de part et d'autre du rideau de la vie, comment, dès lors, se reconstruire... puis construire ?

À travers un foisonnement de détails et de réflexions, Daniel Meurois nous livre là un témoignage unique, aussi émouvant qu'enrichissant, qui saura rejoindre le cœur de la plupart d'entre nous.

Explicatif, déculpabilisant tout en demeurant responsabilisant, *Le non désiré* a le mérite d'aborder d'une façon totalement nouvelle, aimante et éclairante l'une des épreuves les plus intimes qui puisse toucher aujourd'hui un nombre croissant de femmes... et de couples.

Un guide apaisant pour mieux dépasser une blessure niée, banalisée et trop souvent cachée.

Le Chamane et le Christ

Avec ce récit qui nous fait pénétrer dans la fascinante culture amérindienne du 17^e siècle, Daniel Meurois nous offre un témoignage qui parlera au cœur de celles et ceux qui aspirent à une spiritualité spontanée, ouverte et sans âge.

Usant une fois encore de sa capacité naturelle à investiguer la Mémoire de l'Univers – l'Akasha – il nous convie à le suivre tout au long du parcours exceptionnel d'un « homme-médecine », autrement dit d'un chamane de la région des Grands Lacs canadiens, en un temps où les missionnaires chrétiens faisaient tout pour y imposer leur foi.

Parce qu'il se situe au point de rencontre entre deux cultures réputées inconciliables, parce qu'il relate des expériences transcendantes au sein d'une nature encore vierge ainsi que des plongées fusionnelles dans la Conscience animale, cet ouvrage est unique en son genre.

Luttes fratricides, spoliations, épidémies et déportations y alternent avec les quêtes de visions, les rituels de reliance avec les Ancêtres et de fulgurantes percées de conscience pour constituer un enseignement qui nourrit l'âme.

Émouvant et interpellant, ce récit en forme de fresque acquiert dès lors l'intensité d'une authentique initiation proposée à l'ensemble de notre société dans son besoin de retrouvailles avec le Sacré de la Vie.

Véritable hymne à la Terre-Mère mais aussi au respect de toutes les cultures, *Le Chamane et le Christ* nous indique enfin très clairement le chemin salvateur d'un retour aux sources.

À notre époque qui commence seulement à prendre conscience de ses égarements et de la nécessité de redécouvrir une sacralité fondamentale sans dogmes ni frontières, ce livre – en prise directe avec notre présent – est une réelle invitation à se redresser, à s'émerveiller puis à aimer.

Auteur d'une quarantaine de livres dont un grand nombre font figure de best-sellers, Daniel Meurois n'est plus réellement à présenter. Il est certainement l'écrivain francophone le plus lu et apprécié depuis 1980 dans le domaine de la quête spirituelle hors dogme. Les quelque 160 traductions de ses œuvres réparties à travers dix-sept langues en font assurément l'un des pionniers de la Nouvelle Conscience, un témoin qui explore audacieusement l'univers de l'esprit.

Daniel Meurois vit aujourd'hui à proximité de la ville de Québec où il poursuit sans relâche son travail d'ouverture des cœurs par son œuvre littéraire unique, ses séminaires internationaux et ses conférences.



Photo: Marie-Johanne Croteau

ISBN 978-2-923647-66-1

